



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Fry Id. 12
FRY COLLECTION



PRESENTED BY
THE MISSES ESTHER CATHARINE,
SUSAN MARY AND JOSEPHINE FRY
FROM THE LIBRARY OF
THE LATE JOSEPH FORREST FRY
AND SUSANNA FRY







E. Davidson

S. F. from G. S. F.

November 16th 1928

On loan only.

VIE

DE LA RÉVÉRENDE MÈRE

MARIE-ANNE



LA R. M. MARIE ANNE

MARIA DE LA FRUGLAYE

CONG. DE N. DAME, LES OISEAUX, R. DE SEVRES

100-100000

BY LAURENCE J. COLEMAN

MARIE-ANNE

MARIA G. ...

06794-10-20 1-20 130 1 4 8 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

CHAP. V. 11

AT MORGAN, 401 P. P. 200

25. 7. 6

Year	1990	1991	1992	1993
1990	1.0	1.0	1.0	1.0
1991	1.0	1.0	1.0	1.0
1992	1.0	1.0	1.0	1.0
1993	1.0	1.0	1.0	1.0

[illegible]

6008-5756

FOUO - 100-442887-100

LIBRARY OF CONGRESS

1990年12月25日

1990年10月
 1990年10月
 1990年10月

VIE
DE LA RÉVÉRENDE MÈRE
MARIE-ANNE

MARIA DE LA FRUGLAYE

RELIGIEUSE DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

CHANOINESSE RÉGULIÈRE DE SAINT AUGUSTIN

AU MONASTÈRE DE PARIS, DIT DES OISEAUX

Rue de Sévres, 86

Hoc est preceptum meum ut diligatis
invicem. (JOAN., xv, 11.)

A. M. D. G.

DEUXIÈME ÉDITION, AVEC PORTRAIT

**AUGMENTÉE DE NOTICES SUR QUELQUES-UNES DES RELIGIEUSES CONTEMPORAINES
DE LA R. M. MARIE-ANNE.**

PREMIER VOLUME.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE

CLERMONT-FERRAND
M^{re} DELLET, Directeur
rue Barbançon.

PARIS
LIBRAIRIE DE LA PROPAGATION CATHOLIQUE
Enault et Vuallat, rue Cassette, 23.

1868



PRÉFACE

La famille et les nombreux amis de la Mère Marie-Anne, regardant son existence si parfaite et si dévouée dans le monde avant de l'être dans le cloître comme un bien de famille dont on ne saurait jouir trop tôt, nous ont demandé, pour compléter cette vie qu'ils désiraient publier, les notes recueillies ici sur sa carrière religieuse.

Nous avons préféré raconter nous-même cette portion d'existence que Maria était venue cacher en Dieu parmi nous, comptant bien ne plus apparaître au monde qu'au grand jour auquel toute vraie gloire apparaîtra, et tout à la fois s'abimera dans celle de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ce fut alors une nécessité pour nous d'entreprendre le récit entier ; il ne pouvait être, comme on le proposait, l'objet d'une double composition, qui eût été alors sans liaison et sans unité.

La famille et les amis si dévoués de la Mère Marie-Anne ont bien voulu nous confier les nombreux matériaux à l'aide desquels nous avons essayé de retracer la première partie de cette vie pleine d'enseignements, nous le croyons, et pour le monde vraiment chrétien, et aussi pour le cloître; qu'ils daignent recevoir ici l'expression de notre gratitude.

Cédant aux instances qui nous ont été faites, surtout par nos anciennes élèves, nous joignons à cette seconde édition quelques notices sur les religieuses qui, ayant vécu avec la Mère Marie-Anne, l'ont précédée ou bien l'ont été rejoindre dans la gloire. Nous avons détaché ces courtes esquisses d'un recueil cher à notre monastère par les pieux et doux souvenirs religieusement réunis d'année en année sur celles qui furent nos Mères et nos Sœurs sur la terre, et qui, du sein de la gloire, nous l'espérons, sont aujourd'hui nos protectrices et nos meilleures amies.



INTRODUCTION

CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME.

Monastère dit des Oiseaux.

La Mère Marie-Anne fut religieuse de la Congrégation de Notre-Dame dans le monastère des Oiseaux. Il nous faut donc expliquer en peu de mots ce qu'est l'Ordre sous la bannière duquel a combattu cette âme fervente, et la maison qu'elle a tant aimée, tant édifiée.

CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME. Nous ne sommes point une Congrégation diocésaine, ni l'une des familles religieuses suscitées de Dieu depuis la révolution française pour en réparer les désastres. Nous faisons partie de l'un des Ordres voués à l'éducation à la fin du seizième siècle (1597) et au commencement du dix-septième, alors que tant de ruines aussi appelaient tant de reconstructions. Parmi nous, comme chez les Carmélites, les Visitationnaires, etc., point de Supérieure générale ; chaque maison a son gouvernement particulier.

Notre Père et notre Fondateur est le *Bienheureux* Pierre Fourier, curé de Mattaincourt (Vosges), réformateur des chanoines réguliers, ami et conseiller des ducs de Lorraine (1).

Notre but est la vie apostolique, savoir : d'une part, la prière, l'oraison, l'office canonial, comme les Ordres purement ascétiques; de l'autre, l'éducation de la jeunesse, ordonnée par nos saintes constitutions, et permise par le Saint-Siège (2).

Béni de Dieu, cet Ordre s'étendit rapidement; il comptait en 1732 plus de quatre-vingts monastères. La Révolution supprima tous ceux qu'elle put atteindre; la moitié est parvenue à se relever (3).

Sur ce tronc vigoureux et sous le patronage du Bien-

(1) La béatification du vénérable curé de Mattaincourt eut lieu quatre-vingt-dix ans après sa mort, le 10 janvier 1730, sous le pontificat de Benoît XIII. Son pèlerinage est encore aujourd'hui l'un des plus pieux et des plus fréquentés de la Lorraine.

Voir le panégyrique du Bienheureux, par le R. Père Lacordaire, des Frères Prêcheurs; ses différentes Vies par Bédel, Chapia, E. de Bazelaire, une vie publiée à la Bibliothèque de Lille. — *Le B. Père Fourier et la Lorraine*, étude historique par A. de Besancenet, licencié en droit.

(2) Par les différentes bulles de Paul V (1616), d'Urbain VIII (1628), et d'Innocent X (1645).

(3) Il existe deux corporations à peu près analogues. L'une dans le midi de la France, connue sous le nom de *Religieuses de Notre-Dame*, reconnaît pour fondatrice Jeanne de Lestanac, veuve du marquis de Montferrand, et nièce de Montaigne. L'autre, dans le nord de la France et en Belgique, dont les membres portent le nom de *Sœurs de Notre-Dame*, a été fondée au commencement de ce siècle (1804), par le R. Père Varin et la Mère Julie Billiard.

Ni l'une ni l'autre n'ont avec les Filles du Bienheureux Pierre Fourier et de la Vénérable Mère Alix, sa coopératrice, aucun lien commun que celui de la charité qui unit tous les ordres religieux.

heureux Pierre Fourier, se sont entées deux familles religieuses : l'une au Canada en 1632, sous le nom de *Filles séculières de la Congrégation de Notre-Dame*. Dans leurs cinquante-deux établissements, elles comptent maintenant plus de douze mille élèves.

L'autre, de nos jours, à Munich, possède cent quatre-vingt-six établissements, répandus en Bavière, Prusse, Autriche, Hongrie, etc. Ces religieuses sont connues sous le nom de *Pauvres Sœurs des écoles de Notre-Dame*.

MONASTÈRE DES OISEAUX. Il y avait à Paris, avant la Révolution, trois maisons de la Congrégation de Notre-Dame (1). Quand reparurent en France l'ordre et la sécurité, une héroïque jeune fille qui avait échappé providentiellement à l'échafaud, Marie-Thérèse-Félicité Binart, fit ses vœux (1797) entre les mains de la Mère Saint-Ambroise, l'une des religieuses dispersées de la Congrégation de Notre-Dame, et essaya de reprendre l'œuvre interrompue. Elle s'établit d'abord en 1807 au cloître Saint-Benoit, faubourg Saint-Jacques ; puis en

(1) Savoir : « Dans la rue Chasse-Midi (*sic*), au quartier Saint-Germain ; à » Charonne, au quartier Saint-Antoine, et à la porte Montmartre. Celui-ci, fondé » en 1634, fut transféré en 1674 rue Neuve-Saint-Etienne, au quartier Saint- » Victor. » (*Conduite de la Providence.*)

Ce fut cette dernière maison, la seule subsistante à Paris en 1793, qui se releva quelques années après la Révolution, par les soins de la Révérende Mère Saint-Ambroise ; seulement la nouvelle Supérieure ajouta l'*adoration perpétuelle* aux obligations communes aux autres maisons de l'Ordre. C'est aujourd'hui l'*Abbaye-aux-Bois*.

1812 à la rue des Bernardins, dans l'hôtel Torpane (maintenant démoli). En 1818, le pensionnat et la communauté s'étaient tellement accrus, qu'il fallut songer une fois encore à transplanter toute la famille. Ce fut alors que la Révérende Mère Binart, en religion *Marie-Euphrasie*, loua dans la rue de Sèvres, au coin du boulevard des Invalides, l'hôtel de Mory. Cet hôtel avait été vendu précipitamment en 93 par M. de Mory, caissier général de la Compagnie des Indes, forcé d'émigrer. Métamorphosé en prison pendant la terreur, l'hôtel avait ensuite reçu les élèves de l'Ecole polytechnique ; puis, d'hôpital militaire, il était devenu pensionnat de jeunes personnes. Or, avant de passer par des phases si diverses, cette demeure avait déjà reçu la singulière dénomination d'*Hôtel des Oiseaux*. Et voici comment. L'un des propriétaires ou des locataires (1) avait établi dans son jardin d'immenses volières qu'il entretenait à grands frais. Son peuple ailé, appelé de tous les points du globe et royalement entretenu, divertissait les allants et les venants du boulevard, grâce à la grille à jour, aujourd'hui murée, qui entourait son enclos. On appela son habitation elle-même l'*Hôtel des Oiseaux*.

On oublia vite le nom du possesseur. On ne garda mémoire que de ses oiseaux, lors même qu'ils eurent disparu ; et, bon gré mal gré, quand vinrent s'établir là

(1) M. le marquis du Lau d'Allemans, dit la tradition.

des religieuses, elles héritèrent du même nom : on les appela *les Religieuses des Oiseaux*.

Depuis, l'esprit d'union qui anime les maisons de notre Ordre, des usages et des règlements analogues, le même but, le même mode d'enseignement, le même costume, les secours mutuels, ont semblé vouloir étendre la dénomination qui nous est particulière à d'autres établissements de notre famille religieuse : c'est là ce qui a donné lieu à quelque confusion.

Si donc, par *Religieuses des Oiseaux*, on entend les Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, filles du Bienheureux Pierre Fourier, toutes les maisons qui composent notre saint Ordre pourraient s'appeler ainsi, et certes nous ne déclinions point l'honneur d'avoir, bien qu'involontairement, ajouté un surnom à notre nom de famille.

Si, par *Religieuses des Oiseaux*, on entend seulement celles qui les premières ont emprunté cette dénomination de l'hôtel qui les reçut à Paris, et qu'elles habitent encore, il n'indique que la maison de la rue de Sèvres, 86.

Il y a maintenant encore à Paris, comme dans l'origine, trois monastères de la Congrégation de Notre-Dame.

Celui de l'*Abbaye-aux-Bois*, rétabli en 1808 dans une

ancienne abbaye ainsi appelée, et dont l'origine remonte à l'an 1634.

Celui des *Oiseaux*, fixé en 1818 à l'hôtel de ce nom, mais véritablement fondé en 1811, par l'émission des vœux des ses trois premières Professes entre les mains de la R. Mère Euphrasie. Sa seconde Supérieure fut la R. Mère Sophie, de si sainte et de si douce mémoire pour quiconque a vécu sous son gouvernement (1).

Celui du *Roule*, établi en 1828, et situé aujourd'hui à l'avenue de la Reine-Hortense, dont la première Supérieure fut la R. Mère Lefebvre, dite en religion Marie Fourier.

Comme on le voit, chacun de ces monastères a reçu son surnom du lieu qu'il habite.

(1) En 1854, le nombre toujours croissant des élèves des *Oiseaux*, et les avantages aujourd'hui si généralement reconnus de la séparation des classes, déterminèrent la R. Mère Sophie à transporter à *Issy*, à vingt minutes de Paris, les deux dernières divisions du Pensionnat, se composant des plus jeunes enfants. Elles y habitent l'ancienne demeure du duc de l'*Infantado*. Les *Oiseaux d'Issy*, comme on dit dans le pays, ne forment point un quatrième monastère; ils sont simplement une succursale de celui dont ils gardent le nom.



VIE

DE LA

R. M. MARIE-ANNE

(MARIE-HYACINTHE-PAULINE DE LA FRUGLAYE)

NÉE LE 30 JUIN 1808, DÉCÉDÉE LE 27 AVRIL 1862

LIVRE PREMIER.

—

CHAPITRE I^{ER}.

LES PARENTS DE MARIA.

Famille de Maria de la Fruglaye. — Enfance de sa mère et de sa tante, Caroline et Joséphine de Loz. — Thérèse Gaubert, leur Bonne. — Révolution de 93. — Fin de la Terreur. — Mariage de Caroline de Loz, mère de Maria. — Mort de Joséphine de Loz. — Madame la comtesse de la Fruglaye meurt en donnant naissance à Maria.

Marie-Hyacinthe-Pauline de la Fruglaye eut pour père Paul-Emile comte de la Fruglaye, et pour mère Caroline de Loz. Elle naquit le 30 juin 1808, au château de Kerduël, près Lannion (Côtes-du-Nord). Ce château, vaste et antique demeure devenue plus tard sa propriété, lui fut toujours cher, malgré son aspect un peu sévère, par les souvenirs à la fois touchants et terribles qui s'y rattachaient.

C'était là qu'avaient vécu ses grands parents, là qu'ils avaient terminé leur carrière ; c'était à Kerduël qu'elle-même avait passé les seize premières années de sa vie, et que s'était écoulée l'enfance si agitée de sa mère et de sa tante, au milieu des orages de la révolution. Ces deux pauvres enfants, à peine âgées de huit et neuf ans, avaient passé vingt-sept mois d'angoisses dans cette demeure, à quelques lieues de leurs parents, enfermés comme suspects dans la prison de Lannion. Elles avaient vu de leurs yeux se renouveler bien des fois, dans cet espace de temps, les visites domiciliaires et les fouilles dévastatrices, accompagnées de clameurs et d'orgies bien faites pour épouvanter l'imagination dans un âge si tendre. Tous ces faits, avec leurs tristes détails, avaient été souvent racontés à Maria, sur les lieux mêmes qui en avaient été le théâtre, par l'ange visible que Dieu avait placé auprès de ces innocentes créatures pour les préserver de tout mal, Thérèse Gaubert, la fidèle femme de chambre de Madame de Loz, devenue plus tard celle de Maria. Cette fille énergique et dévouée avait été laissée par ses maîtres dans ce château perdu au milieu des terres, avec les enfants, qu'on espérait ainsi soustraire aux terribles scènes dont Lannion, comme presque toutes les autres villes de France, était alors témoin. Elle n'eut là, pour toute aide et compagnie pendant la Terreur, que la sœur Pélagie, ursuline, chassée de son couvent, et recueillie par la famille de Loz au moment de la dispersion des religieuses. Linge, papiers, argenterie, bijoux confiés à sa fidélité, avec ces gages bien autrement chers et précieux, Caroline et Joséphine de Loz, Gaubert sauva tout par les étonnantes ressources de son esprit et par son dévouement infatigable. Elle parvint encore, par une énergie de volonté et par une sagacité étonnantes, à donner aux chères enfants placées sous sa protection non-seulement les soins que sait prodiguer la tendresse d'une mère, mais encore les connaissances qu'on eût pu attendre d'une institutrice intelligente.

Thérèse Gaubert eut plus tard trop d'action sur la vie de celle dont nous essayons de retracer les vertus, pour que nous regardions comme superflus les détails qui suivent ; nous les empruntons à Maria elle-même en les abrégeant ; sa reconnaissance

envers celle qui avait élevé sa mère en des temps si pénibles, et le désir de laisser un exemple vraiment remarquable de la dignité à laquelle peut s'élever par la religion la condition de servante, ayant dicté à Maria ces intéressantes pages.

« La guerre civile n'avait pas éclaté dans les environs de Kerduël. Aussi l'existence de ceux de ses habitants que n'en avait point arrachés la force, ne fut-elle pas précisément menacée, mais elle fut troublée par les tracasseries journalières, perquisitions et fouilles, qui, là comme en tant d'autres lieux, étaient le prélude des excès sanglants dont les affreux récits venaient ajouter leur terreur aux épreuves présentes.

» A Kerduël, l'isolement était extrême, l'herbe croissait jusque sur le seuil de la porte. Dans cette solitude, pas de sortie du dimanche, pas même le mouvement nécessaire à l'approvisionnement de la petite colonie. Pendant assez longtemps les amples provisions de Kerduël avaient fourni à tous les besoins et même à quelques jouissances; mais peu à peu tout s'épuisa. Un fidèle valet d'écurie, bien digne d'être nommé lui aussi, Pierre Saliou, dut aller chercher dans les lieux convenus à l'avance quelques boisseaux de froment que des fermiers fidèles y déposaient pour nourrir les enfants de leurs maîtres, car c'eût été se compromettre que de venir jusqu'au château payer cette honorable dime de leur redevance. Au reste, ces braves gens étaient doublement probes en agissant de la sorte; car la Nation leur enlevait en réquisitions et dons patriotiques bien plus que tous les droits féodaux ensemble n'avaient jamais exigé d'eux.

» La cuisinière étant tombée malade, il fallut bien appeler un médecin. Pour ne compromettre personne, l'intelligente Thérèse Gaubert s'adressa à un citoyen connu. Après sa visite, il vint dans le salon ouvert en son honneur, et y trouva les deux enfants tout intimidées de la présence d'un étranger dans leur solitude. Il cherchait à les faire causer, demandant à ma mère comment elles étaient nourries pour avoir un teint si frais et si vermeil. Sans voir dans ce compliment autre chose qu'une question, ma mère répondit avec la naïveté de l'enfance : Nous mangeons le plus souvent de la bouillie, des légumes, des œufs et du pain, quand nous en avons. — Comment, vous n'en avez

donc pas toujours? — Oh ! non, Monsieur, car parfois, le pain est bien dur, ou bien le meunier n'en apporte pas, et nous n'avons plus de froment. — Et de la viande, n'en n'avez-vous pas pour faire de la soupe à ces pauvres enfants ? dit vivement ce brave homme à Thérèse pour cacher l'émotion qui le gagnait. — Non vraiment, elle est beaucoup trop chère, et je n'ai point d'argent ; il y a plus d'un an qu'elles n'en ont vu. Si vous voulez, Monsieur, avoir la bonté de vous intéresser auprès du district, et en obtenir quelques bons chaque semaine ou chaque mois, pour nous procurer notre provision des froments emmagasinés dans le ci-devant hôtel de Loz, à Lannion, je paierai ce que je pourrai. Ce serait me rendre grand service pour ces pauvres enfants. Vous savez qu'elles n'ont pas toujours mangé du pain d'orge. — Les larmes qui coulaient des yeux de Gaubert en parlant ainsi, n'étaient pas les premières qu'elle répandait sur ces chères pupilles. M. K*** réprima les siennes, et demanda une plume et de l'encre ; il écrivit lui-même les bons au nom de l'administration dont il faisait partie. Ma bonne put donc, grâce à cette concession bienveillante, et en payant fort cher, envoyer à la porte de la maison de mon grand-père chercher pour ses enfants quelques boisseaux du froment confisqué dans ses greniers au nom de la nation et de la liberté. Plus tard, ce médecin demandait souvent à une nièce de ma bonne des nouvelles de sa respectable tante, et lui disait : « C'est incroyable, l'effet que la présence de cette femme produisait ; toujours accompagnée de » ces deux enfants, dont pas un de nous n'eût osé toucher le » bout du doigt, tant il y avait de dignité et de courage dans » l'attitude de celle que le dévouement avait rendue leur protectrice..... » Combien en effet cet ascendant de la vertu était nécessaire pour réprimer l'audace des colonnes mobiles qui tant de fois se dirigèrent vers Kerduël, et qui, gorgées du vin des caves dont on enfonçait les barriques, devenaient incapables de rien respecter ?

» Thérèse Gaubert joignait à son intrépidité plus d'une fois éprouvée, la plus ingénieuse adresse et une activité sans repos, pour soustraire aux continuelles fouilles tout ce que Kerduël pouvait renfermer d'objets précieux en eux-mêmes ou par leur

CHAPITRE 1^{er}. — LES PARENTS DE MARIA.

destination religieuse et politique. Un seul objet, celui dont la profanation eût été le plus sensible à la famille, après celle des vases sacrés, avait échappé à la vigilance de Thérèse, la sainte Vierge du salon ; et cet oubli lui procura l'occasion d'exposer sa vie pour la défense de l'image vénérée. La statue de Marie était restée à sa place d'honneur. Plus d'une bande de patrouilles avait exploré la maison sans y prendre garde, quand l'un des visiteurs commande de tirer de là cette *vieille aristocrate*. A ces mots, Gaubert s'élance sur une table située au-dessous de la statue, la couvre de son corps, s'écriant : « Tant que je vivrai » pour la défendre, sachez qu'on n'y touchera pas. » Etonnés de tant de résolution, et ne voulant pas joindre le meurtre au sacrilège, les Bleus se contentèrent, pour assouvir leur instinct destructeur, de mutiler les deux cariatides de la cheminée, et de marteler les armes de la famille qui la décoraient. Depuis ce jour, la statue fut cachée dans le lit même de Gaubert ; elle y resta jusqu'au moment où elle put être replacée dans le salon à son antique place d'honneur, qu'elle occupe encore aujourd'hui. La Vierge Marie, à qui ce domaine avait été consacré par un saint (1), signala jusqu'au bout sa protection en faveur de ses

(1) Le père Maunoir, né en 1606, près Fougères, qui évangélisa la Bretagne de 1640 à 1683. Il sera parlé plus tard de la réimpression de la vie du père Maunoir, due au zèle de Maria de la Fruglaye. Une note écrite par elle-même dans cette vie, nous a conservé le souvenir des rapports édifiants établis au dix-septième siècle entre ce zélé missionnaire et sa famille. M^{me} de Loz, sa grand'mère, était nièce de Jean-Baptiste Hingant de Kérisac, né en 1642 à Kerduël en Plenneur-Bodou, évêché de Tréguier. Il avait épousé la fille de M. de Trémairia, conseiller au parlement de Bretagne, qui entra dans les ordres après la mort de sa femme. De ce moment commença entre M. de Trémairia et le père Maunoir l'union sainte dont leur vie ne cessa d'offrir les plus touchants exemples. C'était à Kerduël, principale terre de son gendre, que M. de Trémairia se reposait de ses travaux apostoliques par d'autres bonnes œuvres, et c'est là qu'il vint mourir entre les bras du père Maunoir, le 20 juin 1674. Sa fille et son gendre puisèrent dans la bénédiction de leur vénérable père, et dans les hautes vertus dont sa mort donna l'exemple, de nouvelles grâces pour servir Dieu plus fidèlement encore. Madame de Kérisac lui survécut à peine un an, et voulut reposer auprès de lui dans la chapelle de Jésus crucifié, aux Hospitalières de Lannion, maison religieuse dont la fondation était due à son père et à son mari. M. de Kérisac se jeta entre les bras de Dieu pour soutenir des coups aussi douloureux. Une nièce, qu'il avait adoptée pour sa fille,

habitants. Gaubert avait imaginé plusieurs caches dans les environs, et elle s'y retirait avec les enfants, quand elle avait lieu de craindre de trop grands excès. Un jour que la fouille tournait encore à l'orgie, elle descendit dans le jardin avec la mère Pélagie, sa fidèle compagne, et les enfants. Toutes les portes étant gardées, elles ne trouvèrent d'abri que derrière une petite plate-bande de framboisiers, faible rempart si les anges ne les eussent plus efficacement protégées contre les actives recherches des patriotes. Ils avaient enivré cette fois le pauvre valet, ordinairement si fidèle à son poste, et s'étaient fait indiquer par lui les retraites ordinaires de ma bonne. Ne l'y trouvant pas, ils s'éloi-

pouvait seule le retenir dans le monde ; mais Dieu voulant être l'unique partage de cette famille entière, Elisabeth de Kérisac se trouva près du lit de mort de sa tante, désabusée du monde et de toutes les illusions de sa jeune et brillante existence. Elle déclara bientôt à son oncle son désir de se faire religieuse, et entra chez les Hospitalières de Lannion en même temps que M. de Kérisac entra au séminaire de Tréguier, en 1675. Tous deux reçurent sans délai la récompense de leurs généreux sacrifices ; car Elisabeth de Jésus crucifié (c'était le nom dont elle fut appelée en Religion), mourut jeune et en odeur de sainteté ; M. de Kérisac remplaça son beau-père dans la sainte troupe des compagnons du Père Maunoir, et sa douce éloquence, son caractère égal, sa vertu exemplaire, rendirent son ministère très-fructueux ; mais dès le mois de novembre 1678, en faisant le discours d'ouverture de la mission de Pontrieux, il fut atteint d'une fluxion de poitrine, et mourut, comme M. de Trémaria, victime de son zèle pour le salut des âmes.

Si Kerduël possède encore les précieux restes de cette sainte famille, c'est au courage de Madame la comtesse de Loz que ses petits enfants le doivent. Pendant la première période de la révolution, le couvent des Ursulines de Lannion, fondé par Madame de Kérisac, fut pillé, et l'église de cette communauté changée en magasin de fourrages. Là reposaient les ossements de M. de Kérisac, son cœur et ceux de plusieurs personnes de sa famille ; quand cette profanation s'accomplit, Madame de Loz habitait à Lannion chez une parente âgée, à l'hôtel de Rosmar, dont le jardin était contigu à l'enclos des Ursulines de Lannion. Enlever le corps de ses parents était impossible ; elle voulut du moins soustraire leurs cœurs, enfermés à part dans le même caveau. Une nuit d'orage, accompagnée d'un fidèle domestique, elle franchit intrépidement le mur qui la séparait du couvent, et pénétra dans l'église abandonnée. Le domestique soulève péniblement avec un levier de fer la lourde pierre qui ferme le caveau, et que ses mains suffisent avec peine à soutenir. Madame de Loz plonge son bras dans la tombe entr'ouverte, et en retire successivement les cœurs de ses vénérés aïeux. Elle les porte à Kerduël, où ils reposent encore. Le reste de leurs dépouilles mortelles, exhumé en 1807, est aussi maintenant à la chapelle mortuaire de Saint-Antoine, près de Kerduël.

gnèrent. Lorsque le silence se rétablit, les pauvres fugitives, ne voyant pas paraître Pierre Saliou, croyaient toujours les Bleus au château; et plus elles avaient tardé à se montrer, plus elles craignaient leur mécontentement au retour. La nuit se passa ainsi, et malgré les efforts de Gaubert et de sa compagne pour réchauffer les pauvres enfants, toutes transies pendant cette cruelle nuit de si longue durée, ma mère y contracta le rhumatisme qui lui causa depuis des maux de tête si constants et si douloureux.

» Quelque épouvantable que fût la réalité dans ces temps malheureux, les bruits populaires enchérissaient encore parfois sur la vérité; une de ces cruelles exagérations donna lieu à ma bonne de se préparer aux affreuses chances d'un avenir qui, grâces à Dieu, ne fut pas réalisé. — Voici comment Thérèse me racontait encore cette douloureuse scène, peu de temps avant sa mort : « Un jour de marché, quelqu'un vint au retour demander » à me parler; on me dit que toute la ville était en émoi, que » la garnison et les patriotes étaient en grand *faras*, qu'ils » allaient et venaient par les rues sans savoir à quelle fin. Je ne » dormis point de la nuit, vous pouvez bien le croire; cependant » je ne voulais rien dire aux autres, espérant que c'était peut- » être une fausse nouvelle. Je pris surtout mon courage avec » les petites. Je les vois encore, assises toutes les deux sur leurs » petites chaises, quand tout-à-coup j'entendis distinctement » plusieurs coups de canon. *Ma fine, alors je n'y tins plus.* Mon » ouvrage me tomba des mains, et je devins pâle comme un » linge. Les larmes me coulaient des yeux comme d'une fontaine, mais je ne disais rien. Sachant combien je craignais » l'orage, les enfants crurent que c'était du tonnerre, et, pensant que j'avais peur, elles restaient là devant moi toutes pei- » nées, et moi je les regardais comme une folle, les yeux fixés » sur elles, pensant que ce canon leur tuait père et mère, et que » sûrement on nous mettrait dehors pour prendre leur bien. Je » me voyais déjà, en prenant une sous chacun de mes bras pour » les cacher dans les bois, de peur qu'on ne leur fît du mal..... » Est-ce que je sais tout ce qui roulait dans ma pauvre tête » pendant ce temps-là ? Bientôt je n'entendis plus rien, et ce fut

» encore bien pis !... — Allons, c'est fini, me dis-je, il n'en reste
» plus aucun... — Joséphine s'était levée pour essuyer mes lar-
» mes ; votre mère me consolait de son mieux, me disant de
» n'avoir pas tant peur, que le bon Dieu aurait pitié de nous, et
» que le tonnerre ne nous ferait aucun mal. L'idée du bon
» Dieu me fit pleurer plus fort, espérant qu'il ne m'abandon-
» nerait pas avec mes pauvres orphelines. Je me dis que je
» travaillerais pour leur gagner de quoi vivre, et que, si mon
» ouvrage ne suffisait pas, je leur chercherais du pain..... *Je*
» *l'eusse fait comme je vous le dis, Mademoiselle,* » ajoutait
cette chère bonne, avec l'énergie d'une émotion qui ne lui per-
mettait pas d'apercevoir celle que me causait ce récit si touchant
dans sa simplicité. Elle fit donc tous ses efforts pour maîtriser
ses douloureux sentiments, et se décida à envoyer Pierre Saliou
s'informer de ce qui se passait à Lannion. Ce trajet si court ne
se faisait point sans difficulté. La ville étant en état de siège, on
ne pouvait y entrer ni en sortir sans détailler le motif de ses
démarches, et les justifier de manière à ne pas être soup-
çonné d'espionnage, d'intelligence avec les suspects. Le fidèle
émissaire parvint à savoir que des réjouissances publiques
étaient la cause des décharges d'artillerie, et que c'était pour
faire participer les détenus à ces fêtes patriotiques données à
l'occasion de la prise de Toulon, qu'on avait placé devant la
maison d'arrêt une partie des exercices militaires, danses, etc.
Dans la prison, il était résulté du transport des canons une
alarme toute semblable à celle de ma bonne ; mais elle cessa
quand les commissaires eurent fait aux détenus une allocution
pour les inviter à joindre le témoignage de leur joie à celle de
la patrie. — « Mettez-nous dehors, répondit l'un d'eux, et vous
» nous verrez nous réjouir ; autrement ne l'exigez pas, car cela
» nous est impossible. » — L'angoisse d'une telle inquiétude
n'était pas la seule qui torturât le cœur de nos parents pendant
cette détention. Si ma pauvre bonne vivait dans une crainte con-
tinuelle sur le sort de ses maîtres, quelle était de leur côté
leur sollicitude pour leurs enfants ! Surtout après que le
comité révolutionnaire eut révélé à toutes les mères détenues la
barbarie de ses sentiments, en écrivant au bas de la pétition de

Madame de Kergariou, qui implorait la grâce d'aller soigner son enfant mourante : « Ta fille mourra sans toi comme avec toi ! » Elle mourut, la pauvre enfant, privée du dernier embrassement de sa mère, et cette mère chrétienne trouva en Dieu la force de pardonner à ceux qui eussent été moins cruels en faisant tomber sa tête.

» Au milieu de leurs angoisses, combien était douce pour mes grands parents la consolation de savoir leurs filles entre des mains pures et fidèles ! Toutefois, si grande que fût cette confiance, Gaubert dépassa leur attente. Pleine de sollicitude pour l'éducation physique de celles qu'elle nommait *ses enfants*, son intelligence lui fit saisir tous les moyens possibles dans une telle position pour écarter l'ignorance de leurs esprits, tandis que sa foi et sa tendresse leur inspiraient la piété et l'amour de tous leurs devoirs. Quand les enfants dormaient, Gaubert étudiait les plus excellents livres d'instruction religieuse, afin de mieux faire le catéchisme le lendemain. Pour tenir les comptes de la maison avec plus d'exactitude, elle se mit à écrire, et parvint à le faire aussi bien que la plupart des femmes de son temps. Son heureuse mémoire lui donna une orthographe naturelle fort remarquable, et son style, uniquement inspiré par son cœur, était empreint du reflet de ses nobles qualités. Quand la sœur Pélagie, qui l'aida quelque temps dans l'éducation des enfants, fut rappelée près de sa mère infirme, Gaubert sut continuer seule l'instruction des enfants en cultivant la sienne.

La tourmente apaisée permit enfin à nos parents de quitter la maison d'arrêt. Au bonheur de revoir leurs filles se joignit une sorte d'étonnement de les trouver presque aussi bien élevées que s'ils ne les avaient pas quittées. Avec ce précieux dépôt, si fidèlement gardé, ma bonne leur remit intacte l'argenterie de la maison, celle de la chapelle, enfin tout ce que la plus active vigilance avait pu soustraire à l'œil inquisiteur et aux recherches de tant de visites domiciliaires pendant ces années d'anxiétés et d'angoisses. La reconnaissance et l'attendrissement de ses maîtres récompensaient Gaubert de toutes ses peines ; ils ajoutèrent à ces témoignages d'autres preuves de leur gratitude, tout en l'assurant qu'ils ne prétendaient pas payer des services

dont toute leur fortune ne pouvait égaler la valeur, et ils la traitèrent toujours en fille de confiance, lui témoignant, dans le rang de femme de chambre qu'elle voulut garder, tous les égards dus à sa noble conduite.

» Ce fut à la fête de Noël 1795 que ma mère fit sa première communion, dans un de ces moments de calme où les prêtres cachés pouvaient sans trop de péril rassembler quelques fidèles dans les maisons particulières. Mes grands parents s'étaient réunis pour ce grand jour à ma tante de F***, chez ma tante de Kérisnel. Ce fut dans la chambre au-dessus de la salle à manger de la maison habitée aujourd'hui par la famille de la Boessière, que mon excellente mère eut le bonheur de recevoir pour la première fois la sainte communion. Deux ans plus tard, ce fut le tour de sa sœur Joséphine, et toutes deux allèrent passer alors quelques semaines au séminaire de Tréguier, où les Hospitalières de Lannion étaient retenues en arrestation. La vertu de ces saintes filles leur avait acquis la seule liberté qu'elles ambitionnassent, celle de faire du bien. Beaucoup d'enfants leur étaient confiées pour leur éducation ; des femmes isolées de leur famille par l'émigration venaient chercher asile chez ces dames comme pensionnaires. Toutes puisaient une profonde édification auprès de ces saintes filles, dont la vertu épurée par la persécution avait acquis un ascendant irrésistible.

« Ma mère avait dix-sept ans, quand elle fut mariée au comte de la Fruglaye (1). A cette époque, le luxe, forcément comprimé

(1) Nous devons à la nécrologie tracée plus tard par M. le vicomte de Champagny les détails suivants sur M. le comte de la Fruglaye, son beau-père.

« Issu d'une très-ancienne et noble famille, le comte de la Fruglaye, pair de France sous Charles X, général en retraite, chevalier de Saint-Louis, naquit en 1766 ; son aïeul maternel, M. de Chalotais, le célèbre procureur général du parlement de Bretagne, était alors captif au château de Saint-Malo. La position sociale de M. de la Fruglaye et son goût le portèrent vers la carrière des armes. Il entra à l'Ecole militaire, et servit ensuite dans la cavalerie. Une occasion de signaler sa piété filiale se présenta bientôt ; il la saisit. Son père, doyen des délégués de la noblesse de Bretagne, est mis à la Bastille, en 1788, avec ses onze collègues. M. de la Fruglaye part, sollicite et obtient d'être renfermé avec son père. Après la sortie de la Bastille des députés bretons, les états de Bretagne s'assemblèrent pour la dernière fois ; M. de la Fruglaye y assista. La révolution marchait à grands pas ; la monarchie

par les malheurs de la France, renaissait avec éclat. Aux privations de son enfance allaient succéder d'éblouissants cadeaux, des parures magnifiques, telles que les circonstances ne lui avaient jamais permis d'en voir nulle part. Et cependant son esprit solide et grave n'en fut pas ébloui. Après avoir considéré toutes les richesses étalées de sa corbeille, son cœur cherchait celui de la compagne de sa triste enfance, la fidèle Gaubert, pour répéter avec elle : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir*. Elle est grande vraiment, cette humble influence d'une servante chrétienne, parlant avec la simple éloquence de la foi du néant des choses de

s'écroulait ; l'arrestation du Roi ôtait tout espoir : le sauver, sauver la France, fut le cri de la noblesse française. S. A. R. Monsieur, lieutenant-général du royaume, fit un appel ; on regarda comme un devoir d'y répondre. M. de la Fruglaye sortit alors de France. En Belgique, sur les bords du Rhin, partout où l'honneur l'appela, il fit preuve de dévouement et d'une activité peu commune. Chargé par les princes d'une mission importante pour les royalistes de l'intérieur, il débarque sur les côtes de Normandie, est pris à Caen, et détenu. Sa hardiesse et sa présence d'esprit le sauvent ; il s'échappe, rejoint le comte de Frotté, montre son intrépidité dans plusieurs combats, achève sa mission à travers mille périls, et retourne en rendre compte. Son dévouement ne recule devant aucune difficulté, son courage devant aucun danger. Il reçoit avec joie une mission nouvelle, et tente, mais sans succès, de délivrer l'auguste fille de Louis XVI, renfermée au Temple.

» Les tristes jours de l'exil finirent enfin. Le sénatus-consulte de 1802 parut. M. de la Fruglaye salua de nouveau le sol sacré de la patrie. Il aurait voulu alors combattre dans les rangs de nos armées, partager leur gloire, dont son cœur tout français se réjouissait ; mais son dévouement inébranlable à la cause du Roi le fit résister à ce désir. Il se condamna à la vie privée. Il voulut du moins, et il sut être utile à son pays. Les arts, les sciences occupèrent ses loisirs. L'agriculture et ses progrès ne pouvaient manquer de fixer son attention ; des dessèchements difficiles et importants, entrepris et conduits par lui, assainirent et embellirent les environs de Morlaix. Son goût, son activité, le portèrent surtout aux recherches minéralogiques. Il explora le sol de la Bretagne, y fit d'heureuses découvertes, signala aux savants des substances nouvelles, et enrichit de ses dons le cabinet des mines de Paris.

La Restauration le rappela à la vie publique. Dans le Conseil général du Finistère comme à la chambre des députés, il soutint toutes les mesures utiles, et en provoqua d'autres qui n'ont été réalisées que longtemps après. Une récompense éclatante vint honorer sa carrière. Il ne l'avait pas demandée ; elle parut onéreuse à sa fidélité, et il voulut la refuser. Le Président du Conseil lui répondit qu'il ne pouvait mettre sous les yeux du roi son refus de la *pairie*. La révolution de 1830 vint attrister sa vieillesse, sans refroidir son zèle pour une cause qu'il avait défendue toute sa vie.

ce monde, au milieu des illusions de la jeunesse et des pompes de la vanité. Ce qu'elle fit plus tard pour moi, elle le faisait alors pour ma mère. C'était en prenant en main le flambeau de la foi, pour nous faire apprécier à sa lumière l'éclat trompeur des folles joies de ce monde, qu'elle nous préparait à y paraître. Aussi la toilette n'était-elle plus pour nous une école de vanité, mais une leçon de sagesse. Gaubert contribua ainsi, sans aucun doute, à préserver mon excellente mère de toute attache aux joies de cette terre qu'elle devait si tôt quitter. L'amour de ses devoirs remplit seul son cœur; elle se hâta de rendre pleins devant Dieu les moments trop courts de son existence, et n'accorda jamais au monde que la part exigée par les convenances de sa position. C'est là le précieux témoignage que nous avons recueilli près de toutes les personnes qui l'ont connue. »

A peine mariée, la jeune Madame de la Fruglaye eut la douleur de perdre sa sœur Joséphine, la compagne tant aimée et si aimable de son enfance. Comme tous ceux qui ont connu cette charmante jeune personne ont retrouvé en Maria son vrai portrait, nous transcrivons ici la page pleine d'intérêt que lui a consacrée celle-ci dans la vie de sa bonne.

» Joséphine, avec un caractère plus enjoué que ma mère, n'aurait pas été moins solide; son cœur très-expansif était comme naturellement pieux : c'était la *joie de la maison*. Encore enfant par ses goûts et par sa gaieté, elle avait toute la grâce de la

Honneur à cette constance inébranlable que les revers semblent fortifier, dont le bonheur de la patrie est le but, et dont une conviction profonde est la base !

» Rendu à la retraite une fois encore, il s'y occupa de tout ce qui pouvait être utile à son pays, qu'il chérissait; de tout ce qui pouvait faire justement apprécier cette terre de Bretagne, dont il était un des fils les plus dévoués, et de nombreux travaux entrepris pour le soulagement des classes indigentes. Depuis quelques mois (1849), il sentait approcher sa fin; il s'y prépara avec le calme et la foi du chrétien. Entouré dans ses derniers moments de ses enfants, conservant jusqu'au bout toute sa fermeté d'âme, puisant une nouvelle force dans les sentiments religieux dont il a laissé de touchantes preuves, il a rendu son âme à Dieu dans sa quatre-vingt-quatrième année. Ainsi disparaissent ces types du vieil honneur français, heureux mélange de courage, d'urbanité parfaite, et d'une énergie qui ne saurait fléchir.

(*Le vicomte de Champagny.*)

jeunesse et un charme extrême par l'abandon de ses manières. Ce fut ainsi qu'elle apparut un moment dans le monde, aux fêtes du mariage de sa sœur ; et là même, elle contracta une maladie de poitrine dont la gravité ne put échapper longtemps à la vigilante tendresse de sa bonne. Afin de la mettre plus à portée des soins de son médecin de confiance, M. D***, ma grand'mère, effrayée des progrès du mal, établit sa fille et Gaubert à Tréguier, chez les bonnes Hospitalières de Lannion, toujours détenues au séminaire. Tous les secours furent inutiles, la maladie était aussi rapide que cruelle. La famille réunie luttait en vain de soins et de prières contre le mal ; en trois mois, toutes les affections et les douces espérances qui reposaient sur cette chère enfant se virent brisées. Sans cesse aidée par nos vénérables amies, les Mères Marie-Agathe et Marie de Jésus de Kernier, Gaubert suivit constamment toutes les phases de la maladie. Ma pauvre grand'mère, douée de tant de qualités, n'avait aucune idée des soins à donner aux malades ; aussi c'était toujours sa bonne que Joséphine réclamait. Et peut-être notre pauvre grand'mère rappelait-elle ce souvenir douloureux, alors qu'elle nous disait avec amertume, au moment d'une autre épreuve :

« Mes enfants, apprenez à soigner les malades ; il est si pénible
 » de ne pouvoir leur être utile ! J'ai toujours regardé comme
 » une bénédiction particulière pour ceux qui sont intelligents
 » sur les besoins des pauvres malades, d'obtenir la consolation
 » d'être utiles aux leurs quand ils souffrent. C'est une grâce de
 » surcroît, sans compter la promesse du Seigneur, *de remuer*
 » *lui-même leur lit au jour de l'infirmité.* »

» Ma bonne avait ce tact intelligent qui devine la souffrance et qui la soulage ; Joséphine la voulait toujours près d'elle, et Gaubert y resta jusqu'à la fin. En quittant Tréguier au moment de cette perte douloureuse, mes grands parents donnèrent à ma bonne la triste mission de ramener à Kerduel les restes de cette enfant chérie : pénible devoir qui fut une grande épreuve pour son cœur si aimant.

» Cette perte si vivement sentie ne fut pas la seule affliction de ma pauvre mère. Dans une position brillante, enviée peut-être, elle eut beaucoup à souffrir pendant sa triste existence. D'abord ses

premiers enfants lui furent enlevés; puis de constantes peines domestiques assombrirent son bonheur. Les siens l'aimaient sans doute; mais ils n'appréciaient pas cependant toujours les exigences impérieuses de sa nouvelle position. Pauvre mère! la droiture de ses intentions, la tendresse si parfaite de son mari, et l'amitié de la fidèle Gaubert étaient les ressources de son cœur oppressé.

» Ma grand'mère, si digne et si réservée dans son salon, s'épanchait, elle aussi, sans contrainte dans le cœur de cette excellente fille, à qui elle devait tant; leurs peines étaient communes, et en coulant ensemble leurs larmes s'adoucissaient. Gaubert ne profitait de la confiance de la mère et de la fille que pour entretenir la bonne intelligence. Si ses maîtres avaient des torts, elle savait les dissimuler avec une admirable adresse, et en atténuer les conséquences; aussi leur estime pour cette excellente fille s'accrut-elle jusqu'à la fin, chaque douleur étant pour Gaubert une occasion de manifester son dévouement et d'augmenter l'attachement de ses maîtres.

» La vive affliction causée à toute la famille par la mort de ma tante Joséphine était loin d'être calmée quand ma mère mourut le 7 juillet 1808. Cette perte avait bien d'autres conséquences que celle de sa sœur, puisque Joséphine sacrifiait à peine quelques illusions en quittant la terre pour le ciel; tandis que ma mère, voyant à vingt-trois ans se briser pour elle les plus doux liens, laissait en ce monde dont elle connaissait les peines et les chagrins, trois filles dont l'aînée n'avait pas trois ans.... Confiante en la divine miséricorde et en la tendresse de l'époux qu'elle appréciait si bien, elle vit venir la mort de loin, et l'envisagea avec la force d'âme toute religieuse dont elle était douée. Se préparant au terme de ses couches comme à celui de sa vie, elle voulut faire une confession générale, après laquelle elle communia. Elle devait le faire encore le jour de la Visitation et de la fête du Sacré-Cœur, premier dimanche de juillet. Ma douloureuse naissance précéda ces jours de pieux projets, et l'Extrême-Onction remplaça pour elle le sacrement d'amour, que le transport de la fièvre ne permit point de lui donner le jour du Sacré-Cœur.

» Dire que ma bonne fut la confidente des trop réels pressentiments de ma pauvre mère, la consolation de ses peines, sa gardienne assidue au jour de la consommation du sacrifice, l'amie fidèle et chrétienne soutenant l'âme par de pieuses pensées en soulageant les souffrances par des soins empressés, c'est raconter ce qu'elle avait fait pour ma tante, ce que sa vertu lui inspira près de tous ses maîtres mourants; c'est dire aussi les droits qu'elle acquit plus que jamais à notre reconnaissance. La mienne dut s'augmenter par tout ce que je lui coûtai de soins depuis ces jours de douloureux souvenir ! »

CHAPITRE II.

ENFANCE DE MARIA.

Maria nourrie par charité. — Séparée de ses sœurs, de son père, elle passe son enfance au château de Kerduël, près de ses grands parents. — Soins intelligents de Thérèse Gaubert. — M. Le Pennec. — Le Père Renaut. — Première communion de Maria. — Première et dernière apparition dans le monde. — Mort de son grand-père. — Mort de sa grand'mère. — Le Père Lelou.

Madame de la Fruglaye avait voulu que tous ses enfants portassent parmi leurs noms de baptême celui de la très-sainte Vierge ; mais quand vint cette enfant de douleur, elle le lui assigna d'une manière toute spéciale, et dit qu'elle s'appellerait *Maria*. C'est sous ce nom qu'elle a été connue, aimée, vénérée dans toute la Bretagne ; elle ne l'a pas quitté en entrant dans la maison de la sainte Vierge, parmi les filles du bienheureux Père Fourier ; elle y joignit seulement le nom de sainte Anne, la mère auguste de la Reine du ciel, tant révérée en Bretagne. A la Congrégation, elle fut donc appelée du nom qu'elle avait souhaité, demandé depuis longtemps, la mère *Marie-Anne*. Et pour nous aussi, pour toutes les personnes qui ont eu le bonheur de la connaître, ce nom est celui d'une sainte, il rappelle d'éminentes vertus, il signifie : *Un grand cœur, une âme voulante*.

Écoutons-la encore, cette chère Mère, cette amie si regrettée, nous raconter sa triste apparition en ce monde ; elle fut une croix pour toute sa famille ; mais ne fallait-il pas payer par la douleur ce trésor dont on devait plus tard connaître le prix ? *Prédestinée à la croix, prédestinée à l'amour*, nous répétait-elle souvent ; certes, la maxime se vérifia bien en elle.

» Après la mort de ma mère, Gaubert s'occupa peu de moi, et elle m'a dit souvent que ma vue soulevait en elle un sentiment qui ressemblait à la haine, par la pensée que ma naissance avait coûté la vie à celle qu'elle aimait tant. Cette impression dura peu, car bientôt on craignit pour ma frêle existence ; Gaubert sentit alors tout ce que je lui étais, et se dévoua à moi comme à l'enfant délaissé de ma mère. Les soins assidus, la vigilante tendresse de ma bonne grand'mère et la charité de ma chère nourrice s'ajoutèrent à ceux de ma bonne, pour conserver et développer ce qui restait de vie en moi.

» Mon Dieu, je vous remercie d'avoir accordé, sans doute aux prières de ma mère, un pareil entourage à mon funèbre berceau ! Mon pauvre père m'aima comme une consolation, et me bénit d'autant plus affectueusement qu'il voyait plus nécessaire la protection divine là où manquait la sollicitude maternelle. Ma grand'mère répandit sur moi les influences de son courage et de sa foi ; ma bonne commençait par ses prières et par la direction éclairée de mes sentiments la tâche si sainte à ses yeux de mon éducation ; quant à ma nourrice, en me donnant son lait par *charité*, elle devait certes incliner mon cœur vers cette vertu du sien. Je désire conserver ici le souvenir d'un titre si touchant à ma reconnaissance. A peine arrivée à Kerduël, ma première nourrice perdit son lait. Ma grand'mère, ne sachant à qui s'adresser, fit appeler, deux jours après la mort de ma mère, Marie-Yvonne Prat, l'une de ses fermières, en qui elle avait toute confiance, pour la prier de faire les plus promptes recherches. Marie-Yvonne, émue de ce surcroît de douleur et de mon état de faiblesse, mais effrayée aussi de la responsabilité du choix, revint chez elle, toute peinée, exposer l'affaire à son mari. — Je ne vois pas, lui dit-il, que ce soit si embarrassant ; vous ne trouveriez jamais personne dont vous puissiez mieux répondre que de vous-même ; retournez à Kerduël et dites à Madame de Loz, qu'étant nourrice, vous prendrez volontiers sa petite-fille. — J'y avais bien pensé, répond Marie-Yvonne, mais Madame ne voudra pas me la confier, et il m'est impossible d'aller chez elle, ayant déjà tant d'enfants tout petits, et un si grand ménage à la tête duquel il faut bien que je reste. — Ma grand'mère

n'hésita pas à me laisser chez Marie-Yvonne ; mais comme elle était la plus riche paysanne de la paroisse, on ne dut pas songer à payer un service qui, dans les circonstances, était sans prix, et dont on ne pouvait réellement s'acquitter que par une constante et affectueuse reconnaissance. Il est donc vrai de dire que je fus *nourrie par charité*. » Ajoutons que cette charité fut amplement récompensée, et par la promesse faite à ces généreux fermiers de les maintenir leur vie durant dans leur ferme, sans jamais en augmenter les redevances, et surtout par la tendre affection de Maria. Non-seulement elle aimait ces braves gens et leur en donnait de fréquentes preuves, mais elle les admirait, disant que sa nourrice était une des personnes les plus vertueuses qu'elle eût jamais rencontrées. Sa charité surtout la ravissait, car jamais Marie-Yvonne n'avait refusé à un seul des pauvres qui se présentaient à sa porte ; nous verrons combien cette vertu était passée avec son lait dans le cœur de Maria.

Lorsqu'elle revint à Kerduël, en quittant la maison de sa chère nourrice, la petite Maria fut séparée de ses sœurs. Monsieur de la Fruglaye, touché de la position de ses beaux parents, qui restaient sans enfants pour consoler leur vieillesse, consentit avec un immense regret à leur laisser la dernière de ses filles ; mais redoutant chez eux la faiblesse ordinaire aux grands parents, il mit à sa condescendance une condition, *savoir : qu'elle ne serait pas gâtée*. — Certes, la condition fut remplie, nous aurons plus d'une occasion de le remarquer.

Reprenons le récit de Maria, dont l'enfance se trouve naturellement mêlée à la vie de sa bonne Gaubert, car ses premières années ne pourraient être mieux racontées que par elle-même, dans la notice que la reconnaissance lui dicta à la mémoire de cette excellente fille. « Ici, dit-elle, je regrette de parler autant de moi, et je ne puis le faire sans écrire ce qui concerne ma bonne dans cette époque de sa vie, puisque je devins alors l'objet de sa préoccupation continuelle et celui de sa plus vive tendresse. Elle aimait non-seulement l'enfant qu'elle élevait avec le plus affectueux dévouement, mais elle aimait en moi ma mère, mes tantes, et tous les souvenirs de leur jeunesse ; souvent même, leurs noms se trouvaient sur ses lèvres au lieu du mien, et j'y

répondais tout aussi naturellement. C'était surtout celui de Joséphine qu'elle m'appliquait fréquemment, mon caractère rappelant plutôt le sien que celui de ma mère, dont ma sœur Caroline offrait à toute la famille une frappante image. Je n'ai bien apprécié la direction de mon éducation morale qu'en m'occupant de celle des autres, dans un âge où ma raison m'a permis de comprendre tout ce que je devais à ma grand'mère et à ma bonne. Dans la crainte que mon père ne me trouvât *gâtée* et ne me retirât de ses mains, bonne maman cachait sous une grande sévérité sa tendresse pour moi, et comprimait sans le savoir l'affection que je lui portais. C'était pour moi la source de peines continuelles, qui eussent tout à fait aigri mon caractère, et m'eussent portée à la dissimulation sans la possibilité d'épanchement que m'offrait le cœur de ma bonne. Avec sa raison si droite, elle faisait ressortir les témoignages non équivoques de l'affection de ma grand'mère, sous cette apparente rigidité, et ne manquait pas non plus de me représenter les torts dont je me rendais coupable envers elle. Elle me découvrait à propos les peines qui l'affectaient, et qui lui rendaient plus sensibles les moindres contrariétés de ma part; souvent aussi elle m'excusait par la connaissance de mes intentions; ou bien elle encourageait ma timidité à des explications qui me coûtaient extrêmement. Tout cela sans faiblesse, sans gâterie, ne m'épargnant pas les réprimandes, pleurant souvent plus que moi sur mes défauts, me les signalant sans feinte, ne me passant rien qui fût mal; mais, toujours affectueuse dans sa fermeté, je ne me rappelle pas qu'elle m'ait jamais brusquée ni grondée injustement, bien qu'elle ne me dorlotât en aucune façon, et que ses manières assez froides ne se prêtassent même guère à mes caresses. Aussi intelligente que sensible, elle savait bien que lui causer de la peine en était une grande pour moi, et que j'aurais tout fait pour la consoler quand je la voyais affligée. Un jour, j'étais de fort mauvaise humeur, j'avais alors dix ou douze ans, je l'entendis pleurer en m'habillant; je me retournai vivement pour en savoir le motif. — « Je pleure, me dit-elle, en pensant à la perte que vous avez faite de celle qui ne vous eût point passé vos caprices et qui aurait su mieux que moi vous corriger.... Voilà son portrait que

j'ai demandé à Monsieur, pour le mettre dans votre chambre, afin que sa vue vous excite enfin à l'imiter. Jamais elle ne m'a fait pleurer par son humeur, Madame votre mère ! » Et elle me montra le portrait de maman qu'elle venait d'obtenir de mon grand-père. C'était un vrai sacrifice qu'il m'avait fait, car il aimait à garder sous ses yeux tout ce qui pouvait lui rappeler le souvenir de ses enfants.

« Quand je réfléchis, ajouta ma bonne, en me donnant ce précieux portrait, à la peine que cause votre caractère à Madame et à moi, je pense que peut-être il vaudrait mieux vous mettre entre les mains d'une institutrice, qui vous aimerait moins assurément, et qui n'en serait peut-être que plus habile à plier votre humeur ; aussi j'ai l'intention d'en parler bientôt à Madame, si cela ne change pas ; car malgré toute la peine que j'aurais à vous voir dans les mains d'une autre, j'aime mieux vous quitter, puisque je n'ai pas la capacité nécessaire, que de vous laisser grandir avec des défauts qui vous rendraient plus tard aussi malheureuse que coupable devant le bon Dieu. — Et les larmes de ma bonne ajoutaient encore beaucoup à ses paroles. Cette manière de faire appel à tous les meilleurs sentiments de mon cœur prouvait bien à quel point elle était douée du tact nécessaire pour me corriger ; je lui ai causé bien des fois de la peine encore depuis, mais jamais au point de lui faire douter qu'une autre pourrait avoir plus d'empire qu'elle sur un cœur qui lui devait tant.

» Ainsi qu'il est d'ordinaire dans les éducations dirigées par des personnes âgées, je n'étais pas suffisamment surveillée, et mes grands parents m'imposaient trop pour que j'eusse assez d'ouverture de cœur avec eux ; ma confiance en ma bonne était donc le trop-plein de mon cœur, car il faut de l'épanchement à la jeunesse, et si elle fait des confidences à des personnes flatteuses ou intrigantes, quel malheur dans la position où j'étais !...

» Malgré ce qui manquait à mon éducation, elle reposait sur les bases solides sans lesquelles toute instruction est vaine ; ma conscience était formée, et c'est l'essentiel, car *c'est là tout l'homme : hors de là, tout est vanité !*.... Ma grand'mère m'ins-

truisait avec soin des dogmes de la religion ; et ses leçons à cet égard, puisées aux sources pures des bons auteurs et des traditions pieuses de sa famille, étaient telles, qu'en étudiant de plus en plus la Religion, j'ai toujours eu lieu d'apprécier davantage la pureté de sa foi et l'exactitude de ses principes religieux. Mon esprit, curieux de sa nature, désirait souvent une glose plus étendue à mes leçons de catéchisme, surtout en ce qui tenait à la pratique ; et souvent le temps ou l'opportunité manquait à bonne maman pour répondre à mes questions ; souvent encore je n'osais pas les exprimer, dans la crainte qu'elle ne les trouvât ni convenables ni fondées en raison. C'était donc à ma bonne que je revenais pour cette partie si essentielle de l'instruction religieuse ; et mes *pourquoi* et mes *comment* n'étaient pas toujours épuisés quand s'achevait ma toilette, moment ordinaire de l'exposition de mes difficultés aux judicieuses solutions de ma Bonne. Elle avait beaucoup lu de très-bons ouvrages de piété, dont la bibliothèque de Kerduël renfermait un heureux choix ; de plus elle avait une très-heureuse mémoire, et y conservait précieusement le souvenir des conversations pieuses qu'elle avait eues, pendant la révolution surtout, avec des prêtres éclairés et des religieuses instruites. Elle ne parlait donc jamais d'elle-même sur les matières religieuses, et c'est un des points sur lesquels son humilité se manifesta jusqu'au dernier jour de sa vie. Les réponses à mes questions sur ce sujet étaient toujours précédées d'une locution de ce genre : « Je ne » saurais pas décider cela, mais j'ai lu ceci ; » — ou bien : « J'ai » entendu dire à telle personne fort instruite de sa religion, » — ou à tel prêtre fort éclairé, — que telle chose était ainsi. » Et c'étaient assurément les décisions les plus justes et les plus conformes à l'esprit de l'Eglise qu'elle citait alors. D'autres fois elle me disait : « Je crois ceci, mais je demanderai. »

» Pour l'étude, bonne Maman m'en inspirait le goût, et s'efforçait, ainsi que ma Bonne, de m'inculquer l'amour du devoir en toutes choses, disposition plus utile à l'instruction que d'habiles leçons reçues sans la réflexion que développe ce sentiment. »

Nous n'avons point voulu interrompre cet aperçu général

donné par Maria sur sa première éducation, et quelques faits cependant doivent se placer dans l'intervalle parcouru jusqu'à sa première communion. A mesure que cette enfant grandissait, M^{me} de Loz s'en occupait davantage ; elle était secondée dans cette tâche par une de ses parentes, M^{lle} du Fresne, cœur excellent, âme dévouée, mais d'un caractère un peu brusque et d'une humeur fort inégale, qui, ne s'épargnant pas elle-même pour rendre service, croyait avoir acquis le droit de ne rien passer à la timide enfant placée sous sa direction. Ce fut elle qui initia Maria à tous ces détails de ménage qu'on laisse aujourd'hui aux domestiques, mais qu'alors, en Bretagne du moins, on avait encore le bon esprit de présenter aux jeunes personnes comme le complément nécessaire de l'éducation. Ces connaissances furent depuis fort utiles à Maria, et lui aidèrent à tenir la maison de son père avec autant d'ordre que de sage économie.

Ce père tant aimé, elle en jouissait alors bien peu ; ses sœurs même, Caroline et Pauline, venaient passer l'hiver seulement à Kerduël, puis repartaient après Pâques. La séparation était pénible de part et d'autre ; mais il fallait bien s'y résoudre, et la pauvre petite solitaire se façonnait ainsi d'avance à la vie sérieuse qu'elle mena toujours dans la suite. — Son isolement ne semblait pas lui déplaire ; naturellement gaie, elle s'amusait de grand cœur avec les enfants des familles de Lannion qui venaient de temps en temps ses grands parents ; mais ses matinées et ses soirées se passaient régulièrement dans la chambre de sa grand'mère, où se donnaient ses leçons, ou bien dans le salon, où elle apprenait à travailler, quelquefois, quand elle pouvait, avec sa chère Gaubert ou avec cet excellent aumônier, M. Le Pennec, qui avait pris un si grand soin de son instruction religieuse et dont elle a gardé si bon souvenir. Il jouissait de voir les heureuses dispositions de cette enfant pour la piété, et prenait plaisir à les cultiver par ses conseils simples, mais justes et pratiques.

La plus grande distraction de Maria était la culture d'un petit jardin dont la propriété lui avait été concédée ; deux autres carrés, destinés à ses sœurs absentes pendant l'été, restaient aussi à sa disposition, et elle les soignait avec d'autant plus

d'empressement que leurs produits devaient offrir à Caroline et à Pauline la preuve de la sincère affection de leur petite Maria. Dès l'âge de quatre ou cinq ans, elle inspirait aux personnes d'un âge mûr cette sorte d'affectueux respect qui naît à la vue des jeunes âmes comblées des dons divins. Quelques-unes de ses parentes lui ont rendu ce témoignage. L'une de ses cousines, qui ne l'avait point vue depuis l'âge de huit ans, recevant l'annonce de son entrée au noviciat, lui écrivit : « Je n'en suis nullement étonnée; toujours j'avais pensé que ce parti seul vous conviendrait. » — Le R. P. Renaut, amené en 1813 au château de Kerduël par Monseigneur Caffarelli, évêque de Saint-Brieuc, avait été tellement frappé de la physionomie de cette enfant de cinq ans, qu'il lui écrivit de longues années après : « Je ne vous aurais point revue, que je ne vous aurais jamais oubliée. » Il ajoutait en 1852 ces détails remarquables : « Vous ai-je jamais raconté l'incident qui se mêla à notre première connaissance chez madame votre grand'mère en 1813? Monsieur votre père, que j'avais eu l'honneur de voir plusieurs fois chez Monseigneur de Saint-Brieuc, et dont la franchise militaire me plaisait beaucoup, s'entretenait avec moi au salon. Ne voilà-t-il pas qu'il me dit que, comme petit-fils de M. de la Chalotais, il n'aimait pas et ne pouvait pas aimer les Jésuites? — Moi, qui songeais dès lors à entrer dans l'Ordre, je lui répondis avec ma rondeur toute bretonne, que l'affaire des Jésuites n'était pas ce qu'il y avait de mieux dans le fait de M. de la Chalotais. — Lui de regarder d'un œil quelque peu sévère le jeune homme qui parlait ainsi. Ce fut alors que la petite Maria, comme si elle avait été inspirée, accourut à nous, toute souriante, nous présentant des fleurs et ne demandant qu'à jouer avec nous. La conversation en resta là; la petite fille nous avait réconciliés. Après nombre d'années, Dieu m'a ramené en Bretagne à la maison de Quimper, et, conduit par la reconnaissance à Kerduël, je vous ai retrouvée avec votre respectable père, je lui rappelai l'incident de 1813; il me serra la main avec émotion. Dieu avait tout conduit, c'était un présage. Vers 1845, les préventions du petit-fils de M. de la Chalotais achevaient de s'évanouir en assistant à la messe du Père Renaut. — « Qu'on dise ce qu'on voudra des Jésuites, ré-

pétait mon père, celui-ci l'est jusqu'aux os, et personne ne dit la messe comme lui. On ne peut pas y assister de sang-froid. »

En grandissant, la petite Maria était devenue fort jolie; et, c'est le cas de le dire, l'éclat et la délicatesse de son teint pouvaient vérifier en elle la comparaison bien connue : fraîche comme une rose. — On s'était efforcé, peut-être à tort, dans le dessein de ne point éveiller sa vanité, non-seulement de lui laisser ignorer ce fragile avantage, mais encore de lui persuader qu'elle était vraiment laide. Elle voulut s'en convaincre par ses yeux. Un jour donc, elle avait bien alors six ou sept ans, elle grimpe sur une chaise, et se contemple à l'aise dans un miroir. Une femme de chambre survient, et comme elle avait le mot d'ordre, elle s'écrie : Quoi ! mademoiselle, vous, perdre le temps à vous admirer !... Véritablement, quand on est aussi laide que vous, je ne comprends pas qu'on puisse se considérer ainsi avec plaisir. — Mais, répond Maria, c'est que justement j'ai beau faire et beau me regarder, je ne puis venir à bout de me trouver laide. — Plus tard, quand elle riait avec ses sœurs de cette petite scène bientôt divulguée, elle ajoutait : Eh bien, oui, voyez, je n'avais alors ni autant de simplicité, ni autant de bonne foi que G*** à quinze ans. On lui avait dit aussi qu'elle était laide, et elle l'avait si bien cru, qu'entendant autour d'elle des murmures flatteurs qu'excitait sa charmante figure, elle sortit du salon et dit à sa tante en pleurant : Ces messieurs sont bien impolis de se moquer ainsi de moi, car enfin je sais bien que je suis laide, et fort laide ; mais venir ainsi dire entre eux, de manière à ce que je les entende, que je suis jolie, c'est aussi méchant que peu courtois. »

Les dons extérieurs étaient accompagnés en Maria de toutes les qualités de l'esprit et du cœur ; et cependant ce cœur, qui chez elle devait être le moteur le plus puissant de sa vie, ne se laissait lire qu'à celle qui en avait tous les secrets, sa bonne Gaubert. L'œil attentif de son père lui-même fut longtemps à le deviner ; et cela se conçoit, dans la position gênée et difficile qui avait été faite à cette enfant. M. de la Fruglaye écrivait dans le journal confident de ses impressions : « Maria a de l'esprit, des manières agréables, mais je ne vois pas son cœur. »

Il revint bientôt de ce jugement ; et quand sa fille eut atteint douze ou treize ans, il commença à remarquer cette sensibilité exquise et profonde dont elle a donné depuis tant de preuves, et qui fut justement un des écueils contre lesquels sa volonté de fer eut à se raidir jusqu'à la fin.

Arriva l'époque de sa première communion. Pour la préparer à cette action décisive, on l'envoya passer un mois avec sa bonne chez les sœurs hospitalières de Sainte-Anne, à Lannion, dans cette maison où sa tante Joséphine, de si douce mémoire, avait, elle aussi, reçu Notre-Seigneur pour la première fois, et appris à faire, si jeune encore, le sacrifice de sa vie.

Ce fut le quatorze septembre 1820, fête de l'Exaltation de la Croix, qu'elle eut le bonheur d'être admise à ce banquet eucharistique qui devait être, bien peu d'années après, son festin quotidien jusqu'à la fin de ses jours, par une faveur qu'elle sut apprécier, sinon comme elle le mérite, du moins autant qu'il était en elle. Cette fête n'avait pas été choisie sur la terre pour l'unir au Dieu qui a voulu faire de la divine Eucharistie le testament de son amour, et le souvenir sans cesse renouvelé de son immolation. Sa mère, cette mère qu'elle n'avait point connue, lui était apparue pendant son sommeil, et lui avait dit : — Ma fille, prie beaucoup pour moi, car je souffre cruellement ; tu feras ta première communion le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, parce que, toi aussi, tu auras beaucoup à souffrir. » Sa mère lui fit en même temps comprendre sans paroles, comme elle nous l'a raconté depuis, que ce jour serait celui de sa délivrance.

Sa bonne et le recteur de la paroisse, seuls au courant de ce fait, le regardèrent comme une vision réelle, et se confirmèrent d'autant plus dans ce jugement, que, contre toutes les apparences, la famille se trouva amenée à retarder jusqu'au 14 septembre la première communion de Maria, deux fois arrêtée pour des époques beaucoup plus rapprochées de Pâques. Au jour d'abord déterminé, elle se trouva malade ; à la seconde date, survint une impossibilité d'une autre nature, qui conduisit forcément à la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Maria avait jusque-là vécu avec cette mère qu'elle n'avait point connue,

par le soin qu'avait pris sa bonne de lui retracer toutes les particularités de sa courte existence ; mais leurs âmes se confondirent désormais l'une dans l'autre par la joyeuse annonce faite à Maria au banquet divin de la fin des expiations de sa vertueuse mère.

Huit jours après sa première communion, Maria fut confirmée par Mgr Le Groing de la Romagère. On n'a rien trouvé dans ses écrits et résolutions sur cette époque de sa vie, mais souvent elle en parlait comme d'un temps de grâces abondantes et signalées ; jamais ces deux anniversaires ne se sont renouvelés sans qu'elle les célébrât par la sainte communion et par un redoublement sensible de reconnaissance, de ferveur et de bonnes œuvres. Les dates du 14 et du 21 septembre se retrouvèrent partout avec d'autres époques mémorables dont nous aurons à parler ; et le couvent des Hospitalières de Sainte-Anne, où s'étaient accomplies pour elle les plus grandes merveilles de la grâce, lui resta cher à jamais. Si elle y avait édifié par sa piété vraiment angélique, elle avait aussi été singulièrement frappée de la régularité et des vertus dont elle avait été témoin ; et c'est de ce séjour chez les Hospitalières et du grand jour de sa première communion, que date l'ardent désir, depuis entretenu jusqu'à son exécution, de n'aimer que Dieu, et de se consacrer à lui dans la vie religieuse.

Maria avait compris que l'amour véritable veut des preuves. Le sien ne connut jamais de repos ; et à partir de sa première communion, elle se mit à l'école de sa bonne Gaubert, pour être initiée à toutes les œuvres qui formèrent depuis comme le tissu de sa vie. Ainsi faisait-elle le catéchisme à de petites filles du voisinage régulièrement appelées au château dans ce but, ou bien à de pauvres journaliers ignorants. Tout se passait dans les premiers temps en présence de sa bonne, qui jouissait en secret des vertus naissantes et du zèle de sa chère petite Maria.

L'aumônier du château, l'excellent M. Le Pennec, continuait aussi à conduire cette jeune âme dans les voies du salut par ses solides instructions, et la soutenait par des vues de foi dans les épreuves journalières qui se rencontrent au sein même des familles les plus vertueuses. Ravi de la docilité et de la piété de

cette enfant, il eût bien voulu seconder ses ardents désirs de s'unir au Dieu qui s'était fait connaître à elle avec tant de charmes au beau jour de sa première communion, et l'admettre au divin banquet plus souvent qu'on ne le permet malheureusement (1) aux enfants de son âge. Sa grand'mère, outrepassant en cela les limites de son autorité, défendait souvent à Maria les communions que son confesseur lui permettait, et alors c'était un grand chagrin qui se lisait quelquefois sur le visage de la pauvre enfant. M. Le Pennec, dont l'esprit était aussi juste que la piété fervente et éclairée, ne souffrait point que Maria se déconcertât dans ces occasions. Rien ne lui échappait. Un jour, en se mettant à table pour dîner, il s'aperçut que la tristesse de la privation du matin n'était pas encore dissipée. « Souvenez-vous, dit-il à demi-voix à Maria, en prenant place à côté d'elle, qu'une communion manquée par obéissance vaut mieux que dix autres faites par sa propre volonté. » Chez Maria, une vérité connue, une sage règle de conduite donnée une fois, ne s'oubliait jamais ; et pour elle, savoir et faire étaient presque ordinairement une même chose. Combien de fois n'a-t-elle pas répété à d'autres cet avis, et ne l'a-t-elle pas elle-même mis en pratique avec une inviolable fidélité ! Nous le savons pour l'avoir vu avec une singulière édification.

Maria avait grand besoin de trouver dans les consolations de la Religion la force nécessaire pour supporter la vie difficile qui continuait de lui être faite. Madame de Loz, toujours sous l'impression du mot de son gendre en lui confiant sa fille : *Si vous me la gêtez, je la reprends*, n'avait point modifié sa sévérité pour cette aimable enfant, qui, en grandissant, aurait dû la désarmer, et par toutes les grâces de la jeunesse, et par une vertu et une égalité d'humeur bien au-dessus de son âge, au milieu des exigences les moins fondées en raison. Lors même que son père venait avec ses sœurs passer l'hiver à Kerduël, sa position était peu adoucie. M. de la Fruglaye désira que sa fille parlagéât avec ses sœurs les leçons de leur excellente gouvernante,

(1) On ne saurait trop consulter sur ce sujet l'expérience de Mgr de Ségur, et relire son excellent opuscule : *La Communion*, revêtu de l'approbation de S. S. Pie IX.

Mademoiselle Guillemot, il finit par l'obtenir ; mais lorsque, les leçons terminées, ses sœurs allaient se délasser en de lointaines promenades, il était rare que Maria eût la permission de les suivre : il lui fallait se contenter de son invariable distraction, la culture de son jardin. Cette privation était d'autant plus sensible à la pauvre enfant, que les promenades se faisaient dans la société de ce père qu'elle aimait tant, et dont elle jouissait si peu ; aussi, quel n'était pas son regret, quand ses sœurs au retour venaient lui raconter combien il avait su charmer leurs excursions, comment il avait éveillé leur intérêt sur les beautés de la nature, en leur donnant à l'occasion les notions de géologie et de botanique que comportait leur âge ! Tout cela était si bien du goût de Maria ! Si parfois on obtenait que la petite solitaire fût de la partie, c'était au retour un sujet d'explications pénibles entre le gendre et le beau-père, celui-ci craignant toujours qu'on ne fatiguât sa petite-fille, et le père assurant que cette santé n'était en partie si frêle et si délicate que par le manque d'exercice un peu forcé.

Maria n'était point née pour le monde, et la Providence disposa si bien toutes choses, qu'elle ne connut jamais ses dangereux divertissements. La première fois qu'elle s'y présenta, ne fut qu'une apparition brusquement interrompue par un deuil, et jamais depuis on ne la revit dans ses fêtes. Au mois d'octobre 1823, son père avait vivement désiré, et M. de Loz avait voulu, lui aussi, qu'elle accompagnât ses sœurs au bal donné par la société de Morlaix, au retour de l'un des régiments qui avaient fait la guerre d'Espagne, et contribué au rétablissement de Ferdinand VII. Une nouvelle aussi triste qu'inattendue vint arracher les trois sœurs à cette fête : au moment où elles entraient au bal, une dépêche annonce que M. de Loz se meurt. Le surlendemain, 6 novembre, leur grand-père n'était plus, et elles n'avaient pas eu la consolation de le revoir, circonstance qui ajouta beaucoup à la douleur de Maria, et qui acheva de l'éloigner du monde et de ses plaisirs.

Les lignes suivantes, écrites de sa main à cette époque, indiqueraient même que Notre-Seigneur, en lui faisant pressentir dans cette fête le malheur qui la menaçait, lui avait fait toucher

au doigt le vide des réjouissances mondaines. « Il me semble, y est-il rapporté, que Dieu me dit au cœur : Ma fille, vous êtes jeune, vous entendez parler du monde sans le connaître, votre esprit ne se fixe encore que sur le témoignage d'autrui; tenez, voilà le monde, voilà ce qui lui plaît, un bal brillant; tout ce que la grâce, la beauté, la jeunesse ont de plus séduisant, le voilà; et pendant cette fête vous ignorez qu'une des personnes que vous aimez le mieux est au moment de quitter la terre.... Toute cette foule empressée viendra-t-elle vous consoler, lorsque le coup qui vous menace sera frappé? Mais alors je serai votre refuge et votre soutien.

Maria aimait tendrement son grand-père, qui le lui rendait bien, et qui, malgré l'affaiblissement causé par son grand âge, 86 ans, s'apercevant des exigences de Madame de Loz, mettait en œuvre tout ce qu'il avait de ressources pour adoucir la situation de sa petite-fille. Ce vénérable vieillard trouva à son heure dernière, dans la fidélité de l'inappréciable femme qui s'était attachée à sa famille, la bonne Gaubert, tous les secours qu'il eût pu attendre de ses enfants, et il reçut jusqu'à la fin, avec une prédilection marquée, les témoignages affectueux et intelligents du dévouement de cette vertueuse servante. Faire appeler le confesseur, préparer Madame de Loz au sacrifice dans l'absence momentanée des siens, c'était le pénible devoir de Gaubert en cette circonstance, et elle se trouva à la hauteur de sa mission. Aussi, quelle ne fut pas la reconnaissance de tous en cette douloureuse épreuve, de Maria surtout, naturellement plus sensible à cette perte, puisque sa vie entière s'était écoulée jusque-là près de ses grands parents?

Un mois seulement après M. de Loz, mourait aussi cet excellent aumônier, de qui Maria avait tant reçu dans l'ordre spirituel, le bon et droit M. Le Pennec. Sentant sa fin approcher, il voulut lui laisser comme testament quelques principes de conduite qu'elle écrivit ainsi dans la vie de sa bonne, et dans le cahier dépositaire les sentiments de son cœur et des conseils reçus en différentes circonstances : « Peu de jours avant sa mort, M. Le Pennec me dit : Ecoutez-moi, pendant que je puis encore vous tenir le langage de la sincérité; suivez toujours la voie du salut avec

simplicité et prudence. La simplicité, c'est l'intention de faire tout pour Dieu. Vous vous demandez à l'*examen particulier* : telle chose est-elle faite *pour Dieu* ? Oui. C'est bon, voilà la règle de notre intention. Que la prudence règle ensuite vos actions. Une action faite sans prudence ne peut être agréable à la divinité, puisqu'elle nous a donné cette vertu pour nous conduire ; mais point de singularité. Evitez l'esprit de partialité ou de prévention ; ne regardez point d'où viennent les choses, mais ce qu'elles sont en elles-mêmes. Telle chose est bien de la part d'un tel, elle doit l'être de tout autre. Appliquez-vous à vous faire une physionomie simple et aimable envers tous. Que la paix de votre âme reluise sur votre visage ; rien ne sied mieux à tous les âges que l'air de douceur et de simple modestie. Ne vous embarrassez jamais de plaire aux hommes, songez seulement à plaire à Dieu seul ; alors il se trouvera que sans le chercher vous serez à la fois aimée de Dieu et des hommes. Si l'on venait à trouver que vos communions sont trop fréquentes, répondez : Mes chers parents, je ne suis plus une enfant, je sais ce que sont les sacrements ; aussi je ne m'en approche jamais qu'avec la permission de mon confesseur. Vous me trouverez docile en toute autre question ; mais, je vous en prie, ne me forcez point à renoncer à la nourriture de mon âme. Vous exprimerez cela avec fermeté, mais avec tout le respect dû à vos parents, respect auquel on ne doit jamais manquer. Je ne puis vous laisser que ces derniers avis d'un pauvre vieillard qui vous aime depuis votre naissance, et qui sous peu va quitter cette terre de misère.

» Cependant, continue Maria, la mort semblait à cette époque planer avec une désolante persévérance sur Kerduël et sur tout ce qui y tenait... Deux anciens domestiques avaient précédé mon grand-père dans la tombe. En deux ans, ma bonne et moi nous vîmes tomber successivement autour de nous onze personnes d'âge et de forces divers ; et enfin ma grand-mère, frappée au cœur, comme elle le disait avec toute justesse, recevait coup sur coup les atteintes progressives du mal qui l'enleva quatorze mois plus tard : une maladie de cœur à laquelle se joignit l'hydropisie de poitrine. Son extrême douleur, qu'on peut sans exagéra-

tion qualifier de *mortelle*, rouvrait ses anciennes plaies ; les noms de ses enfants si rarement prononcés jusqu'alors , revenaient se mêler à ses larmes, et elle nous disait mille circonstances de sa vie que nous avions toujours ignorés ; ses regrets enfin, plus forts que sa puissante volonté, triomphaient de ce silence qui avait pu faire douter injustement de sa sensibilité. Quand on a vraiment souffert de la perte des siens, on comprend la diversité qui existe dans la manifestation de la douleur : celle de bonne maman avait repoussé tous les souvenirs de ses filles ; elle s'entourait au contraire des personnes et des objets qui lui rappelaient le plus vivement ce mari avec qui elle avait passé quarante-deux ans de la plus intime union, nous en parlant sans cesse.

» Dans ces heures d'épanchement, je trouvais enfin moyen de lui témoigner la conformité de mes sentiments avec les siens, et je saisisais souvent quelques marques touchantes de l'affection profonde qu'elle cachait pour moi sous tant de rigidité. Pauvre bonne Gaubert, c'était là sa consolation au milieu de tant de peines, de voir qu'enfin ma grand'mère et moi nous comprenions mieux nos sentiments mutuels. Elle ne laissait échapper aucune occasion de nous les faire apprécier l'une à l'autre jusqu'au jour où, après nous avoir donné sa bénédiction, bonne maman me prit un instant dans ses bras mourants et me dit : « Croyez-bien que j'apprécie tous vos bons soins pour moi, » et que mon cœur vous a toujours tenu compte des témoignages » de votre tendresse. » Ces mots si précieux à mon cœur, je ne sais si j'aurais eu la consolation de les entendre prononcer à ma chère grand'mère, si ma bonne ne s'était fait près d'elle, en mille occasions, l'interprète de mes sentiments, comprimés depuis tant d'années par ma timidité. J'insiste sur ce point, pour faire apprécier la supériorité de caractère de ma bonne dans ses rapports avec ses maîtres. Combien de domestiques eussent profité de la position où elle se trouvait alors près d'une personne âgée, malade, affligée, pour éloigner ses enfants, se rendre nécessaires, faire valoir leurs services ; et, investis d'une confiance sans bornes et sans contrôle, en eussent impunément abusé ! Bien loin de là, c'était avec attendrissement que ma

bonne nous voyait entourer le lit de ma grand'mère, et partager les soins qu'elle lui rendait.

» Aussi c'était de longue main que ces deux âmes s'entendaient. Madame de Loz, malgré sa sévérité envers sa petite-fille, était cependant une femme d'un rare mérite, d'une piété solide, et cachait sous les dehors de la froideur une sensibilité vraie et profonde. On a vu sa manière de traiter avec la fidèle Gaubert. Non-seulement jamais elle n'avait oublié ses services dévoués, mais, bien que sans familiarité, elle la traitait en amie. Ces deux âmes, trop fermes pour ne pas sortir de la mesure, chacune à son heure, avaient plus d'une fois à se pardonner des vivacités et des emportements; mais cinq minutes après, il n'y paraissait plus et l'on ne s'en ressouvenait que pour se faire des excuses mutuelles, la veille des Pâques ou le premier jour de l'an, une fois pour toutes; sans cela il eût fallu recommencer trop souvent.

» Les quatorze mois de veuvage de bonne maman furent une longue préparation à la mort; cette pensée qu'elle avait éloignée avec un soin en quelque sorte puéril jusqu'au moment de la perte de son mari, elle sut l'envisager avec toute la fermeté de son âme, dès qu'elle n'eut plus à la redouter que pour elle. Ses *regards se tournèrent vers la sainte montagne du Calvaire pour y chercher secours dans son affliction*, et la Croix lui offrit les trésors qu'elle recèle toujours pour les âmes de foi. Des prières prolongées, des aumônes plus abondantes encore, une vigilance plus exacte sur elle-même, la fréquentation plus habituelle des sacrements, une retraite accompagnée d'une confession générale, telles furent les saintes occupations qui remplirent la dernière année de cette existence si éprouvée. En voyant sa chère maîtresse accroître ainsi ses mérites et ses vertus, Gaubert sentait augmenter son attachement pour elle. La conformité de leurs vues était entière. Au reste, Gaubert savait conserver en toute occasion cette sainte liberté que la foi sait allier avec le respect de l'autorité. Je me rappelle qu'au bout de l'an de la mort de mon grand-père, quand on s'occupa des vêtements d'hiver pour les pauvres, elle dit d'un ton plein d'affection et avec son tact habituel : Madame, est-ce que les tentures de drap noir à écussons qui entourent la

chapelle de Saint-Antoine, ne feraient pas plus de bien à l'âme de Monsieur sur les membres des pauvres que sur ces murailles ? — Vous avez raison, lui dit ma grand'mère, faites-les descendre le plus tôt possible. Ce fut sans doute cette même idée qui inspira la disposition testamentaire de bonne maman, ordonnant de grandes aumônes pour le repos de son âme et de tous les siens, mais défendant pour ses obsèques toutes tentures et écussons.

» A peine l'anniversaire de mon grand-père avait-il eu lieu, que tout annonça la fin prochaine de ma grand'mère. Elle semblait ne lui avoir survécu que le temps nécessaire pour célébrer ses obsèques avec une magnifique générosité, également inspirée par sa foi de chrétienne et par sa tendresse d'épouse. Personne n'a su, car elle n'en tenait pas compte, le nombre des messes, services, aumônes extraordinaires qui eurent lieu pour le repos de l'âme de mon grand-père. Pendant ce temps, quelquefois nous commencions à les énumérer, mais bientôt il nous fallait terminer notre compte comme nous l'avions commencé, disant : *et tout ce que nous ne savons pas*. C'était ainsi que cette âme si chère se pressait de combler la mesure de ses mérites, et de satisfaire à la justice divine pour elle et pour son époux, afin de hâter leur réunion dans le ciel. Les accidents de sa maladie nécessitaient des secours instantanés. On alla donc s'établir à Lannion. La chère malade nous y donna, pendant trois semaines de cruelles souffrances, l'exemple des plus touchantes vertus. L'inquiétude, la douleur, l'attendrissement se succédaient pour nous près de ce grand spectacle du juste souffrant qui attire les regards de Dieu même. Chaque semaine on apporta le saint Viatique à ma grand'mère, et la seconde fois elle nous dit ces paroles si consolantes : « Mes enfants, à la mort, la plus longue » vie ne paraît qu'un songe ; je n'ai plus de joie que du bien » que j'ai fait ; j'espère que le bon Dieu m'a pardonné le mal ; » et depuis que j'ai reçu les sacrements, il me semble que mon » âme est dans le même état qu'au jour de mon baptême. » Cette douce pensée était sans nul doute le retentissement, lointain encore, mais déjà ineffable des divines paroles que Notre-Seigneur adresse à ses élus en les recevant au ciel : *Venez, les béatis de mon Père, posséder le royaume des cieux ; car j'ai eu*

faim, et vous m'avez donné à manger; car le souvenir des bonnes œuvres de Madame de Loz est encore aujourd'hui resté vivant parmi les pauvres, dans le pays qu'elle combla de ses libéralités. « Pendant vingt et un jours, Gaubert, malgré ses soixante-cinq ans, ne se déshabilla pas, et ne prit de repos que dans la chambre ou dans le cabinet de sa maîtresse, afin de répondre plus tôt au moindre appel. De bons et nombreux amis secondaient ses soins, et Dieu les récompensait par l'édification qu'ils puisèrent près de ce lit de mort, où j'appris de mon oncle de la Nouë à dire pour la première fois : *Faites, Seigneur, que je meure de la mort des saints, et rendez ma fin semblable à la leur!* Très-peu de jours avant sa mort ma grand'mère me disait : Oh ! que d'imperfections dans les œuvres qui semblent les meilleures ! »

» Avec quel attendrissement je me rappelle ces jours de douleur et d'édification qui précédèrent le 7 janvier 1825, date qui jamais ne sortira de ma mémoire ! Elle nous fit appeler le 21 décembre 1824 et nous dit : Adieu, mes enfants, que Dieu vous bénisse toutes trois ; soyez, ainsi que votre père, aussi heureuses que vous le méritez. Exécutez les dernières volontés de votre grand'père et les miennes... Je n'ai pas besoin de vous recommander Gaubert ; vous savez ce qu'elle a été pour votre mère, pour vous, pour nous tous... Je ne vous dis pas un adieu définitif ; je vous reverrai encore... Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis en l'embrassant et en baisant sa main. Ce fut un vendredi, à cinq heures, que ma bonne grand'mère rendit son âme à Dieu, dans les plus saintes dispositions, entourée de bons parents, d'amis dévoués, dont ma reconnaissance a conservé les noms, et dans les bras de ma pauvre bonne qui reçut elle-même en ce moment le première atteinte de sa dernière maladie, semblable à celle de sa maîtresse bien-aimée.

» O mon Dieu ! oui, je l'espère, vous lui aurez fait miséricorde. Vous avez dit à la Magdeleine : Parce que vous avez beaucoup aimé, il vous sera beaucoup remis ; j'espère donc aussi que vous aurez dit à ma mère chérie : Parce que vous avez beaucoup souffert et avec résignation, il vous sera beaucoup remis. O mon Dieu ! mon Dieu ! exaucez ma prière, et que votre présence

remplisse de joie ma chère grand'mère. Quant à moi, daignez me sauver du monde et me cacher à l'ombre de vos ailes. Oh ! oui, vous aurez pitié de ma jeunesse, et vous ne m'abandonnerez pas. La plante fragile plie et se brise au moindre vent; mais si elle rencontre un ferme appui, elle résiste à la tempête. O doux Jésus, me voilà livrée à vous ! A chaque instant l'orage de mes passions me plie vers la terre, la moindre contrainte enflamme mon orgueil, une seule parole le révolte. Lorsque je suis dans le calme, il me semble que je vaincrais l'univers rassemblé pour me perdre ; mais hélas ! dès que l'occasion de pécher se présente, je succombe. O Jésus ! soyez mon appui et le soutien de ma jeunesse ; faites-moi la grâce de vous dire en cette grande épreuve et dans les sentiments de Job : Vous me l'aviez donnée, vous me l'avez ôtée, que votre saint nom soit à jamais béni, et qu'à ma dernière heure ce nom sacré soit aussi ma consolation comme il a été celle de ma chère bonne maman. Ainsi soit-il. »

Avant de lui retirer l'appui de cette grand'mère dont elle appréciait si bien le ferme et grand caractère, Notre-Seigneur avait initié Maria aux premiers principes de la vie intérieure par l'intermédiaire d'un saint dont le nom est encore cher à la Bretagne, où il fit tant de bien, le R. P. Leleu. Dans l'été de 1824, et lorsqu'elle était déjà atteinte du mal qui l'enleva, Madame de Loz avait voulu visiter avec sa petite-fille Sainte-Anne-d'Auray, dont le P. Leleu évangélisait alors les pèlerins. Le fervent missionnaire, trouvant dans Maria une âme toute neuve et singulièrement ouverte aux attraites de la grâce, lui apprit la grande leçon des saints, si peu connue des mondains, l'art de se mortifier et de se renoncer en toutes choses. Il n'allait pas chercher bien haut ni bien loin de subtiles spéculations, il en venait au détail le plus vulgaire en apparence, mais en effet le plus pratique. — Comment faire pénitence ? Oh ! cela n'est pas difficile, vous y arriverez en mettant à profit les occasions semées à chaque pas de la vie. Ainsi, ne pas terminer un ouvrage de fantaisie à l'heure et au jour arrêtés ; mettre un vêtement, un ajustement qui plairait moins qu'un autre ; différer la lecture d'un ouvrage, d'une lettre ; dire *non* à ce qui plaît, *oui* à ce qui déplaît ; ne laisser

paraître aucun de ces premiers mouvements qui, s'ils ne sont pas des fautes, sont au moins la marque d'une âme sans empire sur elle-même ; modérer en toutes choses les désirs empressés et l'activité naturelle. — Maria comprit jusqu'où pouvaient conduire ces simples règles de conduite fidèlement pratiquées ; elle les embrassa si généreusement, que, excepté peut-être en ce qui touchait les affections du cœur, elle en vint en peu de temps à se faire une habitude comme naturelle, de prendre le contre-pied de ses inclinations.


» Une des dévotions que lui inspira le P. Leleu, ce fut celle des saints Anges. — Le matin, disait-il à Maria, qui a gardé par écrit tous ces enseignements, il faut prier votre bon guide de vous aider en chacune de vos actions. Quand j'ai fait cela, moi, je suis bien plus fort, bien plus courageux. — Et nous avons vu notre bien-aimée sœur, fidèle à cette pratique, ne rien avoir de plus cher, après Jésus et Marie, que ce constant ami de notre âme, qui toujours veille à nos côtés. Ces premières notions reçues firent époque dans sa carrière spirituelle. Aussi, entendant lire, de longues années après, au réfectoire des Oiseaux, la vie du P. Leleu, nous disait-elle : Ah ! ce bon père, je lui dois beaucoup : c'est lui qui m'a montré l'A B C de la vie intérieure, et jamais je n'ai oublié ses enseignements.

» Dieu fut prodigue envers Maria, et ne lui ménagea pas les secours. Elle eut successivement pour guides les plus habiles maîtres de la vie spirituelle ; et le P. Leleu, dans sa simplicité tout évangélique, ne fut peut-être pas le moindre. Vie cachée en Dieu, unie au zèle apostolique le plus actif et le plus infatigable pour le salut des âmes, c'était là son attrait, comme il fut depuis celui de Maria.

» Les enseignements que le P. Leleu faisait découler de ses principes allaient à l'âme de Maria, et répondaient au vœu secret de son cœur : prouver à Dieu son amour par les œuvres et en se dépensant pour les âmes rachetées au prix de tout le sang divin répandu sur le Calvaire. Aussi, d'après ses écrits datant de cette époque, il est évident que l'appel de Dieu, entendu à sa première communion, devenait de plus en plus distinct. Nous lisons ces lignes tracées comme souvenir de sa courte entrevue

avec le P. Leleu ; elles sont évidemment la réponse à une consultation sur ce sujet.

» Vous n'ignorez pas, ma chère fille, que chacun de nous est destiné à un état que Dieu lui-même lui a choisi, et que, bien que l'on puisse à la rigueur parvenir à se sauver dans un autre, on n'y trouve pas les mêmes secours, la même facilité que dans celui auquel Dieu nous appelait. Il faut donc commencer, dès l'âge où vous êtes, à demander à Dieu lumière pour connaître et poursuivre sa voie sur vous ; conservez donc bien le désir qui vous presse de rester vierge, et dites souvent à celui qui vous a choisie : Mon Dieu, je crois, et je suis bien assurée que le plus grand bonheur de la terre est de demeurer telle que je suis pour être votre épouse, et je souhaite de tout mon cœur que ce soit là mon partage. »



CHAPITRE III.

JEUNESSE DE MARIA.

M. de la Fruglaye confie momentanément ses filles à leur tante, Madame de Boissard. — Fêtes du sacre de Charles X. — Premier séjour de Mesdemoiselles de la Fruglaye aux Oiseaux. — Le Père Bousin. — Mort de Madame de Boissard. — Monsieur de la Fruglaye revient à la pratique de ses devoirs religieux. — Maladie de Maria, grâce singulière qui accompagne le Sacrement des mourants. — Mariage de Caroline et de Pauline de la Fruglaye. — Vœu de consécration et de dévouement au Sacré-Cœur de Jésus.

Maria avait donc perdu en moins de deux ans tous ceux qui avaient entouré son enfance, la bonne Gaubert seule exceptée. C'était beaucoup pour son excessive sensibilité et pour sa frêle organisation ; aussi fut-elle très-souffrante pendant toute l'année qui suivit la mort de sa grand'mère. Une consolation bien douce cependant se mêlait à tant d'amertume, celle de se voir enfin réunie à ses sœurs tant aimées, à ce père chéri dont la séparation lui était devenue plus pénible, à mesure qu'en grandissant elle le connaissait mieux. Les six mois d'été pendant lesquels il lui fallait rester seule à Kerduël lui semblaient des siècles, et son imagination si vive, sa nature si impressionnable ne lui venaient que trop en aide pour aggraver la tristesse de sa position. Elle ne laissait échapper aucune occasion de prouver à ses sœurs la sincère affection qu'elle leur portait ; et il semblait que leur union empruntât quelque chose de plus intime de l'éloignement lui-même. Au jour de naissance de Caroline, qui tombait en été, on était sûr de recevoir un aimable billet de Maria s'associant à la fête de famille. Et alors toujours perceait par quelques mots du cœur, sans plainte aucune cependant, la

secrète plaie de son âme. « On peut nous séparer..., nous désunir, jamais ! écrivait-elle. Dieu, en nous donnant des sœurs, ne semble-t-il pas nous désigner celles qui doivent être nos amies les plus chères ? »

Après la mort de Madame de Loz, M. de la Fruglaye, appelé à Paris par les travaux de la Chambre des députés dont il faisait partie, ne voulut pas laisser ses filles seules à Kerduël. Il les conduisit à Nogent, chez sa sœur, qui les reçut deux ans de suite avec bonheur. Elles passèrent là, pour la première fois, quatre mois qui firent époque dans leur vie, et surtout dans celle de Maria, que Madame de Boissard, sa marraine, affectionnait particulièrement. C'était une de ces personnes qu'on est heureux de rencontrer et d'avoir pour guide dans la vie. Douée d'un esprit plein de charme et de grâce, la piété la plus éclairée s'alliait en elle à un tact sûr, à une connaissance approfondie du monde. Sa jeunesse s'était écoulée dans les brillants salons du duc et de la duchesse de Rohan-Chabot, qui menaient à leur château de Blain une existence princière, et communiquaient à tout leur entourage le charme, la grâce et l'élégance de leurs manières.

A ces années d'enchantement avaient succédé les années d'épreuves ; la révolution ayant éclaté, Madame de Boissard (alors Madame de Kernier), dut émigrer avec son mari, avec M. de la Fruglaye, son frère, et avec ses trois fils encore enfants. Là il lui fallut, comme la plupart des nobles fugitifs, travailler de ses mains pour subvenir à l'existence de sa famille. Mais ce n'était pas assez d'un pareil bouleversement d'existence ; elle perdit son mari et se trouva seule chargée de l'éducation de ses trois fils, tâche toujours difficile pour une femme, mais qui le devenait doublement par les circonstances.

Elle s'en acquitta si bien que, à leur rentrée en France, ces jeunes gens furent admis à l'Ecole polytechnique ; deux moururent sur les champs de bataille de l'Espagne, dans cette guerre injuste et désastreuse que réprouvait leur cœur comme celui de leur mère. Plus tard, elle perdit encore, à seize ans, une fille chérie qu'elle avait eue de son second mariage avec M. de Boissard. Les épreuves les plus amères avaient donc ajouté leur lustre

aux qualités éminentes et aux vertus de cette femme forte. Trop soumise aux adorables volontés de Dieu pour se laisser accabler sous le poids de la croix, jamais elle n'imposa aux autres ses propres douleurs, dont le souvenir ne la quittait pas. On la trouvait toujours d'humeur égale, aimable, gaie, se faisant toute à tous. Les gens du monde étaient charmés de son accueil gracieux, de sa conversation spirituelle ; les personnes pieuses ne pouvaient se lasser d'admirer sa foi.

C'était donc un vrai bonheur pour de jeunes personnes de l'âge de mesdemoiselles de la Fruglaye, à qui manquaient, à leur entrée dans le monde, les leçons et l'appui d'une mère, de trouver dans leur tante un mentor si sage et si expérimenté. Madame de Boissard les aima comme ses enfants, et leur en donna la preuve la moins équivoque par les conseils qu'elle leur prodigua. Avec ce coup d'œil si exercé qui la trompait rarement, elle eut bientôt deviné sa chère petite filleule. « Mes pauvres enfants, dit-elle à ses deux sœurs, je le vois bien, vous serez les victimes dévouées au mariage ; mais pour Maria, c'est autre chose. » Maria, heureuse de trouver une âme qui lisait si clairement dans la sienne, ne voulut exposer à l'oubli aucun des avis de sa tante, et se fit un devoir de les transcrire tous à mesure qu'elle les entendait. Ce que nous dirons ici est donc tiré, soit de la vie de sa sœur Pauline, écrite par elle-même, soit d'un autre cahier, intitulé : *Extrait des lettres de ma chère tante et marraine, et de quelques-uns de ses conseils.*

« Ce fut pendant notre séjour près de ma tante que nous apprîmes à connaître l'esprit du monde, à le fuir, à le craindre plus que la douleur, plus que la mort, en comprenant combien il est opposé à l'esprit de Jésus-Christ. Elle nous disait : « Je ne » puis rien pour vous, mes chères enfants ; mais, si vous le désirez, je vous communiquerai les réflexions qu'ont fait naître » en moi l'habitude du monde et les malheurs de la vie. Ils » m'ont démontré ceci jusqu'à l'évidence, savoir : *Que tout est » vanité, mais tout absolument, hors aimer Dieu et le servir.* » Votre père veut que vous voyiez le monde, il faut lui obéir. » Cependant, ma fille, mes chères enfants, ne perdez pas de » vue l'oracle de Jésus-Christ : *Malheur au monde, à cause de*

» *ses scandales* ! Que faire ? Y vivre comme n'y vivant pas, présentes de corps, absentes d'esprit et d'affection. Craignez le monde ; c'est l'ennemi de Jésus-Christ. Craignez-le, car il est bien subtil et sait se déguiser sous toutes les formes, même sous le masque de la vertu. Et cependant, le poison s'insinue, l'amour du plaisir envahit secrètement l'âme ; le mensonge entre dans l'esprit, la corruption dans le cœur ; et, sans qu'on s'en aperçoive, on court à la mort. Il y a des êtres privilégiés sur lesquels cette fascination de la bagatelle n'a aucune prise peut-être ; mais loin de nous la présomption de nous croire de ce nombre ! »

Caroline et Maria, naturellement sérieuses, avaient moins à craindre des illusions du monde ; mais l'aimable Pauline, avec son âme si facile, si ouverte, pouvait donner prise à l'ennemi, et c'était à elle surtout que s'adressaient certains avis de cette chère tante, qui comprenait si bien la mission qu'elle avait acceptée. Répondant un jour à la naïve exclamation de sa nièce : — « L'abandon, je ne vois rien de si charmant ! — Oh ! oui, mes enfants, dit-elle, c'est la condition du bonheur dans l'intimité, comme l'attrait le plus séduisant dans le monde. Mais le monde, sachez-le bien, c'est une bête féroce ; quand on ne s'en défie pas, il vous dévore... Le monde n'est pas simple ; il ne comprend pas la simplicité d'une âme ouverte et candide, il n'y croit pas ; il travestit en un sens complètement opposé ses paroles et ses démarches ; ou bien, s'il entrevoit la franchise et l'abandon d'une âme neuve, il en profite pour s'insinuer jusqu'au cœur et pour en faire sa proie. Tenez, les hommes sont de très-bon conseil sur ce chapitre. Quand j'étais jeune, mon mari me répétait souvent le dicton anglais : *Lock the door of your heart* : Fermez à clé la porte de votre cœur. Il avait bien raison ; quand on est trop porté à l'épanchement, il faut courir au plus sûr et fermer la porte à clé. Entends-tu, ma Pauline ? car il ne faut ouvrir qu'à celui-là seul que vous jugerez digne d'entrer, après longues prières et mûr examen. »

Ces discours, pleins de tendresse et de la plus ingénieuse sollicitude, entraient dans l'esprit des trois sœurs, si heureuses

auprès de cette tante, en qui elles retrouvaient l'âme et l'amour d'une mère.

« La piété la plus éclairée, jointe à une longue expérience, dictait tous les conseils de cette tante chérie, continue Maria. Elle nous faisait toujours envisager la religion et ses préceptes comme l'unique règle de notre conduite; et les devoirs qu'elle prescrit dans chaque position, comme la pierre de touche de la vraie vertu. « Car, disait-elle, ce n'est pas le tout de savoir, il » faut agir en conséquence de ses convictions, sous peine d'être » plus sévèrement condamné. » Ce mot *devoir*, elle nous en fit comprendre le sens et la force; elle nous détermina pour toujours à lui sacrifier entièrement nos goûts, nos plaisirs et même nos peines personnelles. »

Maria rappelait ici, sans doute, les sages leçons dont elle avait eu besoin pour modérer la vive et profonde douleur qui demeurait dans son âme depuis la mort de ses grands parents. L'excessive délicatesse de son cœur et de sa conscience y ajoutait un poids insupportable; elle croyait avoir beaucoup à se reprocher à l'égard de cette chère grand'mère, dont les derniers témoignages d'affection survivaient seuls dans son âme, comme une condamnation de tout ce qui s'était quelquefois élevé de combats, d'ennuis et de chagrins au fond de son cœur dans les sévérités qu'elle avait eues précédemment à subir. Aussi, comme Madame de Boissard sait bien la prémunir contre l'excès de ce juste sentiment, et lui marquer les bornes d'une vraie sensibilité! Le premier retour à Kerduël avait dû être pénible pour Maria surtout; sa tante lui écrit :

« Je ne m'étonne pas que ces lieux qui rappellent tant de souvenirs aient oppressé ton cœur et fait couler tes larmes. Cela doit être, ma fille, et il serait malheureux qu'il en fût autrement. Conserve à jamais le souvenir et la reconnaissance; si l'idée d'un remords s'y mêle, humilie-toi devant Celui qui ne nous a ordonné la patience qu'après nous en avoir donné l'exemple; puis chasse cette pensée, fondée ou non. Il se peut, ma fille, que tu aies quelquefois manqué de patience; gémis de ta faiblesse, demande pardon, prie pour tes respectables parents, et promets-toi d'être plus patiente en de semblables circonstances. Accoutume-toi à souffrir les contradictions, désire les aimer pour expier le passé, et jette-toi les yeux fermés entre les bras de Dieu.

» Dans beaucoup de circonstances de la vie, on ne doit se rappeler ses chutes, ses faiblesses, que dans le but d'entretenir l'humilité, et de solliciter force et courage pour l'avenir. Mais point de détail, point de ces retours qu'une âme tendre et sensible est disposée à porter jusqu'à l'exagération.... L'exagération, il faut l'éviter en tout, partout et toujours. Écris-moi et sois sûre que je saurai partager et sentir les impressions de ton cœur. Que Kerduel soit pour toi dans les premiers temps un séjour pénible, cela est naturel ; mais il est juste aussi que, tout en conservant les tendres et respectueux souvenirs qui s'y rattachent, tu fasses effort pour vaincre la tristesse qui pourrait te conduire à une habitude de mélancolie que je crois très-condamnabile.

» Cette vivacité de regrets n'est-elle pas, si l'on s'y laisse trop aller, un manque de soumission à la volonté de Dieu ? Eh bien ! ma fille, ne faut-il pas l'adorer en silence et se soulever de terre par la pensée qu'un trop grand abattement serait une sorte de murmure tacite ? Et Dieu n'en permet aucun.

» D'après ce que m'ont dit tes sœurs, je sais que tu ne mérites à cet égard que des avis, non des reproches ; et tes sœurs, je les crois en cette occasion, de préférence à toi. L'habitude de s'accuser est bonne, garde-la ; cette disposition est une grâce précieuse, elle nous empêche de nous laisser aveugler ; mais ici-même il faut s'arrêter à la limite de la justice et de la vérité, afin de ne pas ouvrir la porte au découragement.

» Sans doute le nom de Madame la duchesse de Rohan-Chabot ne t'est pas inconnu. C'est une des personnes du monde à qui j'ai eu le plus de ces obligations du cœur qui ne se peuvent reconnaître. Que de fois elle m'a dit et écrit : « Ma chère enfant, méfiez-vous de votre sensibilité, elle fera votre » malheur ; et loin de vous aider dans l'accomplissement de vos devoirs, » elle vous en détournera d'une manière d'autant plus dangereuse qu'elle » vous sera moins suspecte ; car, en la prenant pour guide, vous croirez » n'obéir qu'à l'impulsion du cœur. »

» Ma bien-aimée, je t'en dis autant. Non, la sensibilité poussée trop loin n'est pas une vertu ; c'est l'erreur de beaucoup de femmes de le croire. C'est un charme, sans doute, dans le commerce de la vie, mais une vertu, non, mille fois non. Cette sensibilité peut même devenir un mal, lorsqu'elle nous entraîne à l'oubli de nos devoirs. On trouve plus doux de se livrer à ses souvenirs, de s'enfermer dans sa chambre pour pleurer à l'aise, que de s'occuper des soins vulgaires du ménage. Et cependant votre maison va comme elle peut, et l'on est coupable du désordre qui s'y introduit. Crois bien une chose, c'est que l'amour-propre est pour beaucoup dans ce laisser-aller douloureux. On vante souvent dans le monde cette sensibilité sans

bornes ; mais le monde se trompe et nous trompe. La sensibilité trop écoutée peut aussi conduire à une injustice assez commune. Les personnes qui en sont douées et qui la caressent avant tout, savent mauvais gré aux personnes qui la dominent par force d'âme, ou qui réellement ont moins de cœur que de raison.

» Quand l'âme n'en peut plus, qu'on se retire un instant devant Dieu pour lui dire sa peine, lui demander force et courage, lui recommander l'être qui nous est cher, très-bien. Puis, lorsque le moindre devoir nous rappelle, laisser notre douleur au pied du Crucifix, et voler à l'accomplissement de la volonté divine ; offrir à Dieu pour ceux qui nous ont quittés tous les petits sacrifices journaliers, et jusqu'à la peine que nous éprouvons à retenir les larmes que leur souvenir fait couler : voilà la meilleure manière de leur être utile et de leur prouver notre affection, etc. »

Le guide qui pratique d'abord, autant et plus qu'il n'enseigne, acquiert le droit de tout dire. On ne s'étonnera donc pas de la profonde impression que laissaient dans l'âme de Maria les avis de sa tante, en apprenant la chrétienne énergie de sa propre douleur. Maria eut une fois l'occasion d'en être si édifiée, qu'elle racontait ainsi le fait, plus de seize ans après, à une autre de ses tantes, pour la consoler de la mort d'un fils amèrement regretté :

« Je crois utile de rappeler, dans ce douloureux moment, à ma bonne tante, que la cause des douleurs maternelles de cette âme si pleine de foi et d'énergie était bien analogue à la sienne : c'étaient deux fils qu'elle avait perdus dans les camps de Bonaparte ; et l'un d'eux, hélas ! après avoir été la joie de sa mère, lui avait fait connaître avant de mourir les larmes de la douleur. Je me rappelle encore l'expression de ses traits, le 16 mai 1825, où je la surpris dans son oratoire écrivant je ne sais quel papier de peu d'intérêt dont mon oncle désirait la copie. Toute la journée j'avais remarqué, sans en connaître la cause, un abattement profond dans ses traits ; sur ma demande, elle me répondit : — Chère enfant, ce que j'ai?... Ah ! ce que j'ai toujours !... là..., vois-tu ? en posant ma main sur son cœur, le coup qui a tué mon fils à pareil jour ! — Oh ! ma tante, c'est donc aujourd'hui son anniversaire ? Si vous nous l'aviez dit, nous ne vous eussions pas fatiguée de notre gâté et de nos jeux. — A Dieu

ne plaise que je vous fasse porter le poids qui m'accable, pauvres enfants ! D'ailleurs, ton oncle en a bien assez de sa propre douleur pour la perte de sa fille ; il m'aime assez pour regretter mes fils, mais je dois ménager la faiblesse de son âme et ne m'épancher qu'avec Dieu. Hélas ! il succombe sous les regrets d'une enfant que nous avons tout lieu de croire au ciel, le Père Varin nous l'a dit tant de fois.... Que serait-ce, s'il comprenait ce que je souffre de la perte de ceux pour qui je n'ai pas les mêmes assurances, et qui, certes, ne m'étaient pas moins chers ? — Bonne tante, lui dis-je avec une admiration profonde, et vous passez un pareil jour à faire de fastidieuses copies ? — Pourquoi non, mon enfant ? Remplir les devoirs de mon état, n'est-ce pas ce que je puis faire de mieux pour fléchir le juge de mes fils ? J'ai prié tout le temps qu'il m'a été possible ; faire ce qui plaît à mon mari, le faire au prix de la secrète consolation que je trouverais à répandre mon âme au pied de mon Crucifix, puis-je mieux faire ? Vois-tu, quand Dieu nous envoie la croix, il veut que nous la portions sans faillir à aucun de nos devoirs, si petits qu'ils soient, car c'est là le service obligé que nous lui devons. »

Et si cette femme forte ne passait rien à ses nièces, elle allait plus loin encore pour la fille qui lui restait. Maria nous en a conservé un exemple remarquable.

« Je vois encore, écrit-elle, ma pauvre sœur tout émue des larmes de Marie, après une forte réprimande bien méritée, conjurer ma tante de la consoler, en lui représentant que sa fille avait toujours la fièvre quand elle avait pleuré. — Eh bien, mon enfant, reprit la mère, dois-je laisser souffrir l'âme de ma fille pour ménager son corps ? Suis-je moins responsable devant Dieu de sa vertu que de sa santé ? Ecoute, je vais te paraître dure, mais réfléchis, et tu ne me trouveras que juste et chrétienne. S'il fallait opter, ce qu'à Dieu ne plaise ! j'aimerais mieux lui occasionner une maladie mortelle que de lui laisser contracter l'habitude du péché. »

Pauline, à qui se faisait cette haute leçon, avait alors dix-huit ans ; elle n'eût sans doute pas répondu comme Joinville : « *J'aimerais mieux avoir fait trente péchés mortels que d'être meshuy*

et ladre ; » mais ici elle eut peine à comprendre, et vint conter le fait à ses sœurs avec grande surprise, bien que le respect suspendît son jugement. Une explication comme madame de Boissard en savait donner laissa ses trois nièces convaincues qu'elle avait dû agir et raisonner ainsi, en sa double qualité de mère, et de mère chrétienne. »

A l'époque du sacre de Charles X, M. le comte de la Fruglaye désira que ses filles pussent jouir des fêtes brillantes qui réunissaient à Paris l'élite de la France. Les médecins avaient d'abord décidé que Pauline, dont la santé était fort altérée, ne pourrait être du voyage ; mais il entra dans les vues de la Providence que celle qui était destinée à une si haute perfection, et dont le monde n'était pas digne, ne serait pas même effleurée par son contact. Pauline se remit, tandis que Maria devint si souffrante qu'on ne put l'emmener. Elle resta à Nogent avec son oncle et sa cousine Marie, pendant que sa tante guidait à Paris les premiers pas de ses sœurs dans le monde. Paraître à des fêtes mondaines quand le deuil était dans son cœur et que les dernières scènes de Kerduël lui étaient encore si présentes, c'eût été pour Maria un vrai supplice ; et ici la piété filiale et l'éloignement des divertissements mondains s'unissaient pour lui faire accueillir avec bonheur l'affaiblissement plus marqué de sa santé, qui, du reste, ne fut jamais très-forte, et elle se félicita d'avoir cette fois encore échappé au monde et à la dissipation.

Ce fut à leur tante que les trois sœurs s'adressèrent dans leurs perplexités sur le choix d'un état de vie. Certes, elle ne les éloigna pas du mariage, qui est un état saint et béni par un sacrement de la sainte Eglise ; mais elle voulait que ses nièces ne se fissent point d'illusions. Elle avait si bien rempli ses devoirs de femme chrétienne, elle les remplissait encore avec tant d'abnégation, qu'on pouvait la croire quand elle écrivait à Maria :

« Jamais je ne dirai à ma fille ni à toi : Ne vous mariez pas ; à Dieu ne plaise ! C'est le vœu de la nature : un choix contraire est l'effet d'une grâce particulière ; mais je vous dirai à l'une et à l'autre que c'est un état bien difficile et pénible pour quiconque en veut remplir les obligations, périlleux pour qui veut s'y soustraire. Je vous le dirai avec pleine connaissance de cause. Ja-

mais on n'a été plus entièrement heureuse que je le suis. J'estime profondément M. de Boissard ; il n'existe pas un homme plus vertueux, un esprit plus juste en même temps qu'agréable. Il joint à ses vertus un charme bien rare chez les hommes, une sensibilité peut-être excessive ; il s'oublie toujours et ne pense qu'à ceux qu'il aime. Avant que je le connusse, son cœur était chrétien, son esprit convaincu. Eh bien, ma fille, que d'années n'a-t-il pas fallu pour l'amener à pratiquer ce qu'il croyait ! Que de chagrins ne m'a-t-il pas causés sous ce rapport ! Je lui disais sans cesse : Vous éprouverez quelque grand malheur, le bon Dieu ne vous a pas créé avec tant de vertus pour vous perdre ; vous lui résistez, il vous accablera pour vous rappeler. Hélas ! je disais trop vrai. L'espoir de fléchir la colère de Dieu le fit courir aux pieds d'un prêtre pendant la maladie de la chère enfant qu'il idolâtrait. Dieu fut sourd à ses gémissements ; mais il se soumit au sacrifice. Il y avait vingt ans que je demandais cette grâce, qui, sans doute, ne fut accordée qu'à sa chère enfant. Avec quel zèle elle sollicitait le retour de son père ! Elle me disait : « Je » bénis mes maux, s'ils ramènent mon père... »

» Tout cela veut-il dire qu'il ne faut pas se marier ? Non, à coup sûr ; mais cela veut dire qu'il faut savoir à quoi l'on s'engage, qu'il faut faire tout ce qui est en soi pour épouser un homme chrétien et pratiquant ; qu'on ne doit rien céder là-dessus, ou bien son salut et celui de sa famille sera compromis. Que faut-il donc faire ? Prier, oui, pardessus tout, prier, et agir en conséquence des inspirations de Dieu. Quand on peut demander conseil à des gens sages, c'est un grand secours ; mais si on a le malheur d'être isolé, Dieu y supplée. Surtout il faut être ferme ; je ne connais pas de plus grand malheur que la faiblesse. Ma bien-aimée Maria, si, dans le mariage, il se trouve plus de chagrins qu'ailleurs, cependant il y en a partout. Nous ne pouvons arriver au ciel que par la croix ; chaque individu est tenté de penser qu'il est plus éprouvé qu'un autre ; mais tous le sont sur la terre. La paix avec soi-même, voilà le seul bonheur de ce monde ; et encore ne l'obtient-on que par la croix, par le sacrifice de soi-même. »

Quant à Maria, si elle soulevait cette grande question, c'était pour s'appuyer d'un sage et maternel conseil et pour ne négliger aucune des sûretés qui s'offraient à elle, car il y avait longtemps qu'elle avait entendu la voix puissante qui l'appelait à la perfection ; Dieu lui-même fixa bientôt ses incertitudes dans le lieu qui devait être le théâtre de son immolation, dans ce couvent de la Congrégation de Notre-Dame qu'elle allait édifier bientôt, avant d'y faire briller les vertus qui font les religieuses accomplies.

En 1826, Madame de Boissard était si souffrante, que Mesdemoiselles de la Fruglaye, ne pouvant retourner à Nogent, avaient accompagné leur père à Paris, avec Mademoiselle Guillemot, leur gouvernante. Il était impossible de les lancer dans le monde sans mère ; elles le comprirent. La position la plus convenable à leur âge était donc l'habitation d'un couvent ; aussi M. de la Fruglaye, d'après l'avis de Madame de Boissard elle-même, se décida-t-il de frapper à la porte de notre maison. C'était pour lui un grand sacrifice à faire, et aussi une vraie difficulté à résoudre ; car il demeurait à l'autre extrémité de Paris, et il voulait voir ses filles tous les jours. Mais aucune considération ne put jamais contrebalancer à ses yeux ce qu'il croyait être le mieux dans l'intérêt de ses enfants. Dieu et ses chères filles surent bien l'en récompenser, au-delà même de ses espérances.

Le premier accueil ne fut point empressé. La Révérende Mère Sophie se montra assez difficile sur l'admission. Mais Dieu, qui avait ses desseins, ne permit pas que M. le comte de la Fruglaye se rebutât. Les jeunes personnes elles-mêmes, loin d'être déconcertées, revinrent bientôt, disant qu'elles en passeraient par tout ce qu'on voudrait, pourvu qu'on les reçût.

Quelques jours après l'installation des grandes pensionnaires, la Supérieure apprend que M. de la Fruglaye revient sur le procès intenté jadis aux Jésuites par M. de la Chalotais, son grand-père. La voilà toute désolée de s'être créé de pareilles relations ; cependant la chose était faite, il n'y avait plus à y revenir. L'inquiétude dura peu toutefois, et l'éclaircissement ne se fit pas attendre. Étant allée visiter ses jeunes hôtes, la Mère Sophie les trouva elles aussi fort tristes sur le même sujet, et toutes disposées à lui confier leur chagrin. A cet instant se plaidait en effet ce procès, objet pour elles d'un grand intérêt, mais tout autre que celui dont avait pu s'inquiéter la Révérende Mère au premier abord. Laissons Maria elle-même résoudre ce problème apparent.

« Le journal *l'Étoile*, très-dévoué au Gouvernement et aux Jésuites, avait publié un article où il se servait d'expressions fausses et injurieuses à la mémoire de M. de la Chalotais ; les rédacteurs refusèrent de les rectifier. La famille de Caradeuc de

la Chalotais attaqua l'*Étoile* en calomnie, et choisit pour avocat Bernard de Rennes. C'était donner beau jeu à l'esprit de parti, qui s'empara de la cause et voulut faire servir les réclamations du respect filial à de nouvelles attaques contre les Jésuites. L'*Étoile* prit Hennequin pour défenseur; son plaidoyer est resté une éloquente apologie des Jésuites. Afin de ramener l'affaire à son véritable principe, Messieurs de la Fruglaye, de Boissard et de Kernier séparèrent leur cause de celle du reste de la famille de leur grand-père, et, confiant leurs intérêts à Berryer, ils virent noblement soutenir la dignité du caractère de leur aïeul contre de fausses imputations, sans ajouter à de déplorables erreurs de nouvelles récriminations contre les Jésuites, rétablis par le Saint-Siège. La Cour rendit un arrêt de non-lieu, déclarant que la mémoire des hommes publics appartient à l'histoire. Des procédés fort pénibles avaient été pour M. de la Fruglaye la suite de la fermeté de sa résolution à ne pas suivre les membres de sa famille, entraînés par la triste pente de l'opinion de cette époque. Il faut convenir que si la Révérende Mère Sophie fut sensible à la peine de Mesdemoiselles de la Fruglaye, elle trouva dans cet exposé une vraie consolation à sa crainte de se voir en relation avec les ennemis des Jésuites. Son ingénieuse bonté s'appliqua dès ce moment à distraire les affligées par mille attentions aimables, premier moyen d'attacher à sa personne des cœurs qui dès lors furent entièrement dévoués. »

Mesdemoiselles de la Fruglaye trouvèrent bientôt dans les dames pensionnaires une société agréable, malgré la disproportion d'âge; dans les instructions adressées aux élèves, des secours tout à fait appropriés à leurs besoins, et dans les religieuses des amies véritables. Ce qu'elles apprécièrent aussi comme une conduite toute providentielle du Dieu qui allait leur enlever leur excellente tante, ce fut la sage direction du R. Père Ronsin, qui leur vint en aide précisément à l'époque de leur vie où elles avaient le plus de besoin d'être éclairées. Sa réputation si bien établie à Paris leur avait fait désirer de s'adresser à lui; et comme il avait de fréquents rapports avec la maison des Oiseaux, la négociation à ce sujet ne fut pas difficile. Au reste, bien qu'ac-

cablé de travail, le Père Ronsin n'eut pas lieu de regretter les soins qu'il donna à ses nouvelles pénitentes; plus d'une fois il s'édifia lui-même de leur vertu, et il se plaisait à les proposer aux autres comme des modèles. Il dit un jour à Mademoiselle Claire de la G., qui alors les connaissait à peine : — Voilà trois âmes qui ne s'arrêteront pas dans le chemin de la perfection. — La suite a prouvé s'il était bon prophète. Au reste, sa direction leur fut un puissant secours pour avancer dans ces voies de la perfection à laquelle toutes trois tendirent en effet si résolument par des routes différentes.

Mesdemoiselles de la Fruglaye se trouvèrent bientôt ici en famille, nous regardant comme leurs mères et nous imposant la douce obligation de les regarder comme nos enfants. Un des avantages que signale Maria dans ses notes au sujet de son séjour aux Oiseaux, ce fut l'ardente dévotion qu'on y professait pour le Sacré Cœur de Jésus, sous l'inspiration de son adorateur zélé, le Père Ronsin. Les trois sœurs voulurent entrer dans la confrérie érigée parmi les élèves. Elles se faisaient un plaisir de paraître dans les réunions; et les deux aînées, à l'époque de leur mariage, voulurent faire leurs adieux aux congréganistes comme de simples pensionnaires, au milieu des larmes qu'excitaient celles qu'on leur voyait répandre.

Le premier séjour de Mesdemoiselles de la Fruglaye au couvent fut marqué par une grande affliction. Cette tante qui avait versé dans leur âme les fruits de sa longue expérience du monde, leur fut enlevée à Paris, où elle était venue consulter pour sa santé. Dieu semblait l'avoir amenée une fois encore auprès de ses nièces pour leur donner ses avis vraiment maternels sur les mariages projetés pour les deux aînées. Quant à Maria, à qui Dieu avait réservé la meilleure part, elle l'affermir dans sa sainte résolution. Dieu semblait avoir eu un autre dessein encore dans le voyage de Madame de Boissard. Ne voulait-il pas récompenser sa vie si éprouvée, en plaçant à ses côtés, à son heure dernière, l'excellent Père Varin, dont les paroles toutes de confiance et d'amour l'aiderent à prendre avec une sorte de sécurité son essor vers le ciel? Ce fut le jour de l'Ascension, 4 mai, fête de sainte Monique, sa patronne de prédilection, que cette grande

âme alla rejoindre au ciel tous les chers objets de son affection qui l'y avaient précédée.

Mais après ce deuil, vint une des plus douces consolations qui puissent descendre dans des cœurs chrétiens. M. de la Fruglaye était un excellent père, un homme d'honneur, généralement estimé pour la fermeté et la solidité de ses principes, mais étranger à la pratique des devoirs religieux, qu'il respectait et favorisait cependant si bien dans l'éducation de ses filles. C'était pour celles-ci une vive peine de cœur; elles se disaient : Pourquoi faut-il que tant de vertus morales perdent leur récompense, et que faire pour éclairer cette âme chérie? Elles recoururent au tout-puissant moyen, la prière; mais pour enlever de vive force cette conversion depuis si longtemps désirée, sollicitée, elles écrivirent au thaumaturge de cette époque, le prince d'Hohenlohe. Il voulut bien commencer avec elles une neuvaine qui fut couronnée du succès le plus complet. Maria raconte ainsi cet heureux événement dans la vie de sa sœur Pauline, à qui elle semble en attribuer après Dieu toute la gloire; c'est tout simple, mais pour qui a connu les trois sœurs, nul doute qu'elles n'y aient contribué chacune pour une part égale :

« A mesure que Notre-Seigneur comblait Pauline de ses bénédictions, elle souhaitait plus ardemment que mon père partageât les grâces dont son cœur surabondait. Comment exprimer l'ardeur de sa foi, sa confiance inébranlable, quand le prince de Hohenlohe nous dit d'unir nos prières aux siennes, le jour de la saint Louis de Gonzague, que nous avions pris pour patron de la famille ce mois-là, et à la fête de saint Pierre et de saint Paul, dernier jour de la neuvaine, nous recommandant une dévotion spéciale à saint Paul, sans aucune apparence qu'il dût savoir que ce grand saint était le patron de mon père. Dès ce moment, plus de doute dans l'esprit de Pauline, le Seigneur mettait dans son cœur le pressentiment d'un succès que j'ai toujours regardé comme l'effet de la foi du prince et de la sienne réunies. Tous les lieux sont égaux en eux-mêmes, sans doute, devant le Dieu qui est présent partout pour donner aux prières leur efficacité. La Providence permit que, les deux jours fixés par le prince, nous fussions en voyage toute la journée, et précisément à neuf

heures, moment de sa messe. Nous recueillant autant que possible, nous tâchions de nous unir au saint sacrifice. Cependant, Caroline et moi, toujours moins généreuses, nous ne pouvions nous empêcher de gémir, en voyant se passer dans les distractions inséparables d'un voyage une neuvaine si précieuse. — Bah ! disait Pauline, le bon Dieu sait bien que ce n'est pas notre faute, il nous tiendra compte de ce que nous voudrions faire. Puisque nous accomplissons sa volonté, il ne peut pas nous en vouloir.

» Cette heureuse neuvaine se terminait presque en même temps que notre voyage à Londres. A peine étions-nous de retour, que le jubilé s'ouvrit à Ploujean, et au même moment mon père commença ses foins. Cette dernière circonstance paraît bien indifférente ; cependant elle était pour nous une grande contrariété. La surveillance nécessaire à de pareils travaux devenant un prétexte pour le manque d'exactitude aux exercices de la mission, donnés en même temps que ceux du jubilé, mon père ne manquait aucune des stations ; mais ce n'était pas là ce qui nous tenait le plus à cœur. Une semaine était presque déjà écoulée sans autre signe de retour à Dieu qu'une profonde tristesse ; nous ne savions pas encore qu'elle indiquait un violent combat de la grâce et de la nature. Enfin, le jour de sainte Magdeleine, 22 juillet, nous avons fait la communion générale ; deux personnes seulement dans l'église n'avaient point participé au banquet sacré, et mon père était l'une des deux. Ignorant encore ses dispositions, nous redoublions nos instances auprès de Dieu ; Pauline nous dit ne pouvoir exprimer l'émotion qu'elle éprouva en récitant ce jour-là aux prières du matin l'oraison : *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert*. C'est qu'en effet les portes de la miséricorde divine s'ouvraient pour le plus chéri des pères. Nous étions rentrées pour déjeuner, et mon père ne l'était pas ; une demi-heure se passe sans qu'il paraisse ; l'inquiétude nous prend. Nous l'avons vu, au sortir de sa place, s'avancer vers le bas de l'église. — Qu'est-il donc devenu ? — Il sera allé à confesse, dit Pauline. — Voilà comme tu crois toujours ce que tu désires ; quelle apparence que, sans aucune démarche précédente, il se

jette dans un confessionnal? — Ah ! la grâce a ses moments, et la cérémonie de ce matin était bien propre à gagner son cœur ; cette communion générale donnée, non à la sainte table, mais dans les rangs du peuple, parce que tous communiaient comme aux beaux jours de la primitive Eglise ; se voir seul privé de ce bonheur, certes il y avait là de quoi bouleverser le cœur et le convertir. J'ai toujours cru que ce jubilé ne passerait pas sans que les prières du Prince eussent leur effet. — Ce retard de mon père, toujours si exact, commence à être bien étrange et bien prolongé, répondions-nous avec un soupir, lorsqu'enfin il arrive et répond à nos questions empressées par l'aveu d'une affaire d'honneur avec M. C***, Recteur de Ploujean. Que la fin du déjeuner nous tardait, pour donner libre cours à notre reconnaissance, à notre joie, et que Pauline avait donc bien raison d'espérer l'effet des prières du Prince pour ce jubilé ! Il faudrait savoir d'elle-même ce qu'elle éprouva en renouvelant la sainte communion le samedi suivant avec ce père chéri. Dieu seul connut ce bonheur, qui éclatait dans tout son extérieur. »

Ici finit le récit de Maria. Ses sœurs n'ignoraient pas toute la part qui lui revenait dans cette grande détermination de son père ; et nous verrons tout ce que sut inventer encore sa piété filiale, son zèle ardent et son dévouement pour achever l'œuvre si bien commencée, et pour conduire pas à pas ce père chéri dans les voies de la perfection jusqu'au dernier jour de sa vie.

Cependant les mariages de Caroline et de Pauline étant arrêtés déjà en 1826, elles étaient revenues à Paris, où devait s'accomplir la double cérémonie ; et les trois sœurs continuèrent à habiter le couvent jusqu'au jour désigné. Nul ne se doutant dans le monde que Maria dût suivre une autre voie que ses aînées, bien des demandes furent adressées à M. de la Fruglaye ; il se présenta surtout un parti qui semblait devoir réunir tous les avantages désirables. De pressantes sollicitations, des démarches sérieuses mirent Maria à même de se prononcer. Elle cherchait la volonté de Dieu, et pesait encore en son esprit le pour et le contre entre la vie religieuse et le mariage, quand Notre-Seigneur daigna lui-même s'expliquer d'une manière si claire, que le doute fut désormais impossible.

Le 25 janvier, fête de la conversion de saint Paul, en revenant d'un sermon de charité prêché à Saint-Sulpice, Maria tomba malade de la rougeole ; bientôt il s'y joignit une fièvre scarlatine et une fièvre inflammatoire très-violente. M. de Kergaradec, son médecin et l'ami de sa famille, fut appelé. « Dès ma première visite, écrit le docteur, elle me fit promettre de l'avertir si son mal prenait de la gravité. Bien peu de jours après, la maladie avait marché. Je ne jugeai pourtant pas encore que l'instant de m'acquitter du devoir qui m'était imposé, fût arrivé. Un jour, au moment de mon entrée dans sa chambre, M^{lle} Maria me regarde d'un air sérieux, et me dit : — Mais, Monsieur, vous m'aviez fait une promesse, et vous gardez le silence. — Mademoiselle, lui répondis-je, il n'y a pas eu pour moi jusqu'ici nécessité de vous avertir. Toutefois, puisque la pensée vient de vous, je suis bien éloigné de vous empêcher d'y donner suite ; elle est bonne et salutaire. J'espère cependant que Dieu n'exigera pas de vous un grand sacrifice. Après tout, il est plus sage de prendre une précaution inutile que d'en négliger une qui pourrait devenir nécessaire. Suivez donc votre pieuse inspiration. » Elle la suivit, et ce fut en recevant le sacrement des mourants que ses yeux achevèrent de s'ouvrir. Elle comprit quelle mort mystique Dieu exigeait d'elle avant de lui envoyer la mort précieuse de ses saints, qui commence leur véritable et immortelle vie.

Voici, du reste, ce qu'elle raconta à l'un de ses pieux amis, M. l'abbé de K***. Lorsque le Père Ronsin lui fit l'onction à la première main, il lui sembla voir du sang couler de la main du prêtre, et la croix tracée lui parut aussi toute rouge. La chère malade dit à voix basse : « Mon Père, vous vous êtes blessé sans doute ; voyez le sang qui coule de votre pousse. » Il regarde, et ne voyant aucune trace de sang : « Non, mon enfant, répond le Père ; » et il continue l'administration. A la deuxième main, même prodige ; la croix lui paraît encore plus distinctement tracée avec du sang, et en même temps son âme est éclairée d'une lumière intérieure qui lui fait comprendre l'entière possession que Notre-Seigneur prend de tout son être, en vertu du sang divin versé sur la croix et appliqué par les saintes onctions.

La malade semblait cependant si près de sa fin, que le Père

Ronsin, ignorant ce qui venait de se passer au plus intime de son âme, lui fit faire l'acte si méritoire qu'il n'oubliait jamais de présenter à l'acceptation des mourants : le sacrifice de sa vie. Dans le secret de son cœur, elle y ajouta celui que la grâce lui demandait alors ; elle dit adieu à toutes les espérances du temps, quittant par avance biens, honneurs, plaisirs, famille, par un divorce absolu avec le monde et avec son esprit. Peu après, et sous la direction du Père Ronsin, elle fit vœu de se consacrer à Dieu, et d'entrer dans la maison où le Seigneur lui avait fait connaître sa volonté, manifestée d'ailleurs plus tard, comme nous le verrons, par une autre grâce non moins extraordinaire. Pendant toute la cérémonie, Maria avait été parfaitement à elle, répondant aux prières avec une foi et une sérénité qui éclataient dans tous ses mouvements. Le Père Ronsin, profondément édifié, dit au sortir de l'administration à la communauté qui l'entourait : « Demain probablement elle n'existera plus ; aussi bien ne faut-il point songer à la retenir ici-bas, c'est un ange. »

La Communauté partageait vivement l'affliction de la famille, mais elle fut bientôt consolée par ces paroles d'une autre âme non moins agréable à Dieu, la Mère Marie de Jésus (1). Celle-ci approchant de la Supérieure lui dit avec assurance : « Ne vous désolez pas, ma Révérende Mère, très-certainement Mademoiselle de la Fruglaye ne mourra point de cette maladie. » Notre Mère, ravie de l'annonce, voulut en faire jouir les deux sœurs de la malade. Elle leur envoya la Mère Marie de Jésus avec ordre de les rassurer. Elle le fit avec une simplicité qui cachait la prédiction sous les apparences d'une simple prévision. — Voyez-vous, leur dit-elle, quand j'assiste quelqu'un à ses derniers moments, Dieu me met au cœur un je-ne-sais-quoi qui m'avertit de leur fin prochaine. Et cette fois, je n'ai rien senti ; ayez donc confiance, Dieu vous rendra votre sœur. — Le fait si peu probable vint vérifier les paroles de la sainte religieuse.

Cependant le sacrement avait réellement opéré en Maria l'un des effets qu'en attend la foi, le rétablissement de la santé, si elle

(1) Voir à la fin du livre la notice qui lui est consacrée.

est nécessaire au salut ou à la perfection du malade. Maria n'était pas à la moitié de la carrière de sainteté ouverte devant elle ; il lui restait un long chemin à parcourir encore. Dieu la rappelait à la vie, et son rétablissement fut même fort prompt. Le petit salon au-dessus de la chapelle de la congrégation des Saints Anges dans lequel demeurait alors notre ressuscitée, lui fut depuis comme un sanctuaire vénéré. Elle n'y entrait jamais sans s'agenouiller lorsqu'elle était seule ou bien avec des religieuses qui comprenaient ce sentiment de respect, bien qu'elle ne leur eût jamais tout avoué. Que de fois ne nous a-t-elle pas dit et répété en se promenant devant cette habitation : « Je ne puis revoir ces lieux sans remercier Notre-Seigneur d'être entré ici pour la première fois en venant me visiter (1). » Dans les premiers jours de février de cette année 1862, que nous étions si loin de penser devoir être la dernière de sa vie, elle nous dit, en passant à l'heure de la récréation devant la chapelle des Saints Anges : « Je n'ai pourtant pas eu le temps d'aller les voir encore cette année, ces chers saints Anges, et les prier de remercier Notre-Seigneur, qui a bien voulu venir me voir et me guérir au-dessus de leur demeure. »

Ce ne fut pas la seule grâce qu'elle reçut dans cet endroit vraiment béni. Par une délicatesse de cette aimable Providence qui dirige du même cœur les petits détails et les grands événements, Maria fut ramenée dans ce lieu pendant la solitude qui précéda sa profession religieuse. Le petit salon lui étant échu comme chambre de retraite, elle en fut singulièrement touchée. « Oh ! disait-elle, notre Mère ne se souvenait plus que j'avais reçu là l'extrême-onction, mais Notre-Seigneur s'en souvenait bien. » Il s'en souvenait si bien, que ce fut là encore qu'il acheva d'une manière ineffable, en 1851, ce qu'il avait si bien commencé en 1825, se révélant à son âme avec tous ses charmes faits pour resserrer à jamais les liens qui l'unissaient au Cœur sacré de Jésus. Mais avant d'arriver à ce grand jour, Maria avait encore une longue route à parcourir.

(1) Cette dépendance de la maison n'avait été acquise qu'en 1825 ; c'était précédemment un petit café, où, selon toute apparence, n'avait jamais pénétré le Dieu caché pour notre amour sous les voiles eucharistiques.

Cependant, le 14 mai 1825, ses deux sœurs se marièrent ; la double cérémonie se fit par privilège dans notre chapelle, à la condition expresse que nul des habitants du monastère n'aurait connaissance du fait, au moins avant et pendant son accomplissement ; car étendre plus loin le secret, c'était demander l'impossible. La condition fut d'autant plus facilement observée que toute la maison faisait alors la retraite annuelle. Il ne s'agit donc, pour laisser la chapelle libre, que de faire à la classe le sermon du matin. Le prédicateur, le Père Petit, mis dans la confidence, captiva si bien son auditoire, que ce fut à peine si l'on s'aperçut que deux heures s'étaient écoulées dans un exercice qui d'ordinaire ne se prolongeait guère au-delà de trois quarts d'heure ; et les deux cents personnes qu'avait rassemblées la cérémonie du mariage présidée par le duc abbé de Rohan, purent se retirer sans que les élèves se fussent doutées le moins du monde de ce qui avait eu lieu. Il fallut, pour le leur apprendre, les visites accoutumées du jeudi, et les révélations des parents dont plusieurs avaient assisté à la messe. La maison avait aussi offert les salles de réception du pensionnat pour l'exposition des trousseaux ; ce que nous rappelons pour dire la particularité alors très-rare et très-remarquée. Au milieu de cet attirail obligé de la vanité, se trouvaient dans chaque corbeille un crucifix et un bénitier, gages non équivoques de la piété de ces heureux couples. Caroline avait épousé M. le général vicomte de Champagny, qui s'était fait dans l'armée une réputation si honorable ; et Pauline s'était unie au fils aîné de M. le comte de Kergariou, pair de France et gentilhomme de la chambre du Roi.

Après le départ de ses sœurs, Maria était restée aux Oiseaux, son père se trouvant obligé de prolonger quelque temps encore son séjour à Paris. La séparation lui avait été bien sensible ; mais elle trouva dans la vivacité de sa foi et dans son cœur si dévoué à des sœurs dont le bonheur complétait le sien, les consolations vraies qui adoucissent toutes les amertumes. Quelques jours après, elle répondait à Caroline, qui s'était empressée de lui écrire :

« Comme le bon Dieu se plaît à nous consoler dans nos peines ! Il sait tout ce que mon cœur doit souffrir, et il me laisse auprès de lui, à même

de goûter toutes les douceurs de son service. Alors il n'est plus question de moi ; je puis tout souffrir en Celui qui me fortifie. Et pour que je sois plus complètement consolée, il me fait dire par une de mes chères sœurs : « Je suis vraiment heureuse. Mon mari est bon, excellent ; il aime ses frères, ses frères l'aiment : ils sont charmants. » L'autre me dit : « Le cœur est de la partie, tout va bien. » Et quoi ! déjà si heureuses ! Et pourquoi ? Parce que vous avez cherché premièrement le règne de Dieu et sa justice, tout le reste vous a été donné par surcroît. Il en sera toujours de même, ma sœur, mon amie ; tu chercheras toujours Dieu en toutes choses, oh ! j'en suis certaine. Et après lui, après tout ce que tu dois aimer, et qui le mérite si bien, aime une sœur dont tu seras toujours aimée ; oui, ce mot *toujours*, je le prends dans toute son étendue, *in æternum*... Crois bien que ce mot a une force et une signification à part dans la bouche et dans le cœur de celle qui, n'ayant que Dieu pour partage, n'admet au-dessus de l'affection si douce et si intime qui l'unit à sa sœur, que le seul amour filial. Mais.... brisons là, je crains d'en trop dire. Adieu, plus que jamais maintenant je me plais à te voir et à t'aimer dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, car c'est en eux que je me console depuis deux jours de la peine qui se lie à ton souvenir. Au reste, je n'ai point été abandonnée. La Mère Sophie est venue passer une demi-heure avec moi, me chargeant de mille tendresses à te transmettre. Le Père Ronsin eut aussi la bonté de me donner quelques instants hier. Le bon Dieu, la Mère Sophie, le Père Ronsin, voilà des consolateurs qui savent trouver le chemin de l'âme. »

Cette privation de la vie en commun avec ses bien-aimées sœurs ne fut pas pour Maria un sacrifice une fois fait ; ce fut celui de toute sa vie, et ses lettres attestent les efforts qu'il lui fallait renouveler à chaque séparation, après les réunions que leurs familles se ménageaient de temps en temps. C'était par ces sacrifices répétés que Maria se préparait à celui qui devait l'éloigner de ses parents et de sa Bretagne ; car avant de quitter les Oiseaux, après le mariage de ses sœurs, elle avait réglé son avenir d'après les lumières si vives qui avaient brillé à ses yeux et d'après les conseils du Père Ronsin. Elle ne pouvait quitter M. de la Fruglaye au moment où ses deux sœurs le laissaient seul pour aller dans leurs nouvelles familles ; pour le présent, sa route était donc clairement tracée ; pour l'avenir, elle était bien résolue d'entrer au couvent, et elle attendrait de ses guides le signal du départ. Il ne lui fut donné que vingt ans plus tard ;

mais elle sut vivre dans le monde comme n'y vivant pas, mener au milieu des siens la vie du cloître, et multiplier autour d'elle les bonnes œuvres sous les formes les plus diversifiées.

Le Sacré Cœur de Jésus fut le foyer auquel s'alluma cette flamme du zèle que nous verrons s'accroître et s'étendre sans ralentissement dans l'âme de Maria, jusqu'à l'époque de son entrée au couvent. Elle avait voulu utiliser le temps qu'il lui restait à Paris par quelques jours d'une retraite plus profonde et plus complète, dont le Père Ronsin régla les exercices avec cette habileté qu'on lui connaissait pour la direction des âmes. Ces jours de sainte récollection furent dignement terminés par l'acte de son dévouement sans bornes au Sacré Cœur. Déjà Maria était entrée avec ses sœurs dans la confrérie; mais ce n'était pas assez pour une âme de cette trempe. Le Père Ronsin lui fit connaître ce vœu de dévouement complet au Sacré Cœur, qu'il prenait dans la plus stricte acception du mot, et qu'il ne proposait qu'aux âmes résolues de s'oublier complètement elles-mêmes, afin de n'avoir plus de mouvement et de vie que pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Ce grand but, ce généreux dessein, c'était ce que voulait Maria. Son âme se reposa là comme dans un centre longtemps cherché dont elle ne sortit plus, et duquel rayonnèrent toutes les charitables entreprises, tous les saints engagements qui accélérèrent sa marche dans les voies de la perfection. Ce fut le 16 juin 1826 que Maria prononça ce vœu qui eut sur sa vie une si puissante influence.

Cette date vient toujours se ranger dans ses *memorandum*, après celle de sa première communion.

Cherchons dans ce qu'elle sait dire aux autres, à propos d'une pareille consécration, quelle étendue et quelle perfection elle avait compté donner à ses propres engagements.

Elle écrit à Madame de Champagny, sa sœur, en 1829 :

« O ma sœur, que cette faveur spéciale de Dieu à ton égard excite ma reconnaissance ! je ne puis te l'exprimer comme je le sens ; je trouve dans cet acte auquel tu as été conduite comme par degrés, un trésor infini de grâces et de mérites pour toi, un abîme d'amour de la part de Dieu. Il n'a point agi ainsi envers toutes les âmes, ô mon amie, et c'est sur notre bassesse qu'il a daigné jeter les yeux. Nous devons bien joyeusement réciter en ac-

tions de grâces le *Magnificat* pendant l'octave... Je t'ai précédée de quelques années dans cette vigne choisie où je te vois avec bonheur venir me rejoindre; et je ne suis pas sans juste pressentiment qu'à la fin de la journée ton salaire sera probablement plus considérable que le mien. Oh ! va, ma sœur, poursuis ta sainte carrière, je ne serai pas jalouse de ta récompense ; je voudrais même l'augmenter, *ad maiorem Dei gloriam*, quand ce serait au prix de ma vie... »

Quelque temps après (19 mai 1830), elle ajoutait :

« T'ai-je dit la violente tentation que j'éprouvai avant de te communiquer cet acte chéri qui devait te vouer d'une manière spéciale au culte du divin amour, sous le symbole du Cœur sacré de Notre-Seigneur ? Cette pensée que tu te vouais à la souffrance en te vouant au Cœur de Jésus, semblait m'offrir dans un seul faisceau toutes les croix qui pourraient être dans l'avenir la matière du sacrifice que tu faisais d'avance... Mon cœur défaillait à cet aspect, et je ne me serais pas senti la force de te les faire accepter, sans l'autorité du bon M. K*** et la grâce qui me fit voir que ce ne serait pas l'acceptation méritoire qui te les ferait éprouver, puisqu'elles étaient l'effet de ta vocation à suivre Jésus-Christ, mais que tu doublerais ton mérite en offrant volontairement à sa gloire ce que tu souffriras nécessairement pour ton salut. Mon amie, le moment est venu ; ce n'est plus de loin que tu salues la Croix de tes hommages ; il faut l'embrasser et respecter ses aspérités, pour répondre à la grâce qui t'a appelée à une union intime avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ma bien-aimée, que je voudrais te dire ce que je vois en Lui de ce que tu souffres ! Je te l'écrirais bien difficilement. Ah ! notre Dieu, notre Père, notre Epoux te le dit immédiatement, j'en ai la douce confiance, par ces mots de ta lettre : *Qu'il soit toujours le mieux aimé de nos cœurs !* Elle avait bien trouvé ce mot, la bonne Françoise d'Amboise, qui, après avoir senti les rigueurs de la jalousie de l'homme, comprenait que le Seigneur peut être animé aussi d'une sainte jalousie envers les âmes qu'il s'est choisies pour les aimer d'un amour spécial. »

A une tante qui, sous le joug salutaire de la croix, avait appris les plus hauts secrets de la perfection, elle présente les considérations suivantes :

« Motifs pour engager ma chère tante à prononcer la formule du vœu de consécration de tout son être à la gloire du Sacré Cœur de Jésus, et de dévouement au Cœur immaculé de Marie :

- » 1^o La conviction de sa vocation à la perfection évangélique ;
- » 2^o L'expérience des voies de Dieu pour l'y conduire, remarquant avec actions de grâces que chacune des croix par lesquelles Dieu éprouve sa fidé-

Méé, la fait entrer dans un état intérieur plus parfait que le précédent. Depuis **un an**, elle n'a trouvé la paix que dans la pratique d'actes intérieurs d'un **ordre** plus élevé, dans la pratique de l'amour de Dieu, bien qu'elle assure en **avoir** perdu le *sentiment*.

» Chaque fois qu'elle a cédé aux impressions de la grâce, en *s'abandonnant avec confiance* à l'amour de Dieu, à la protection de Marie sur tout **ce** qui lui est cher, elle a trouvé le calme. Prier, se dévouer à la gloire, au bon plaisir de Dieu, renoncer pour cela à ses plus chères habitudes, à ses penchants, à ses goûts, se considérer enfin comme *rien en Dieu*, et *Dieu comme tout en elle*, n'est-ce pas le moyen de correspondre à la volonté de Dieu dans cette voie de détachement dont la consécration de tout notre être est la *porte sainte* ?

3^o La connaissance des obstacles particuliers qu'éprouve cette chère âme pour être *fidèle à Dieu*, est encore peut-être le motif le plus déterminant ; car elle est de trempe à procurer une grande gloire à Dieu, du moment où elle se livrera à son esprit divin, sans réserve et avec une parfaite abnégation d'elle-même. Ses réserves sont pieuses en apparence : « Si je savais ceci, si je pouvais cela.... ma reconnaissance pour Dieu n'aurait pas de bornes. » Oh ! pas de *si* ni de *mais* ! Puisque Dieu nous a tout donné en se donnant lui-même à nous, que le gage *infini* de son amour suffise à vos exigences, et vous suffise pour vous décider à vous donner toute à Lui avec *tout ce que vous aimez*, sans crainte et sans restriction. *Il a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique*. Confiez donc sans appréhension à cet amour infini tout ce que vous craignez de perdre... et votre âme. De vaines appréhensions sont indignes de votre générosité et de l'amour du Dieu qui s'est livré pour nous. »

Puis, revenant sur les avantages généraux de cet acte, Maria termine ainsi :

« Se regarder comme dévouée à Dieu, pour remplir ses devoirs d'état *le plus parfaitement possible*, sans aucune autre vue que sa gloire en nous et par nous ; se trouver dans la sainte et douce obligation d'employer ce qui nous reste ensuite de forces, de temps, de facultés, de vie, en la manière que nous croyons la plus propre à procurer la plus grande gloire de Dieu en nous et autour de nous ; quel frein pour notre inconstance ! quelle source de grâces pour remplir nos jours, et par suite notre vie tout entière, d'une moisson abondante de mérites ! Ah ! si je connaissais un moyen plus efficace, je sens que rien ne me coûterait pour le procurer à ma bonne tante, dont l'âme m'est si précieuse. »

Toutes les âmes lui étant réellement précieuses aussi, bien

qu'à des titres divers, on ne saurait dire ce qu'elle tenta pour faire parvenir jusqu'à elles les trésors cachés dans la dévotion du Sacré Cœur. Elle fut bien, sans contredit, l'un des émissaires les plus zélés du Père Ronsin, dont la vie fut toute consacrée à ce grand but. Son désir permanent, à elle aussi, était de voir la France consacrée au Sacré Cœur, selon le vœu du Roi martyr : « Je crois bien que c'est à ses instances, très-sûrement à ses ardentés prières que le diocèse de Quimper doit le privilège de sa consécration à ce divin Cœur, par Monseigneur Graverand, » écrit une personne bien à même de savoir ce qu'elle avance. Elle réussit aussi à faire ériger la confrérie en plusieurs paroisses, entre autres à Ploujean, à Plenmeur, Pleudaniel, et y fit ériger des tableaux représentant ces divins Cœurs. Ses lettres sont remplies des témoignages de son dévouement à cette dévotion, consolation des chrétiens fidèles, résurrection des indifférents. On voit qu'elle saisit avidement toutes les occasions qui, de près ou de loin, lui permettent de rappeler ou de réchauffer dans les âmes sa chère dévotion principale :

« Je viens de relire, avec un bonheur infini, écrivait-elle, la vie et les écrits de Marguerite-Marie. Oh ! qu'elle entendait et comprenait bien les abîmes du cœur de Notre-Seigneur, et savait en tirer parti pour elle et pour les autres ! Qu'il nous est donc utile, bonne et chère amie, de jeter avec amour dans cet abîme de miséricorde nos inquiètes sollicitudes sur ceux que nous aimons... et aussi nos propres traverses ! Je veux donc vous dire ma tendre compassion pour votre état intérieur, si pénible et si méritoire à la fois. Ce sont les ténèbres du Calvaire. Serrez-vous bien par la volonté au pied de la Croix, avec Madeleine, pour être sûre de ne pas vous éloigner de Jésus. Le sang de ses pieds adorables qui vient de son cœur coulera aussi sur vous, sans que vous le voyiez, puisque tout est ténèbres pour vous. Mais l'œil du Seigneur scrute les ténèbres ; il vous verra teinte du sang de Jésus et reconnaîtra ainsi la marque prédestinée du sang de l'Agneau. A Dieu, à Dieu plus que jamais, à mesure qu'il nous reste moins de créatures à chérir. »

Maria surabonde de joie, on le sent, quand elle rencontre quelque autre âme en qui brûle le feu de l'amour du Cœur de Jésus, qui consume la sienne. Elle écrit à une amie :

« Ma bonne Claire, je vais vous dire une nouvelle qui ne sera pas sans intérêt pour vous ; c'est la traduction récente de notre vœu du Sacré-Cœur

en bas-breton. En voici l'occasion ; contez cela, s'il vous plaît, à la Révérende Mère Marie-Sophie et à la chère Mère Marie-Xavier : Deux sœurs du tiers-ordre du Mont-Carmel m'arrivent, il y a quinze jours, paraissant tout heureuses de mon *bonjour breton*, qui leur permet d'exprimer plus facilement l'objet du long voyage entrepris pour arriver jusqu'à moi. La Supérieure me dit alors, dans les termes les plus simples, que depuis l'âge de vingt-six ans elle avait soigné les indigents et les malades de la commune ; que plus elle allait, plus il lui semblait difficile de secourir à domicile ces pauvres gens dispersés dans la campagne, et surtout de les assister de manière à leur faire tirer profit pour l'âme des misères du corps. Enfin elle désirait agrandir sa maison, *pour avoir toujours un asile ouvert, comme le Cœur de Notre-Seigneur*, aux plus abandonnés ; c'était sous l'invocation de ce divin Cœur qu'elle placerait cet asile. Alors, ma chère, cette pauvre et grossière paysanne s'animant de la plus touchante émotion, me parla de son attrait pour la dévotion au cœur de Jésus, probablement comme nous ne l'avons jamais fait, *ni vous ni moi*. Inondée de larmes douces et calmes qui devenaient contagieuses pour sa compagne et pour moi, elle ajouta : « Quand je vois ce cœur ouvert, où presque personne ne cherche à entrer !... ce n'est pas sa faute.... il nous appelle tous.... je me dis : C'est » l'intention qui fait tout, le Cœur de Jésus nous veut tant de bien ! Il » nous en fait ; mais qu'il nous en ferait bien plus encore, si nous voulions » nous approcher de Lui ! Je pleure alors, et puis j'adore dans le cœur de » Jésus les intentions de son amour pour nous. »

» Et moi, ma chère, j'adorais en elle cette vie divine de Jésus-Christ qui se communique avec abondance aux petits et aux simples, et qui se cache aux superbes. Je demeurai toute pénétrée de cette prédication plus remuante que bien des sermons. Je pensai alors avec quel empressement cette âme accueillerait le moyen de se dévouer sans réserve à l'objet d'un amour si tendre ; mais elle ne sait lire qu'en breton. Je n'étais pas de force à traduire le vœu, surtout en un moment. J'ai prié un bon curé des environs de me faire cette traduction ; et je vous apprends avec bonheur, chère amie, qu'une langue de plus exprimera ainsi l'amour et le dévouement au Cœur de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. »

CHAPITRE IV.

RAPPORTS AVEC SES DOMESTIQUES.

**Mort de Thérèse Gaubert. — Le vieux marin Jean-Marie. —
Le Catéchisme. — Prières pour les serviteurs trépassés.**

Maria était revenue en Bretagne, seule avec son père et avec M^{lle} Guillemot. La tâche de celle-ci comme institutrice était terminée. Maria voulut la retenir auprès d'elle pour un double motif. A dix-neuf ans, elle ne pouvait tenir seule le salon de son père, et puis elle était heureuse aussi de reconnaître le dévouement de cette digne amie, comme elle l'appelait, et de lui donner les soins les plus affectueux, en retour de ceux qu'elle avait prodigués à l'enfance de ses sœurs.

Rien n'était moins dans les goûts de Maria que sa position nouvelle; elle allait devenir maîtresse de maison, et l'ordre à faire régner dans un personnel nombreux, dans un château où l'on recevait beaucoup, les détails de ménage lui étaient de leur nature souverainement ennuyeux. Son imagination vive, impressionnable, poétique, son cœur aimant, communicatif, dévoué, avait besoin d'aliments tout autres; mais partout où se rencontrait le devoir, elle s'était de bonne heure accoutumée à ne point compter avec ses antipathies. Elle fit donc dès l'abord son étude des obligations nouvelles que lui imposait la Providence, et Dieu, content de sa résignation, de son travail de chaque jour, lui donna par surcroît et surabondamment le moyen de satisfaire la soif insatiable qui la pressait de se donner et de se dépenser pour les âmes.

La tenue de sa maison, l'assiduité près de son père, l'apostolat intérieur et extérieur, tout se tint dans sa vie sans que l'un nuisît à l'autre, grâce aux inventions de son esprit, aux ressources de son cœur et à l'incroyable activité qu'elle sut déployer sans relâche, malgré la délicatesse de sa santé et ses souffrances habituelles. Ce qui fixa d'abord l'attention de Maria, ce fut la conduite des domestiques ; elle y apporta un soin tout scrupuleux, sans toutefois leur rendre à charge sa surveillance, persuadée, comme il est vrai, que c'est un des plus importants devoirs d'une maîtresse de maison, l'un de ceux dont la négligence amène les plus grands maux, et attire les plus sévères jugements de Dieu.

Ses lettres attestent combien elle tenait à n'admettre autant que possible dans sa maison que de bons serviteurs ; elle se reprochait aussi vivement que si elles lui étaient propres, les fautes commises par ses domestiques, les attribuant à son défaut de surveillance. Et cependant, quel zèle ingénieux n'était pas le sien pour le salut de leurs âmes ! Elle était quelquefois si effrayée de la responsabilité laissée aux maîtres, même lorsqu'ils ont cru faire tout ce qu'ils doivent, que jamais elle ne pensait avoir satisfait à cet égard aux exigences de sa position. Zéphirine de Kergariou, devenue son intime amie, et en qui elle avait toute confiance, essayait en vain de modérer les soins excessifs qu'elle se donnait. — Vraiment, Maria, lui disait-elle, vous me faites l'effet de Marthe s'empressant et s'inquiétant de beaucoup de choses, quand une seule est nécessaire et amènerait toutes les autres. Maria acceptait en riant l'amicale observation, et ne se modérait guère, au moins quant à la vigilance extérieure ; aussi reçut-elle de Zéphirine le sobriquet d'*affairée*, qui lui resta depuis. Nous verrons cependant que le repos du cœur en Dieu n'était nullement troublé chez Maria par son incessante activité, car elle arriva vite, bien vite, à cet état de perfection qui consiste à ne jamais abandonner Dieu, au moins par l'intention, et « à passer comme sans soin au milieu des soins multipliés de la vie, non par une stupide indifférence, mais par cette prérogative singulière de l'amour pur qui ne se laisse enchaîner ni distraire par aucune créature. » (*Imit.*)

Pour la seconder auprès des autres domestiques, elle avait retrouvé à Kéranroux le fidèle mentor de son enfance, la bonne Gaubert, dont le concours ne lui fit jamais défaut. Pendant deux ans elle avait rempli à Kerduël le rôle de femme de charge avec le zèle et le dévouement qui l'avaient rendue si chère à ses maîtres ; et cependant la tâche lui avait été pénible, non en elle-même, mais par la solitude de cette vaste demeure autrefois peuplée d'êtres si chers. Lorsque les terres de Kerduël furent affermées, Gaubert vint passer chaque année plus de temps à Kéranroux, où elle rendit encore de grands services à sa jeune maîtresse, surtout dans les premiers temps, quand lui revint le rôle, jusque-là inaccoutumé, de maîtresse de maison. « Au milieu de notre famille réunie, des nombreux domestiques qui nous entouraient, dit Maria, Gaubert était l'exemple de tous, le bon conseil pour ceux qui le réclamaient, ne se mêlant de rien sans mission, en bonne intelligence avec tout le monde, évitant tout commérage, charitable pour les pauvres, assidue à la prière, respectée de la paroisse et de tous nos amis. »

Il nous faut dire ici la fin de cette admirable vie ; elle appartient tellement à celle de Maria, peint si naïvement les anciens rapports de maîtres à serviteurs en des temps déjà loin de nous, que supprimer ces détails serait enlever à l'édification un récit dont la société actuelle ne pourra plus nous présenter que comme une fiction le simple et touchant tableau.

« En 1830, continue Maria, reparurent un moment les angoisses de famille jointes aux commotions politiques ; Gaubert alors retrouva son énergie et son activité d'autrefois ; elle reprit les *clés du ménage*, et malgré ses soixante-dix ans, elle me fut une aide précieuse pour la direction. Que de fois pendant ce temps elle m'apporta de son argent, me suppliant d'en user comme du mien. Vous ne savez pas, disait-elle, ce que c'est qu'une révolution, ni ce qui peut arriver ; croyez-moi, ménégez ce que vous avez, employez toujours cela, vous trouverez le vôtre après ; il n'y a pas de façon à en faire, car cet argent ne vient que de vous et des vôtres. J'acceptais quelquefois pour la satisfaire, et je lui rendais ensuite comme n'en ayant plus besoin.

» Lorsque le pays se calma, nous revînmes à Kéranroux, et ma bonne nous y suivit peu après, pour recevoir en ce monde mon cher neveu Henri ; c'était le huitième des membres de la famille dont la naissance venait réjouir son cœur si dévoué. Aussi, quand mon père lui dit : Embrassons-nous, Gaubert, nous voilà grand-père et grand'mère, n'est-ce pas ? — Excusez, Monsieur, bon pour vous ; moi, je suis bisaïeule, car j'ai reçu la grand'mère de celui-ci. — Quand les souvenirs et les affections se mêlent ainsi parmi les maîtres et les serviteurs, leur attachement mutuel ne devient-il pas un sentiment de famille ?

» En 1834, nous célébrâmes sa cinquantième année de service par une petite fête dont le souvenir nous est resté comme celui d'une vraie jouissance. Le saint Sacrifice fut d'abord offert en action de grâces. Il était juste de commencer par remercier Dieu du don précieux de serviteurs fidèles. Ensuite ma bonne présida dans la grande salle un couvert d'une vingtaine d'anciens domestiques dont chacun avait au moins dix ans de service dans la famille. Deux pauvres vieux débris de la maison de Kerduël, François Le Vésit et Marie Vian, vinrent prendre part à ce *jubilé domestique*.

» Plusieurs de ces respectables convives avaient rendu à nos parents des services remarquables, qui associaient dignement leur fidélité à celle de Gaubert. La bonne Marguerite Gravat avait sauvé l'argenterie de mon père des mains des voleurs, en suivant leurs traces par l'impulsion de son dévouement, triomphant alors de sa poltronnerie naturelle. Vincent Bellec y représentait ses bons parents, qui amenèrent leur unique vache à ma grand'mère de la Fruglaye pendant la révolution, quand la réquisition lui eut enlevé les siennes. Enfin, chacun avait des titres bien acquis à ce témoignage d'estime. Nous les servîmes à table avec grand plaisir pendant quelques instants, au grand embarras de plusieurs, si gênés de recevoir une assiette de nous, que nous les laissâmes jouir ensemble de cette réunion si honorable pour leurs personnes et pour leur état. »

Gaubert s'était, depuis quelque temps, créé près de son frère une existence indépendante, et cependant ses meilleurs jours, elle le disait, c'étaient ceux qu'elle venait passer sous le toit de

ses anciens maîtres. Grâce aux délicates prévenances de Maria et aux arrangements dont elle prit l'initiative, ce fut à Kéranroux et entre ses bras que cette fidèle servante rendit à Dieu son âme. Elle avait vu venir de loin ce terrible moment, et — avait pris toutes ses précautions pour n'avoir enfin, disait-elle, plus rien à faire dans sa dernière maladie qu'à penser au bon Dieu. — Penser à Dieu, s'unir à lui, doux préludes des méditations éternelles dans l'amour sans mesure ! Ce n'était pas là cependant que cette âme énergique devait trouver le terme de ses luttes ; ceux que le Père a prédestinés, il faut qu'ils soient conformes à l'image de son Fils, et la veille de sa mort a été pour le divin Sauveur un jour d'angoisses plus amères que la mort même. Cette intrépide Gaubert fut donc en proie, elle aussi, vers les derniers temps de sa vie, à l'ennui, à la tristesse, à de mortelles frayeurs ; elle se croyait à charge, elle ne savait que faire ; il lui semblait que Dieu l'avait abandonnée, et que, pour comble de désolation, la mort viendrait sans lui laisser le temps de recevoir les dernières consolations qu'il lui avait été donné de procurer à tant d'autres.

Maria fut son ange consolateur dans cette lutte pénible. Plutôt vingt fois qu'une, elle était à ses côtés chaque jour, lui redisant les paroles inspirées de la Sainte Ecriture, et trouvant dans son cœur si aimant, si reconnaissant, des raisons simples et fortes, des arguments de foi sans réplique qui calmaient la pauvre fille, et qui finirent, Dieu daignant y joindre sa grâce, par la faire tomber sans plus de résistance entre les bras de l'infinie miséricorde, dans un abandon complet de sa vie, de sa mort et de son éternité.

Peu de jours avant le dernier, il lui échappa un trait vraiment caractéristique. Atteinte le 6 janvier de crises violentes qui présageaient sa fin, Gaubert était trop malade pour qu'on ne ménageât point sa sensibilité. Maria évita donc de lui rappeler, pour le lendemain 7, l'anniversaire de la mort de sa grand'mère. Lorsqu'elle rentra de la messe, Gaubert lui dit avec vivacité : — Maria, savez-vous bien que c'est aujourd'hui le jour de la mort de Madame ? — Oui, chère bonne, et j'arrive de la messe qui a été dite pour elle. — Pourquoi donc ne m'en avoir pas

parlé? — Je craignais d'augmenter ton mal par un si triste souvenir. — Ah ! ma pauvre enfant, je suis injuste, je croyais que tu l'avais oublié. C'est que, vois-tu, moi, jour par jour, heure par heure, je me rappelle ce qui regarde mes pauvres maîtres. Et, fondant en larmes, son inconsolable douleur s'exprima par ses sanglots : — J'ai le même mal que Madame, reprit-elle, je serai emportée dans une de ces oppressions, vous verrez.... Quand cela arrivera, je ne veux point de médecins, entendez-vous ; vous me ferez de votre mieux, mais je ne veux pas d'eux autour de moi. Elle n'eut en effet que ses chères maîtresses, que sa bien-aimée Maria, heureuse de lui rendre à cette heure toute l'assistance qu'elle avait prodiguée aux siens. Dieu, qui fait la volonté de ceux qui le craignent, permit que, malgré l'apoplexie qui l'avait privée du mouvement et de la parole, la mourante pût exprimer très-nettement l'unique désir de son cœur, et demander le bon Dieu. Le saint Viatique et l'Extrême-Onction vinrent donc si bien consoler et relever cette âme, qu'elle parut retrouver au terme toute l'ardeur de la jeunesse.

» Ma sœur et moi, écrit Maria, nous lui demandâmes quelques bons avis pour arriver comme elle à une sainte mort ; mais l'humble fille ne trouva que des actions de grâces à rendre à Dieu, pour tout ce qu'il avait fait en faveur de celles qui l'entouraient de soins si affectueux, et elle se contenta de dire : — Maria, Dieu a fait pour vous bien des choses, aimez-le donc, lui et ses pauvres (1).

» Après lui avoir suggéré tous les actes, toutes les prières par lesquelles on peut soutenir la foi et augmenter la charité et l'espérance de ceux qui n'ont plus qu'un instant à passer sur la terre, Maria lui demandant laquelle de ces prières elle préférerait qu'on réitérât : — Oh ! le *Pater*, c'est la plus belle, c'est celle que Notre-Seigneur nous a apprise ; et puis, j'aime à vous l'entendre réciter, vous la dites si bien. — Pauvre bonne, mais je la dis comme tu me l'as apprise, et pour toi, je te l'assure, de mon

(1) Le même souhait leur était adressé par une autre amie la veille de sa mort, la Sœur M. Agathe, hospitalière : — Dites-leur d'aimer toujours *le bon Dieu et les pauvres*, comme les aimait leur grand'mère. On sait comment ce pieux souhait s'est réalisé.

meilleurs. C'est justice, puisque tu me l'as enseignée. — Oh ! je n'y ai pas eu grand mérite, car vous n'étiez pas dure à apprendre les prières. — Jusque dans les étreintes de la mort, et peu d'heures avant son dernier soupir, cette courageuse fille sut retrouver son énergie pour repousser toute tentation de vaine gloire. Courage ! lui avait dit un excellent ecclésiastique, Dieu va enfin récompenser vos bonnes œuvres. Thérèse, se relevant avec vivacité et saisissant le crucifix de son chapelet, repartit avec force : — Mon seul espoir, ce sont les mérites de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

» Dans la matinée du jour de sa mort, la voyant assez calme, je lui demandai, continue Maria, lequel lui serait plus agréable, que j'entendisse la messe à son intention ou que je restasse auprès d'elle ? — Ce n'est pas à moi à décider, la messe est une si grande action ! mais assister une âme dans l'état où je suis, c'est une si belle œuvre aussi ! — Je restai donc sans hésitation.

» Les dernières heures de ma bonne furent une prière continue ; et comme nous l'engagions à ne pas se fatiguer, ou du moins à parler bas, elle répondit : — Oh ! cela ne me fatigue pas, bien au contraire, il est grand temps de prier à cette heure, et quand on en a eu l'habitude, Dieu fait la grâce de continuer jusqu'à la fin. Ce fut ce qui arriva en effet. Nous récitâmes ensemble le chapelet près de son lit ; ma sœur tenait une de ses mains, je tenais l'autre ; et mes yeux fixés sur elle virent jusqu'à son dernier soupir ses lèvres se mouvoir pour essayer de répondre à chaque reprise : *Sancta Maria*. Ce fut le 15 mai 1838, à quatre heures de l'après-midi, au moment où chaque jour elle se jetait dans le cœur de Jésus pour l'aimer et pour l'adorer avec les innombrables associés répandus dans l'univers, que son excellent et noble cœur cessa de battre. Les nôtres, profondément émus, appelèrent avec ardeur la miséricorde infinie sur la sortie de ce monde de celle qui nous avait reçues à notre entrée dans la vie. »

Si la Gaubert s'était dévouée à la famille de Maria, on le voit, elle n'avait pas servi des ingrats. Quelques années plus tard, ses ossements furent réunis à ceux de deux autres fidèles servantes

qui avaient, elles aussi, fait preuve du dévouement le plus complet, et dont l'une avait sauvé, à Caen, la vie de M. de la Fruglaye. On les déposa à côté de leur maître bien-aimé, dans le caveau de famille de la chapelle de Kéranroux. La foi et la reconnaissance avaient trouvé, dans les saints Évangiles, l'építaphe la plus délicate et la mieux appropriée à ces précieux restes, ainsi confondus dans la tombe comme ils l'avaient été dans le dévouement :

Jam non dicam vos servos, sed dixi amicos : Je ne vous appellerai plus serviteurs, mais je vous ai appelés amis.

Tous ceux qui servaient Maria avaient droit à sa sollicitude, chacun selon ses besoins et selon les circonstances. Elle leur venait en aide dans leurs maux, dans leurs afflictions, avec une ingénieuse charité, et tout à fait à la façon des saints, sans se laisser de leurs importunités, sans s'étonner de leurs défauts, sans reculer jamais ni devant les infirmités de l'esprit et du cœur, ni devant celles du corps. Si quelqu'un tombait malade dans la maison, elle s'en constituait de droit la première infirmière. La femme de charge du château étant atteinte d'un cancer, elle voulut tous les jours panser cette pauvre affligée ; et elle s'acquittait de ce soin avec une charité admirable, lavait elle-même cette plaie, en retirait la pourriture et les vers sans témoigner la moindre répugnance. Il arrivait quelquefois à sa femme de chambre, qui l'assistait dans ce courageux exercice, de détourner la tête et de reculer à l'aspect de cette affreuse plaie dont l'infection égalait l'horreur ; et Maria, l'en réprimandant comme d'une faute contraire à la charité, lui demandait si la pauvre créature n'avait pas déjà bien assez de souffrir son mal.

Cette femme de chambre reçut elle-même un jour de sa sainte maîtresse des soins du même genre. Elle s'était brûlé le pied et avait négligé jusqu'au soir d'apporter remède à ce cuisant mal : Maria l'ayant appris, lui en fit d'affectueux reproches, voulut absolument voir le pied malade, le baisa avec respect comme si elle eût baisé le pied sanglant du Sauveur, le pansa elle-même, et continua ce bon office jusqu'à complète guérison. Sa cuisinière dut se soumettre à pareille épreuve. Un petit orphelin qu'elle

avait pris à Kéranroux, pour apprendre le métier de jardinier, avait aux pieds, tous les hivers, des engelures qui devenaient de vraies plaies ; il trouvait que personne n'avait la main si douce que sa chère maîtresse, aussi céda-t-elle difficilement à d'autres le soin de le panser.

Tant qu'elle avait vécu, la bonne Gaubert, elle aussi n'avait pas eu d'autres gardes que Maria dans les infirmités ou dans les accidents qui survenaient. Une chute qu'elle avait faite en descendant un escalier, lui endommagea une fois grièvement la jambe, et déjà la plaie commençait à s'envenimer ; Maria n'y voit qu'un remède : attirer au dehors l'irritation ; et sans hésiter elle suce cette plaie et en tire tout le venin. Une autre servante avait cruellement souffert d'un panaris ; il avait fallu lui enlever l'ongle, et Maria nettoya cette fois encore avec sa langue la plaie de la pauvre fille. La femme de chambre qui rapporte ce trait ajoute : — « Quand je le sus, je me fâchai bien fort et contre Mademoiselle et contre Marguerite, reprochant à celle-ci de s'être laissé faire. Marguerite dit qu'elle ne s'y attendait pas, qu'elle avait été surprise et interdite. Quant à Mademoiselle, elle se prit à rire, et se contenta de m'indiquer un grand livre de la *Vie des saints de Bretagne*, et de m'y faire lire la vie de Mademoiselle de Francheville. Mais cela ne me convertit pas, et je lui disais toujours : — Vraiment Mademoiselle de Francheville n'est pas assez propre pour moi, et jamais je ne ferai comme elle, ni comme Mademoiselle. — Cette bonne Mademoiselle Maria, pourtant ! jamais je n'oublierai les soins et les attentions qu'elle eut pour moi, surtout pendant mes maladies d'hydropisie et de fièvre pernicieuse ; ma propre mère n'eût pu faire davantage. »

On a su ces quelques actes, qui ont eu des témoins ; mais dans ses visites journalières aux pauvres, et sous les yeux de Dieu seul, que de traits analogues n'a pas dû inscrire l'ange fidèle qui en était l'inspirateur !

C'était par des attentions, des exemples et des soins d'un autre genre encore que Maria gagnait le cœur de ses domestiques. Combien de fois ne trouvaient-ils pas une partie de leur ouvrage achevé sans pouvoir douter de la main qui avait rendu ce bon office ? Ainsi lorsque la cuisinière, trop pressée d'ou-

vrage, n'avait pu faire son lit le matin, et s'attendait le soir à rencontrer ce petit surcroît à sa fatigue, il se trouvait d'ordinaire que jamais la chambre n'avait été mieux faite. Elle ne s'y trompait pas, se plaignait à sa maîtresse, qui se contentait de répondre : — Grondez plutôt votre bon ange. — C'était avec une douceur charmante et de vrais égards qu'elle traitait tous les domestiques de sa maison. S'il lui arrivait quelquefois de laisser prendre le dessus à la vivacité naturelle de son caractère, aussitôt la réparation suivait, avec tant d'humilité qu'on l'en aimait deux fois plus. Si c'était avec une de ses femmes de service qu'elle avait ainsi fait brèche à l'infinie douceur de ses rapports, le pardon demandé était suivi d'une affectueuse embrassade.

« Après une retraite qu'elle avait faite à Ploujean, chez les Sœurs Hospitalières, écrit un témoin, elle réunit tous les domestiques à la cuisine; et quel n'est pas notre étonnement et notre confusion, quand nous la voyons tomber à genoux devant nous! Chacun alors de pleurer à chaudes larmes et de se sauver comme on pouvait; mais sur un ordre de Mademoiselle, il fallut bien revenir et entendre le pardon qu'elle nous demandait des mauvais exemples qu'elle disait nous avoir donnés. Tous nous lui demandions au contraire ce pardon dont nous avions tant besoin. Mais le plus dur, ce fut quand nous la vîmes nous baiser les pieds à tous; et il n'y avait pas moyen de s'en défendre, car ce qu'elle voulait, elle le voulait ferme, et nul ne pouvait s'en exempter. Cependant quelle réparation avait-elle à nous faire, elle qui ne respirait que pour nous enseigner à tous la sainteté qui reluisait dans sa vie, quoiqu'elle semblât l'ignorer! » — Et qu'on ne croie pas que l'autorité perdît rien à tant de condescendance. Tout cela se faisait sous l'inspiration d'en haut, avec tant de sagesse, que Maria gagnait en ascendant moral ce qu'elle semblait perdre en dignité mondaine. Et voilà comme il se faisait que le commandement devenait si facile à Kéranroux. Qui aurait eu le cœur de résister à celle qui se faisait ainsi toute à tous pour les gagner tous? Toutefois, on comprend que, pour agir ainsi de tout point, il faut avoir affaire à des serviteurs chrétiens, qui comprennent dans quel sentiment on se relâche

ainsi de ses droits, et qui ne soient pas tentés de s'en prévaloir au détriment de l'obéissance, du respect et du service qu'ils doivent à leurs maîtres.

C'était surtout lorsqu'il s'agissait de l'âme, que Maria se surpassait auprès de ses gens. Elle exigeait qu'ils se missent en état d'approcher régulièrement des sacrements, et qu'ils fussent assidus aux saints offices les dimanches et les fêtes. Non contente de leur procurer le temps et les moyens d'étudier leur religion, elle s'assurait par elle-même du degré d'instruction de chacun d'eux. Une fois par semaine, elle descendait à la cuisine après le repas pour leur faire le catéchisme, dont chacun avait dû apprendre un chapitre dans l'intervalle. Elle interrogeait tout le monde, en commençant par les plus anciens ; puis, donnant quelques explications, terminait par un trait historique propre à confirmer ce qu'elle avait développé ; tout le monde avait droit ensuite de venir lui demander séparément avis et conseils. Les femmes avaient le privilège d'être reçues dans sa chambre ; souvent elle les appelait sans attendre qu'elles vinssent, les encourageait dans leurs difficultés, les consolait dans leurs peines, les éclairait dans les doutes, et leur enseignait le chemin de la vertu ; tout cela avec une suite, une sagesse, une fermeté, accompagnée d'affection, qui portait les plus heureux fruits.

Maria poussait le dévouement à leur égard plus loin encore peut-être ; car pour leur épargner des difficultés ou des frais dans leurs petites affaires de ce monde, elle ne reculait pas devant l'ennui attaché aux questions de droit, pour toute personne qui n'en a pas fait une étude spéciale. Et c'est bien le cas de répéter l'oracle de l'apôtre : *La piété est utile à tout* ; car le désir de rendre service à ces braves gens, et son bon sens naturel lui faisaient trouver les solutions les plus justes dans les questions litigieuses. « Il arriva entre autres, écrit M. K***, qu'un vieux domestique qui avait vu passer plusieurs générations de ses maîtres, s'éteignit doucement, laissant un testament dont il avait prié sa jeune maîtresse d'être l'exécutrice loyale. Les héritiers étaient nombreux. Il s'agissait de partager la succession entre tous, en respectant les droits de chacun. Maria prépara elle-même ce projet de répartition, qu'elle soumit au contrôle d'un

l'homme très-versé dans la connaissance de ces sortes d'affaires. Après avoir examiné avec soin ce travail, l'homme de loi le renvoya sans y changer un seul mot : la succession fut liquidée ainsi à la satisfaction de tous les ayant-droit.

Une Anglaise convertie qu'elle avait retenue près d'elle plusieurs années comme femme de chambre, et qu'elle traitait plutôt en personne de confiance et en amie, lui rend ce témoignage : « Pendant la dernière maladie de ma pauvre mère, Mademoiselle m'écrivit de ne lui laisser manquer de rien, de nous bien traiter nous-mêmes, afin de pouvoir soutenir la fatigue, et elle me donna pour cela trois cents francs. Après notre malheur, elle me manda qu'autant qu'il était possible, elle serait pour moi une seconde mère; elle a bien tenu sa promesse, puisque, si j'ai reçu mon premier pain de ma pauvre mère, Mademoiselle m'a assuré du pain pour le reste de mes jours. »

Parmi les domestiques du château qui furent l'objet des attentions les plus ingénieuses de leur maîtresse, n'oublions pas l'excorsaire Jean-Marie***, dont elle-même a écrit l'histoire sous ce titre : *Trait de Providence*, sans rien indiquer qui puisse faire deviner quel fut pour cet intéressant malheureux l'instrument d'une si délicate charité. Écoutons-la.

« Un vieux marin, ancien corsaire pendant les guerres de la République, taillé en athlète, et d'une énergie analogue, fut atteint de cécité vers l'âge de 50 à 60 ans. Réduit à la misère par l'impossibilité de travailler, il eut encore la douleur de perdre sa femme, et il aurait probablement succombé au désespoir sans la charitable assistance d'une vieille voisine qui lui offrit un abri sous son toit et les soins nécessaires à son existence. Elle le fit vivre sans parvenir à le consoler; et pour combler son malheur, Jean-Marie ne voulait plus s'approcher de Dieu, le trouvant cruel envers lui.

Le jubilé de 1826 remua bien des consciences; sa vieille amie suivit la mission et l'entraîna à l'église. On ne le connaissait pas dans la paroisse, car il était étranger, et n'avait jamais voulu mendier; il avait jusqu'alors épuisé petit à petit, pour vivre, certaine vieille bourse de cuir, jadis remplie de sa part d'une prise de son jeune temps.

» Un jour, en sortant du sermon, sa tournure martiale fut remarquée par un ancien militaire, le général de *** (M. le comte de la Fruglaye). L'infirmité du pauvre aveugle excite son intérêt; il lui demande d'où il est, comment il subsiste. — Je n'ai qu'un malheur, Monsieur, et avec celui-là tous les autres viennent; je ne puis plus travailler. — Voulez-vous de l'ouvrage? — Eh! comment puis-je travailler, puisque je n'y vois pas? — Venez, je vous ferai scier des pierres avec un autre qui verra pour vous. — Le bonheur revint sur le visage sombre du vieux corsaire. — Son travail, peu lucratif pour l'atelier, lui était bien profitable; il le rendait heureux et il ne tenait pas à sa bonne volonté de l'utiliser pour ses maîtres, puisqu'il continuait quand la nuit interrompait celui des autres : — Il y a profit tout clair avec moi, disait-il gaiement; je n'use pas de chandelle pour travailler, et je ne mettrai jamais le feu avec celle dont je me sers. »

Jean-Marie, de journalier, était devenu commensal du château. Logé, nourri, objet d'égards et de prévenances de la part des maîtres et des domestiques, il payait joyeusement son écot par maintes histoires, parfois un peu fabuleuses. Un soir, près du foyer hospitalier où il était assis, une pauvre femme pleurait son mari et se lamentait sur l'avenir de ses huit petits enfants, dont elle était chargée, sans moyen d'existence que la pêche des crevettes, où quelqu'un d'eux se noierait pendant qu'elle s'occuperait des autres. — L'aveugle se lève, attache sur elle ses yeux sans regards, et dit avec un accent indicible de foi et d'énergie : Femme, ayez confiance en Dieu, et écoutez-moi ! J'ai perdu dans la même année ma femme, mon pain et la lumière de mes yeux. J'ai cru que Dieu m'avait abandonné ! Eh bien ! voyez..... Du temps où j'étais le plus heureux, je vivais dans une pauvre chaumière où je manquais chaque jour de bien des choses, surtout depuis la mort de ma femme... A présent, j'habite un beau château, tout le monde y est à mon service, car lorsque je m'égare en chemin, Monsieur est le premier à me prendre par la main et à me conduire, en me disant quelques bonnes paroles ; je travaille, il est vrai, de mon mieux pour reconnaître tant de bontés (Et Jean-Marie se redressait avec fierté, car ce n'était pas

à ses yeux le pain de l'aumône qu'il mangeait), je *travaille*, mais je n'ai jamais craint l'ouvrage, Dieu merci ! Je n'ai souci de rien, mon dîner toujours prêt, bon lit et bon feu, pas d'impôts à payer ni de garde à monter ; je n'ai jamais été si heureux de ma vie. Ne dois-je pas bénir la Providence et vous dire d'y avoir confiance ? Vous verrez que le bon Dieu aura soin de vous et de vos enfants plus que n'aurait jamais pu faire leur père. — L'argument, joint à l'exemple, était trop frappant pour ne pas convaincre les assistants et consoler un peu la pauvre veuve. »

Maria termine son récit par cet élan du cœur qui tourne en prière jusqu'à de simples observations. « La foi a donc toujours une consolation secrète pour l'excès de la misère même, et le pauvre sait y faire appel dans le besoin, tandis que le riche, quand la foi lui fait défaut, nomme trop souvent malheur une simple contrariété ou la diminution du superflu, plus nuisible qu'utile à son vrai bonheur même humain. Mon Dieu ! conservez-nous la foi, la foi en votre bonté, la foi aux récompenses promises à nos souffrances, la foi en votre croix, source efficace de tout le mérite des nôtres. Conservez la foi au pauvre pour le soutenir dans sa douloureuse existence ; conservez la foi au riche, pour lui enseigner la douceur cachée dans l'action providentielle dont il est l'instrument envers les pauvres. Le riche, lui aussi, il a ses croix, moins apparentes, et plus intimes souvent que celles de la pauvreté... Qu'il épanche son cœur avec ses bienfaits sur le pauvre, et ses plaies perdront leur amertume. En retour de ses aumônes, les pauvres chrétiens lui rendront l'exemple d'une résignation héroïque, de l'humilité, de l'abnégation, de la patience dans la privation, et de la charité même. Oui, car le pauvre est plus charitable que nous, puisque c'est toujours de son nécessaire qu'il fait l'aumône, ne donnât-il que son temps, le temps est son unique patrimoine et le seul espoir de son avenir terrestre. »

Disons, pour achever ce chapitre sur les saints rapports de Maria avec ses domestiques, qu'elle savait leur garder fidèle et persévérant souvenir, même au-delà du temps, comme à ses parents et amis. Qui ne serait touché de l'entendre demander ainsi pour l'un d'eux l'aumône d'une messe de *requiem*, à un

saint prêtre, son compatriote, alors que, pauvre elle-même par les vœux de la sainte Religion, il ne lui était plus possible de disposer d'autre chose que de ses prières, de sa pensée et de son cœur en faveur des âmes qui languissent en purgatoire ?

« 30 novembre 1860.

« J'ai recours à vos *memento*, avec toute confiance, et je me suis même permis, jeudi, de vous demander une messe pour notre bon vieux jardinier de Kéranroux; son dévouement inaltérable, éprouvé par deux révolutions, l'avait rendu comme un véritable membre de la famille. Pas un de nos anniversaires ne passait sans qu'il fit faire un service pour nos morts. Il eût certainement fait dire une messe pour moi s'il m'eût survécu; j'offre pour son âme le sacrifice de ma pauvreté, et je demande pour lui l'aumône à mon ami. Vous savez qu'en Bretagne nous avons dévotion à une messe demandée par charité. Il me manque le mérite de craindre un refus, mais je sais que vous m'excusez toujours. »

CHAPITRE V.

VIE DE FAMILLE.

Kéranroux en 1833 et en 1844. — Mort de Pauline de la Fruglaye, Madame de Kergariou. — Zéphirine de Kergariou. — Don de Kerduél. — Neveux et nièces de Maria.

M. de la Fruglaye, resté veuf si jeune, avait concentré dans ses trois filles encore enfants tout son bonheur ; il avait renoncé pour elles à cette vie d'intérieur dont elles ne pouvaient de longtemps lui rendre les charmes, et avait vécu presque isolé au milieu du monde, se faisant à la fois père et mère pour mieux élever ses enfants. Un tel sacrifice méritait le retour qu'il trouva dans ses filles ; aussi les deux aînées ne s'étaient-elles décidées à se marier que lorsqu'elles eurent reçu de Maria l'assurance qu'elle resterait auprès de leur père, au moins dans le premier moment de la séparation. D'après l'avis du Père Ronsin, appuyé plus tard par d'autres directeurs non moins éclairés, on devait attendre de la Providence et des événements la marche à suivre dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, bien connue quant à la voie à suivre, mais non déterminée encore quant au moment d'y entrer.

Cet état fut très-méritoire pour Maria, dont le caractère tranché et résolu n'aimait point les demi-partis. Aussi bien se fit-elle de suite une position nette. Elle mena dans le monde la vie du cloître la plus stricte, la plus assujettie, la plus dévouée, en dépassant même les rigueurs, parce qu'elle était à peu près livrée aux aspirations de son zèle, se faisant toute à tous, pour les gagner tous, et se dépensant par-delà même ses forces physiques

à la gloire de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qu'elle avait vu, qu'elle avait connu et aimé trop bien pour lui jamais rien refuser.

Le premier de ses devoirs, c'était le plus doux et le plus facile à remplir, la piété filiale, le dévouement à son père bien-aimé, à sa famille. Là son cœur faisait tous les frais, sans doute; mais elle y joignait ces attentions, ces soins, ces délicatesses exquises qui, jointes à une invincible constance, ne pouvaient durer de si longues années sans de véritables et incessants sacrifices. Pour se faire une idée de cet intérieur, de la vie et de l'agrément qu'y entretenait Maria, citons des témoins. L'un visitait Kéranroux en 1833, l'autre en 1844.

« Vous me demandez ce que ma mémoire me rappelle de la vie de Maria comme *femme du monde*, écrit Madame de la F***. Co n'est pas assurément le moindre de ses mérites que cette vie qui, jusqu'à son entrée aux Oiseaux, a été vraiment en *partie double*, et a prouvé une fois de plus que la piété est utile à tout. Mes souvenirs ne remontent qu'à 1833, époque de mon mariage, après lequel mon mari me conduisit dans sa famille. Notre première station fut à Kéranroux. C'est de là que date ma liaison de plus en plus intime avec cette chère sainte. Je passai plusieurs mois avec elle à ce premier voyage, et je pus juger dès lors tout ce que sa vertu avait d'aimable et de solide. Son père était homme du monde; il aimait à recevoir, à faire des visites. Le voisinage de Morlaix et les nombreux amis qu'il y comptait, faisaient que le salon de Kéranroux se remplissait toutes les après-dîners. Maria, un ouvrage à l'aiguille en main, pour utiliser le temps, faisait les honneurs avec une gaieté, une bonne grâce qui lui suggéraient pour chacun les mots les plus aimables et les plus heureux. Le charme de sa conversation manquait rarement son effet, même sur les gens les plus prévenus. Et comme elle savait s'en prévaloir à la plus grande gloire de Dieu, but unique de toute sa vie et de chacun de ses instants! Un jour, il y avait beaucoup de monde à dîner, et parmi les convives un voltairien renforcé, revenu en Bretagne après une longue absence, homme du monde en grande réputation d'esprit; ses préventions invétérées étaient connues. Maria le fit placer près d'elle, et en une heure elle était

parvenue à changer ses idées. Mon oncle donna pour moi plusieurs retours de noce, un grand dîner, une partie en mer ; Maria organisa ces fêtes avec un entrain incroyable, songeant à tout, et déployant une activité qui charmait son père. Je l'ai revue bien souvent depuis cette époque, et j'ai toujours remarqué en elle cette admirable complaisance pour les moindres désirs de son père, en même temps que sa grande liberté d'esprit pour accepter à l'instant toutes les distractions qu'il cherchait à se procurer. Ainsi jamais une observation sur les lectures qu'il désirait faire, jamais sur les personnes qu'il engageait à dîner, et en même temps la plus grande soumission à la régularité, à l'exactitude presque militaire que mon oncle avait établie dans sa maison. Le déjeuner le matin était d'assez bonne heure ; Maria allait à la messe tous les jours ; quelquefois nous étions rendus avant elle dans la salle à manger. Son père tirait sa montre : « Nous sommes en avance de deux minutes, disait-il ; Maria sera ici dans vingt secondes. » Et jamais elle n'y manquait. De quoi ne s'avisait-elle pas pour arriver à cette ponctualité inviolable ? En hiver, par exemple, elle avait recours à un expédient singulier. Par-dessus ses souliers, elle avait imaginé de mettre de larges chaussettes, puis des sabots, et partait à pied en cet équipement. Au retour elle n'avait qu'à laisser là sabots et chaussettes pour se présenter en parfaite tenue et à l'heure sonnante dans la salle à manger. Son amabilité pour son père, ses tendres soins quand il était malade, la tenue parfaite de sa maison auraient suffi à remplir une vie ordinaire ; et quand on pense qu'elle trouvait encore moyen d'être à la tête de toutes les bonnes œuvres, de soigner les pauvres, de répondre à tous ceux qui la consultaient, puis de jouer avec les enfants de sa sœur, ou avec les miens quand ils étaient près d'elle, vraiment l'étonnement devenait de l'admiration. Pour suffire à des soins si divers, Maria prenait sur les nuits ; elle écrivait quelquefois jusqu'à onze heures, et peut-être davantage, et se levait de fort bonne heure. — « Un médecin qui lui a donné des soins m'a dit, racontait une autre personne, qu'elle travaillait plus sans comparaison qu'un ministre, et que, si elle fût restée dans le monde, la fatigue l'eût infailliblement tuée. »

» Je vous ai dit son extrême soumission aux désirs de son père et à ses moindres volontés, continue Madame de la F.; il ne faut pas croire, cependant, qu'elle se montrât faible lorsqu'il arrivait à mon oncle de s'écarter tant soit peu de la justice ou de la modération dans ses appréciations ou dans ses jugements. Je me rappelle qu'un jour, très-occupé de quelques difficultés avec l'administration, il dit à mon mari, en lui montrant un mémoire qu'il avait rédigé pour soutenir ses droits : — Tenez, lisez cela tout haut; vous me donnerez tous votre avis sur les raisons que je fais valoir. — Ce mémoire, fort juste quant au fond, était écrit d'une manière si vive et si irritante, qu'il devait sans aucun doute amener un résultat tout opposé à celui qu'on avait droit d'en attendre. Mon mari en fit la remarque et la répéta à plusieurs reprises, sans s'apercevoir que son oncle s'en impatientait, car celui-ci finit par dire : — Eh bien ! faites donc mieux, puisque vous savez si bien critiquer ! — En vérité, mon père, reprit Maria très-froidement, ne nous demandez pas notre avis si vous ne voulez pas l'entendre; car ce que vous dit Joseph est très-juste.

» Au reste, M. de la Fruglaye était fier de sa fille, et lui témoignait en toute occasion une admiration et une tendresse bien méritées. Il regrettait sa décision pour la vie religieuse, parce qu'il était persuadé que son exemple ferait plus de bien dans le monde, et je crois qu'il a conservé pendant longtemps le vague espoir qu'elle consentirait enfin à se marier; je me suis souvent étonnée qu'il se fît illusion là-dessus. Pour quiconque connaissait Maria et l'avait un peu étudiée, il était évident que l'idée seule de ses devoirs envers son père la retenait dans le monde; mais que c'était pour elle un véritable sacrifice, quoiqu'elle l'accomplît avec une générosité et une bonne grâce qui en ont sûrement doublé le mérite devant Dieu. J'ai été pendant trente ans liée avec elle; eh bien ! je ne l'ai jamais consultée en quoi que ce soit, affaire de conscience, de ménage ou d'éducation, sans recevoir d'elle aussitôt et sans la moindre hésitation le conseil le plus sage et le plus droit, et ses avis étaient toujours formulés avec une si grande affection, une charité si tendre, qu'il était impossible de se soustraire à son influence. Compter tous les affligés qu'elle a consolés, toutes les âmes chancelantes qui se

sont appuyées sur la sienne, serait absolument impossible ; le bon Dieu seul le sait. Je ne l'ai jamais vue perdre un seul instant la patience et la charité, soit avec les domestiques, soit avec les pauvres qui, la sachant riche et pieuse, étaient souvent tentés de l'importuner. Elle avait dans ces occasions une fermeté et en même temps une douceur incroyable. Je ne crois pas qu'elle ait jamais refusé une demande juste ; mais elle n'a jamais cédé non plus par faiblesse au désir de se débarrasser d'un solliciteur. Ce que j'ai toujours le plus admiré en elle, c'était le mélange de cette piété fervente qui lui faisait suivre exactement tous les exercices de la vie religieuse, et en même temps cette gaieté franche et sincèrement aimable avec laquelle elle acceptait tout ce qui pouvait amuser les autres. Ainsi la musique, le dessin, les travaux manuels des jeunes filles, les enfantillages qui semblaient les plus puérils, elle partageait tout cela et l'encourageait chez les autres de la meilleure grâce du monde. Je me rappellerai toujours que, pour me faire rire, dans un moment où la distraction était le meilleur remède à ma santé chancelante, elle avait entrepris de me donner une représentation des passe-pieds de Ploujean, et de faire danser devant moi deux de ses servantes bretonnes. Tout ceci donnera une bien faible idée de ce qu'a été notre chère sainte ; mais enfin j'ai voulu répondre à votre demande autant qu'il était en moi, et d'autres témoignages s'ajouteront, je n'en doute pas, au mien. »

Les notes de Mademoiselle de la G*** viennent en effet, dix ans plus tard, confirmer en les complétant, et les impressions et les détails qui précèdent. Se reportant d'abord à l'origine de leur liaison, elle écrit cette page que nous ne voudrions point retrancher, car elle peint en un trait, avec le visage et l'âme de Maria, le double effet qu'elle produisait d'abord et sans qu'on la connût : « C'est au bon Père Ronsin que je dois la sainte amitié qui m'a liée à Maria. Il m'en avait beaucoup parlé, mais je ne l'avais jamais rencontrée, lorsque, venant un jour aux Oiseaux où j'attendais une réponse, je vis accourir à moi une jeune personne éblouissante de fraîcheur et de grâce. Me prenant les mains de la manière la plus affectueuse, elle me dit : « Maman Sophie ne pouvant vous entendre de suite, m'envoie

» à vous, et je suis bien heureuse de la commission. » Au même instant, la Révérende Mère se présente et m'emmène. Nous n'avions eu que le temps de nous embrasser, et déjà mon cœur se sentait attiré vers elle; et à sa physionomie j'avais deviné que c'était cette chère Maria dont la réputation m'était si bien connue. C'était en 1826, Maria avait alors dix-huit ans; sa gracieuse figure semblait un reflet de la pureté de son âme, et l'on ne saurait exprimer le charme qu'elle répandait autour d'elle. Aussi la Révérende Mère Sophie regardait-elle son séjour comme une grâce pour la maison. Sa vue inspirait l'amour de la vertu aux élèves, qui se disaient : « Si c'est la sainteté qui rend Maria » si aimable, nous voulons toutes nous faire saintes. » Ceci me rappelle que bien des années après, le Père Ronsin lui adressant un vicaire général qui avait besoin d'être secondé dans une bonne œuvre, écrivait à cet ecclésiastique : « Faites tout ce que » vous dira Mademoiselle de la Fruglaye ; c'est l'ange et l'apôtre » de la Bretagne. » Cette opinion de sa vertu était bien partagée par la Révérende Mère Sophie. A la demande de celle-ci, Maria lui avait envoyé la vue du château de Kéranroux. Un jour que la bonne Mère me le montrait avec complaisance, elle m'indiqua une des fenêtres, et me dit : « Voyez-vous, c'est ici la chambre » de Maria ; ce tableau, peint par elle-même, est pour moi une » précieuse relique, et me produit le même effet que le souvenir d'une sainte. »

A ces détails, Claire ajoute le récit de son séjour près de Maria, en 1844. « Lorsque j'arrivai à Kéranroux, Maria était excessivement souffrante ; une fièvre presque continue, des défaillances habituelles l'obligeaient de prendre de la nourriture toutes les trois heures, ce qu'elle faisait gaiement, disant : « Je ne vis plus que pour manger. » Ce triste état de santé interrompait souvent le cours de ses œuvres ; mais tout abandonnée à la volonté divine, elle savait garder la paix de son âme sans effort apparent. Au reste, son courage doublait ses forces, et pendant les quinze jours que je passai à Kéranroux, je ne saurais dire combien j'admirai la bonne tenue de sa maison, son dévouement à tous. Son activité ne peut vraiment ni se comprendre ni se raconter ; cependant tout se faisait avec calme ; rien n'était négligé.

C'était invariablement le sourire sur les lèvres qu'elle recevait des incessantes demandes d'un chacun. Celui-ci attendait des ordres, celui-là sollicitait des renseignements ; cet autre réclamait conseil ou consolation ; et jamais elle n'était troublée : je m'en revenais pas. Et comment donc, Maria, pouvez-vous suffire à tout ? lui dis-je un jour. « En suivant les conseils du Père Renault. Il veut que je me tienne à chaque moment en pleine liberté d'esprit à la disposition de tous, ce qui me met le cœur tout à fait au large. Avec ces deux mots de Bossuet : *Voir venir tout de Dieu, aller de tout à Dieu*, on marche toujours sans jamais se lasser, sans se fatiguer l'esprit en de magnifiques et impossibles spéculations. » — Une autre fois, je lui demandai son sujet d'oraison. « Je n'en ai pas, me répondit-elle. On veut que je traite avec Dieu de toutes mes affaires spirituelles et temporelles ; je lui expose donc chaque jour ce que j'aurai à faire, les besoins de ceux avec lesquels je serai en rapport, de ceux que j'aime ; je demande lumière et appui, je remets à l'avance tout dans le cœur de Jésus, et je vis en paix. Ma vie est toute providentielle ; j'agis de moment en moment selon l'indication du devoir. »

» Ce que j'admiraïs surtout en Maria, c'était son dévouement à son père ; il était aussi connu que son infatigable charité. Dans un voyage en Bretagne, mon frère passant en vue de Kéranroux, le batelier lui dit : « Monsieur, voilà un château habité par une » sainte, toute dévouée à son père et aux pauvres. » Ce dévouement exigeait d'elle une abnégation continuelle. Tout était réglé à Kéranroux ; le comte de la Fruglaye tenait à la plus grande exactitude. Elle m'en prévint à mon arrivée : « Ici, nous sommes » à la discipline militaire ; si vous faisiez attendre mon père » une seule minute, il serait plus qu'étonné. Aussi faut-il que » je sois toujours sous les armes pour répondre à l'appel ; il ne » me permettrait pas d'y manquer une seconde. » En effet, outre les heures que Maria lui consacrait régulièrement chaque jour, elle était souvent appelée à l'improviste. Le château est sonore ; à cette voix vénérée elle accourait du bout de la maison sans même achever une phrase commencée.

« Maria se levait ordinairement à cinq heures, à moins que

sa santé ne fût notablement attaquée ; puis employait une heure et demie à la méditation, à la prière, si recueillie en Dieu, que sa femme de chambre m'a dit l'avoir crue plus d'une fois en extase. Au reste, un de ses directeurs affirmait que, même au milieu de ses occupations journalières, son corps seul demeurait sur la terre, que son âme tout entière était au ciel, tant son union avec Dieu était intime. Elle se rendait régulièrement à la cloche qui sonnait le matin la prière des domestiques ; on la faisait à la cuisine. La prière terminée, tous, hommes ou femmes, vieux ou jeunes, étaient interrogés sur une leçon de catéchisme qu'ils devaient répéter à la lettre. Maria allait ensuite présenter ses respects à son père, et restait avec lui tant qu'il voulait. Deux fois par semaine (à cette époque du moins) la messe se disait au château. M. de la Fruglaye y assistait avec toute sa maison. Les autres jours, et quel que fût le temps, Maria allait vers sept heures et demie à l'église de la paroisse. En revenant, elle visitait les malades, les pauvres, les enfants de l'école. Je l'accompagnai deux fois seulement dans ses visites. Un jeune vicaire relevait de maladie, il venait d'avoir la fièvre typhoïde ; voulant s'informer s'il manquait de quelque chose, et lui recommander une grande prudence pour sa santé, elle monta chez lui avec moi. Elle lui adressa quelques mots sur le prix des souffrances, sur ce qu'il devait à Dieu pour l'avoir rappelé à la vie, à la vie sacerdotale, et cela dans les termes les plus simples ; mais ses paroles étaient accompagnées d'une telle grâce intérieure, que jamais je n'oublierai ni l'impression que j'en ressentis, ni l'air respectueux et pénétré de celui qui l'écoutait. Au reste, l'une et l'autre à notre tour, nous fûmes bien étonnées et bien édifiées à la fois, d'avoir trouvé ce pauvre convalescent, à peine débarrassé de la fièvre, pâle et défaillant, déjà levé, assis sur un banc de bois appuyé contre la muraille. « Oh ! ma chère, me dit Maria en descendant, » que cela est loin du luxe du monde, et qu'il est admirable de » voir cet abandon au milieu des privations de toute espèce, sans » avoir même la pensée de se plaindre ! Heureuse pauvreté ! »

Après le déjeuner, qui avait lieu à neuf heures précises, M. de la Fruglaye allait se promener dans le parc. On me montra en grand détail le château et les dépendances. On y arrivait par

une forêt d'arbres verts ; de l'autre côté, les jardins disposés en terrasses étaient si bien abrités contre le nord, que les arbres du midi y prospéraient. D'un côté, de belles serres ; de l'autre, une collection curieuse d'animaux. Mon séjour rendit un peu de liberté à Maria pour ses nombreuses occupations. Elle s'échappait dès qu'elle n'était plus utile, et revenait au moment précis où elle allait être demandée : c'est ce que j'ai remarqué en maintes circonstances ; son bon ange sans doute l'avertissait. Elle me disait alors : « Oh ! j'ai pu faire bien des choses pendant » que vous occupiez mon père. » Au retour, elle entrait avec lui dans son cabinet, où il l'employait soit à ses affaires, soit à sa correspondance. A une heure se servait une collation suivie de la promenade au loin. M. de la Fruglaye désirant me faire connaître les environs, Maria ne s'exemptait pas de ces promenades, qui la fatiguaient extrêmement. Quelquefois la fièvre la prenait en route. Elle s'étudiait si bien à cacher ses souffrances qu'elle parvenait à les dérober à l'œil vigilant de son père ; il semblait même jouir de ce qu'il appelait l'amélioration de sa santé, qu'il attribuait à son désir de me faire les honneurs de Kéranroux. Il se rassurait aussi sur l'appétit dévorant de Maria. Un jour la promenade se dirigea vers le cher couvent de Saint-François fondé par M. de la Fruglaye, qui voulut y laisser son cœur. Il me fit visiter dans le plus grand détail ce pieux établissement. Lorsque nous étions à la chapelle, Maria s'échappa ; en sortant, son père, très-étonné de son absence, la réclama ; elle accourut aussitôt. Après elle me dit : « Je suis allée voir une vieille infirme » qu'il y avait à consoler, et une pauvre sœur très-éprouvée par » des peines d'esprit. » Car elle était vraiment là, comme dans tout le pays, la consolatrice des affligés. Nous rentrions habituellement à la nuit tombante (c'était en décembre). Si son père ne la réclamait pas, nous allions à la chapelle. Une fois que je m'étais placée sur le prie-dieu de M. de la Fruglaye : « Remerciez » bien Notre-Seigneur, me dit-elle, mon cher père vient prier » ici souvent, bien souvent. » Ensuite, si elle était libre, nous passions quelque'un de ces bons moments, comme il s'en trouve peu dans la vie. Nous parlions de Dieu, de son règne, du ciel où nous cherchions tant d'âmes qui nous avaient laissées dans

l'exil. Avec tout l'abandon de l'amitié, elle me confiait aussi ses craintes pour cette âme en qui vivait la sienne, et qu'elle eût voulu accompagner jusqu'aux limites de l'éternité ; se voyant si épuisée, elle craignait de partir avant son père. « Oh ! demandez » à Dieu de me donner assez de forces pour le soutenir et l'accompagner jusqu'à la fin. » Et en effet son état semblait fort inquiétant. Cependant elle trouvait vraiment une nouvelle vigueur dans sa tendresse filiale ; et quand au coup de six heures je descendais à la cloche du dîner, je la trouvais au salon, occupée, comme si de rien n'était, à lire à son père les articles qui pouvaient l'intéresser, et qu'elle avait dû choisir dans les journaux de toute sorte qui arrivaient à Kéranroux. Elle se soumettait pour lui à cette fastidieuse recherche ; elle prenait aussi connaissance de tous les ouvrages vraiment remarquables qui paraissaient ; mais rien au monde n'eût pu l'engager à perdre son temps dans la lecture de certains romans modernes, dont les inspirations sans dignité et sans pudeur sont un des signes des temps de décadence morale auxquels nous sommes condamnés à vivre. Un jour qu'on l'invitait à lire l'un de ces indignes et trop célèbres écrits, sous prétexte qu'une personne vouée aux bonnes œuvres pouvait apprendre dans la révélation des misères et des crimes de notre âge les préservatifs et les remèdes à opposer au mal ; « Je ne vois pas, reprit-elle vivement, la nécessité de se plonger » dans la boue pour en retirer les autres. »

» La table était servie avec goût et les mets très-soignés ; Maria y faisait honneur, et se montrait d'une amabilité charmante. Après le repas, qui consumait peu de temps, se continuait la lecture des journaux, si fatigante pour Maria à raison de la surdité de M. de la Fruglaye ; il aimait à rappeler les souvenirs de la Restauration, ou bien la conversation s'engageait sur la politique, et c'est alors que j'admirais la supériorité d'esprit de Maria, la profondeur de ses vues, la justesse de ses appréciations, son impartialité. A huit heures, la femme de chambre continuait la lecture ; Maria travaillait pendant ce temps. A neuf heures moins cinq minutes, elle sonnait afin que tous les domestiques fussent réunis pour commencer la prière du soir au coup de neuf heures. Son vénéré père se mettait à genoux par

terre, appuyé seulement sur le bras de son fauteuil et placé devant un grand tableau de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus. Tout près de lui, sa fille à genoux par terre et sans appui; derrière, les domestiques. Après un moment de silence, Maria commençait la prière d'une voix claire, ferme et solennelle. Elle la lisait dans la *Journée du Chrétien*, faisait une pause assez longue pour l'examen de conscience, récitait les litanies de la sainte Vierge, et terminait par le *De profundis*. Puis on s'asseyait, et Maria lisait un abrégé de la vie des saints, suivi de réflexions pratiques. La lecture terminée, les domestiques quittaient le salon à pas lents et en silence; le valet de chambre, une lumière à la main, restait à la porte. M. de la Fruglaye, sa fille et moi, nous sortions immédiatement après eux. Arrivés au haut de l'escalier, nous nous souhitions une bonne nuit; Maria, m'embrassant tendrement, me disait : « Attendez-moi quelques instants. » Elle entrait dans la chambre de son père. Pendant qu'il se couchait, elle revenait dans la mienne, et nous causions à voix basse et dans la plus douce intimité; car quelquefois nous ne nous étions pas entretenues de la journée. Mais j'abrégeais de peur de la fatiguer; et quand je la quittais, elle rentrait chez son père pour voir s'il se trouvait bien, et pour lui donner un dernier baiser. Ainsi le premier et le dernier acte de sa journée étaient consacrés à la piété filiale. Il faut l'avoir vue à l'œuvre pour comprendre ce qu'étaient son dévouement et son amour, et de quels soins à la fois tendres et respectueux elle entourait la vieillesse de ce père bien-aimé.

» Aussi était-elle tout pour lui, et il se faisait un plaisir de la seconder dans ses œuvres de zèle : c'était la plus douce récompense de son dévouement. Il était fier de sa fille et ne se lassait pas de me faire son éloge. Comme j'admirais la ravissante chapelle gothique qu'elle venait d'achever dans leur domaine, la pureté du style, l'harmonie des proportions, le goût parfait des ornements, l'élégance, la légèreté des sculptures : « Savez-vous bien, me » dit-il, que cette chapelle a été construite d'après les plans de » Maria et sous sa direction ? Et comme les ouvriers de nos pays, » les seuls employés dans la construction, auraient été incapables d'exécuter ses dessins, elle modelait en terre glaise et de

» grandeur naturelle toutes les sculptures et jusqu'au moindre » clocheton. » Les ornements intérieurs étaient remarquables aussi. L'autel et le pavé du sanctuaire étaient de sept marbres différents ; sur le tabernacle de cuivre doré étaient appliquées avec art des lames d'améthiste, tirées d'un bloc énorme trouvé dans les fouilles que M. de la Fruglaye (1) faisait faire aux environs de Kéranroux. Le mobilier et jusqu'aux moindres objets destinés au service de la chapelle, tout avait été ordonné et exécuté avec cette soigneuse recherche qui révèle la piété. Pas n'est besoin de dire que là aussi se trouvait un témoignage parlant de l'amour qu'elle avait voué aux divins Cœurs. Ils étaient points sur le vitrail du milieu avec cette inscription : *Quæ omnia de-derunt, ipsis cuncta dicavimus.* »

Quelques faits encore remarqués par la visiteuse donneront à ce tableau la vie et la teinte locale qui en font le charme et la vérité : « J'avais remarqué dans le vestibule d'entrée un grand fauteuil à l'antique en tapisserie, monté en bois de chêne sculpté, avec deux tabourets de même style. Je ne pouvais en deviner l'usage, lorsqu'un jour, revenant de la promenade, j'y vis assise une pauvre mendiante espagnole et ses enfants à ses côtés. M. de la Fruglaye étant entré dans son cabinet, Maria me pria de l'attendre, descendit à la cuisine, et revint bientôt après chargée de provisions qu'elle offrit à l'indigente avec une charité tout angélique, en lui remettant quelque monnaie. Puis elle la questionna sur son pays, sur sa position, lui adressa des paroles consolantes, lui proposa de prendre un peu de repos ; comme la pauvre femme était pressée de partir, elle lui souhaita toutes sortes de bénédictions et prit congé d'elle. En rentrant dans le salon, Maria m'apprit que ce fauteuil était destiné aux pauvres de Notre-Seigneur lorsqu'ils avaient besoin de s'asseoir, son père ne désirant pas qu'ils pénétrassent plus loin.

» Un matin, retenue encore dans ma chambre, j'aperçus une famille bretonne en grande tenue ; c'étaient des fiancés accompagnés de leurs parents, ils venaient demander la permission de

(1) On lui doit la découverte de plusieurs marbres, entre autres d'un marbre vert foncé qui de son nom se nomme *frugline*.

se marier. Les deux jeunes gens étaient à cheval ; ils mirent pied à terre à l'arrivée du comte de la Fruglaye, qui les reçut avec l'urbanité de l'ancien temps. Ils offrirent leurs présents, du beurre, des volailles. Après les compliments et les félicitations d'usage, Maria embrassa la fiancée de la manière la plus affectueuse, puis sa mère et sa grand'mère. Et moi je ne lui laissai pas ignorer combien j'étais touchée de cet usage et de cette réception. Je ne l'étais pas moins de sa sollicitude pour les gens de sa maison. En me faisant voir le château, elle me présenta ses six bonnes servantes, qui formaient ce qu'elle appelait sa communauté. En effet, elles étaient toutes habillées de noir, avec un fichu blanc, le tablier à bavette, le bonnet breton de toile empesée et tout uni ; cet uniforme ressemblait assez au costume religieux. Quand le service de la maison était terminé, elles se rendaient pour travailler dans une grande salle donnant sur le vestibule. De là elles veillaient à la porte d'entrée constamment ouverte à tous ceux qu'attirait la charité universelle de Maria. Elles-mêmes se trouvaient ainsi placées sous une surveillance continue ; car ce grand appartement servait de passage entre le salon, la salle à manger et le jardin. Quand Maria le traversait, elle ne manquait guère de visiter leur ouvrage et de leur dire un mot d'édification, et cela si vite, que souvent elle était arrivée avant moi à l'autre porte. Si l'une d'elles manquait, elle s'informait du motif de son absence ; car jamais sa bonté ne dégénérait en faiblesse. Elles avaient une heure réglée pour la lecture de piété et pour la récitation du chapelet ; ainsi toutes, animées du même esprit, vivaient unies et heureuses. Maria me mit en rapport avec leur doyenne, à demi paralysée ; on l'avait établie dans une petite chambre près de la cuisine, afin qu'elle eût les distractions de son ancien emploi, et que la nouvelle cuisinière, aidée de son expérience, fût aussi à sa disposition au besoin. Je ne puis dire le visage radieux de cette bonne vieille en voyant sa chère maîtresse, et les choses gracieuses qu'elle me dit à son sujet. Un jour, Maria me mena dans la chambre à repasser de ces bonnes servantes, et elle me dit tout bas : « Celle-ci est si » sensible, si délicate, que tout l'impressionne péniblement, » et c'est une si belle âme ! Aidez-moi à la consoler, à lui rendre

» cette paix si bien faite pour elle. » Et elle nous quitta, après lui avoir dit de s'ouvrir à moi comme à elle. C'est en questionnant cette bonne fille que je vis la tendresse, les soins maternels que Maria ne cessait de lui prodiguer. Sa charité s'étendait à toutes, et j'admirai comment elle l'exerçait à l'égard d'une femme de chambre qui faisait avec les autres un véritable contraste. Elle avait été amenée de Paris pour remplir la fonction de lectrice près de M. de la Fruglaye; sa voix allait à son oreille sans la fatiguer, et c'était un soulagement pour Maria. Cette personne était tombée là comme dans un monde nouveau; elle avait peine à s'accoutumer à cette vie si religieuse, car ce qu'elle pouvait avoir de piété n'arrivait pas jusqu'à la pratique. Maria parvint à la faire agréer des autres domestiques pendant les deux ans de séjour qu'elle fit à Kéranroux; elle la supportait avec une patiente bonté, et mit tout en œuvre pour l'éclairer.

» Pendant mon séjour à Kéranroux, je pus éprouver pour ma propre femme de chambre le zèle sans limites de ma sainte amie. Cette excellente fille devint très-souffrante; elle était d'ailleurs éprouvée par des scrupules. Maria fut son médecin spirituel et corporel, et la remit promptement. Je me souviens que, dans le plus fort de son mal, elle la vint voir jusqu'à deux et trois fois dans la même journée. Quant à moi, ayant été prise de douleurs névralgiques très-violentes à la tête, et obligée de rester seule dans l'obscurité, Maria ne manqua pas de me visiter. Elle arrivait doucement sur la pointe des pieds, déposait un baiser sur le crucifix que je tenais entre mes mains, un autre sur mon front, me disant : « Au revoir, bien chère, que je vous envie le bonheur d'être sur la croix ! N'y oubliez pas vos amies, etc., » et autres paroles semblables. Elle revenait ainsi plusieurs fois, et ses apparitions, comme celle d'un ange consolateur, soulageaient à la fois le corps et l'âme.

» Toute la fortune de Maria, trente mille livres de rentes, passait en œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles, car elle prélevait à peine le strict nécessaire pour ses dépenses personnelles. À Paris, sa toilette était assez soignée; à Kéranroux, elle était plus que simple. Elle possédait en tout deux robes de laine noire : la neuve était réservée aux fêtes solennelles et aux

dimanches; la vieille servait les autres jours. Un grand tartan noir remplaçait invariablement châle et manteau. Sa coiffure n'induisait pas en de grands frais non plus; le chapeau noir se renouvelait tous les deux ans; il ne servait que le dimanche: même honneur était réservé au chapeau de paille en été. Les autres jours, elle avait une sorte de capeline faite chez elle, et qui avait l'avantage de servir tout à la fois de parapluie et de parasol. Ses bonnets étaient de tulle ou de mousseline unie, tout ce qu'il y avait de plus simple, sans rubans, souvent chiffonnés à force *d'embrasser à la bretonne*. Lorsque je lui en faisais l'observation, elle me remerciait et s'empressait d'aller réparer le dommage pour ne pas contrarier son père. Quant à sa chaussure, elle était aussi vraiment religieuse, et par la matière et par la forme. Lorsqu'il eût été urgent de la remplacer, elle ne s'en apercevait même pas toujours. Une dame de ses amies jugea une fois en devoir porter plainte devant M. de la Fruglaye. Déjà il commençait à témoigner son mécontentement, quand Maria se tira de ce mauvais pas par une plaisanterie: — Ne voyez-vous pas le côté avantageux de cette misère? C'est que si l'eau entre, elle ne peut au moins séjourner. — On rit, et pour ce jour-là, tout fut terminé. Il n'en allait pas toujours ainsi, et Maria redoutait fort qu'on en appelât au tribunal de son père, par devant lequel son indigence n'était point tolérée.»

« Souvent je n'ai réussi à me procurer pour Mademoiselle des objets d'absolue nécessité, écrit une femme de chambre, qu'en disant: — Eh bien, je demanderai à M. le Comte. — Or, j'avais défense expresse de recourir à lui; et de loin en loin, avec cette menace, je finissais par obtenir quelque chose. Riche pour les indigents, Mademoiselle était littéralement pauvre pour elle-même; et de tous ses pauvres elle était bien sans contredit la plus chichement traitée. Il aurait fallu le voir pour le croire. Rarement j'arrivais à lui procurer et à lui faire accepter le strict nécessaire. Lorsque je lui disais: Mais, Mademoiselle, il vous faut absolument une autre robe; voyez, vous n'en avez que deux, et pas une convenable. « Bah! bah! ma pauvre fille, répondait-elle, » saint François disait que, puisqu'il n'avait qu'un corps, il ne

» devait avoir besoin que d'un habit : je n'ai qu'un corps, moi » aussi, et j'ai deux robes ; c'est donc au contraire une de » trop. » S'il y avait un choix à faire dans les étoffes, j'étais sûre que Mademoiselle prenait le plus laid et le moins cher. Une fois entre autres, on fit venir des échantillons pour les pèlerines blanches qu'il était d'usage de porter à cette époque. Il y en avait à raies et à petits dessins ; je préférais les premiers. Les autres furent demandés, comme étant meilleur marché. Je laissai faire, car il y avait bien longtemps que je sollicitais en vain des bonnets de nuit, ceux de Mademoiselle n'étant pas même bons à donner aux pauvres. Quand la commande fut arrivée, je dis à Mademoiselle : — Voilà qui fera à merveille pour vos bonnets de nuit, car pour une pèlerine, impossible : le dessin est tel qu'on dirait que vous portez une serviette ouvree. « C'est vrai, » me dit-elle en me montrant le doigt d'un air significatif ; voilà » encore un tour de votre façon ; que votre volonté soit faite. » Mademoiselle portait ses vêtements jusqu'à complète destruction ; et il était bien difficile d'obtenir quelque argent pour les réparer. Je ne saurais dire tout ce qu'il me fallait de sollicitations et d'adresse pour remédier à la pauvreté de sa toilette. Une fois entre autres, il s'agissait d'un petit fichu brodé fort joli qui lui avait été donné par M. le Comte. Elle l'avait tant porté, que le tulle qui le garnissait était usé de façon à ne pouvoir être raccommodé davantage ; je demandais à le remplacer : « Vous le remettrez bien en état encore sans garniture neuve, » fut la seule réponse que je pus obtenir. J'avais la permission générale de donner une petite somme à certains pauvres qui m'étaient désignés. Un beau jour, je me dis : — Décidément, je ne connais pas de pauvres plus nécessiteux que Mademoiselle ; et je me procure le tulle qui remet à neuf l'antique fichu. « Ah ! » vous êtes donc parvenue à l'arranger, dit Mademoiselle en le » voyant reparaitre ; il est vraiment encore très-convenable. » Et elle ne s'aperçut de rien. A la fin du mois, je rendis mes comptes qui furent trouvés fort exacts. Je me mis à rire, et dis : — Seulement il y a quelque chose encore pour une pauvre que vous ne vouliez pas secourir. — Et qui donc ? — Mais vous, Mademoiselle, et c'est comme cela que votre fichu s'est trouvé

restauré. Elle rit tant, qu'il lui fallut bien me pardonner, et sans gronder encore ; mais j'eus défense de recommencer. Toutefois je me permis de répliquer : — Il ne tient qu'à vous, Mademoiselle ; hors le cas d'extrême nécessité, je puis bien vous promettre de n'y pas revenir. Mais après tout, j'ai l'argent entre les mains, et je saurai bien m'en tirer une autre fois encore, si Mademoiselle ne se montrait pas plus raisonnable.

« On ne peut rendre jusqu'à quel point était porté chez Mademoiselle Maria l'esprit de pauvreté et de mortification, racontait la même personne à Mademoiselle Claire de la G^{...}. Avant d'occuper cette grande chambre qu'elle a maintenant adoptée près de Monsieur, pour être plus immédiatement à ses ordres, elle en avait choisi une autre qui n'avait pas six pieds de haut, un vrai trou, ni parquetée ni cirée, sans cheminée, qu'elle prétendait lui être plus commode que les meilleurs appartements du château. Et elle nous disait cela d'un ton si simple et si convaincu, que beaucoup s'y laissaient prendre, sans soupçonner le véritable motif de cette préférence. »

Ce qu'était Maria pour son père dans cette existence toute consacrée à la piété filiale, elle l'était, proportions gardées, pour tous les siens ; car l'esprit de famille, le culte sacré de la famille, était un des traits caractéristiques de sa physionomie morale. Ses sœurs trouvaient en elle l'affection la plus tendre et la plus dévouée. Que ne fut-elle pas pour ses nièces, pour ses neveux ? S'agissait-il de consoler, de secourir quelqu'un des membres de sa famille, et en Bretagne on sait combien s'étend le cercle des parents et alliés, jamais elle n'était à bout de ressources. On pourrait vraiment lui appliquer la parole de l'Écriture : « Il a ordonné en moi la charité. » Et si les pauvres de Jésus-Christ, ses frères, avaient tout droit sur son temps, sur ses bons offices, ce n'était cependant jamais au préjudice de ce qu'elle devait à ceux qui lui tenaient de près ou de loin par les liens du sang. Aussi, comme elle savait aimer, et comme elle était aimée ! Cette tendre charité, cette exquise sensibilité, étaient pour elle la source des plus pures jouissances et aussi des plus amères douleurs. Elle avait été si heureuse de l'établissement de ses sœurs, elle s'était si bien identifiée à leur nouvelle famille,

que le brisement de ces chers liens lui devait être doublement cruel ; et ce fut là une des afflictions qui bientôt vinrent éprouver sa vertu. Elle eut le malheur de perdre, en 1830, sa sœur Pauline, dont le naturel doux et aimant avait fait trop peu de temps, hélas ! le charme de la famille de Kergariou. Cette union si bien assortie attendait comme son complément, la naissance d'un enfant longtemps souhaité et sollicité avec foi à sainte Anne d'Auray. Ce moment, qui semblait devoir combler les vœux du jeune ménage, fut précisément l'heure de l'épreuve, et vint jeter l'affliction dans les familles de Kergariou et de la Fruglaye. Pauline expira trois jours après la naissance d'un fils, qu'elle eut à la fois la douleur de voir mourir avant elle, et la consolation d'envoyer au ciel régénéré dans les eaux sacrées du baptême. C'était l'unique grâce qu'avait demandée avec instances, pour son enfant, cette femme de foi, dans le long et douloureux pressentiment du double sacrifice que Dieu exigerait d'elle. Sa fin fut aussi courageuse que chrétienne. Un des vifs regrets de Maria fut de n'avoir pu recevoir le dernier soupir de cette sœur bien-aimée. Ses lettres attestent combien tendre et constant fut le souvenir qu'elle en garda. Afin de le perpétuer dans les deux familles à qui cette jeune femme fut si chère, Maria écrivit la notice de sa vie ; elle la termine ainsi : « Le 6 mars, je reçus de Pauline une lettre pleine de tendresse, datée du 2 ; et le 7, à quatre heures, je me rappelais que le premier dimanche du mois lui était cher entre tous, par la pensée que ce jour et à la même heure nous recevions, elle à Bringolo, et nous à Ploujean, la bénédiction du Saint-Sacrement. Au moment même où mon âme s'unissait à la sienne, la Divinité, pour moi cachée sous les saintes espèces, lui apparaissait sans voiles et sans nuages ; son âme céleste quittait la terre sans regret pour retourner à son Créateur. Vingt-trois ans avaient suffi pour mériter à cette chère enfant l'éternelle possession de son Dieu. Qu'ils ont été courts les instants qui ont séparé nos plus douces espérances de la plus amère douleur ! Mais que pour elle ils ont compté de mérites et de souffrances !

» Pour moi, je n'ai pas admiré jusqu'à la fin les efforts de sa

vertu, je n'ai pas reçu le dernier soupir de cette âme si chère ! Dieu ne l'a pas voulu !... Si j'avais recueilli sa dernière pensée pour moi, elle m'aurait dit : « Vis pour mon père, » et c'est près de lui que j'ai reçu le coup de notre séparation : son vœu était accompli !... Que pouvais-je souhaiter de plus, après les consolations que nous apportait chaque ligne retraçant les dernières heures de cette angélique créature ? »

La mort en effet avait trouvé Pauline préparée à sa visite. Un courageux et continu effort avait fini par la familiariser avec ces pensées de séparation de tout ce qui lui était cher, sacrifice bien plus pénible pour elle que celui de sa vie ; la paix avait succédé aux premiers déchirements de son cœur. Aussi, à l'heure de la consommation, se trouva-t-elle si fort élevée au-dessus de tous les sentiments humains, qu'elle semblait par avance ne plus appartenir à la terre. Ces paroles de sa grand-mère de Kergariou furent l'écho de la commune admiration : « Quels souvenirs elle laisse à ceux qui l'ont vue finir ! écrivait-elle à Maria. Quel calme, quelle douceur, quelle tranquillité, quelle soumission aux volontés divines ! Et dans quelles souffrances ! Oui, ma chère, votre sœur a réuni à sa piété sincère, à ses vertus modestes, à son inflexible constance dans le devoir, la palme du martyr dans des tortures inouïes.... » Sa belle-mère ajoutait : « Elle a été administrée en pleine connaissance ; au moment où elle venait de recevoir le bon Dieu, je lui demandai sa bénédiction pour Emmanuel et pour moi. Presque involontairement et sans s'émouvoir, elle nous la donna séparément à tous les deux, prononçant les paroles ordinaires. Nous l'embrassâmes ; je lui dis : Tes souffrances nerveuses vont se calmer ; les saintes onctions ont eu leur effet sur Mélite et sur moi. C'était mon espoir. « Je vais rester tranquille, » reprit-elle ; et une heure après elle s'était endormie du sommeil du juste. Après quarante heures, son visage conservait une expression céleste. C'est ce qui a fait dire à ce pauvre Emmanuel : « Elle est bien heureuse, bien plus heureuse que lorsqu'elle n'était qu'à moi ! » Ah ! pauvre petite ! s'il nous était donné de te revoir au milieu de nous, ce ne serait plus d'une tendresse, d'une affection sans bornes que nous t'aimerions ! Nous join-

drions à notre amour le respect, la vénération pour tes angéliques vertus, pour la force de caractère, pour l'héroïque courage qui, a accompagné jusqu'au dernier moment ton martyre. »

La famille de Kergariou n'était pas seule à rendre ce témoignage à celle dont la fin prématurée lui fit verser tant de larmes. Le Père Ronsin avait plus d'une fois témoigné la haute idée qu'il avait de la vertu, de l'esprit droit, simple et pratique de Pauline. A la nouvelle de cette fin si digne de sa vie, il écrivit à Maria : « Ma chère enfant, votre billet m'en a plus dit que vous ne croyez. Mon premier mouvement a été de lever les yeux au ciel, et de dire : Mon Dieu ! en voilà encore une des miennes que je vous envoie ; prenez-moi aussi et mettez-moi avec elles. En même temps un sentiment de joie s'est emparé de mon cœur ; et cependant Dieu sait ce que la pensée de votre douleur à tous me causait. » « Plus tard, Maria disant au Père Ronsin que sa tendresse lui imposait le devoir de satisfaire pour Pauline autant qu'il était en elle, afin d'effacer les imperfections dont la tache pouvait peut-être encore la priver de la vue de Dieu : « Chère enfant, reprit-il, ne conservez pas le moindre doute : celle qui a été la chair de votre chair, le sang de votre sang, est déjà en possession de Dieu ; déjà une partie de vous-même est entrée dans la gloire du ciel, ne songez qu'à l'y rejoindre. » Puis il ajouta, de manière à ne point laisser place au doute : « Ce que je vous dis ici, ce n'est pas une vaine consolation ; si je croyais autrement, je ne priverais point l'âme de votre sœur du mérite de vos satisfactions ; et si je vous promets de prier pour elle, c'est que je cède seulement à vos tendres inquiétudes. Et croyez qu'il n'y a point d'illusion dans le motif sur lequel je me fonde pour vous assurer du bonheur de votre sœur. L'accomplissement du devoir n'est-il pas la pierre de touche de la vraie vertu ? Or, notre bonne Pauline a rempli ses devoirs parfaitement, jusqu'à la fin, dans l'exercice de la plus tendre charité ; elle a donc entendu la bonne parole, la parole infaillible du père de famille : *Serviteur bon et fidèle, entrez dans la joie de votre Seigneur.* »

Malgré de si formelles assurances, Maria ne pouvait se consoler de l'incertitude qui lui restait sur le sort de cette sœur bien-aimée. Dieu, qui souvent avait calmé les agitations de son cœur, en lui faisant connaître après la mort l'état des âmes qui lui étaient chères, la laissait prier et conjurer sans réponse, quand un jour, et peu de temps après son malheur, elle alla visiter une jeune religieuse, jadis élevée par les soins de la défunte. Le texte de la conversation fut tout naturellement la vie et la mort de Pauline : on se raconta ses mutuels souvenirs, on pleura ensemble ; puis Maria en revint à son idée fixe : « Si, au moins, je savais de ses nouvelles ! — Eh bien, moi j'en sais, reprit la sœur *** , et je vais vous en donner. Un jour que, étant seule à l'église et priant pour elle, je lui demandais de la suivre pour devenir une parfaite religieuse, elle m'apparut dans une douce lumière, le visage rayonnant de bonheur ; elle était enveloppée d'un long voile blanc, tenant entre ses bras le cher enfant qui l'avait précédée dans la gloire. Pour toute réponse à ma demande, elle m'indiqua du doigt une horloge, et ces paroles me furent en même temps imprimées en l'esprit : *Régularité, amour du devoir.* » Cette réponse du Ciel fut pour le cœur de Maria un baume consolateur ; et depuis, si elle pleura encore sa Pauline, ses larmes au moins furent mêlées de secrètes actions de grâces.

Cette mort, loin de rompre les liens qui unissaient les deux familles, ne fit en quelque sorte que les resserrer dans une commune affliction. Maria avait voué à son beau-frère une affection de sœur qui jamais ne se démentit ; elle lui aidait à supporter et à sanctifier la profonde affliction dans laquelle il était plongé, et sous le poids de laquelle on craignit si longtemps qu'il ne succombât. Elle fit plus ; Pauline ne présentant que trop sa mort prochaine, et préparant son âme à toutes les éventualités, avait confié à Maria ce vœu si digne de la délicatesse de son cœur et du dévouement héroïque que la foi seule avait pu lui inspirer. « Si je meurs, et surtout si l'enfant qui me ~~coûtera~~ la vie ne reste pas après moi pour consoler mon mari, promets-moi d'user de toute ton influence sur lui pour obtenir qu'il contracte une nouvelle alliance. Je le connais, il se plonge-

rait dans sa douleur, et cet isolement le conduirait au tombeau.» Maria avait promis, avec quel serrement de cœur, quelle émotion contenue ! on peut bien l'imaginer, et elle fut fidèle à sa promesse. Longtemps elle pressa son beau-frère de sortir du profond accablement qui suivit en effet son malheur, longtemps elle essaya de justifier en quelque sorte le remède qu'elle lui proposait, en lui représentant que c'était accomplir le vœu sincère de celle qu'il pleurait ; cette dernière preuve de l'amour conjugal semblait, au contraire, comme le trait qui achevait d'enfermer l'âme et la vie de M. de Kergariou dans ce tombeau, près duquel s'écoulaient douloureusement les plus longues heures de chacune de ses journées. On ne pouvait l'en arracher, et son deuil devenait avec le temps toujours plus amer.

Les deux familles s'alarmaient de ce sombre chagrin. Il fallut recourir avec de vives instances au Dieu qui avait fait la plaie, pour l'adoucir ; et M. Emmanuel consentit enfin à mettre un terme à ce veuvage prolongé près de dix ans. Maria ne fut pas la seule à souffrir et à savoir faire abnégation des sentiments les plus impérieux du cœur en cette circonstance. Son père, sa sœur et elle se fortifiaient par leurs mutuels exemples. Aussi Zéphirine put-elle lui écrire : « Ma sœur, j'ai été touchée aux larmes de ce que notre frère Emmanuel me mande de l'extrême bonté de votre père pour notre M^{...}. Oh ! nous en sommes pénétrés ! Sans lui et sans vous, jamais nous n'aurions pu déterminer ce pauvre frère à se créer une existence. Il lui fallait l'assurance que le père et les sœurs de sa chère Pauline aimeraient la compagne destinée par la Providence à lui apporter quelques consolations. » Au reste, toujours M. Emmanuel de Kergariou resta pour Maria un beau-frère tendrement aimé ; nous en fûmes témoins quand lui parvint l'annonce de sa mort au commencement de 1862, si peu de temps avant la mort de notre chère Mère Marie-Anne elle-même. Comme elle avait compati à ses longues et cruelles souffrances ! Comme elle pria et fit prier pour lui ! Et aussi avec quel attendrissement elle considéra alors ce portrait de la chère Pauline, si longtemps conservé par M. de Kergariou, et qui lui revenait comme le souvenir des quelques années de joie payées par tant de douleurs.

Maria vit bientôt se rompre encore dans cette famille de Kergariou, qui toujours lui fut si chère, un autre lien, le plus doux de tous les liens après ceux de la famille : celui de l'amitié. Elle avait distingué de suite parmi les sœurs de M. Emmanuel, la vertueuse Zéphirine ; celle-ci, de son côté, bien que peu communicative quand elle ne connaissait pas, se livra pour ainsi dire à Maria dès l'abord, sans préambule. Leurs âmes, cependant si dissemblables sous certains rapports, avaient plus d'un point de contact ; elles se devinèrent, et la liaison fut aussi intime que durable. Maria, bien que sans comparaison plus liante, fut étonnée d'abord de la facilité avec laquelle Zéphirine entra de suite en matière sur le terrain de la spiritualité, parlant, avec un abandon qui appelait le sien, des dispositions de son âme, du zèle de la gloire de Dieu, de son pur amour, du don entier qu'elle lui avait fait de tout son être pour suivre la voie des conseils évangéliques. Maria, qui avait gardé jusqu'alors toutes ces choses dans son cœur, ne soupçonnait pas qu'on pût les lire en quelque sorte dans sa vie, et fut heureuse de trouver une amie si capable de la soutenir et de la guider par ses conseils. Car, si Zéphirine la considéra toujours comme son émule dans les voies de Dieu, l'humble et modeste Maria s'en défendait comme d'une présomption en quelque sorte absurde, et s'en tenait au titre de disciple. L'intime correspondance des deux amies est à pour prouver qu'elles se soutenaient mutuellement dans la longue et difficile attente qui précéda pour l'une et pour l'autre leur entrée en religion. Zéphirine n'avait pas une douleur, ne soutenait pas un assaut qu'elle ne recourût à Maria ; et l'âme de Maria, si compatissante, même pour les indifférents, venait adoucir de son contact les plaies de son amie avec l'empressement de la charité et avec toute la suavité qu'elle avait en réserve pour les âmes affligées et tentées. Aussi les deux amies ne faisaient-elles réellement qu'un cœur et qu'une âme. Maria, remontant à l'origine de cette intimité, écrit dans la notice sur Zéphirine :

« Après huit heures passées ensemble, le 12 septembre 1826, l'union de nos familles avait été à peu près arrêtée, et celle de nos âmes formée pour toujours. Nous avons constamment fait l'une et l'autre une petite fête de ce doux souvenir, et le 12 sep-

tembre ne s'est guère passé sans nous écrire, jamais du moins sans remercier vivement la Providence de nous avoir données l'une à l'autre. »

Cependant leurs familles, les voyant embrasser toutes les deux un genre de vie si parfait et si peu ordinaire au milieu du monde, craignirent quelquefois qu'elles ne s'excitassent mutuellement, ou que l'exaltation ne les portât au-delà des bornes. Qui-conque eût bien connu Zéphirine eût été rassuré. La foi et l'obéissance à des guides aussi sages qu'éclairés, la conduisaient pas à pas dans toutes ses démarches, et sa correspondance prouve que jamais elle ne se laissa entraîner par la ferveur du moment. Ce fut même d'ordinaire au milieu de sécheresses et d'aridités désolantes pour la nature, mais précieuses pour la foi, qu'on la vit prendre les plus généreuses déterminations, et donner les plus sages conseils. Elle craignait trop les voies élevées et les illusions de la fausse dévotion pour y engager son amie. Tout ce qui n'était pas humble, droit et simple, lui semblait suspect. Avec de pareilles vues, que pouvait-on craindre ? Aussi était-ce avec raison qu'elle disait : « On ne devrait pas appréhender que j'exalte Maria dans la dévotion ; c'est elle qui est l'éperon, moi je suis la bride. »

Que de sages conseils, en effet, dans toutes ses lettres, sur la condescendance qu'on doit à ses parents, sur les frais nécessaires pour rendre la piété aimable, comme sur l'esprit intérieur qui doit guider et enseigner ce sage milieu où finit le devoir et où commence la recherche de soi-même ou la dissipation du cœur ! « Vous voir pour la première fois et vous aimer a été une même chose, lui écrivait-elle, et je remercie le Seigneur de cette mutuelle amitié qui nous unit, et qui aidera, je l'espère, à notre sanctification, car elle vient de Lui, j'en ai la confiance. »

Il fallait bien, en effet, que Dieu lui-même eût formé l'union de ces cœurs, puisque Zéphirine et Maria eurent fort peu de ces occasions qui d'ordinaire entretiennent l'amitié. Elles ne passèrent jamais plus de huit ou quinze jours ensemble, et souvent, après plus d'une année de séparation, la crainte de mêler la propre satisfaction aux communications d'une amitié qu'elles désiraient être tout à fait en Dieu, les engageait à ne jamais influen-

cer leurs parents pour obtenir des réunions plus longues ou plus fréquentes, et dont leurs cœurs sentaient cependant le besoin.

• « Que j'éprouverais de bien d'un peu de temps passé avec l'amie que j'aime le plus, écrivait Zéphirine, et que je serais heureuse de lui confier toutes mes pensées, si c'était la volonté de Dieu ! J'en ai fait le sacrifice péniblement, quoique bien complètement, il me semble. Dieu vous fera sentir qu'il n'y a que Lui de nécessaire pour nous. Au départ de votre père, je n'ai rien fait auprès de lui pour obtenir un séjour plus prolongé ; mais je me reproche d'avoir voulu connaître les raisons que vous aviez de retourner à Kerduël. Le bon Dieu me met dans la disposition de ne plus désirer d'autre consolation ni appui, que ceux que je trouve en Lui. Ainsi j'aimerais mieux par exemple, ne pas vous voir, et que vous puissiez donner à mes parents quelques jours de plus. Si cette disposition change, et que je croie que Dieu veuille que je m'aide dans ma faiblesse, je vous le dirai tout simplement. »

Cette dernière pensée peut faire connaître la sainte liberté de cœur avec laquelle Zéphirine allait à Dieu. Dans les petites comme dans les grandes occasions, personne n'était plus fidèle à ne rien refuser à la grâce ; mais elle savait aussi user envers elle-même de cette douceur qu'elle pratiquait si bien envers les autres, et dont l'oubli aigrit en quelque sorte l'âme contre elle-même. Ses fautes ne l'étonnaient jamais, parce qu'elle ne croyait personne plus incapable de tout bien et plus faible qu'elle-même. Ses misères lui semblaient une si précieuse occasion de s'anéantir, qu'elle disait : « Je ne demande point à Dieu de m'en délivrer, pourvu qu'elles servent à me convaincre, par l'épreuve de chaque jour, que je ne saurais rien trouver en moi dont je puisse me glorifier, et qu'ainsi l'humiliation m'établisse dans l'humilité. »

Zéphirine, dont les épreuves avaient été plus amères, dont la carrière devait être moins prolongée, arriva la première au port de la Religion. Ce fut en 1837, après dix ans d'attente, qu'elle obtint enfin le consentement de ses parents. Cet événement fut pour Maria tout à la fois douleur et joie. Elle perdait, de vue au moins, une amie dont la vertu stimulait la sienne, mais elle la voyait parvenir au but longtemps et péniblement poursuivi. Elle se surpassa pour soutenir le courage de la famille si éprouvée, qui perdait en quelque sorte son âme et sa vie en perdant Zéphirine ; elle accepta comme un legs précieux quelques-unes des

bonnes œuvres qu'abandonnait son amie ; et elles n'en devinrent toutes deux que plus étroitement unies. La nouvelle postulante, si bien nommée la sœur Saint-Jean-de-la-Croix, continuant sa correspondance avec Maria, entretenait ses espérances, la mettait au courant de ce qu'elle apprenait et pratiquait de la vie religieuse dans la maison qui eut le bonheur de jouir de leurs saints exemples. Les lettres de Zéphirine à Maria ont fait, avec les notes de celles-ci sur son amie, à peu près tout le fond d'une notice, qui n'a pas été publiée, sur la vie de la sœur Saint-Jean-de-la-Croix. Nous avons à regretter pour celle de Maria un pareil secours. Les nombreuses lettres qui nous ont été communiquées avec tant de confiance font bien connaître son cœur et sa foi ; mais c'était à Zéphirine qu'elle révélait toute son âme, lui rendant un compte détaillé et suivi de toutes ses joies, de toutes ses douleurs, des moyens de perfection qu'elle adoptait, de ses progrès, de ses épreuves ; et presque toujours il se trouvait que Dieu attirait à lui les deux amies par les mêmes inspirations. Pour résumer en un seul trait la sainteté et la conformité de leur vie, il suffit de dire que l'une et l'autre firent à Dieu, avant même d'entrer en Religion, et gardèrent avec un soin jaloux au milieu du monde ce *vœu d'accomplir en chaque action ce qui leur semblerait le plus parfait* ; vœu décisif, qui lance une âme à la poursuite du souverain bien avec une impétuosité comme irrésistible, et qui brise d'un seul effort ces mille liens à travers lesquels se débattent, quelquefois toute une vie, les natures irrésolues et pusillanimes. Pour Zéphirine, les croix succédaient aux croix ; elle était frappée dans ce qu'elle avait de plus intime, et de la manière la plus douloureuse. Maria lui tenait compagnie sur son Calvaire, et jamais amie ne fut plus fidèle aux lois d'une sainte et tendre amitié.

Trois ans de vie religieuse, de 1837 à 1840, suffirent pour achever en cette âme généreuse la ressemblance de Jésus-Christ crucifié ; après un an et demi de profession, sa tâche était finie, et Dieu l'appelait au repos des Saints. Elle avait terminé l'œuvre qui lui avait été donnée à faire par un acte d'héroïque charité, s'offrant à la divine Majesté pour qu'elle daignât conserver à l'Eglise de Paris son prélat, si éprouvé lui aussi, sur ce siège de

douleurs. Le Seigneur, qui cherchait des expiations, accepta les deux victimes. Monseigneur de Quélen mourait le 31 décembre 1839; Zéphirine le suivit le 28 avril 1840, mardi de Quasimodo.

Vingt-deux ans plus tard, le 27 avril 1862, dimanche de Quasimodo, un grand deuil couvrait encore les Oiseaux; Maria avait suivi Zéphirine. Pour l'une comme pour l'autre, la pensée que leur mission parmi nous n'était pas finie, avait soutenu l'espérance, pour ainsi dire, jusqu'à leur dernier soupir. Zéphirine avait succombé, après une longue et douloureuse maladie de cinq mois. Maria avait été emportée en sept jours, comme par une tempête, dans une violente complication de maux, dont on croyait pouvoir triompher, et qui ne parurent menaçants qu'à la dernière heure. Nos sœurs tant aimées, tant vénérées, on ne vous oublie pas sur la terre! du haut du ciel priez pour nous, tirez-nous après vous : *Trahe me post te.*

C'était par des épreuves successives que Dieu détachait le cœur si aimant de Maria, l'obligeant de chercher en lui seul ces chères âmes qui avaient quelque temps cheminé avec elle sur la route de la vie. Le temps ne fit qu'amener de nouveaux vides parmi ces rangs, cependant si pressés à son début dans le monde, car son âme était singulièrement attractive, et la vertu s'ajoutant à sa sensibilité, avait multiplié autour d'elle et les relations et les solides amitiés. Maria avait espéré jouir des exemples de Zéphirine et marcher à côté d'elle sous les livrées religieuses. Cette séparation fut donc pour elle une affliction permanente qu'elle emporta au tombeau. Il s'y joignit longtemps un regret, souvent ainsi exprimé : « J'en veux à Zéphirine de n'être pas venue me donner de ses nouvelles. » C'est qu'il arrivait assez habituellement, comme nous aurons plus d'une occasion de l'observer, que Maria avait connaissance de l'état des âmes au sortir de cette vie du temps. Au mois de novembre 1860, elle écrivait à un saint prêtre qui avait aussi intimement connu Zéphirine : « L'office de Saint-Jean-de-la-Croix réunira toujours nos souvenirs; notre amie ne peut pas oublier au ciel ceux qui conservent si chèrement son souvenir sur la terre. Je le crois, malgré une certaine tristesse de ce qu'elle ne me donne pas signe de vie en ces lieux qui garde partout son souvenir. » Toutefois,

si Zéphirine ne vint pas elle-même annoncer son bonheur à Maria, celle-ci apprit par d'autres une particularité bien consolante, ainsi racontée : « Une personne, singulièrement favorisée de Dieu et bien digne de foi, lui fit savoir que Zéphirine et Amélie de Vitrolles étaient sans cesse en adoration au pied du trône de Dieu, avec la charge spéciale d'intercéder pour les âmes qui s'étaient engagées par vœu à aimer et glorifier les Saints Cœurs de Jésus et de Marie, priant sans cesse pour l'union des cœurs entre les personnes pieuses. »

Nous n'avons pas tout dit sur le rôle de Maria dans sa famille ; et quand nous aurons raconté tout ce que nous avons pu savoir, il restera sur le livre de vie bien des mérites cachés, et, dans la mémoire de ses parents et amis, mille traits qu'ils regretteront de ne pas trouver ici. Nous avons vu quel fut son dévouement à cette sœur qui lui fut enlevée si jeune encore. Le caractère, les goûts de sa sœur aînée sympathisaient mieux encore avec les siens, et elle sut lui donner une des preuves les plus généreuses de tendre et fraternelle amitié. En 1832, M. le vicomte de Champagne, arraché par la révolution de 1830 aux fonctions publiques qui l'avaient retenu jusqu'alors à Paris, et désirant s'occuper d'agriculture, exprima à son beau-père l'intention de quitter Kéranroux, et de se créer une habitation dans une petite propriété qu'il possédait près de Guingamp. Cette décision fut pour Maria une véritable épreuve. Elle était si heureuse de vivre près de cette sœur chérie, et son père surtout avait tant de peine à accepter le départ de Caroline et de ses chers petits-enfants qu'il avait espéré voir grandir sous ses yeux, et dont la présence semblait le rajeunir ! Maria sut combattre en cette occasion contre son propre cœur et contre ses intérêts les plus chers. Elle encouragea sa sœur, pour qui ce sacrifice était si pénible ; elle soutint son père en redoublant près de lui de tendresse et de soins ; et cependant pour elle il y avait en quelque sorte, avec le sacrifice de la séparation, celui de sa vocation, au moins pour un temps indéfini, car il était impossible de laisser seul à Kéranroux M. de la Fruglaye, dont l'âge et la santé réclamaient les soins de ses enfants. Maria comprit aussitôt et accepta les devoirs et les sacrifices que lui imposait la décision prise par son beau-frère.

Au sacrifice de ses projets religieux, Maria en avait ajouté un autre, qui eut bien son mérite aussi, et elle l'accomplit avec une délicatesse, une générosité qui en doublèrent le mérite. Toujours prévoyante et toujours dévouée, elle s'opposa au projet de son frère en un seul point, celui des constructions nouvelles, pensant que ses neveux ne trouveraient un jour que trop d'habitations dans les biens de famille qui devaient leur revenir, et trancha la difficulté en offrant à sa sœur ce château de Kerduël, séjour de son enfance, si bien identifié à sa vie, à ses souvenirs, qu'il semblait comme une partie d'elle-même. Il faut savoir quel était le pouvoir des lieux et des souvenirs sur cette nature aimante et impressionnable, pour comprendre ce qu'il lui fallut d'empire sur elle-même pour une pareille détermination. Son beau-frère et sa sœur ne purent d'abord admettre une telle proposition ; Caroline surtout repoussait l'offre de toute son énergie, sachant combien Maria aimait ce château dont elle faisait le sacrifice de si bonne grâce. Mais, pour notre chère Maria, cette désappropriation était une arrhe donnée à cette grande vertu de pauvreté dont elle regrettait de n'avoir pas déjà prononcé le vœu solennel ; et son amour pour le Dieu fait pauvre, afin que nous marchions sur ses traces, venait mêler une secrète douceur à ce dépouillement. Enfin elle fut ingénieuse à plaider contre elle-même, prouva si bien tout le plaisir qu'elle prendrait à voir Kerduël, presque toujours solitaire, abriter l'enfance de ses neveux comme il avait abrité la sienne, qu'on aurait pu prendre le change et croire l'obliger en cédant à ses instances ; et, au mois de novembre 1833, le jeune ménage quitta Kéranroux. Ce fut un moment pénible pour tous, et Maria sut en adoucir l'amertume, cependant si bien partagée, par toutes les ressources de son esprit et de son cœur.

Disons toutefois ce que notre chère Sainte se reprochait comme une faute impardonnable, l'appelant un des vilains coins de son âme, car nous sommes toujours tentés de croire les parfaits exempts de tout sentiment qui dénote la faiblesse humaine, nous excusant ainsi de les imiter. Donc Maria, après s'être dépouillée de si bon cœur, avoua longtemps après à Caroline qu'elle n'avait pu, dans le commencement, se défendre d'un

sentiment de peine, lorsqu'il lui fallait mettre cette adresse : *Madame de Champagny, à son château de Kerduël*, pensant qu'elle avait renoncé à ce lieu chéri, et que désormais elle n'y serait plus chez elle, mais chez sa sœur.

Au reste, quand Maria était chez cette sœur bien-aimée, n'était-elle pas toujours chez elle, puisque toutes deux ne faisaient si réellement qu'un cœur et qu'une âme pour se dévouer à leur père et aux chers enfants que Dieu leur avait donné à élever dans sa crainte et dans son amour? car ses neveux et ses nièces, Maria les considérait bien aussi comme ses enfants. Longtemps elle voulut même, malgré les vives réclamations de sa sœur, qui nous apprend ce fait, contribuer aux frais de leur éducation; c'était pour eux aussi que de bien loin elle ménageait et cultivait des relations de société et d'amitié qu'elle pensait leur devoir être un jour profitables. — Mais que ne faisait pas surtout son ingénieuse tendresse pour incliner vers Dieu ces âmes neuves, dès les premières lueurs de la raison!... « Lorsque nous étions encore à Kéranroux, écrit Madame de Champagny, elle avait soin de conduire de temps en temps Henri, son filleul, aux fonts baptismaux de Ploujean, et là, lui rappelant avec l'éloquence de son ardente et sage piété les promesses qu'elle-même y avait prononcées pour lui, elle les lui faisait renouveler et lui en exposait en peu de mots la solennité, la gravité, l'étendue. Elle aimait que ces chers enfants fussent témoins et acteurs dans les admirables cérémonies dont la sainte Eglise accompagne avec tant de sagesse tous les actes du culte. « A cet âge, disait-elle, et peut-être à tous les âges, ne vaut-il pas mieux considérer ce qui se passe à l'autel, que de lire tout le temps sans lever les yeux? Les cérémonies sont faites pour éveiller l'attention et la foi des fidèles. »

Pendant la semaine sainte, elle faisait donc en sorte que ces chers enfants entrassent, selon la portée de leur âge, dans les hauts enseignements cachés sous les rites propres du temps; ils assistaient au dépouillement des autels, au lavement des pieds, à la bénédiction des fonts; le Samedi saint, elle ne manquait pas de rapporter à Kéranroux un charbon de feu nouveau et d'aller avec les enfants en allumer les foyers de toutes les

chambres, ce qui, tout en amusant beaucoup son petit monde, ne laissait pas de l'instruire de la façon la plus solide et la plus ineffaçable de toutes, la pratique. A Noël, à Pâques et aux principales fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des Saints, Maria, qui tenait tant à ce que les pauvres oubliassent, au moins en ces grands jours, les sollicitudes de la vie, ne manquait pas de leur faire distribuer quelques aliments; et pour que ses neveux et nièces entrassent dans cette pensée si charitable et si chrétienne, elle avait soin de les conduire elle-même pour qu'ils fissent à leur tour leurs petites largesses en bonbons et fruits, aux pauvres enfants des environs. — Ainsi il y avait fête tout à la fois à l'église, au château, à la chaumière.

Maria avait deux buts dans cette pieuse pratique : elle voulait faire goûter de bonne heure aux enfants la joie réservée à l'aumône, et leur apprendre par des souvenirs aimables, ainsi qu'aux pauvres qu'ils visitaient, les principales fêtes de l'année. Aussi comme elle réussissait dans cet apostolat ! comme elle était aimée et des siens et des pauvres ! comme tous autour d'elle étaient instruits de leur religion !

Tous les liens de parenté étaient chers et précieux à Maria ; et elle-même était pour ainsi dire le lien qui unissait chacun des membres de cette nombreuse famille, à mesure qu'ils allaient s'étendant et se ramifiant avec les années. « Les jeunes femmes qui entrèrent dans notre famille par des mariages, écrit Madame de Champagny, trouvèrent chez elle un accueil cordial qui les mit de suite à l'aise ; aussi toutes celles qui la connurent voulurent-elles l'avoir pour guide et pour amie. — Comme on la trouvait au jour de l'épreuve ! comme elle était ingénieuse à consoler et à relever l'âme abattue sans jamais la pousser au-delà des forces et des lumières qui lui étaient données d'en haut ! C'est ici qu'il faudrait entrer dans mille détails, si l'on voulait dire ce qu'elle sut faire de vive voix et par écrit, et comment elle eut le talent de se multiplier pour donner la main à tous ceux qui l'appelèrent au secours, d'abord parmi les siens, puis dans tous les rangs de la société.

« Il n'y en avait pas un d'entre nous, écrit sa sœur, qui ne s'empressât de lui confier ses peines, ses inquiétudes, ses préoc-

cupations, et Dieu sait quelles pieuses et touchantes consolations elle nous donnait, quelles ardentes prières sortaient de son cœur pour obtenir grâce en notre faveur. Un jour Louisa (l'une de ses nièces), alors âgée d'environ deux ans, est prise d'une fièvre si violente, qu'on craignait une grave maladie. J'étais à Kerduël, seule avec notre petite malade et mes autres enfants; une de mes femmes ayant écrit à Maria à mon insu, quelle n'est pas ma surprise de la voir arriver immédiatement! Mais chemin faisant elle avait eu recours aux grands moyens: pendant qu'elle faisait rafraîchir les chevaux à Lanmeur, elle avait fait pieds nus le pèlerinage de Notre-Dame de Kernitron, qui est à un quart de lieue, et avait si bien prié, qu'à son arrivée à Kerduël, l'enfant était complètement guérie.

» Ma belle-mère, qui avait plus d'une fois fait l'expérience de son ingénieuse charité, ne pouvait se lasser de l'admirer, et lui rendait la plus complète justice, bien que leur dévotion ne fût pas de la même couleur. Maria avait compris et retenu le mot du Seigneur Jésus: « La marque à laquelle on reconnaîtra » que vous êtes mes disciples, ce sera l'accomplissement fidèle » de mes commandements. » Ma belle-mère, moins éclairée dans sa religion, pourtant sincère, eût voulu que ses pratiques longues et multipliées fussent adoptées de tout le monde, et elle les présentait presque comme obligatoires. Cette manière de voir et d'agir donnait lieu à quelques difficultés, non avec Maria, qui savait garder ses convictions sans offenser personne, mais avec mon père, qui finit par s'en remettre à la décision de Maria, lui demandant de lui tracer en peu de mots la règle à suivre pour se sauver au milieu du monde. Le docteur à l'arbitrage duquel s'en remettait ainsi M. de la Fruglaye, n'avait alors que vingt-trois ans. »

Maria écrivit aussitôt une trentaine de pages qu'elle intitula: *Le strict nécessaire*. C'est un aperçu lumineux qui relie la loi de grâce à la loi de nature par la loi écrite, prouvant à la fois la hauteur des destinées de l'homme et la nécessité des moyens donnés de Dieu par l'Eglise pour atteindre le but de notre création. Rien n'est oublié, et sous une grande largeur de vues et une sage latitude, l'esprit et la raison rencontrent cependant

la limite où l'autorité de la foi doit se substituer à toute autre lumière. Cet écrit fut utile non-seulement à M. de la Fruglaye, mais encore à des amis qui en firent aussi la règle de leur conduite.

Voici comment Maria annonçait, en 1847, deux morts, que ses douces exhortations, de moitié avec celles de sa sœur, avaient contribué à rendre si sereines : celle d'une humble fille de basse-cour, et celle de cette belle-mère de Madame de Champagne, dont Maria avait su honorer les solides vertus, et respecter les préjugés en matière de spiritualité :

« Je profite du premier moment libre aujourd'hui, pour m'acquitter de ma triste mission, et pour vous prier de dire avec moi ce que j'ai répété tant de fois en ce Kerduël auquel semble attachée depuis des siècles la grâce de la bonne mort : *Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur. Faites, Seigneur, que je meure de la mort des saints, et que ma fin ressemble à la leur.* Admirable dans ses saints, Dieu a permis que les deux morts qui viennent d'avoir lieu à Kerduël eussent chacune un caractère particulier de grâce et de miséricorde. La sainte fille qui est allée la première *préparer la place* de votre vénérable amie, a voulu mourir par terre, comme les *saints d'autrefois* ; et là, son âme simple et humble comme sa modeste condition de gardeuse de volailles, s'exhalait en actes d'amour de Dieu et de désirs du ciel ; puis elle priait pour la pauvre agonisante qui, non loin d'elle, avait épuisé sa dernière lueur de connaissance, pour se confesser avec sa ferveur habituelle des premiers vendredis du mois, en l'honneur du Sacré-Cœur. Le sacrifice de ne plus revoir son fils (1) chéri, attendu vivement chaque jour, aurait bien troublé la paix de ses derniers moments ; le bon Dieu lui a épargné la connaissance de son état, tout en lui accordant la grâce des derniers sacrements, sans lesquels, disait son confesseur, elle n'aurait point été contente d'aller en paradis. Voilà, mon digne ami, le double et grand spectacle auquel nous avons assisté en famille, pendant cette douloureuse semaine, dont le souvenir ne sera pas sans fruit pour nos âmes, je l'espère.

» Mon beau-frère a rempli avec un grand courage tout ce que sa piété filiale regardait comme un devoir près de sa respectable mère. Il n'avait jamais vu la mort en face que sur le champ de bataille... Celle de sa mère l'a bien affecté ; j'espère que cette chère âme lui obtiendra la grâce de ne pas trop se ressentir des tendres soins dont il a entouré ses derniers jours. »

(1) M. Vidal de Lingendes, qui remplissait alors les fonctions de Procureur général à la Guyane française.

CHAPITRE VI.

PAUVRES ET CHOLÉRA.

Notes de Maria sur un projet d'enquête au sujet de la mendicité. — Charité de Maria envers les pauvres. — Le choléra en Bretagne (1832). — Maria fait vœu de se dévouer et se dévoue à soigner les pauvres atteints du fléau. — Mémoire sur le choléra. — Jugement de la Faculté de médecine de Paris. — Paraphrase du *Pater*.

Quand Maria avait rendu à sa famille et à ses domestiques tous les soins que lui inspiraient son cœur et sa foi, c'était aux pauvres et aux malades des environs de Kerduël et de Kéran — rous qu'appartenait le reste de son temps; et ce temps, elle savait si bien le ménager, qu'elle en doublait en quelque sorte la durée. Elle était vraiment ingénieuse à consoler les indigents et les affligés, à les distraire et à les soulager, et n'épargnait ni ses pas ni sa bourse à leur service. Tout cela se faisait avec une justice distributive, avec un ordre, une bonne grâce qui doublait le prix du bienfait; aussi les pauvres affluaient-ils autour d'elle « comme les abeilles autour d'une ruche, » écrit le bon frère P***, son émule de dévouement auprès des misérables. Elle ressentait si véritablement les afflictions de ces braves gens, qu'on l'a vue souvent répandre des pleurs avec ceux qui venaient pleurer près d'elle; et alors, comment les paroles si douces et si pénétrées de la foi, qui accompagnaient ses larmes, n'auraient-elles pas consolé? Aussi, nul ne se retirait d'auprès d'elle le cœur mécontent; tous baissaient la tête sous les épreuves de la justice divine, parce que Maria leur avait appris que cette justice elle-même est toujours inspirée par la miséricorde.

Maria aimait les pauvres, parce que son âme, née compatissante, s'ouvrait instinctivement pour recevoir toute âme qui avait à souffrir en ce monde; mais elle les aimait encore, et surtout, comme les représentants, comme les membres mêmes de Jésus-Christ. Elle écrivait, déplorant l'esprit antichrétien de nos mœurs passé de nos actes jusque dans notre langage : « Quels sont les témoignages de notre foi envers Jésus-Christ, présent dans le saint Sacrement, dans les pauvres, ses membres souffrants ? Autrefois on tenait à honneur de servir des plus nobles mains *nos seigneurs les pauvres*. Une sainte émulation variait à l'infini les termes honorables et les soins touchants, pour prouver notre foi en la parole de Notre-Seigneur : *Ce que vous aurez fait au moindre de ces petits, c'est à moi que vous l'aurez fait*. A présent, on s'ingénie pour trouver le moyen de jeter le plus loin possible le plus petit morceau de pain qu'on peut à la gueule béante du paupérisme pour éviter sa morsure. »

Elle pouvait ainsi parler et s'affliger, celle qui commençait par *faire*, et si bien, et si constamment, *avant d'enseigner*.

Raconter tout ce que fournirait de traits chacune de ses journées si bien employées serait impossible ; on se laisserait plus facilement à entendre ces récits, que notre infatigable amie des pauvres ne se lassait à multiplier les actes de sa bienfaisance, et il faudra se borner à quelques traits qui ont été notés sur la terre, au milieu de tous ceux qui ont été inscrits dans le ciel.

Pour soulager la misère avec tant de zèle et d'à-propos que le faisait Maria, il avait fallu qu'elle en sondât tous les tristes mystères, et elle s'était en effet livrée aux investigations les plus consciencieuses et les plus persévérantes. Comme son idée fixe était en toutes choses de rendre utiles aux autres ses propres observations et ses expériences, elle les avait consignées par écrit. La première partie de ce mémoire, intitulée *Assistance et travail des pauvres à la campagne*, est une théorie de secours publics et privés, d'une remarquable sagesse.

La seconde, intitulée *Note sur le projet d'enquête*, est un aperçu destiné à éclairer une Commission qui se proposait le soulagement des pauvres et l'abolition de la mendicité. C'est une étude d'après nature, bien faite pour stimuler la charité.

Et ici les citations ne seront pas étrangères à notre récit, car tout ce que raconte Maria sous le voile de l'anonyme, toutes ces misères si ingénieusement découvertes, si charitablement secourues, étaient l'intérêt et l'occupation de sa vie ; et nous croyons bien qu'au ciel la première de ses auréoles sera celle des filles de la charité, bien qu'elle n'ait jamais porté leurs saintes livrées.

Maria parle si modestement de ce travail, cependant si remarquable, qu'on lira avec plaisir la lettre adressée à Madame C^{***}, pour la prier de le communiquer à son mari.

« Ma chère Victoire,

..... » Je vous envoie un cahier sur lequel j'aurais le désir que Monsieur C... jetât les yeux ; et cependant j'hésite à l'en prier, craignant d'être indiscret et de lui faire perdre son temps, car lorsqu'on n'est pas plus habile que moi, on se figure souvent que les autres ne savent pas des choses fort connues, mais que nous avons tardivement découvertes.

» J'ai écrit une partie de ceci en réponse à quelques renseignements indirects qui m'avaient été demandés pour l'enquête générale sur le sort des prolétaires campagnards ; puis j'ai continué un peu en vue de fixer l'idée de mes neveux dans l'avenir, sur les moyens qui me paraissent propres à mieux faire le bien dans les paroisses que nous habitons. Dans ce que je lis sur les besoins des pauvres, je n'ai pas trouvé tout ce que je crois désirable pour le soulagement de leurs misères dans les campagnes ; et rarement même cette misère m'a semblé appréciée avec exactitude. De plus, il me semble qu'on s'exagère beaucoup les dépenses publiques pour améliorer le sort des pauvres de la campagne, si sobres dans leur *nécessaire*. Je vois qu'on va prochainement s'occuper à la Chambre, et qu'on discute même déjà dans les bureaux la loi sur l'organisation de la bienfaisance publique, et je me suis demandé si, à cet égard, quelques-uns de ces détails pratiques, pris sur le fait, ne pourraient pas être de quelque utilité à la discussion employé, par M. de K^{***}, qui a déjà beaucoup étudié ces questions. A-t-il sur la position des pauvres de la campagne des données aussi positives que sur les pauvres de la ville ? C'est ce que son collègue et coopérateur au bureau de bienfaisance peut me dire mieux que personne ; et s'il trouvait dans ces notes quelques faits ou quelques détails utiles à lui communiquer, aurait-il la bonté de s'en charger ? Voyez, chère amie, si vraiment ce n'est point abuser de sa complaisance de lui demander cela... Vous savez à quel point je ressens les impressions de son pauvre cœur et du vôtre, et par conséquent combien je trouverais valable cette trop légitime excuse de ne pas faire ce que je désire. S'il le fait, j'en espérerai pour lui, comme de toutes ses autres bonnes œu-

« *... la réalisation de cette parole si souvent répétée par mon bon père, et qui a été le mobile d'un si grand nombre des actions de sa vie : Faites du bien aux hommes, afin que Dieu adoucisse en votre âme la plaie de la douleur.* »

Puis elle écrit à M. C*** lui-même :

« Une expérience de quelques années acquise par des relations continues avec les prolétaires de plusieurs communes du Finistère et des Côtes-du-Nord, donne à ces notes leur unique valeur. Leur sincérité peut en ajouter un peu, en les comparant aux assertions du discours si applaudi de M. T***, décidant du haut de la tribune de marbre devant l'Assemblée nationale, que le sort de l'ouvrier français était fort heureux, dans une voie d'amélioration croissante, et que le chômage était inconnu dans les campagnes. Deux cents bras inoccupés sur une population de 1,200 âmes dans la commune de Lanhourneau, 700 dans celle de Comana, communes entièrement rurales, et tant d'autres, répondraient à l'appel d'une enquête sur l'exactitude de ces assertions trop absolues de M. T***. »

Voici le travail de Maria annoncé dans ces lettres :

NOTES SUR LE PROJET D'ENQUÊTE.

« Il semblerait que la proximité de la ville et l'extrême division des terres dans notre commune devraient être les causes du petit nombre d'ouvriers uniquement appliqués aux travaux agricoles. Les fermes étant petites, les fermiers les exploitent dans chaque famille sans secours étranger, et même, dans les travaux plus pressants, ils s'aident entre eux, à charge de revanche ; ils ne prennent des journaliers que pour la moisson, pour quelques sarclages ou pour les travaux préparatoires à la filature du lin, ce qui n'aura plus lieu maintenant, l'industrie mécanique ayant annulé ce genre de travail.

» Le surplus des ouvriers prolétaires cherchent des emplois plus lucratifs dans les ressources qu'offrent les ateliers de travaux publics et privés de la ville et ses diverses industries. Les ouvriers péréyeurs (1) sont en grand nombre, ils gagnent plus chaque jour, mais les fréquents chômages de ce travail rendent leur position presque analogue à celle des ouvriers cultivateurs prolétaires.

(1) Employés à l'extraction des pierres dans les carrières.

» Voici les renseignements que peut offrir sur l'état de ces derniers une expérience longue et attentive. Et encore ces observations ne peuvent s'appliquer qu'au petit nombre d'ouvriers assez heureux pour joindre le mérite d'une conduite régulière à l'avantage d'être constamment employés dans un atelier sans chômage.

» 1^o Le journalier qui reçoit dans ces conditions 75 centimes par jour (les dimanches et fêtes exceptés), 4 fr. 50 par semaine, subvient aux besoins d'une famille composée de sa femme et de deux enfants. Ce salaire paraît bien minime, et cependant il est suffisant pour satisfaire à ce que nos ouvriers regardent comme une sorte d'aisance. Avec cela, ni femmes ni enfants ne demandent l'aumône ; le loyer est payé ; on achète un cochon pour le revendre avec profit. Souvent même on parvient au bout de quelques années à acquérir une vache et à affermer une petite portion de terre ; alors on se trouve heureux... La position de l'ouvrier devient celle du petit fermier dont nous nous occuperons plus tard.

» Mais pour atteindre le comble de cette honnête et naïve ambition, il faut que la santé, l'ordre, la plus stricte économie règnent dans toute la famille, que des pertes imprévues ne viennent pas troubler les modiques ressources du ménage. Si un troisième enfant arrive, pour que l'aisance continue, il faut que la femme ajoute un modique gain au salaire journalier de son mari ; quelques-unes, à force d'activité et d'industrie, trouvent moyen d'augmenter plus ou moins la masse commune ; mais en général, dans l'état actuel des salaires, il ne serait pas possible à une mère de trois enfants de gagner plus de quatre sous par jour par un travail sédentaire, sans nuire aux soins qu'elle doit à ses enfants et à son ménage. Notre pays n'offre d'autres ressources aux femmes d'ouvriers, quand leurs enfants sont très-petits, que la filature, désormais presque anéantie, de grossières coutures et du tricot.

» Dans cet état de choses, voici quelle est la répartition des ressources entre les divers besoins du ménage :

- » 1^o Un loyer d'environ trente francs ;
- » 2^o Un mobilier dont la valeur toujours restreinte varie sui-

vant les ressources dont les époux pouvaient disposer au moment de leur mariage, car il est bien rare qu'ils puissent ajouter aucun meuble meublant à leurs premiers apports pendant les quinze premières années de leur ménage. Les dépenses mobilières se bornent à réparer, remplacer ce qui manque, et, dans les bons jours, à acquérir quelques ustensiles de cuisine, draps ou couvertures de lit.

» 3^e Il en est à peu près de même pour les vêtements. L'habit de noces du mari, soigneusement conservé, suffit pendant vingt ans parfois aux fêtes si rares de sa laborieuse existence. Celui de la femme ne dure pas si longtemps, il se change bientôt en pelisses, cottes et pourpoints, dès que les enfants ont besoin d'un habit du dimanche pour aller à l'église. La mère se contente alors de l'humble jupe de berlinge. Quand ses atours de jeune fille sont tous épuisés, et qu'il lui faut une layette nouvelle, elle a eu le temps de se faire des amis, et de charitables voisines l'aident chaque année, à l'entrée de l'hiver, à renouveler le trousseau de ses enfants. En somme, la garde-robe complète de chaque membre de la famille ne se compose guère que d'un change complet pour tous les jours, et d'un habit du dimanche plus ou moins vénérable par sa vétusté.

» 4^e Quant à la nourriture, elle consiste généralement, chaque semaine, en un boisseau d'orge pour une famille de cinq personnes que nous avons prise pour type ; deux livres de viande, deux livres de beurre, une vingtaine de livres de farine d'avoine ou de blé noir pour bouillie ; cette quantité de farine varie du tiers à la moitié au moins quand les pommes de terre sont à bon marché. L'ordinaire se règle ainsi : le dimanche, pot-au-feu, et par conséquent un repas de viande dont l'homme emporte les restes à son ouvrage pour son dîner du lundi.

» Tous les autres jours gras, le déjeuner et le dîner se font avec la soupe du dimanche, allongée s'il en est besoin jusqu'au jeudi avec l'aide d'un peu de graisse et quelques choux bouillis dans l'eau, des patates écrasées en guise de purée. Les jours maigres, la soupe est composée d'un peu de beurre roussi pour les mêmes repas. Celui du soir se fait avec de la bouillie ou des pommes de terre et du lait, s'il y en a. Quand une fois par

semaine un repas de crêpes de blé noir et d'orge peut s'ajouter à ce frugal ordinaire, nos ouvriers croient ne connaître aucune privation dans les besoins réels de leurs familles.

» Cet état, qui comble leurs désirs, se change promptement, il faut bien le dire, en une misère affreuse, aussitôt qu'une maladie plus ou moins longue vient frapper un des chefs de la famille. En un mot, toute surcharge imprévue oblige à recourir aux secours de la charité publique ou privée. Pour les pauvres gens de campagne, il n'y a point d'hospices ; remèdes, linge, soins pour le malade, nourriture pour sa famille, et jusqu'au lit de sangle nécessaire pour séparer le malade du bien portant, il faut tout attendre de la Providence par l'entremise de quelques voisins charitables.

» La vieillesse du prolétaire des campagnes n'est pas moins digne de compassion que son état de maladie. Après avoir épuisé ses forces, élevé sa famille, il n'a plus d'autre ressource que la mendicité. Il y a très-peu de vieillards dans cette classe ; la fatigue et les privations abrègent leur vie, et on peut le considérer comme un bonheur, quand on voit l'état déplorable où languissent trop souvent leurs pauvres vieilles veuves, dont la vie se prolonge ordinairement beaucoup plus ; elles mendent aussi longtemps qu'elles peuvent marcher. Quand leurs forces défaillent, que les maladies ou les infirmités viennent, une grange parfois sans cheminée leur sert d'asile ; quelques fagots soulèvent de la terre nue et humide un peu de paille recouverte d'un lambeau de toile ; et, en guise de couverture, les haillons qu'elles dépouillent pour s'allonger sur ce triste grabat ; quelques-unes même n'ont pas d'asile fixe. Ce n'est pas un tableau d'imagination, et beaucoup préfèrent à la froide solitude d'un réduit isolé, l'angle d'une crèche à vaches, où le fermier charitable prolonge pour elles la litière des animaux qui les réchauffent de leur haleine.

» Chez une veuve, fermière d'un ou de deux journaux de terre, avait été reçue pour une nuit dans l'étable à vaches une vieille mendicante connue de toute la contrée : plus qu'à moitié idiote, elle avait cherché son pain toute sa vie, jusqu'au jour où la maladie la surprit dans cette étable. L'agitation de la fièvre l'ayant

fait remuer quelque peu du lit de paille fraîche étendue le soir pour elle dans un coin, elle avait roulé dans l'égout même de l'étable. On l'y trouva couchée et presque mourante, en venant le matin donner à manger aux bestiaux. Catherine (la fermière) la relève, et comprend tout ce que la charité lui impose de soins pour elle : aidée de ses filles, elle dépouille cette pauvre créature de ses haillons souillés de fange et d'une affreuse quantité de vermine, les brûle, lui donne une de ses chemises, et le nombre n'en était pas grand, la peigne, la lave, comme un enfant; puis, dresse une espèce de couchette au bas de sa maison, la remplit de paille et s'en va prévenir le curé pour qu'il vienne essayer de confesser la malade. Le curé est toujours prêt à se rendre près des pauvres. De là, Catherine s'en va chez le maire, elle ne fait pas de doute que, sa malade étant maintenant bien nettoyée, ne soit reçue à l'hôpital de la ville, puisqu'elle est absolument sans asile, sans ressources et sans famille. La légalité s'y oppose... la bienfaisance publique ne peut atteindre le pauvre de la campagne. Mais la poche du maire (1) renferme toujours quelques arguments atténuants à la rigueur légale : c'est le fonds de réserve, quand le fonds communal des pauvres est épuisé. — Tenez, Catherine, voilà toujours un louis pour vous aider à soigner Centoie, pendant que je verrai ce qu'on pourra faire pour elle.

» Un louis d'or pour nos pauvres fermiers ! quelle somme ! Ils savent ce qu'il leur faut de travail, de sueurs et de veilles pour mettre l'une sur l'autre quatre pièces de cinq francs dans leur armoire. Catherine aurait pu voir là une juste récompense de sa bonne action, et peu s'en fallut qu'elle n'y vît une offense. Mais elle savait la bonté du maire, en sorte que sans se fâcher elle répondit avec dignité : — De l'argent pour cela ! Monsieur, je vous en remercie ; on ne fait pas des choses si dégoûtantes pour de l'argent, on ne peut les faire que pour l'amour de Dieu, en pensant que les pauvres sont les membres de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je voudrais bien qu'on plaçât Centoie à l'hôpital, parce qu'elle y serait mieux ; si l'on ne peut pas, entre les voisins et nous et les sœurs, nous la soignerons.

(1) Le maire était M. de la Fruglaye.

» Il y a plus de ressources efficaces dans la charité mutuelle des pauvres que dans les milliards du budget, car le pauvre sait se dévouer et faire l'aumône de sa peine, de ses veilles, de son temps à celui qui souffre près de lui. Les pauvres prieront pour lui, et la prière du pauvre est la clé du ciel. Au reste, il ne faut pas taxer d'impiété filiale les enfants de ces pauvres malheureuses. Les uns, engagés au service, n'ont pour salaire que la nourriture et le vêtement; les autres, chargés eux-mêmes de famille, recommencent la pénible et laborieuse vie de leurs parents. Ceux-ci en apprécient mieux que personne les douloureuses sollicitudes, et augmentent le moins possible la charge qui pèse sur leurs enfants. Je ne puis dire combien il est douloureux pour les personnes appelées à voir de près cette misère si affreuse et des êtres si résignés, de ne pouvoir les faire admettre dans aucun établissement de charité publique. Il faut s'efforcer alors de leur parler du ciel, espoir de toutes les douleurs sans consolation, pour réprimer le murmure qu'inspire contre l'administration de la bienfaisance publique d'un pays civilisé la vue de souffrances si extrêmes sans aucun soulagement !

» Au commencement de l'année 1848, une veuve de quarante-vingt-dix ans languissait depuis plusieurs années dans un état complet de paralysie, sans autres secours ni soins que ceux de sa fille âgée de soixante à soixante-cinq ans, *épileptique, sourde* au dernier degré, atteinte d'horribles souffrances de tête par suite de la perte d'un œil. Quand elles se sont trouvées alitées toutes les deux, la mère a été recueillie à Saint-François par la charité privée (1), la fille languit depuis, sans que le moindre secours de bienfaisance publique lui parvînt. S'il en est ainsi à Ploujean, où chaque quartier compte quelques maisons bourgeoises charitables, où les Sœurs visitent assidûment les malades, et, connaissant le degré de misère de chaque pauvre, s'efforcent de les secourir, quel doit être l'abandon des pauvres infirmes et

(1) C'était Maria qui avait fait admettre cette infortunée aux Hospitalières de Saint-François.

malades dans les communes qui n'ont pas les mêmes ressources ?

» Il existe encore une autre classe d'ouvriers cultivateurs dans nos campagnes, ce sont les très-petits fermiers dont l'exploitation ne suffit pas à l'emploi de leur temps ni aux besoins de leur famille. Le gain de quelques journées par semaine est absolument nécessaire pour qu'ils puissent vivre ; quelquefois même ils s'engagent à l'année, et ne se réservent pour cultiver leur ferme que les jours nécessaires aux semailles et à la récolte, et les heures qui précèdent et qui suivent leur journée mercenaire. La femme et les enfants suffisent aux autres travaux de la ferme.

» C'est peut-être parmi ce genre de travailleurs qu'on peut trouver les plus beaux exemples de courage, d'ordre, de résignation admirable dans les plus cruelles privations. Non-seulement il faut, comme le prolétaire, subvenir avec les plus modiques ressources aux besoins nombreux d'une famille, mais il faut conserver son crédit, afin de ne pas perdre la confiance du propriétaire de sa ferme. Il faut acheter des engrais, supporter les pertes d'une mauvaise récolte, de bestiaux chèrement payés, etc. Dans cette position recourir à l'aumône serait une honte. Avant d'en venir à cette extrémité, les enfants toujours laborieusement occupés se passeront d'un repas, et la mère diminuera chaque jour sa portion pour ne rien ôter à celle qu'emporte à l'ouvrage le père, seul soutien de tous. On peut juger d'après cela de l'exiguité des ressources de ce genre de ménage pour subvenir aux vêtements de la famille et aux nécessités urgentes de la maladie.

» Toutefois, l'espérance d'un meilleur avenir soutient les forces et encourage. Les enfants élevés avec tant de peine deviendront une richesse pour leurs parents. On louera une ferme plus grande, et au terme de la carrière on peut espérer de laisser à chacun de ses enfants plus qu'on n'avait soi-même à l'entrée de cette laborieuse existence. Ainsi, à force d'industrie, de privations, de bonne conduite, une mère de famille a élevé dix enfants, et les a vus se partager à la mort de leur père une valeur de plus de trois mille francs.

» Sur ces données ne pourrait-on pas conclure qu'avec un salaire de 9 à 10 francs par semaine, l'ouvrier cultivateur (propriétaire ou fermier) connaîtrait une véritable aisance relativement à ses habitudes et à ses désirs ? C'est à ce taux que s'élèvent les ressources hebdomadaires de l'artisan ou homme de métier dans nos campagnes. Elles suffisent aux gens rangés pour les mettre à même de substituer le froment au pain d'orge, d'ajouter quelques repas de viande par semaine à sa nourriture, et à se créer une réserve pour les temps de maladie ; toutefois, il serait plus sûr d'organiser une retenue proportionnelle sur le salaire par des associations volontaires communales dont le plan serait facilement réglé. Que de bien à faire dans nos campagnes avec peu de frais, et quels immenses résultats pour le bonheur des pauvres et pour celui de la société !

» Au reste, un fait consolant et d'une parfaite exactitude, c'est que, sauf peut-être cinq ou six exceptions, personne ne mendie à Ploujean, quand on y a de l'ouvrage. Il existe là un exemple remarquable des effets de la tempérance du chef de famille sur le bien-être des siens. Un fort bon tisserand avait le malheur de s'adonner à la boisson, tandis qu'une misère affreuse pesait sur sa femme et sur ses nombreux enfants. Un changement subit, presque miraculeux, s'opéra d'un jour à l'autre dans sa conduite, et l'aisance et la joie revinrent à son foyer. — Je n'avais jamais vu de viande depuis douze ans dans ma marmite, disait-il un jour avec attendrissement. Mes pauvres enfants ne la connaissaient pas. A présent ils en ont deux bons repas par semaine, ils sont vêtus, contents, ma femme peut travailler, puisque je suis à la maison pour la garder. Voilà cinq ans de cette conversion sans aucune rechute. La disette de 1847 a imposé sans doute quelques privations là comme ailleurs, mais cette famille l'a traversée sans demander aucun secours à la charité publique ou privée. Seulement une prévoyante bienveillance a évité que le travail manquât à ce courageux vainqueur de la passion dominante des Bretons. Il ne boit absolument que de l'eau, et ne met pas le pied dans une auberge.

» Pour donner aux notes précédentes leur véritable portée, il faut répéter qu'elles s'appliquent à des familles où la bonne

conduite du père et l'économie de la mère concourent au bien-être général, dans la position qui est pour eux l'extrême limite du possible, puisqu'on s'y aide de toutes les ressources, jusqu'au lait de la femme, qui suffit assez souvent à deux nourrissons après le sevrage du sien. S'il y a plus de trois enfants, il devient impossible à l'ouvrier de les vêtir et nourrir sans le secours de la charité, malgré son travail assidu. Comment, en effet, restreindre la part de chacun dans les cinq ou six francs par semaine que nous avons dit être le nécessaire pour cinq personnes ? Chacune peut-elle vivre, être logée, blanchie, chauffée avec moins de douze à quinze centimes, terme moyen de la dépense journalière de ce pauvre ménage ? Et le salaire ne s'étend qu'à six jours de la semaine, Dieu pourvoyant au dimanche quand on le lui consacre. Cependant ce journalier cultivateur et péréyeur atteint plus souvent au but de pourvoir sa famille sans demander l'aumône, que plusieurs artisans, parce que, en général, il boit moins ; et sa femme, habituée à la modicité de son salaire, est plus économe. Les tisserands, cordonniers de campagne, manœuvres, maçons ou couvreurs, peuvent être assimilés aux ouvriers terrassiers.

» Les menuisiers, maîtres maçons, maîtres couvreurs, charbons, tonneliers, etc., forment la catégorie la plus à l'aise de nos ouvriers, et celle où il y a souvent le moins de bonne conduite. Dans la même classe se rangent les ouvriers de la manufacture.

» Quant au travail des femmes, il y a très-peu d'ouvrières couturières et repasseuses qui aient constamment de l'ouvrage. Le travail le plus lucratif est le filage de la laine pour les bottiques de la ville et la confection des berlinges de campagne ; mais il n'est pas constant, non plus que la filature du lin, beaucoup moins rétribuée. Plusieurs femmes de Trondonsten sont occupées au triage des guenilles pour la manufacture de papier, à la fabrique des pinceaux et au salage du beurre pour le commerce. Les habitudes et les ressources de la population de Trondonsten diffèrent beaucoup de celles du reste de la commune, et se rapportent davantage aux coutumes du peuple de la ville de Morlaix. »

Écoutons encore notre charitable amie des pauvres. Le fait suivant avait laissé une trace d'autant plus profonde dans son esprit, que les êtres infortunés dont elle redit les maux furent les premiers objets de ses soins à son retour de Paris, après le mariage de ses sœurs, et l'une des tristes découvertes qu'elle fit, dès le début, dans ses excursions charitables aux environs de Kerduël.

« Marie J.-P., jeune fille de vingt-deux ans, était rongée d'un mal hideux ; étendue sur une couche de paille rassemblée par des branches de fagot, et dont sa mère partageait la moitié, ses plaies étaient en contact avec cette paille, puisqu'elles n'étaient pas entièrement couvertes par les lambeaux de ses hail-lons, et qu'elle n'avait pas de draps de lit.... Je la vois encore recevoir avec bonheur une chemise de grosse toile d'étope, qu'on avait fait essayer à une jeune fille pour lui faire comprendre que ce vêtement, qui eût été pour elle un supplice, allait devenir un immense soulagement pour la malade. La pauvre mère, sourde, à moitié percluse, se traînait avec peine quand elle avait la force d'aller mendier.

» Pendant son absence, sa fille ne pouvait se mouvoir ; la suppuration de la plaie d'une de ses joues s'étant attachée au linge qui recouvrait son espèce d'oreiller, je vois encore sa chair au vif, et cette espèce de masque collé au linge, quand sa mère la retourna en entrant. Il arrivait souvent que dans la soif ardente qu'allumait la fièvre dont elles étaient consumées, l'une ne pouvait pas même se soulever pour donner à l'autre l'eau qu'elle réclamait. Le soir et le matin, des voisins charitables leur venaient bien en aide et faisaient le ménage ; mais, appelés par le travail, ils étaient contraints de les laisser seules pendant les longues heures de la journée. Ce cruel état dura dix ans à peu près ; la pauvre enfant a survécu à sa vieille mère ; et point de droits à un hospice pour cet être si malheureux ! La charité privée seule l'a recueillie et assistée jusqu'à son dernier soupir. »

Cette charité privée fut encore celle de notre bonne Maria ; et ici laissons la parole à sa sœur, M^{me} la vicomtesse de Champigny :

« Cette effroyable situation avait frappé Maria au cœur. D'abord, elle alla régulièrement visiter, soigner, panser ces infortunées, leur apprendre à rendre méritoires les tortures dans lesquelles se consumait leur existence ; mais ce n'était pas assez pour son âme, accoutumée à voir Jésus-Christ même dans ses membres souffrants ; et elle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle les eut logées près de Kerduël, de manière à pouvoir les visiter plusieurs fois chaque jour et les entourer de tous les soulagements que réclamait leur état. Elles virent ainsi arriver avec moins d'angoisse, et à peu de distance l'une de l'autre, la fin de leurs épreuves et le jour de leur délivrance, bénissant celle qui avait été leur Providence visible. »

Maria continue ses citations et l'exposé des misères dont le spectacle s'est tant de fois offert à ses yeux.

« J'ai vu, dit-elle, une pauvre mendiante presque idiote, qui, ayant répandu sur elle une soupe bouillante, chez le fermier qui lui donnait pour une nuit l'abri de sa crèche à vaches, était étendue sur la litière, à côté des animaux, ne pouvant être soignée et pansée que dans cette horrible situation.

» Tant d'autres, atteints de fluxions de poitrine, fièvres malignes, dans leurs excursions de mendicité, se traînant jusqu'à la mort d'étable en étable, ou bien demeurant seuls sur de vrais fumiers plus infects que ceux des bestiaux, ne pouvant attendre que des voisins charitables, mais toujours occupés du travail nécessaire à leur subsistance, les soins les plus indispensables.

» Dans la dernière quinzaine, deux personnes dans cette position n'ont pu recevoir que de la charité l'asile et les soins nécessaires pour prolonger quelque temps encore leur douloureuse existence.

» L'une d'elles, sans poulx et déjà glacée, s'efforçait de gagner l'étable où une auge de pierre remplie de paille lui avait souvent servi de lit ; elle voulait atteindre ce gîte de préférence, parce qu'elle s'y trouvait mieux que dans les autres écuries ; et la voyant si malade, bien sûr, se disait-elle, que le charitable fermier ferait mettre de la paille fraîche dans l'auge.

» L'autre, incapable de se mouvoir seule, ayant chaque jour besoin des soins les plus rebutants, ne pouvait rester dans la

grange que la récolte allait remplir, et où l'on n'avait pu lui accorder qu'un abri temporaire. Cinquante centimes par jour ont suffi à leur procurer les soins nécessaires pour que la première fût guérie, et la seconde préservée de la gangrène, suite trop probable de l'état où elle gisait sur son misérable grabat. Et l'administration ne connaissait aucun moyen de leur venir en aide !

» Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Pour récompenser son infatigable charité, Dieu réservait quelquefois à Maria d'admirables instructions et d'héroïques exemples de vertu dans ces âmes humbles et simples qui recouraient à son infatigable dévouement. Ainsi n'était-il pas rare qu'elle rencontrât quelqu'un de ces ignorants bénis du Ciel à qui se révélait la divine Sagesse. Ils ne savaient ni lire ni écrire, mais ils puisaient dans le prône du dimanche, attentivement écouté, le texte de leurs réflexions pour toute la semaine, qu'ils passaient aussi unis à Dieu dans leurs travaux des champs que s'ils eussent vécu sous la discipline religieuse.

« Dans un moment de chômage complet, écrit Maria, une famille de sept personnes vivait du minime salaire de la journée de la mère, qui était ouvrière. Le père gardait les plus petits enfants à la maison, tandis que les grands allaient chercher dans les environs du bois et quelques aumônes. La mère tombe malade d'un dépôt au genou ; alors elle ne peut plus gagner ni chercher de secours. Le mari ne l'ose pas, étant capable de travailler ; les enfants hésitent à retourner dans les mêmes maisons : c'est s'attirer des rebuts ; d'ailleurs, il faut que l'aînée des filles supplée la mère pour la propreté du ménage et des petits enfants. Voilà donc, faute de travail, cette malheureuse famille ainsi groupée : le père, au foyer sans feu, dans l'attitude du désespoir, déplorant les forces et la santé qui augmentent son appétit, et par conséquent les besoins de sa famille, auxquels il ne peut subvenir ; la tête seule agit et fermente, successivement troublée par la douleur de voir souffrir les siens, et les tentations de murmure, d'envie, de vol et de désespoir que peut produire une telle position. Sa pauvre femme, à demi couchée

sur un lit de paille, console par ses caresses le pauvre nourrisson qui cherche en vain dans son sein le lait que la faim y a tari. Les autres enfants attendent tristement le repas que leur sœur aînée leur promet à son retour du lavoir, où elle va nettoyer le linge de son petit frère. A ce triste spectacle, je restai quelques instants muette, habituée à voir dans le monde tant de gens se plaindre et douter de tout aussitôt que le malheur les visite. Je cherchais quelques paroles propres à témoigner ma compassion sans blesser ces pauvres malheureux. Il est si facile d'aviver une plaie en la touchant ! Je prononçai le mot de Providence, et m'arrêtai, dans la crainte involontaire de provoquer de leur part un blasphème, que leur misère aurait presque excusé à mes yeux !... Le visage pâle et amaigri de la pauvre femme s'éclaira, et elle s'écria : — *La Providence !... oui, j'ai plus besoin que jamais de m'y confier ; et comment ne le ferais-je pas ?* Depuis quatorze ans que je suis mariée, je n'ai jamais acheté un vêtement pour mes enfants ; et cependant, regardez, ils sont gras et forts plus que ceux des riches ; et pour celui-ci, voilà que vous arrivez près de moi, qui ne pouvais aller vous chercher, et je sais bien que vous ne me refuserez pas un peu de farine et du lait pour lui faire de la bouillie, voyant que je n'ai plus rien à lui donner. — Je n'oublierai jamais la vue de cette pauvre créature, bénissant la Providence du secours imprévu qui venait lui prouver une fois de plus que celui qui espère en Dieu ne fut jamais confondu.

» Une autre mère, chargée aussi d'une nombreuse famille, disait un jour à sa chère visiteuse, qui l'exhortait à ne pas perdre courage : — *Moi, manquer de confiance ! Oh ! pour cela, non, car le bon Dieu est toujours venu à temps à mon secours. Ecoutez ce qui m'arriva une fois. Nous n'avions plus qu'un petit morceau de beurre. J'envoie un de mes enfants cueillir quelques herbes dans les champs pour en faire une soupe sans pain ; car nous n'en avons pas une bouchée, ni moyen de nous en procurer. Quelques minutes après, il revint tout joyeux : il avait trouvé une pièce de dix sous, avec laquelle nous pûmes avoir du pain et attendre le lendemain.* »

Notre infatigable consolatrice des malheureux avait mille traits

de ce genre à raconter dans ses intéressants et intarissables récits sur ses bons amis les pauvres. Quelquefois elle trouvait parmi eux des âmes d'élite.

L'une de celles dont le souvenir lui fut toujours cher s'appelait Marie Manach. C'était une jeune fille de vingt ans, grande et bien faite, qui souffrit pendant huit ans de telles tortures, que par suite de la contraction violente et continue de ses nerfs, elle avait été réduite aux proportions d'un enfant, et qu'on avait pu la coucher dans un berceau. Dans ce corps déformé logeait une de ces âmes à qui Dieu se plaît à se révéler, et qu'il cache comme un trésor aux yeux des profanes. Maria manquait rarement de visiter chaque jour sa pauvre petite percluse, et les heures s'écoulaient vite dans leurs doux entretiens, dont l'amour divin et les espérances éternelles faisaient tous les frais. C'était un ange que cette pauvre infirme ; sa figure reflétait toutes les joies du paradis, et elle parlait des choses célestes avec une simplicité, un abandon et des lumières qui ravissaient sa charitable visiteuse. Marie Manach était toute consolée, et perdait le souvenir de ses souffrances quand elle voyait entrer dans sa pauvre demeure celle avec qui elle pouvait parler à cœur ouvert de l'objet de ses pensées ; et Maria, toute joyeuse, aussi, trouvait que cette fois c'était elle qui était l'obligée. Aussi, pour tirer quelque mérite de sa visite, voulut-elle absolument rendre quelque humble soin à sa bien-aimée malade, la peigner, lui laver le visage et les mains. Marie s'y refusa longtemps ; mais sa chère bienfaitrice fut si éloquente, lui prouva si bien qu'on ne pouvait lui dénier ce plaisir, que de guerre lasse, Marie Manach rendit les armes. Maria aurait bien voulu garder sur la terre cette âme, qui allait si bien à la sienne. Elle fit demander une neuvaine au prince d'Hohenlohe, et avertit Marie Manach de s'y unir. — Je prierai, puisque vous me dites de le faire, Mademoiselle, mais j'ai bien de la peine à demander ma guérison, car j'ai la lumière que je ne dois pas l'obtenir. — Et en disant cela ses yeux brillaient de joie, car elle avait reçu l'annonce de la fin de son exil. Maria n'eut pas la consolation de recevoir son dernier soupir ; elle était à Kerduël, où des affaires l'avaient appelée, quand cet ange reprit son vol vers le ciel. Ce fut pour toutes les

deux un pénible sacrifice qui leur fut compté là où rien ne se perd.

Maria ne demandait pas toujours en vain la guérison de ses chères protégées. Dieu bénissait ses soins, et visiblement ses prières opéraient sur les malades plus encore que ses remèdes. Voilà ce dont mille preuves ne permettent pas de douter, et dans le pays, l'opinion de sa vertu était si bien établie, qu'on lui eût volontiers attribué le don des miracles.

Il est un fait surtout qui eut un grand retentissement, et que plusieurs racontèrent comme prodigieux. De toutes les relations qui nous en sont parvenues, nous citerons celle qui nous semble le mieux appuyée. Elle est du frère P***, si vénéré à Ploujean et si longtemps l'émule de notre sainte. Consulté sur ce sujet par un compatriote, voici ce qu'il répond :

« 25 novembre 1862.

» Je viens, à la sollicitation de votre bonne Mère, vous donner les renseignements que vous me demandez au sujet d'une guérison étonnante opérée par les soins assidus et intelligents de la vénérable Mère Marie-Anne, et peut-être plus encore par l'efficacité de ses prières. Votre mère a été à Plouézoch interroger la personne qui fut guérie par elle. Cette personne et sa mère lui ont raconté ce qui suit, en versant des larmes de reconnaissance et d'attendrissement, au souvenir de leur bienfaitrice. Un dimanche, il y a trente ans, Anne Férée, âgée de dix ans, reçut d'une vache un coup de corne qui la blessa, au point de faire sortir ses intestins. La pauvre enfant eut le courage de retourner chez sa mère en cet état. Les parents firent immédiatement venir le médecin, qui pensa de son mieux cette horrible plaie, sans toutefois la coudre, comme il est d'usage, se réservant de le faire le lundi ou le mardi d'après. M^{lle} Maria, ayant été instruite de l'accident, se rendit le lundi matin de bonne heure chez la pauvre malade, et après avoir examiné avec une tendre compassion sa large plaie, elle comprit l'imminence du danger. Ne trouvant rien sous sa main, elle détacha le voile de son chapeau et le passa autour de la petite fille pour serrer la plaie. Ensuite elle mit par-dessus un cataplasme. Elle le renouvela de temps en temps toute la journée et le jour suivant, qu'elle passa presque entièrement auprès de la pauvre petite malade.

» Le mardi, M. D*** envoya son neveu, médecin comme lui, pour coudre la plaie de l'enfant, ou plutôt pour voir si elle n'était pas morte, car il la croyait perdue. Mais quelle ne fut pas la surprise du médecin, quand il vit cette énorme plaie cicatrisée ; car il ne restait plus que comme une petite

ph
tis
ce
en
les
en
les
:
ma
de:
pr-
SUL
à
P
se
P
se
C
T
P
P

1
P
Pc
Pa

**1
P
l'e
P**

Sous quelque forme que se présentât la souffrance morale ou

physique, il y avait dans l'âme de Maria, vraiment née compaissante, une fibre qui vibrail à l'unisson de cette douleur, de ce gémisscment, et le secours suivail de près autant qu'il était en elle. S'il ne lui fut pas donné de voler au secours de toutes les douleurs qui vinrent à sa connaissance, et cela qui le peut en ce monde ? au moins sa charité fut-elle au service de toutes les misères qui l'entourèrent.

Son infatigable sollicitude, à l'époque du choléra de 1832, mérite bien surtout d'être laissée comme une gloire à cette terre de Bretagne toujours ouverte aux nobles pensées et toujours promptc aux généreux dévouements. Aujourd'hui que ce mal si subit, si effrayant dans ses symptômes, si prompt à la destruction, a passé à l'état de maladie endémique, on ne peut se figurer l'effroi produit en France par l'apparition du terrible fléau, ni par conséquent apprécier exactement ce qu'il fallait de force d'âme pour s'exposer aux effets de l'épidémie en se dévouant à secourir ses victimes. C'est dans ces occasions surtout que la charité chrétienne n'a jamais fait défaut, qu'elle se sent comme soulevée de terre, et se jette les bras et le cœur ouverts dans la mêlée pour gagner les âmes en soulageant les corps. La France entière en fut témoin ; les séculiers rivalisèrent de générosité avec les religieux, les femmes surtout furent au-dessus de tout éloge. Quant à Maria, pour s'assurer la conquête des âmes, elle commença par s'offrir elle-même à Dieu dans cette nouvelle carrière ouverte à son dévouement ; et pour se fermer toute voie de retour vers une résolution moins généreuse, elle s'engagea par un vœu exprès à soigner les cholériques. Nous trouvons cet engagement consigné dans un écrit intitulé : *Résumé de mes obligations envers Notre-Seigneur et divin Maître.*

Après le vœu de consécration aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie, elle ajoute :

« En conséquence de ce vœu de dévouement au Cœur de Notre-Seigneur, je me suis engagée par un vœu spécial, le 17 avril 1832, à *soigner les malades atteints du choléra* dans les paroisses de Plenmcur-Bodou et Ploujean ; et je l'ai voué sous l'obéissance due à mon confesseur d'abord, et puis à mon père. »

Cette année-là, en effet, Morlaix fut décimé par le fléau, ainsi que les communes environnantes. Les habitants des paroisses voisines de Kéranroux pourraient seuls dire avec quel saint empressement Maria leur vint en aide, en vertu de son vœu, pendant les trois mois que dura l'épidémie. Ici encore, nous aurons pour nous guider dans notre récit les propres notes de Maria, auxquelles nous ajouterons les détails donnés par sa sœur, M^{me} de Champagny.

Les pages suivantes portent pour titre :

SOUVENIRS DU CHOLÉRA DE 1833.

« Il est difficile de reporter ses souvenirs sur cette époque de triste mémoire, sans éprouver un serrement de cœur et comme un frisson de crainte. Il y avait particulièrement un moment affreux dans la journée, c'était celui du réveil : l'invasion de la maladie avait ordinairement lieu de grand matin, en sorte qu'il n'y avait pas de jour où l'on n'apprît en se levant les symptômes plus ou moins graves dont se trouvaient atteints parents, amis, domestiques ou voisins.

» Malgré le renfort de médecins envoyés de Brest, ces Messieurs furent trop occupés en ville pour venir à la campagne. A peine pouvaient-ils parfois atteindre les plus rapprochés. Il fallut donc suppléer autant que possible à cette absence totale de médecins pendant les trois mois que dura l'épidémie. Les sages conseils des médecins consultés dans les premiers cas, l'indication bienveillante qu'ils nous faisaient parvenir des méthodes les plus suivies et des succès obtenus, telles furent nos uniques ressources d'abord. Une trop grande expérience vint promptement y ajouter le résultat de nos propres observations.

» Aussitôt que l'épidémie eut diminué à Quimper, M. de Ker-
garadec vint passer avec nous trois jours, qui donnèrent à nos soins une direction beaucoup plus assurée et de plus en plus heureuse. Notre pays et notre commune doivent lui en garder souvenir et reconnaissance.

» Indépendamment du mal physique, il fallait remédier au mal moral, qui augmentait de beaucoup les effets naturels du fléau ; car il y avait dans ce mot de *choléra* quelque chose de

stupéfiant et de sinistre, même pour les âmes fortes. Les gens raisonnables s'efforçaient de vaincre cette impression et y réussissaient surtout en se mettant en présence du danger, et en voyant que mourir du choléra n'était pas pire que de mourir d'une autre maladie.

» Les esprits, affaiblis par la crainte, niaient le mal en présence même de l'évidence.

» Le peuple, frappé à coups redoublés par un mal auquel les plus habiles ne pouvaient assigner de causes, en imaginait de plus absurdes les unes que les autres; et, dans une défiance générale, se refusait même au secours qu'on lui offrait. Deux petits hospices temporaires préparés pour les cholériques, dont l'un au presbytère de Ploujean, devinrent tout à fait inutiles devant le préjugé spontanément développé qu'on voulait y réunir les malades pour *les y empoisonner*. Une famille parfaitement recommandable qui fut sauvée par l'administration de doses d'ipécacuanha, disait aux sœurs et à moi pendant l'effet du vomitif : « Ah ! nous voilà tous morts ! On nous avait bien dit que si nous prenions des remèdes de vous, nous serions perdus. » — Et ces pauvres gens disaient cela sans récrimination, avec cet air calme et résigné qui était l'attitude spéciale des cholériques. Le lendemain, en se rappelant leurs paroles de la veille, un sourire se mêlait à leurs remerciements des soins qu'ils avaient si mal interprétés.

» A cette prévention contre les remèdes se joignait une crainte extrême du mal. Il fallait donc vaincre l'une et l'autre par la patience et par le dévouement de l'exemple. Dieu vint en aide par quelques guérisons ; alors on vit que *tous ne mouraient pas* ; et les soins acceptés avec confiance et promptitude devinrent plus efficaces.

» Le zèle du clergé fut admirable. Le prône du dimanche encourageait et soutenait les forces de l'âme, sans négliger aucun avertissement général, utile pour l'état sanitaire. Le curé s'était mis, par une étude précédente, au courant de la médication spéciale du choléra ; il avait, en outre, des connaissances en médecine, de sorte que ses visites n'étaient pas moins utiles à la santé des malades qu'à leurs âmes. Le vicaire, moins habile,

se bornait au ministère d'infirmier, et tous deux, rivalisant de zèle, eurent la consolation de n'avoir perdu *aucun malade* sans le saint Viatique, malgré l'intensité des vomissements ; l'esprit de camphre les calmant toujours au moins pour une couple d'heures, l'on n'eut aucun accident fâcheux à regretter.

» Dieu sait, ce que bien des gens ont oublié, par combien de fatigues, de prières et de charitables soins, MM. Haireaux et Le Saout obtinrent ces consolants résultats de leur dévouement. S'il est permis de croire que leur charité, en cette circonstance, devint pour M. Haireaux la cause première de sa maladie mortelle, et pour M. Le Saout celle d'une vocation encore plus par faite (1), tous deux y ont au moins puisé des droits à une plus grande récompense au ciel, et à une juste reconnaissance de la part des Ploujeanais.

» La piété sage et compatissante de ces vertueux prêtres profita de l'imposante gravité des circonstances pour réveiller dans les âmes le souvenir des vérités terribles de la religion. Quelques mots seulement, pleins d'une ardente conviction, appelaient chaque dimanche à la fréquentation des sacrements, au recours à Marie, au Sacré-Cœur de Jésus, le pauvre troupeau frappé de crainte. L'impression de cette terreur se manifestait d'une manière touchante à la prière pour les *morts de la semaine*. Contre l'usage ordinaire, tous tombaient à genoux à la fois, afin de prier avec plus de ferveur pour ceux qui l'avaient fait ainsi le dimanche précédent ; et sur tous les visages se lisait cette pensée : *Ce sera peut-être pour moi qu'on fera cette prière dans huit jours.*

» Une telle perspective agit d'une manière puissante sur des âmes vraiment chrétiennes. Il y eut donc un mouvement très marqué de ferveur dans la paroisse pendant ces trois mois d'angoisses et de sacrifices. Aussi les malades demandaient-ils d'eux-mêmes les secours de la religion, qu'ils recevaient avec un grand calme. »

(1) M. Le Saout, devenu Trappiste, s'est encore dévoué à l'œuvre civilisatrice de la colonisation de l'Algérie, au monastère de Staouëli. Il vient d'y mourir victime de son zèle, après trois ans de lutte entre sa santé épuisée et les influences délétères du pays.

Maintenant que Maria a loué ses courageux coopérateurs dans cette grande œuvre, disons la part qu'elle-même y prit, au témoignage unanime de tout le pays. Son active et intelligente charité pourvut à tout; elle commença d'abord par faire ample provision de flanelle, de couvertures et de tous les médicaments propres à conjurer le fléau; et non contente d'en avoir pourvu les deux établissements des sœurs de Plenmeur et de Ploujean, elle convertit en hôpital le vaste château de Kerduël. Elle y fit installer des lits, établir une pharmacie, donnant ordre d'y transporter les malades; car l'étendue de la paroisse, assez éloignée de la ville, n'aurait autrement permis, ni aux médecins ni aux sœurs, de faire face à toutes les exigences dans une maladie qui demandait des secours aussi prompts qu'assidus. Là, comme à Kéranroux, le vestibule était éclairé toutes les nuits, afin qu'on y trouvât au besoin lumière et secours, si quelqu'un de la maison ou du voisinage était frappé. Une selle et une bride étaient à portée pour harnacher un cheval et courir chercher un médecin à Morlaix, s'il s'en trouvait de disponible.

Les besoins spirituels avaient été tout d'abord le grand objet de sa sollicitude. Elle avait logé là un prêtre, qui devait servir d'aumônier à cet hôpital improvisé, et seconder, avec le vicaire, le bon vieux recteur, auquel ses infirmités n'eussent pas permis de répondre à tous les appels dans un pays où l'on vit et où l'on meurt dans la pratique des devoirs religieux.

Maria savait trop bien que des ordres donnés sont loin d'être des ordres exécutés. Elle avait donc soin, dans toutes les choses importantes, de ne s'en remettre qu'au témoignage de ses yeux, et cette fois surtout elle ne manqua pas de se transporter sur les lieux pour vérifier l'accomplissement de l'organisation indiquée. Des précautions analogues furent prises, et une vaste salle disposée en cas de maladie à Kéranroux, dans un lieu tout à fait isolé, car, sa famille s'y étant réunie, elle ne pouvait exposer les siens au danger en formant là un second hôpital. Les deux châteaux de Kerduël et de Kéranroux furent épargnés l'un et l'autre; Plenmeur, sa paroisse natale, ne reçut pas non plus la visite du fléau; mais il n'en fut pas de même des paroisses limitro-

phes et de Ploujean. Ce fut donc là que son ardente charité trouva un champ fertile en moissons.

M. de la Fruglaye ne fut pas moins admirable que sa fille pendant cette rude épreuve. Il ne mit pour ainsi dire aucune borne à son zèle, lui permettant de s'exposer du matin au soir au danger supposé de la contagion, bien qu'il éprouvât les plus vives inquiétudes, et comptât chaque jour les heures dans l'absence de sa fille chérie. Son courage personnel, ses habitudes de dévouement lui faisaient d'ailleurs si bien comprendre la conduite de Maria, qu'il eût voulu la seconder, et qu'il l'eût fait, s'il n'eût subi lui-même, pendant plusieurs mois, les influences du fléau. Il lui avait seulement dit : « Je te laisse toute liberté pour soigner les cholériques pendant le jour; mais je m'oppose à toute veille pendant la nuit. » Cette restriction était d'autant plus sage, que la santé délicate de Maria n'eût pu résister à des fatigues incessantes, et qu'il lui eût sans doute fallu renoncer au possible pour avoir tenté l'impossible. Elle profita largement de la permission accordée, et joignit assidûment ses soins à ceux des filles du Saint-Esprit, dont l'établissement à Ploujean est une fondation de sa famille.

Chaque jour, tant que dura le fléau, elle parcourait à pied, dans la compagnie de l'une de ces saintes filles, toute la paroisse, ne quittant guère le chevet des cholériques, et s'attachant de préférence aux plus pauvres, aux plus abandonnés. Rien ne la rebutait : ni la malpropreté, ni l'infection, ni les soins pénibles qu'exigeait ce mal, accompagné de coliques, de crampes et de vomissements. Maria faisait face à toutes ces nécessités, avec autant d'empressement et de bonne humeur que de dextérité. En Bretagne, la demeure du pauvre est toujours un simple rez-de-chaussée, sans autre plancher que la terre nue. Soit par précaution contre l'humidité, soit pour ménager l'emplacement, les lits sont fort élevés, et se rangent les uns sur les autres, comme les planches d'une armoire, de sorte qu'il faut littéralement monter, et quelquefois à l'échelle, pour arriver à ces singulières couchettes. Dans les maladies ordinaires, et lorsqu'un seul individu se trouve atteint, on lui organise un lit à portée des secours à recevoir. Mais, pendant le choléra, il n'y avait pas moyen, et

Maria dut monter jusque dans ces réduits pour y soigner les pauvres malades. Quand elle redescendait, on juge bien qu'il était rare que ses vêtements fussent intacts ; mais elle ne se préoccupait pas pour si peu, et en était quitte pour changer le soir avant de se mettre à table.

Dès que quelqu'un de ses chers malades avait expiré, elle prenait pour la famille les plus exactes précautions. Elle répandait des parfums dans la chaumière, et faisait arroser d'eau chlorurée le linge et tout le mobilier de la maison, afin d'arrêter l'épidémie. Le vin vieux et les aliments sains ne faisaient pas faute aux convalescents. Maria eût donné sa vie pour sauver celle de ces braves gens ; mais sa grande sollicitude, c'était leur âme. Il fallait entendre les vives et pénétrantes exhortations qu'elle leur adressait, les encourageant à recevoir leurs maux de la main de Dieu, à lui sacrifier cette vie si courte et si misérable, pour les splendeurs et les éternelles joies du paradis. Il n'y en avait pas qui pût résister à cet angélique prédicateur, et sa présence adoucissait les plus cruelles amertumes : tous la demandaient avec empressement et recevaient avec calme l'annonce du grand et décisif voyage.

Maria veillait surtout à ce que les secours spirituels arrivassent à temps. Elle fit si bien, que, grâce à son zèle actif et éclairé, grâce sans doute aussi à ce secret désir du cœur, toujours exaucé d'en haut quand il demande le bien des âmes, elle atteignit au résultat vainement tenté partout ailleurs, à raison des vomissements qui accompagnaient ce terrible mal : tous ses moribonds, un seul excepté, reçurent avec l'Extrême-Onction le saint Viatique, suprême consolation des mourants.

Elle fut admirablement secondée, dans la tâche difficile qu'elle s'était imposée, par le médecin distingué dont nous avons eu déjà l'occasion de parler : Monsieur de Kergaradec. Depuis deux ans, il avait abandonné Paris et l'exercice de son art, pour se retirer à Quimper. Le zèle et la charité de Maria, dans tout l'éclat de sa jeunesse, méprisant pour les pauvres de Jésus-Christ l'attrait du repos, de la fortune, exposant sa santé et sa vie, fut pour lui un exemple qui doubla son dévouement. Tous deux, au reste, inspirés par le même amour, celui de Jésus-Christ et

des âmes rachetées au prix du sang divin, s'admiraient et se soutenaient mutuellement. M. de Kergaradec survécut à son émule de zèle ; on lui a demandé sur Maria des détails qu'il s'est empressé de donner. Après quelques traits qui trouveront place ailleurs, M. de Kergaradec ajoute : « Il est un fait que je ne puis omettre, parce qu'il est de ma compétence spéciale, et que j'en ai une connaissance personnelle. Je veux parler de la conduite admirable de Mademoiselle Maria pendant la terrible épidémie du choléra de 1833.... » Suivent les détails précédents, à peu près extraits de ses notes ; puis il ajoute ce curieux renseignement sur un fait que nous avons entendu citer, mais que nous aimons à tenir de celui-là même à qui seul il appartient d'en rendre témoignage. « Conformément à l'esprit d'ordre qui accompagnait toutes ses actions, et l'ardent désir qu'elle avait de se rendre utile à ceux qui souffrent, partout où ils peuvent se rencontrer, Mademoiselle Maria avait voulu se rendre compte des particularités de l'épidémie de Ploujean. A cet effet, elle avait ouvert un registre dans lequel elle consignait très-exactement ses observations de chaque jour. » Ce registre recevait dans ses colonnes les détails concernant l'âge, le sexe, la profession, l'état civil des malades, la date de l'invasion de la maladie, ses principaux symptômes, sa marche, sa durée, sa terminaison... Une dernière colonne était consacrée aux remarques particulières et à de courtes réflexions sur les effets des remèdes.

« A la fin de l'épidémie de Quimper, lorsque mon concours eut cessé d'être utile, je vins à Morlaix dans l'intention d'offrir mes services à mon cher pays natal. Mon zèle n'ayant pu trouver à s'y employer, je me rendis à Kéranroux, où je reçus l'aimable hospitalité que j'étais habitué à y rencontrer. Mademoiselle Maria voulut bien me permettre de l'accompagner dans sa visite des malades à domicile, encore assez nombreux. Elle me montra ensuite son hôpital de Kerduël, que je trouvai dans les meilleures conditions possibles. Mais, lorsqu'elle me présenta son registre, je restai comme stupéfait de la parfaite intelligence qui avait présidé à la rédaction, et aussi de l'exactitude avec laquelle, au milieu de ses occupations si nombreuses, elle en avait rempli les divisions. J'avais peine à comprendre qu'une aussi jeune per-

sonne, étrangère aux études médicales, eût pu concevoir un plan si bien ordonné, et le mettre en œuvre d'une manière si judicieuse. Comme j'avais exprimé le désir de prendre une connaissance plus approfondie de ce remarquable travail, Mademoiselle Maria me l'offrit aussitôt, avec une admirable simplicité, m'autorisant à en disposer comme je l'entendrais. Mais M. de la Fruglaye, jaloux, à bon droit, de conserver dans les archives de sa famille un si précieux souvenir des grands services rendus par sa fille, en ces graves conjonctures, à la paroisse de Ploujean, s'opposa à la remise du manuscrit. Il me permit seulement d'en prendre une copie, ce que je fis avec le plus grand empressement.

» A quelque temps de là, j'eus occasion d'entretenir la Société de médecine de Paris, dont j'étais membre, des épidémies que j'avais observées en Bretagne. J'en profitai pour communiquer à mes collègues la copie dont j'étais possesseur ; j'en exposai le plan, j'en lus plusieurs fragments ; mais je tus avec intention le nom de son auteur. Ma lecture fut écoutée avec beaucoup d'intérêt, et l'assemblée se trouva unanime pour attribuer ce travail à un médecin judicieux et observateur. — Eh bien ! Messieurs, dis-je alors, le document que je viens de vous faire connaître, et auquel vous avez accordé des éloges mérités, est l'œuvre d'une très-jeune personne qui l'a conçu, rédigé et mis en pratique, sans l'assistance d'aucun médecin. — Là-dessus, j'entrai dans les détails de la belle conduite tenue dans cette circonstance par Mademoiselle de la Fruglaye. Elle avait alors vingt-quatre ans. »

Ce mémoire, dont nous n'avons cité plus haut que la partie morale, et en quelque sorte historique, suit la maladie dans toutes ses périodes, jusque dans la convalescence, et indique la marche à suivre, les circonstances si diverses du mal ; puis il exprime cette modeste et prudente protestation :

« Je serais bien malheureuse d'avoir écrit ces pages, si elles pouvaient avoir pour résultat d'inspirer à quelques personnes étrangères à la pratique de la médecine d'agir par elles-mêmes dans le traitement du choléra, quand il serait possible d'appeler un médecin. Ce serait assumer une responsabilité d'autant plus coupable, qu'il me semble avoir exprimé avec insistance la con-

viction de mon expérience, savoir : qu'en certains moments critiques de la maladie, appliquer à une période un remède de la période précédente même, peut être une erreur fatale.

» Puissions-nous éviter la cruelle position où nous nous sommes trouvés en présence de cette affreuse maladie, de ne pouvoir recourir aux conseils d'aucun médecin ! En cette absence des secours désirables, la charité ne pouvait rester inactive ; elle devait compter sur des grâces d'*état* et de circonstances. Elles ne firent pas faute. Mais ce serait présomption d'y prétendre sans une *nécessité pareille*. Toutefois, dans le cas où elle reparaitrait, je croirais utile de recourir au souvenir du passé, afin d'éviter des hésitations dangereuses. Si le choléra présente des phénomènes médicaux capables d'étonner les médecins les plus habiles, combien doivent-ils *dérouter* la pratique *routinière* de notre médecin charitable des pauvres ! Les résultats démontrèrent souvent le péril d'appliquer au traitement de ce terrible mal celui qui eût semblé rationnel, en tout autre temps, d'après les symptômes qui s'y produisaient. De plus, la spontanéité fréquente des *cas les plus graves* rend utile de connaître les meilleurs moyens à employer, et ce qu'on doit éviter dans l'attente d'un médecin. Tel est mon but. Puisse-t-il être béni de Celui dont la puissance et la justice apparaissaient si grandes, lorsque sa main, appesantie sur notre faiblesse, nous faisait reconnaître notre néant et dire avec conviction : « Si le Seigneur nous châtie, c'est que nous avons refusé ses bénédictions, en détournant nos cœurs de sa loi dans la prospérité. »

C'était bien le désir de soulager les malades sans aucun retour quelconque de vaine gloire qui avait inspiré à Maria cet écrit, nous le savions ; mais si l'on en veut une preuve, on la trouvera dans ce passage d'une de ses lettres, adressée à M. C^{***}, l'un de ses amis : « Vous avez lu, n'est-ce pas, dans l'*Univers*, l'excellente instruction de l'Académie de médecine sur les précautions à prendre pour le choléra ? Cela vaut bien mieux que les renseignements réunis par moi ; si vous ne l'avez pas lu, je vous l'enverrai. »

Rappelons que, pour récompenser le dévouement de toute la famille de la Fruglaye, alors réunie à Kéranroux, Dieu permit

que nul de ses membres ne fût atteint du mal qui promenait ses ravages autour de leur habitation, comme il en préserva aussi avec eux presque toutes les personnes qui étaient venues au secours des cholériques.

Au reste, Maria avait la confiance qu'il en serait ainsi; et le peuple pensait de même. « Nos amis de ce pays-ci, écrivait-elle de Kerduël, sont bien, et toutes nos bonnes gens, dans une foi aussi ferme que celle de leur *Credo*, que saint Roch défendra l'entrée du choléra à toutes nos paroisses de ce côté-ci. » Ce qui eut lieu en effet; les domestiques eux-mêmes participèrent à cette préservation providentielle. Tout à fait à la fin de l'épidémie seulement, deux pauvres filles, sans parents et sans asile, furent transportées dans la chambre qui avait été disposée pour recevoir les gens de la maison en cas de maladie. L'une d'elles, pauvre orpheline des environs de Lannion, qui la première s'était fait inscrire pour soigner les cholériques à Ploujean, fut gravement atteinte, et guérit cependant, grâce aux soins dont elle fut l'objet. L'autre, bonne fille, qu'on avait tirée de l'étable, où elle gisait abandonnée, pour l'amener à Kéranroux, expira entre les bras de Madame de Champagny et de Maria dans des transports de joie indicibles au doux penser d'*aller en Paradis*. En couronnant par cette bonne œuvre les secours de toutes sortes prodigués autour d'eux, les habitants de Kéranroux désiraient témoigner leur reconnaissance à Dieu qui les avait épargnés, et sans doute cette âme envolée pour *aller en Paradis*, comme elle l'espérait si bien, porta, avec l'expression de leur reconnaissance, celle de sa propre gratitude et envers Dieu et envers ses images sur la terre, attirant ainsi sur cette famille privilégiée bénédictions sur bénédictions.

Le mémoire dont a parlé M. de Kergaradec était terminé par cette édifiante paraphrase du *Pater*; elle trouvera tout naturellement place ici, comme la révélation de l'entretien secret de Maria avec Dieu, tandis qu'elle courait, si active, au secours des pauvres malades pendant le choléra.

« En aucun temps peut-être, je n'ai si bien apprécié la plus excellente des prières, que pendant ces jours de triste mémoire, où les livres et les dé-

votions ordinaires n'instruisaient pas tant que le grand spectacle de la souffrance et de la mort.

» *Le Pater* valait mieux pour ranimer les forces et la confiance que tous les raisonnements et préservatifs possibles. La foi, l'espérance et la charité étaient les meilleurs de tous les remèdes. *Notre Père*, ce Père céleste et tout-puissant, pouvait-il frapper ses enfants sans un désir de leur plus grand bien ?

» *Qui êtes aux cieux*. Ce n'est point aux exigences du bien-être d'un lieu de passage que se bornent pour nous les vues de notre Père céleste ; *il est au ciel* ; et c'est au ciel qu'il veut nous mener par la conduite de sa Providence, en ce qui touche les événements de ce monde.

» *Qu'il arrive, ce règne si désiré*, qu'il soumette à votre empire souverainement bon nos esprits et nos cœurs. Pour nous donner la force d'y parvenir, *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, le pain de la foi, de la grâce, de la communion ; la vie, la santé, tous les biens enfin que vous seul pouvez nous assurer : la conservation d'ici à *demain*, que tant de personnes ne verront peut-être pas.

» *Que votre volonté soit faite !* C'est là surtout le mot par excellence de l'acceptation de tous les sacrifices et de tous les genres de dévouement que pourraient exiger les circonstances de chaque jour.

» Ainsi, chaque demande de l'Oraison dominicale offrait un sens plein d'onction et de pieuse efficacité dans les anxieuses sollicitudes du choléra.

» On *pardonnait* facilement devant l'idée que, dans peu d'heures, on pouvait être soi-même devant le souverain Juge, implorant son pardon.

» Les *tentations* perdaient leurs séductions en présence de l'incertitude de la vie ; enfin, la *crainte du mal* portait au bien, et les tristesses de ces temps d'épreuves inclinaient vers Dieu les âmes de foi et de bonne volonté.

» *Qu'il soit ainsi, Seigneur !* si nos infidélités rappellent encore sur nous le fléau de votre colère. Nous croyons ; *augmentez notre foi* ; et, soit que votre volonté nous fasse *alors souffrir ou agir*, nous croirons avec confiance que tout en ce monde est pour le bien des élus : le temps des calamités doit être celui du dévouement.

» Comme une lampe ardente et brillante, le dévouement est plus utile à mesure qu'il agit en dehors de soi ; mais il faut de l'huile à la mèche pour brûler ; ainsi, pour alimenter l'action extérieure de la charité et soutenir la persévérance, l'âme a besoin de la nourriture céleste ; il faut qu'elle répare ses forces au puits des eaux vives.

» *Si vous connaissiez le don de Dieu*, pauvres affligés, dont la vie

s'écoule en de laborieuses fatigues, sans consolation pour ce monde, sans espoir pour l'éternité, puisque Dieu n'est pour vous ni le principe ni la fin du dévouement!

» *Quand la charité de Jésus-Christ nous presse* dans l'exercice du dévouement à nos frères, la prière doit être courte, mais fréquente, et le recueillement change en oratoire le chemin conduisant au lit du malade et à la chaumière où il souffre. »



CHAPITRE VII.

ŒUVRES DIVERSES.

Confréries de l'Adoration perpétuelle, du Sacré-Cœur, de l'Amour de Dieu. — Les Dames de la Retraite à Lannion. — Maison de refuge à Morlaix. — Les Frères de l'instruction chrétienne de l'abbé Jean de la Mennais. — Les Religieuses hospitalières de la Miséricorde de Jésus. — L'Oratoire du Cœur. — La vie du Père Maunoir. — Bibliothèques charitables.

La charité chez Maria avait un caractère d'universalité qui la faisait entrer dans l'esprit de toutes les réunions pieuses, et qui la pressait de coopérer à tous les genres de bonnes œuvres. Son cœur, son esprit, ses forces physiques même, ne semblaient jamais accablés sous la multiplicité des rapports et des entreprises. C'est que chez elle, d'une part, l'action du moment était l'unique affaire ; et que, de l'autre, tous les motifs de perfection venaient converger vers cet unique mobile de sa vie : la plus grande gloire, le plus pur amour de Dieu, par le service du prochain. Aussi M^{me} de Champagny, sa sœur, n'hésite-t-elle pas à lui rendre ce témoignage remarquable : « Je crois pouvoir dire que Maria ne fut étrangère à aucune des bonnes œuvres qui se firent dans les diocèses de Saint-Brieuc et de Quimper, depuis l'époque où elle entra en possession de sa fortune, 1829, jusqu'à la mort de mon père, 1849, moment où elle quitta tout absolument pour suivre plus parfaitement les traces de Jésus pauvre et dénué des biens de ce monde. »

La charité qui soulage le corps est bien mieux comprise, a plus d'approbateurs que celle qui relève l'âme en l'approchant

de Dieu. C'est ce que Maria comprenait admirablement ; aussi son intérêt, ses sollicitudes allaient-elles à l'âme d'abord, quelque chose qu'on pût dire autour d'elle. Elle ne rendait compte à personne de la hauteur et de la pureté de ses vues en agissant de la sorte ; mais son âme trouvait appui et consolation à s'exhaler en la présence de Dieu. On ne lira pas sans intérêt cette page si pieuse ainsi tracée dans son journal, écrit remarquable dont nous aurons à parler plus loin.

« L'exemple de Magdeleine me montre assez combien je dois braver le jugement du monde pour vous témoigner mon amour, ma reconnaissance, Seigneur.... En exaltant sa pieuse action, vous m'apprenez à conserver pour votre personne sacrée, l'effusion d'une partie de mes aumônes. Les hommes peuvent murmurer et dire : — Pourquoi ne pas en assister les pauvres ? Pourquoi ? — Hélas ! les misères corporelles attirent toujours l'attention ; mais combien négligent la personne même du Sauveur ! Quel délaissement dans les églises ! quel dénuement dans les objets nécessaires à son culte ! quelle négligence à vous procurer des adorateurs, ô mon Jésus ! et à pourvoir aux besoins de vos tabernacles, surtout de ceux qui sont dédiés à votre sacré Cœur et à votre divine Mère ! Telles sont les œuvres vraiment dignes de captiver mes soins. Non-seulement, Seigneur, vous reposez sur nos autels, mais vous habitez encore dans les cœurs de vos fidèles ; votre image y est encore brillante et pure dans ceux des jeunes enfants, et je comprends que, suivant l'esprit de ma vocation, je dois contribuer à l'y conserver en répandant sur eux le bienfait de l'éducation chrétienne. Après m'avoir appelée à cette mission sainte, vous-même empêchez que j'y consacre ma personne ; du moins, vous demandez à cet effet une partie de mes biens. Il est trop juste, Seigneur, que, en fidèle dispensatrice, je les emploie suivant votre bon plaisir. Que le monde en murmure, qu'il fasse, par une fausse compassion, valoir les titres des souffrances corporelles à mes aumônes, mettez-moi en garde contre mon pauvre cœur pour subvenir au mal que je vois, afin de ne pas faire défaut aux nécessités spirituelles que je ne vois pas. Mon Dieu, si vous louez l'action de Magdeleine afin de lui procurer des imitateurs, vous ajoutez aussitôt qu'elle a fait cela pour *prévenir votre sépulture* ; ainsi, en consolant vos amis, vous ne leur laissez pas perdre votre croix de vue. Magdeleine ne défaillira point à l'amour ; elle vous suivra jusqu'au Calvaire, parce que *vous lui avez beaucoup remis et qu'elle a beaucoup aimé.* »

Donc, notre chère Maria suivit l'exemple de Magdeleine, en mettant comme elle au service de Notre-Seigneur et des âmes

une partie de cette fortune dont elle ne se regardait depuis longtemps que comme la dépositaire, et dont les pauvres recueillaient aussi déjà, nous l'avons vu, une large part. Nous ne saurions entrer dans le détail de toutes ses œuvres de miséricorde spirituelle, bien connues dans le pays; mais nous essaierons de dire ce qui pourra intéresser. Par ses soins, la confrérie du *Sacré-Cœur* fut érigée en bien des endroits; et à Ploujean, pour prêcher d'exemple, elle voulut, avec sa pieuse famille, être placée en tête du registre, et diriger elle-même les réunions.

Quand s'introduisit en France la dévotion de l'*Adoration perpétuelle*, jusque-là permise seulement, Rome exceptée, à quelques familles religieuses, Maria en fut l'ardente zélatrice, et obtint de Monseigneur de Poulpiquet son érection dans le diocèse de Quimper. C'était pour elle comme le complément nécessaire de la dévotion au sacré Cœur, et l'accomplissement de l'un de ses buts essentiels : *La réparation des outrages reçus par Notre-Seigneur dans le saint Sacrement*. L'autre but : *Rendre amour pour amour au Dieu qui nous a aimés jusqu'à s'épuiser et se consumer*, lui semblait atteint par l'association dévouée à l'augmentation de l'*amour de Dieu*, et elle eût bien voulu l'établir aussi; mais Monseigneur Graverand, tout en approuvant la pensée et le zèle qui avaient inspiré Maria, ne crut pas devoir seconder ses désirs. C'en fut assez pour qu'elle s'arrêtât aussitôt avec la simplicité d'un enfant; car rien ne pouvait ébranler son respect filial pour l'autorité spirituelle. La foi lui avait appris à voir en son évêque non-seulement le Souverain Pontife, mais Jésus-Christ même. Aussi, malgré le zèle ardent qui la consumait, jamais elle n'entreprit aucune œuvre sans consulter son évêque, ou de vive voix ou par écrit. — « La grâce est attachée à cette approbation, l'autorité seule est bénie de Dieu, » — disait-elle. Cette manière d'agir lui conciliait naturellement la confiance de Monseigneur l'évêque de Quimper; et elle la méritait bien, on peut le dire, n'agissant jamais que sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, avec une grande droiture, sans s'appuyer trop sur le savoir ou sur l'habileté humaine.

Tout ce qui avait un but religieux obtenait le concours de

Maria. Elle s'occupa avec zèle du rétablissement des Ursulines de Lannion. Un intérêt de famille se rattachait à cette œuvre. C'était un de ses grands-oncles, l'abbé Hingant de Kérisac, qui, au dix-septième siècle, avait doté la ville de ce précieux établissement, supprimé par la révolution. A son grand regret, Maria ne put réussir à se procurer des Ursulines ; mais elle ne voulait pas renoncer au but qu'elle s'était proposé, et les dames de la Retraite furent appelées, à la condition de perpétuer les deux œuvres que la fondatrice croyait d'une importance décisive pour le bien : l'éducation chrétienne des jeunes personnes et les retraites tant générales que particulières. Maria fit don à ce nouvel établissement d'une charmante ferme qu'elle possédait, et des terrains environnants, près de Lannion, dans un site délicieux sur le bord de la rivière.

La maison de *Refuge* établie à Morlaix ne lui fut pas non plus étrangère, ainsi que l'atteste la Supérieure, personne d'un grand mérite, et dont les hautes vertus avaient mérité l'attachement singulier de Maria. — « Mademoiselle de la Fruglaye fut consultée à l'époque de notre établissement, comme elle l'était dans toutes les œuvres de zèle. » — Non contente d'appuyer le projet, elle voulut payer de sa personne, de son influence et de ses dons. Elle avait offert le linge de table, la literie nécessaire aux personnes qui se dévouaient à cette difficile tâche ; elle promit à l'œuvre une rente de quatre cents francs pendant sa vie, et obtint de son père une rente annuelle de cent cinquante kilogrammes de froment. Elle quëta elle-même pour l'œuvre, au moment de la bénédiction de la maison et de la pose de la première pierre de la chapelle. Plusieurs fois elle voulut visiter l'établissement, et toujours elle trouva dans son cœur et dans sa foi les paroles les mieux appropriées à la situation de ces pauvres enfants, si heureuses de la voir au milieu d'elles.

L'âme si éminemment catholique de Maria aimait d'un amour de prédilection cette œuvre à la fois simple et sublime de la *Propagation de la foi*, l'une des gloires les plus solides de la France. Contribuer au salut des âmes d'un bout du monde à l'autre, tirer des ténèbres et de l'ombre de la mort où elles demeuraient tristement assises, tant de nations rachetées au prix du sang d'un

Dieu, semblait à Maria un devoir aussi bien qu'un bonheur; et non contente des centaines de cotisations qu'elle savait réunir, elle fit une petite fondation pour le soutien de cette œuvre admirable, qu'elle regardait à bon droit comme l'acte d'amour de Dieu, le plus intelligent, comme l'aumône la plus indispensable, et qui lui semblait être le vrai rempart de la foi en France. Et en effet, comment le Dieu tout bon, qui jamais ne se laisse vaincre en générosité, laisserait-il enlever à notre pays ce don par excellence, le don de la foi, qu'elle est si ingénieuse à prodiguer aux autres au prix des sueurs, des travaux, du sang de ses missionnaires? Aussi, avec quel empressement Maria lisait-elle cette histoire contemporaine de l'Église, dont les lettres de la Propagation de la Foi nous apportent de deux en deux mois quelques feuilles d'un intérêt si vif pour qui se sent vraiment enfant de l'Église! Et comme elle engageait les autres à se donner le plaisir d'apprendre les merveilles que Dieu daigne opérer de nos jours, comme aux jours du christianisme naissant, en faveur des apôtres de Jésus-Christ et des âmes amenées par leurs soins au bercail du divin Pasteur! Comme elle stimulait le zèle de ses amis, afin d'augmenter le nombre des souscripteurs, les encourageant dans leurs succès! « Merci, au nom de Dieu et des pauvres infidèles, du bon renfort pour votre décurie, écrivait-elle à un ami. J'ai inscrit avec grand plaisir ces Messieurs; vous leur prêterez vos *Annales*, et puisque vous m'y autorisez, avant de vous l'envoyer, je ferai lire votre numéro à un ou deux souscripteurs expéditifs en lecture. Ce sera un double mérite de votre part de l'attendre quelques jours, et de procurer ainsi que ces intéressantes nouvelles parviennent plus vite à tous les associés. »

Quand, vers les dernières années de sa vie, par la force des choses et par l'entraînement des occupations, elle se vit au couvent obligée de renoncer à toute lecture en dehors de sa lecture spirituelle, celle de la Propagation de la Foi fut maintenue; et voici comment, sans faire tort à ses emplois, elle sut y satisfaire. Le dernier numéro publié assaisonnait son déjeuner et utilisait les courts instants de ce repas. A cette méthode, elle n'allait pas vite, mais elle arrivait. Cette lecture fournissait quelquefois à sa

conversation ou à sa correspondance d'utiles réflexions ou de salutaires rapprochements. Ainsi écrivait-elle :

« Que ce cahier des *Annales* est touchant ! Si nous pouvions nous rappeler ce que nous faisons ces mêmes jours où les saints martyrs de Corée souffraient si généreusement pour le même Dieu à qui, peut-être ce jour-là, nous ne savions pas faire le sacrifice d'une contrariété, d'un effort puéril sur nous-mêmes, et cela au milieu de l'abondance des secours spirituels, n'ayant qu'à *vouloir* pour nous unir à Jésus-Christ, pour assister au saint sacrifice, et hésitant à surmonter un obstacle souvent imaginaire !... Oh ! servons-nous le même Dieu ?... Avons-nous été rachetés au même prix que ces saints et véritables chrétiens, pour qui ce n'est pas trop de donner sang pour sang à Jésus-Christ, afin de sauver leurs âmes ? »

Le zèle de Maria pour les infidèles ne lui faisait pas oublier ces fidèles qui n'ont guère de chrétien que le nom, et qui, nés au sein de la lumière, vont chaque jour de ténèbres en ténèbres. Sa charité s'étendait à toutes les misères et à tous les misérables. On sait combien ces excellents paysans bretons, si irréprochables sur tant d'autres points, sont cependant adonnés au vice de l'ivrognerie. C'était une des tristesses du cœur de Maria. Elle eût tenté l'impossible pour leur aider à sortir de cette funeste habitude. Elle écrivait :

« La Société de tempérance ne s'établira-t-elle donc pas en Bretagne pour soustraire nos pauvres gens de la campagne aux tentations du cabaret ? Notre brave converti de Ploujean est retombé dans ses malheureuses habitudes. J'ai chargé ma bonne F*** de le bien gronder de ma part, et de lui dire que je l'engage à retourner vers vous à la première retraite ; que je me faisais garant de la charité de ces dames pour le recevoir gratuitement, pourvu qu'il promit bon propos et ferme volonté de ne plus retomber à l'avenir. Vraiment cela fait grande pitié ! Pendant sept ans, il s'était confessé tous les premiers dimanches du mois, avait gardé l'abstinence totale de toute boisson avec une fidélité mise à bien des épreuves ; le bien-être, le bonheur étaient revenus dans sa famille, et voilà bientôt un an que tout a changé par sa triste rechute.... »

Les criminels eux-mêmes, atteints par la justice humaine, excitaient la compassion de notre charitable Maria ; tout son désir était que leur âme trouvât au moins son salut dans la juste sentence qui abrégait pour eux la vie du temps. Un mot d'un

de ses directeurs peut faire juger de sa sollicitude pour ces grands coupables : — « Aussitôt votre lettre reçue, je me suis informé du condamné à mort ; il était en bonne voie de confession générale. Vous voyez que vos prières n'ont pas été sans fruit : continuez ; il faut qu'après Dieu, et lui et sa victime vous doivent l'entrée du ciel. »

Une œuvre plus douce et plus féconde en fruits de salut attirait entre toutes l'âme de Maria : celle qui préparait l'avenir en s'emparant de l'enfance. On ne saurait dire les soins qu'elles se donna pour l'éducation de la jeunesse en Bretagne. Non-seulement elle favorisa, soutint et dota les maisons religieuses qui se livraient à cette œuvre de régénération par excellence, mais à chaque nouvelle tentative du gouvernement de 1830 pour entraver l'éducation religieuse, elle déploya toutes ses ressources auprès des personnes assez influentes pour conjurer le mal. On a trouvé un remarquable mémoire de sa main, composé à l'époque où s'agita si vivement la *question de la liberté d'enseignement*, question vitale à laquelle nul ne pouvait, à son avis, rester indifférent, pour peu qu'il y eût en son cœur une étincelle d'amour de Dieu et du pays. Aussi l'une des œuvres qui lui tint le plus à cœur, parce qu'elle en prévoyait les immenses résultats, ce fut celle des écoles des Frères de l'instruction chrétienne fondée par M. l'abbé Jean-Marie, frère du trop célèbre abbé Félicité de la Mennais. Ce fut en 1833 que Maria, secondée de M. le comte de la Fruglaye, parvint après mille peines à établir à Ploujean la première école de ces bons Frères, dont les institutions couvrent aujourd'hui la Bretagne, et lui conservent le don précieux de la foi, amoindri ou disparu autour d'elle. Pour réussir dans cette œuvre, il fallut lutter contre l'administration, très-peu favorable alors à tout ce qui était œuvre religieuse en général ; et contre les autorités de Ploujean, qui étaient à cette époque, et de parti pris, très-opposées à tout ce que voulait exécuter M. le comte de la Fruglaye.

Cependant la vertu de Maria l'emporta sur les préventions les plus enracinées. On eût tout refusé de son père, même les établissements les plus avantageux au pays ; d'elle, on acceptait tout sans opposition, avouant que ses idées étaient inspirées par

un dévouement au bien public devant lequel devaient tomber toutes les différences d'opinions. Après cette victoire, on n'avait cependant encore surmonté que les moindres obstacles. Monseigneur de Poulpiquet, évêque de Quimper, justement effrayé du scandale tout récent donné par le fameux écrit de l'abbé Félicité, *Les paroles d'un croyant*, et pensant que les deux frères, en effet très-unis de cœur, devaient professer mêmes principes, n'entendait nullement ouvrir son diocèse aux erreurs nouvelles, en l'ouvrant à la congrégation dont l'abbé Jean-Marie était le fondateur et le supérieur général. Pour vaincre les appréhensions si naturelles du saint Évêque, il ne fallut rien moins que l'amitié de plus de quarante ans qui le liait à M. le comte de la Fruglaye, et la confiance que lui inspirait le zèle aussi éclairé qu'ardent de sa fille. A toutes ses craintes, notre jeune apôtre avait une réponse : — « Les bons instituteurs de l'enfance laissent à d'autres les questions sociales, ou d'une théologie relevée, pour ne s'occuper que des préceptes sûrs et simples, indispensables à l'accomplissement de leurs devoirs. »

Bien loin que l'abbé Jean approuvât son malheureux frère, Maria savait et affirmait qu'il avait fait l'impossible pour lui ouvrir les yeux, et que la continuelle douleur de son cœur était l'aveuglement et l'obstination de cet esprit si éminent mais si orgueilleux, si entêté et si bizarre (1). Maria avait voué au modeste et saint fondateur des Écoles chrétiennes en Bretagne la plus respectueuse vénération. Elle resta liée jusqu'à la fin avec lui. Elle

(1) Pour juger des rapports et des contrastes qui unissaient et qui séparaient à la fois Jean-Marie et Félicité de la Mennais, il suffit de lire les lettres des deux frères adressées à Monseigneur Bruté, leur ami, d'abord professeur au grand-séminaire de Rennes, puis missionnaire aux États-Unis, et en dernier lieu évêque de Vincennes, dans l'État d'Indiana. « Écrites de 1806 à 1814, ces lettres étaient les premiers jets de deux puissantes veines, les premières confidences de deux âmes parfaitement douées, et qui alors vibraient à l'unisson. La diversité même des génies et des caractères devait en faire mieux ressortir les points saillants, et l'on ne pouvait qu'être heureux d'entendre, à côté de l'ardente voix de Tertullien, l'accent plus doux de saint François de Sales. » (Eugène de la Gournerie, *Introd. aux Lettres.*)

Ajoutons ici les détails que nous avons lus avec tant d'intérêt dans les papiers de Maria, sur le début de l'abbé Jean-Marie dans la vie et dans la carrière reli-

ne fut point mêlée sans doute aux nombreuses fondations de ce nouvel institut ; mais toutes les fois que l'abbé Jean-Marie eut besoin d'être secondé, il la trouva toujours disposée à lui prêter

gieuse. Cet intéressant récit tombe de sa plume sans apprêt, sans dessein, sur des feuilles détachées ; il est intitulé :

QUELQUES DÉTAILS RECUEILLIS DANS LES CONVERSATIONS DU CHER ET RESPECTABLE
ABBÉ JEAN-MARIE DE LA MENNAIS.

Elle entre en matière, sans autre préambule, par un épisode charmant de cette vie dont elle n'a pas raconté les premières années ; mais l'âme énergique, tendre et dévouée de l'abbé Jean ne commença-t-elle pas en effet à vivre de la vraie vie, à partir de cette grande heure de sa confirmation, racontée par Maria, et quand cet enfant de neuf ans s'agenouilla si ému et si résolu à la fois aux pieds de son évêque fuyant la persécution ?

« Un soir, écrit Maria, M. Courtois de Pressigny arrive à la campagne chez M. Robert de la Mennais. Il lui avait fallu quitter Saint-Malo à l'improviste (1790) ; l'action du premier pasteur sur son diocèse y aurait été trop facilement paralysée par la difficulté des communications extérieures. Mais à peine son départ est-il connu, que la police est sur ses traces ; il lui faut donc quitter la France, et il pense que de Jersey l'évêque pourra, grâce à des correspondants courageux et fidèles, garder son troupeau dans la pureté de la foi. C'est M. Robert de la Mennais qui organise le départ nocturne de son évêque ; une barque l'attendra sur le rivage au point du jour.

» Avant de quitter son diocèse, Monseigneur de Pressigny témoigna à Madame de la Mennais le désir de célébrer la sainte messe. — Qui la répondra ? dit-on. — Moi, moi, s'écrie Jean-Marie, resté silencieux dans un coin de la chambre pendant cette soirée de graves préoccupations. La mère avait oublié de l'envoyer coucher. Il avait à peine neuf ans. — Tu sais donc bien servir la messe, mon enfant ? dit avec bonté Monseigneur de Pressigny. — Oui, Monseigneur. — Et ton catéchisme, le sais-tu bien aussi ? — Oui, Monseigneur, je le sais bien tout entier, à livre ouvert. — Voyons, dit le bon évêque. L'examen fut satisfaisant ; et les yeux du pieux pasteur se fixaient avec attendrissement sur ce jeune enfant en qui semblait se personnifier toute la génération que les malheurs de la France menaçaient dans sa foi. — « Ecoute, mon petit Jean, je vais partir, je ne sais quand je reviendrai ni quand je pourrai te confirmer. Puisque tu sais si bien ton catéchisme, prie bien le bon Dieu, et je te confirmerai demain matin avant ma messe. Ta foi, cher enfant, sera peut-être mise à de rudes épreuves ; du moins tu auras la grâce du Saint-Esprit et le caractère du parfait chrétien pour la soutenir. »

» Le lendemain, en effet, Jean-Marie avait reçu en un même jour, avec le pardon de ses fautes, le pain qui donne la vie et l'onction des forts. En ce temps-là, il fallait se hâter. La suite montra que l'évêque était inspiré ; et les effets de ces grands sacrements reçus dans une âme pure ne se firent pas attendre. Monseigneur de Pressigny avait célébré la sainte messe, confirmé Jean-Marie, selon sa promesse,

son concours. Ils combattirent résolûment ensemble pendant plusieurs années pour fonder et pour soutenir une école de Frères dans la paroisse de Ploujean. Ni les chicanes, ni les oppo-

et faisait en hâte son dernier repas avant l'exil. Madame de la Mennais s'aperçoit que son fils est absent ; elle ne veut pas qu'il soit privé de la dernière bénédiction de son évêque. Elle l'envoie chercher, elle l'appelle. Jean-Marie se fait un peu attendre ; puis il arrive dans l'équipage ordinaire de nos pèlerins bretons, ayant sur l'épaule un bâton, au bout duquel pend un paquet formé des vêtements les plus nécessaires et de ses livres. « Où vas-tu donc comme cela, mon fils ? — Je vais avec Monseigneur. — Mon enfant, il ne faut pas tant de monde pour conduire Monseigneur ; on ferait trop de bruit, et les patriotes le prendraient. — Ce n'est pas pour le conduire que je pars, c'est pour rester avec lui ; Monseigneur va chez les protestants, il ne trouvera personne pour lui répondre la messe, je vais pour la servir. » — Les larmes de Monseigneur de Pressigny précédèrent sa réponse : — « Mon cher Jean-Marie, je te remercie ; mais vois-tu, je ne sais quand je reviendrai, je ferai peut-être naufrage, je te remercie, je ne t'emmènerai pas. » — Alors ce fut le tour de Jean-Marie de pleurer. — « Est-ce que j'aurais peur avec vous ? Ne suis-je pas confirmé ? J'ai promis de confesser la foi de Jésus-Christ, même au péril de ma vie. J'irai avec vous, vous m'apprendrez le latin, vous me ferez prêtre, et je ne vous quitterai jamais. — Mon enfant, je te remercie encore ; mais il faut rester près de tes parents. — Mais, Monseigneur, j'ai lu pourtant que saint Laurent disait à saint Sixte : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? » Pontife saint, où allez-vous sans votre diacre ? Vous n'avez pas l'habitude d'offrir le sacrifice sans un répondant. » Et moi, pourquoi ne serais-je pas votre enfant de chœur ? Vous me ferez votre diacre plus tard. » L'évêque ouvrit ses bras au généreux enfant, et le tint longtemps embrassé pour maîtriser leur émotion mutuelle. Puis enfin, d'une voix grave et presque prophétique, le vénérable vieillard lui dit : — « Mon enfant, je te promets de te demander de préférence à tout autre, si j'ai besoin de quelqu'un à Jersey. En attendant, apprends bien le latin, applique-toi bien à toutes tes études, et quand je reviendrai, je te ferai prêtre. »

» Le jour allait paraître. Monseigneur de Pressigny partit.... Jean-Marie se mit à l'étude avec une ardeur égale à son zèle pour la religion. Rappelés à Saint-Malo, ses parents furent bientôt mis en arrestation. Alors Jean-Marie s'entendait avec Amélie Sauvage, sa jeune amie, l'aînée comme lui de plusieurs petits frères, pour faire la correspondance des prêtres cachés avec les fidèles catholiques de Saint-Malo. Amélie avait quatorze ans, leur précoce prudence gardait les secrets, leur zèle aplanissait les difficultés. Jean-Marie était l'enfant de chœur de tous les ecclésiastiques déguisés. Dans cette pieuse mission, il rencontra pour guide l'abbé Viel, ce saint prêtre qui, venu du fond de la Picardie pour prendre la route de l'exil, resta en Bretagne, où il devint le centre et l'âme de toutes les bonnes œuvres. Jean-Marie eut bientôt lui-même pour disciples quelques jeunes gens dignes de lui par la foi et par la modestie. Il cultiva leur instruction par tous les moyens possibles

sitions du maire, du sous-préfet, et même du tribunal de Morlaix, ne purent lasser leur constance. Le pauvre Frère placé à la tête de l'école de Ploujean fut cité devant le tribunal; mais ni

à cette époque désastreuse, et il leur enseignait la théologie sous la direction de M. Viel, afin qu'ils fussent disposés à la prêtrise quand ils trouveraient un évêque fidèle pour les ordonner. Toujours Jean-Marie de la Mennais prévit les besoins de l'Eglise pour le lendemain, et se préparait de telle sorte qu'il pût être prêt à l'heure utile.

» Si perspicace que soit la prudence, il est des temps où les événements déjouent toute sagesse; et il faut aux plus expérimentés abandonner leurs saints desirs à la conduite supérieure de la divine Providence, qui cache l'accomplissement de ses desseins les plus miséricordieux sous les ordres des Césars les moins occupés de la seconder. — « Je n'ai jamais avancé les œuvres du bon Dieu que par des cultutes, » disait gaiement l'abbé J. de la Mennais. La première fut celle du *petit séminaire* de Saint-Malo au moment où il devenait un vrai *grand séminaire*, si bien qu'il ne manquait plus que les saints ordres à ces âmes de prêtres et d'apôtres. En effet, sans autre ressource que sa foi et le besoin de courir au secours de l'Eglise, il avait fondé à Saint-Malo un petit séminaire. Huit ans après, l'évêque de Rennes étant obligé de par la loi d'opter entre cet établissement et celui de sa ville épiscopale, l'abbé Jean se contenta de laisser près de son berceau un collège qui devait porter son nom, et s'en alla fonder d'autres œuvres. Bientôt l'âge de M. de la Mennais fait tomber sous le coup de la conscription. Le moyen d'y échapper alors étant s'engouffrer dans Paris, où l'on n'était ni connu ni recherché, Jean-Marie prend parti. Et pendant qu'il se dérobe à la vigilance des patriotes de Bretagne, il emploie son temps en suivant à Paris tous les cours scientifiques qui peuvent lui être utiles pour mettre ses chers confrères de Saint-Malo au courant des progrès de la science humaine, afin de joindre son autorité à celle du saint ministère. Dans ces jours de persécutions violentes et de pacifications alternatives, la piété de Jean-Marie se nourrissait dans la société des confesseurs de la foi, dont l'énergie et la saine doctrine soutenaient l'Eglise de France contre les derniers efforts du schisme. MM. Emery, Duclaux, d'Astros, étaient l'Eglise enseignante de Paris en l'absence du premier pasteur. Jean-Marie écoutait encore, et se nourrissait de cette forte doctrine à toutes les sources pures. Un jour, dans l'église des Missions étrangères, il s'avance pour servir la sainte messe. La voix du prêtre au *Confiteor* émeut en lui d'indéfinissables souvenirs; chaque fois que le *Dominus vobiscum* place sous ses yeux les traits du célébrant, il croit mieux fondé le doute que la dernière bénédiction change en certitude : — « C'est bien mon évêque.... c'est lui!... Et ce » évêque, c'est Monseigneur de Pressigny! » — Jean-Marie le précède à la sacristie, et tombe aux pieds du pontife. — « Ah! Monseigneur, n'est-ce pas, vous êtes bien Monseigneur de Pressigny? — Et vous, qui êtes-vous donc, Monsieur? — Monseigneur, je suis Jean-Marie. » — Les larmes du vénérable abbé disaient encore dans sa vieillesse ce qu'avait été pour lui alors le nouvel embrassement de son évêque. Une douleur se mêla bien vite à cette ineffable joie. Par amour pour

lui, ni Maria n'étaient gens à reculer lorsqu'ils voyaient du bien à faire, et ils continuèrent à soutenir cette école bien plus longtemps qu'on aurait cru possible.

L'Eglise, Monseigneur de Pressigny consentait à quitter son antique siège d'Aleth pour celui de Besançon, afin d'y réparer le mal produit dans la fidèle Comté par l'évêque schismatique Le Coz. — « Après demain, lui dit Monseigneur de Pressigny, je ne serai plus l'évêque de Saint-Malo. Je le suis encore, mon Jean-Marie; je tiendrai ma parole. Si je ne te fais pas prêtre, je puis du moins t'ouvrir la porte du sanctuaire; as-tu fait tes études? » — Jean-Marie rend compte à son évêque, avec la sincérité d'un enfant, de l'emploi de son temps depuis sa *Confirmation*. Des larmes d'actions de grâces coulèrent encore sur lui des yeux de Monseigneur de Pressigny. — « Puisqu'il en est ainsi, et que le temps presse, prépare-toi, Jean-Marie; demain je te fais sous-diacre. » — Et Sa Grandeur tint parole. En quelque sorte rassuré sur l'avenir de son ancien diocèse depuis qu'il lui avait donné un tel apôtre, Monseigneur de Pressigny partit pour réparer à Besançon des ruines bien plus déplorables que celles-là mêmes qui sont causées par la privation des prêtres fidèles, car il fallait lutter dans ce nouveau diocèse et contre l'impiété et contre le schisme réunis.

» Peu de jours après, Jean-Marie se trouvant embarrassé d'une rubrique de son bréviaire, consulte à la sacristie des Missions un prêtre vénérable : — « Vous dites votre bréviaire, Monsieur, à quel titre? — Monsieur, je suis sous-diacre. — Quel est donc l'imbécile qui vous a fait sous-diacre sans que vous sachiez dire votre bréviaire? — Monsieur, c'est la difficulté des temps qui a obligé mon évêque, Monseigneur de Pressigny, à saisir le moment de m'ordonner, comptant sur la charité de mes anciens confrères pour m'enseigner les rubriques. » — Il fallait voir l'expressive physionomie de l'abbé Jean rendre les différentes impressions du respectable bourru, d'abord scandalisé de l'apparente légèreté de l'ordination imprévue, puis s'inclinant devant l'autorité vénérée de Monseigneur de Pressigny.

» Cependant, pour quitter Paris quand on était réfractaire, avoir un passeport était difficile, pour ne pas dire impossible. La Providence le procura à Jean-Marie d'une manière si surprenante, qu'il ne se l'expliqua jamais autrement que par une sorte de miracle. Un samedi, après avoir longtemps récité le chapelet en attendant son tour pour présenter son placet, il lui fut remis un passeport parfaitement en règle, sans qu'il l'eût demandé et sans qu'il ait jamais su par quelle voie il lui était arrivé si à propos. La position civile de M. de la Mennais ainsi régularisée, rien ne lui fit plus obstacle; et il put, à sa grande joie, venir reprendre à Saint-Malo le soin de sa chère pépinière ecclésiastique. C'est de là qu'allaient sortir, pour tous les diocèses de la Bretagne, ces ouvriers apostoliques dont la mémoire vénérée se rattache à cette laborieuse administration des diocèses de France, où tout était en ruines, sauf la foi des peuples et l'admirable dévouement du clergé fidèle, éprouvé par la confession généreuse de la foi : MM. Hay, Gilbert, Bénard, Languy, etc., et tant d'autres noms qui méritent bien d'être conservés dans l'Eglise de Bretagne, pendant

Si Maria avait secondé avec tant de zèle et d'intérêt l'œuvre de l'abbé Jean-Marie, c'est qu'elle regardait l'enseignement chrétien comme l'espoir de la religion dans l'avenir.

cette période de vingt-cinq ans où le zèle fit des prodiges pour le rétablissement de la Religion, comme il avait fait des martyrs pendant les dix années précédentes.

» Jean-Marie de la Mennais fut sans contredit l'un des plus actifs de ces infatigables ouvriers de la vigne du Seigneur. Indépendamment des services importants qu'il rendit à l'Église comme grand-vicaire de Saint-Brieuc, puis comme vicaire général de la grande aumônerie de France, il donna naissance à cette congrégation de l'*Instruction chrétienne*, qui compte aujourd'hui plus de mille frères instruisant en France et surtout en Bretagne soixante-trois mille enfants, sans compter les classes d'adultes et les catéchismes qui opèrent aussi un grand bien dans les colonies. »

L'abbé Jean-Marie eut la douleur de voir mourir son trop célèbre frère avec l'obstination au moins apparente de l'impiété. Depuis sa déplorable chute, M. F. de la Mennais avait rompu tout commerce avec un frère autrefois si tendrement aimé, mais dont la vie était une condamnation de ses écarts. C'était en vain que l'abbé Jean-Marie avait essayé de renouer des rapports qui pouvaient un jour ou l'autre amener des explications salutaires, toujours il avait été repoussé. Il écrivait en 1835 (18 novembre), à Monseigneur de Vincennes : « O mon cher Bruté, priez, priez » donc plus que jamais pour le retour de celui qui nous est si cher!... Je n'ai de » lui aucune nouvelle; pas plus de rapports entre nous, et encore moins, que si » l'un d'eux était au Kamtchatka et l'autre au fond des déserts de l'Afrique. Cela » est dur pourtant!... » Et cela continua jusqu'à la fin. La mort de M. de la Mennais fut le glaive enfoncé dans le cœur du pauvre abbé Jean-Marie, et ce glaive y resta jusqu'au dernier de ses jours. Six ans avant de terminer son martyre, il voulut « revoir la maison qui avait abrité tout ce qu'il aimait le plus au monde après » l'Église (28 juin 1854). Escorté de deux ou trois prêtres, qui savaient de com- » bien d'espérances c'était là le tombeau, il s'en alla ouvrir la chapelle de la » Chesnaie, et dit la messe à cet autel qui, en des jours plus heureux, avait tant » de fois reçu les vœux de son frère et les siens avec la victime sainte. Avant de » quitter la terrasse silencieuse, ses regards se fixèrent sur les fenêtres d'une » chambre dont il semblait attendre encore l'habitant. Les bras tendus vers une » image que lui seul apercevait, il cria de toute sa force : *Féli, Féli* (c'est ainsi » qu'on appelait dans sa famille l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, *Félicité* » de la Mennais), *où es-tu ?*... Et le saint vieillard tomba comme foudroyé sur » la terre.

» Quelques instants après il revenait, en se hâtant, vers ses frères de Ploërmel. » Dieu permit qu'il y portât encore, mais comme les saints portent leur fardeau, » l'inxorable mémoire de sa vie brisée en deux : trente ans d'une gloire qu'il » avait semée sans en vouloir sa part, et trente ans de croissantes angoisses qui » devaient aboutir au cri lugubre que nous avons entendu. Aussi avait-il coutume

Nous l'avons dit, toutes les œuvres de miséricorde trouvaient un écho dans son âme ; mais celles qui l'inclinaient vers la jeunesse emportaient toutes ses sympathies. Aussi son œuvre par *excellence* fut-elle, avec les Frères, celle des Religieuses Hospitalières de la Miséricorde de Jésus. Ces dames, que la révolution

» de répéter souvent : *Faisons du bien, car on a fait beaucoup de mal!...* » (*Panegyrique de l'abbé Jean-Marie*, par M. l'abbé de Léséleuc.)

» Il y avait treize ans que le saint prêtre avait reçu le premier signal du départ par une attaque d'apoplexie chez ses Frères à Guingamp, je crois en 1847, continue Maria. C'était au commencement de sa messe, au *Confiteor*, pendant que le répondant disait le *Misereatur*; il chancelle, et le frère supérieur n'a que le temps de s'élancer pour le recevoir dans ses bras, et l'entendre s'écrier avant de perdre connaissance : *Mon Dieu, voilà Jean!... L'extrême-onction!* »

De ce trait, de ces paroles, comme de toute sa vie, de toute son âme, si bien peinte dans ses lettres à Monseigneur Bruté, évêque de Vincennes, ressort la ravissante simplicité et le filial abandon du saint prêtre entre les mains de Dieu. Il était donc admirablement inspiré, le panégyriste de l'abbé Jean, lorsqu'il terminait sa péroraison par les paroles de Samuel, qu'il mettait dans la bouche du saint prêtre : *Me voici, Seigneur, parce que vous m'avez appelé* (Reg. vi, v, 9). Oui, sa mort fut comme sa vie, un acte d'abandon de tout lui-même entre les bras divins, un hommage rendu au domaine souverain et paternel de Dieu sur ses créatures, sur ses enfants. Pourquoi ne nous serait-il pas permis de l'espérer ? Le Dieu qui fait la volonté de ceux qui le craignent, a bien voulu faire aussi la volonté de ce prêtre qui l'a tant aimé, si courageusement servi ; le Dieu tout-puissant a trouvé dans les trésors infinis de sa miséricorde, dans les voies secrètes du repentir, le moyen de lui accorder cette âme dont le salut lui avait coûté trente années de gémissements, de larmes et de travaux. Tel était, au reste, l'espoir exprimé de cette chère Maria, qui s'était si bien identifiée aux douleurs et aux prières du saint abbé Jean-Marie. Maria avait été en effet, avec Zéphirine, l'une des âmes qui avaient le plus compati à cette douleur des douleurs. Ce que les deux amies multiplièrent de prières et d'expiations pour M. F. de la Mennais, ne saurait se dire. Zéphirine avait vécu dans l'intimité du fameux écrivain, quelque temps lié avec M. le comte de Kergariou. Celui-ci avait en vain signalé à l'auteur lui-même le danger des doctrines exprimées dans le second volume de l'*Essai sur l'indifférence* ; mais déjà enivré de ses idées, du bruit de sa renommée, l'abbé de la Mennais n'écoutait plus d'avis, de quelque part qu'ils vinssent. Et certes, les conseils amis ne lui manquaient pas. La chute de celui qu'on appelait déjà un Père de l'Eglise, devait être donnée en exemple à ceux qui, debout encore, auraient pu tomber aussi ; car, par un bonheur qui double l'espérance de son salut, M. de la Mennais ne fit point école ; et nul des esprits éminents qui se faisaient gloire d'être ses disciples, n'hésita à se séparer de lui quand il se fut séparé de sa Mère, la sainte Eglise, la colonne de la vérité.

de 1830 avait forcées de quitter l'hôpital général de Quimper, s'étaient dispersées dans les maisons de leur ordre, attendant avec impatience le moment auquel il plairait à Dieu de les réunir. Rien ne semblait devoir favoriser leurs désirs, et cependant une de leurs vénérables doyennes, la sœur Rosalie, âgée de soixantedouze ans, relevait l'espoir dans les âmes, disant et redisant : — « Soyez fermes dans votre attente, et croyez-moi ; oui, Dieu fera pour nous des miracles, et je sais une jeune personne toute prête à nous venir en aide. » — On priait donc, et l'on attendait. La Mère Sophie de Coëtgourden pensa que la fondatrice ainsi désignée de Dieu pourrait bien être mademoiselle de la Fruglaye, dont la vertu et les libéralités étaient déjà fort connues en Bretagne. Bien que leurs familles fussent alliées, elles ne se connaissaient nullement. La Mère Sophie se sentit cependant pressée d'aborder tout franchement la question avec Maria, quitte à passer pour une indiscrette et pour un cerveau brûlé ; car la demande était tout ce qu'elle devait paraître : singulière et sans façon. Maria, avec une prudence bien au-dessus de ses vingt-quatre ans, n'accueillit ni ne repoussa d'abord la requête, sans laisser soupçonner combien cette œuvre lui était agréable. Elle se contenta de répondre à madame la Supérieure : « Ma Mère, je souhaite ardemment, pour la plus grande gloire de Dieu, que vous réussissiez dans votre entreprise. Une maison de votre ordre relevée ! Dieu en soit béni ! Aujourd'hui j'ai médité sur les paroles de Notre-Seigneur : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père*. Je me suis sentie certainement disposée à faire la sienne ; mais le tout est de la bien connaître. Priez, ma chère mère, et ayez confiance ; s'il le veut, il tranchera les difficultés. En tout cas, préparez-vous à souffrir toutes les privations qui pourraient être attachées à l'accomplissement de cette divine volonté. »

Tandis qu'elle mettait ainsi à l'épreuve cette communauté dont elle devint bientôt la providence, elle s'occupait activement de son installation dans un lieu qui semblait tout préparé pour la recevoir. Au bord de la rivière de Morlaix, et presque en face de Kéranroux, se trouvait un ancien monastère de Récollets, acquis pendant la Révolution par un prêtre apostat. Faire ren-

trer Notre-Seigneur et sa sainte Mère dans leur domaine si indignement profané, était une pensée qui depuis longtemps occupait l'âme ardente de Maria ; la demande des Sœurs Hospitalières lui avait donc semblé comme une réponse à l'un des plus vifs désirs qu'elle eût encore formés. La difficulté était de décider le malheureux propriétaire à vendre ; car il avait déclaré ne vouloir que ce bien fût jamais *ni à moines ni à nonnes*. Mais ce qu'il ne voulait pas, Dieu le voulait. La moitié de l'ancienne communauté, y compris l'église, fut acquise par une tierce personne qui la revendit à Maria ; et celle-ci passa son acquisition aux Religieuses Hospitalières. Plus tard, l'autre moitié leur revint encore, Dieu et Maria aidant. Ces dames furent immédiatement appelées. Elles trouvèrent au château de Kéranroux la plus généreuse hospitalité, tant que durèrent les travaux, et tous les secours nécessaires au moment de leur installation. Pendant les premières années toujours difficiles d'un établissement religieux, il arrive souvent qu'on se trouve à bout de ressources ; mais grâce à Maria et à M. de la Fruglaye, qui la secondait si généreusement dans ses bonnes œuvres, jamais on ne manqua du nécessaire. Il faut écouter ici la sœur ***, témoin des heureux commencements de la fondation de cette maison, qui furent aussi l'époque de son noviciat, années pleines de doux souvenirs pour une âme religieuse, comme le sont pour l'âme chrétienne ces années qui, au sortir de l'enfance, initient au travail, à l'effort de la vertu, aux joies nouvelles du devoir accompli, et aux ineffables délices de la première communion.

» A notre arrivée à Ploujean, il semblait, malgré les embarras des réparations, que nous commencions une ère toute nouvelle. M^{lle} Maria fut pour nous une vraie mère. Chaque matin, on était sûr de la voir arriver, visitant lieux et gens avec l'activité qu'on lui connaît, s'ingéniant pour nous faire trouver des ressources, et les créant en quelque sorte par mille industries dont elle seule semblait avoir le secret. Rien ne lui paraissait ni pénible, ni rebutant, ni impossible ; elle s'occupait avec autant de bonne grâce au soin du fourneau de la cuisine, aux économies du ménage, qu'aux décors de la chapelle ; aussi, quand

on la voyait mettre la main à tout, les forces et la volonté de chacune étaient doublées. »

Plus tard, et lorsque les premières difficultés matérielles furent surmontées, elle ne crut pas sa tâche achevée, et elle se montra réellement fondatrice en donnant en quelque sorte l'âme vivante et religieuse à ce monastère, dont elle avait jeté les fondements matériels. Elle n'eut pas à chercher bien loin les règles et les préceptes ; et d'ailleurs, quel est l'ordre approuvé auquel manque cette première base ? « Mais, dit la Sœur ***, M^{lle} Maria fut elle-même pour nous la règle en action dans ce qu'elle a de commun à l'état monastique. Comme esprit d'obéissance, de pauvreté, comme esprit vraiment religieux, cette personne du monde dont nous ignorions d'abord les aspirations, nous confondait, et il fallait bien essayer de la suivre de loin, autant qu'il était possible. La volonté de Dieu était renfermée pour elle dans celle de son père, et l'on peut dire qu'elle la suivait pas à pas, qu'elle obéissait en quelque sorte avec une ponctualité dont nous ne l'avons jamais vue se départir, sous quelque prétexte que ce fût. Ainsi, par exemple, si au milieu de ses visites ou de l'inspection de quelque nouveau travail l'heure habituelle du déjeuner ou du dîner venait à sonner, tout était remis au lendemain, et on la voyait à l'instant plutôt voler que marcher, pour regagner Kéranroux, dans la crainte de faire attendre M. de la Fruglaye. Lui-même savait bien jusqu'où pourrait aller au besoin le dévouement de sa fille, et il avait coutume de dire : — Je suis obligé de m'observer pour ne pas exprimer tous mes désirs, car un seul mot de ma part suffirait pour obtenir de ma fille toute espèce de sacrifices. — Si M^{lle} Maria respectait l'ordre établi à Kéranroux par M. le comte de la Fruglaye, elle respectait, s'il est possible, avec un sentiment plus religieux encore l'ordre établi dans notre Communauté ; et, bien loin de se prévaloir de tous ses titres à notre reconnaissance, elle se faisait un point capital de ne rien déranger à l'ordre du jour par ses visites à Saint-François (1). Elle y circulait sans bruit, comme une sim-

(1) Bien que cette Maison ait été fondée sous le patronage de Notre-Dame-de-la-Victoire, l'usage lui a conservé dans le pays son ancien nom de Saint-François.

ple religieuse, observant le silence et la régularité. Sa physiologie angélique, à la fois si grave et si modeste, nous révélait son union avec Dieu ; et son animation, la manière toute pénétrée et toute résolue dont elle se jetait à genoux en entrant au chœur, nous disait : — Dieu est là... Il y est doublement, et par sa présence réelle dans le saint Tabernacle, et par son union avec sa chère servante.

» Nous avons raconté ses ingénieuses ressources pour nous alléger les difficultés de l'installation ; et cependant elle aimait à nous voir éprouver les effets de la sainte pauvreté, et elle savait à l'occasion nous donner de précieux enseignements. Une de nos sœurs lui montrait, un jour, une chaise, la seule qu'elle eût dans son obédience, et dont il ne restait plus que les montants de bois. — Eh bien, dit gaiement notre fondatrice, en clouant une planche dessus, elle peut durer plus longtemps que si on la faisait rempailler.

» M^{lle} Maria paraissait n'avoir pas de plus grand bonheur que de se trouver parmi nous ; et nous, combien nous nous estimions heureuses de sa bienveillante affection !... Chacune la considérait comme sa mère et avait en elle une confiance sans bornes. Une année, en l'absence de M. le comte de la Fruglaye, nous eûmes la bonne fortune de posséder à notre aise notre chère fondatrice, car elle vint faire une retraite à la Communauté, et voulut vivre absolument de notre vie, assistant à tous nos exercices avec une exactitude, une aisance telle, qu'on eût dit qu'elle n'avait jamais connu d'autres façons de faire. Sa ferveur nous enflammait, et sa simplicité nous mettait à l'aise. Se regardant comme la dernière de la maison, elle ne voulait prendre rang partout et communier qu'après les postulantes. — Bientôt, disait-elle, ces chères enfants seront les épouses de Notre-Seigneur, et moi je ne suis qu'une pauvre mondaine qui n'ai point mérité cet honneur. — A la récréation, on ne pouvait pas être plus gaie, plus aimable, à moins qu'on n'eût la distraction de lui donner quelque une des marques du respect et de la vénération qui lui étaient dûs. Alors elle se fâchait presque. — Oh ! nous dit-elle plus d'une fois, je ne pourrais vraiment pas être religieuse ici, car je vois bien qu'il n'y a pas d'autre moyen de vous

guérir des préventions et des égards que vous inspire mon dévouement à l'œuvre qui vous est confiée.

De fait, et sans qu'elle s'en doutât, Maria était là dans cette chère maison, non pas seulement une bienfaitrice séculière, mais une véritable maîtresse des novices, commençant par faire ce qu'elle enseignait avec tant de perfection et de générosité, que sa présence était l'âme et la vie de la Communauté. S'il lui échappait quelque faiblesse, la réparation suivait de près, non telle quelle, mais aussi complète qu'elle était prompte. Ayant un jour repris une jeune sœur avec un peu de vivacité, elle craignit de lui avoir fait de la peine. Le lendemain, dès son arrivée, elle la demande, se prosterne à ses pieds, les baise et lui fait ses excuses dans les termes les plus humbles.

Maria passait d'autant plus volontiers ses heures de loisir à Saint-François, qu'elle trouvait réunies dans cette maison les deux sortes d'œuvres qui allaient le mieux à son âme, le soin des malades et l'éducation de la jeunesse. C'était elle qui, eu égard aux besoins de la localité, avait tenu à ce qu'un pensionnat fût érigé chez ces dames, à côté de l'hospice, et elle-même avait voulu, chaque semaine, donner aux futures maîtresses, dans une série d'instructions suivies, les principes les plus sages d'éducation et d'instruction. Pour compléter ses enseignements, elle se procura le règlement des Oiseaux, qu'elle adapta aux besoins de la petite pension de Ploujean. Lorsqu'elle eut tracé le plan des études, elle en surveilla l'accomplissement, et suivit de si près le travail des élèves, qu'elle-même prenait la peine de corriger leurs devoirs. Souvent aussi elle présidait les réunions, les jeux de ces chères enfants, stimulant leur émulation et par sa présence et par toutes les industries du zèle. Elle avait voulu qu'on ajoutât au pensionnat un externat gratuit, afin que les pauvres petites filles des environs pussent jouir, dans des classes séparées, du bienfait de l'éducation religieuse. Et ce n'était pas, certes, la portion de l'établissement qui lui était la moins chère. Au reste, elle avait un véritable attrait pour l'enfance et pour la jeunesse. Sa piété était si douce, si aimable, si gaie, que les jeunes personnes venaient à elle comme d'instinct et lui ouvraient facilement leur âme. « Mes fils et mes filles, écrit sa

sœur, M^{me} de Champagny, lui disaient tous leurs petits secrets avec un entier abandon, et elle y répondait avec une tendresse qui provoquait les confidences, mais aussi avec une raison et une foi qui ne faiblissaient jamais. La mission d'élever la jeunesse, de lui conserver l'innocence et de lui apprendre à connaître et à aimer Dieu lui était apparue dans toute sa sublimité dès l'âge de 18 et 20 ans. C'était le sujet le plus ordinaire de ses conversations intimes. » Nous verrons plus tard que son dévouement à cette œuvre tout apostolique, dont elle fit l'essai à Saint-François, loin de s'affaiblir, ne fit que s'accroître dans l'exercice avec les années.

Après les enfants, c'était aux malades qu'appartenaient chez les chères Hospitalières de Saint-François ses soins empressés, ses délicates prévenances. Elle ne se bornait pas à de simples visites, à d'affectueuses paroles : elle mettait la main à tout près d'eux, et elle réservait pour sa part habituelle et journalière les pansements les plus difficiles et les plus rebutants. La foi et l'humilité qui rehaussaient ces humbles offices se pouvaient lire alors dans toute sa contenance et dans l'admirable respect qu'elle témoignait aux membres souffrants du Sauveur. Ses deux privilégiées furent là, pendant longtemps, deux pauvres femmes affligées d'un horrible cancer.

Aussi, Maria était-elle considérée comme l'ange de Saint-François, et chaque jour sa présence était une joie toujours nouvelle, non-seulement pour la Communauté, mais pour les enfants et pour les pauvres malades. Là elle était dans son élément, là elle régnait, ou plutôt elle faisait régner son Dieu. Aussi, quand à l'heure du sacrifice il lui fallut donner un gage de son affection à cette maison tant aimée, lui laissa-t-elle ce cœur qui, après Dieu, avait fait toute l'occupation du sien : ce fut à la garde de Saint-François qu'elle confia le cœur de ce père bien-aimé, dont la mort, en brisant ses derniers liens, lui permit de consacrer à Dieu le reste de sa vie. Le souvenir de Maria et de sa famille se perpétuera à Saint-François ; car une double fondation faite à perpétuité dans le petit pensionnat et dans l'hospice est désormais destinée à maintenir, aussi longtemps que le permet l'instabilité des choses

humaines, le bien que cette chère âme eût voulu rendre perdurable.

« Pour nous bien acquitter de notre tâche, écrivent les Hospitalières qui nous ont fourni les détails précédents sur Maria, il nous eût fallu écrire sous la dictée de celle qui a si bien connu cette âme si généreuse envers son Dieu, si compatissante envers toutes les infortunes. Pourquoi faut-il que notre Mère, Sophie de Coëtgourden, ne lui ait pas survécu ? Elle seule eût pu révéler bien d'édifiants secrets connus seulement de ces deux intimes amies, ou communiquer cette précieuse correspondance que, d'après les ordres mêmes de M^{lle} Maria, appuyés de ceux de notre Mère, nous fûmes obligées de brûler après la mort de notre Supérieure. » Une seule des nombreuses lettres de Maria à la Mère Sophie de Coëtgourden, échappée aux flammes, donnera une idée de l'intimité des rapports que nous avons essayé d'essuyer entre la fondatrice et la maison de Saint-François.

« Ma bien chère amie et chère Mère, puisque notre bon Maître le veut, faisons le sacrifice de nous voir en ce moment, où le renouvellement de l'année rend encore plus sensibles les vœux que nous formons les unes pour les autres. Je crains de ne pouvoir pas les déposer aux pieds de Notre-Seigneur demain. Mais lors même que j'en serais privée, comme la volonté de Dieu est meilleure que toutes choses, j'espère qu'il voudra bien les écouter et les exaucer dans leur union avec les vôtres, ô vous qui, plus heureuse, ayant Notre-Seigneur sous votre toit, n'êtes jamais privée du bonheur de le recevoir. Oh ! mes sœurs, quelle faveur ! et qu'à elle seule elle devrait former de saintes dans les communautés religieuses ! Nous désirons souvent des instructions, des directions humaines, et Jésus est toujours là, prêt à nous instruire, à nous diriger, à nous écouter dans l'oraison, dans la communion. Je demande à votre bonne amitié de le visiter pour moi en réparation du peu de fruit que j'ai retiré habituellement de ses divines visites pendant l'année qui vient de s'écouler... Et nos chères petites sœurs blanches qui vont mourir sans moi ! J'aurais bien aimé à les assister dans leur agonie cependant, et à prier le divin Sacrificateur de ne pas les manquer, afin que leur immolation soit si complète, qu'elles se relèvent toutes seules, laissant leur vieil homme enseveli sous leur drap mortuaire. Plus il y aura de dévouement dans leur sacrifice, plus il y aura de paix et de sérénité dans leur longue agonie, qui commencera ce jour-là, et ne finira que sous un autre drap mortuaire. Elles sont nos premières pierres ; qu'elles soient bien

piquées, bien polies, si nous pouvons, afin que notre édifice futur y repose solidement et ne soit pas compromis par les aspérités de ces pierres fondamentales. Souhaitez à nos enfants grâce, ferveur, obéissance, et veuillez leur donner votre bénédiction, pour que Dieu soutienne nos vœux par votre main.

» Pour vous, ma Mère, ma sœur, mon amie, que de choses je vous souhaite ! mais toutes comprises en une : *que vous soyez revêtue de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. En lui est tout amour, toute mansuétude, tous les biens enfin ; et ce n'est pas moins que je désire pour mon amie chérie dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. »

Le *post-scriptum* qui termine est un témoignage trop précieux rendu à la vertu de Zéphirine de Kergariou, cette très-chère entre les amies intimes de Maria, pour que nous le supprimions. Et puis, ne se fait-on pas connaître soi-même par tout ce que l'on sait découvrir dans le cœur de ses amis ?

» P. S. — Zéphirine m'attend pour aller vous voir ; je ne sais quand nous le pourrons. Oh ! que de mérites et de vertus se sont développés dans cette âme depuis un an ! L'amour de l'humiliation, l'amour de la croix et de sa sainte folie. Je voudrais la rendre transparente pour les autres comme pour moi, afin qu'on s'unît à moi pour bénir le Seigneur si admirable dans ses saints. »

O Maria, votre appel sera entendu. Et nous, maintenant, de cette triste terre, nous nous unissons toutes ensemble pour louer le Dieu qui vous a faites si grandes et si saintes, ô Zéphirine et Maria ! Priez pour nous, priez afin que celles qui furent vos sœurs courent aussi à l'odeur des parfums dont vous les avez embaumées pendant les courtes heures qu'il leur a été donné de passer avec vous dans l'exil.

Au zèle sacré des âmes qui dévorait l'âme de Maria, les œuvres ne suffisaient pas ; elle y joignait les écrits. Ses lettres seulement, si variées, si nombreuses, touchant à toutes les questions de bienfaisance, d'esprit intérieur, de vie de famille, demanderaient une publication à part. Elle s'occupa aussi très-activement de la réimpression de l'excellent petit livre de M. Le Gall de Kerdu, intitulé *l'Oratoire du cœur*, et de celle de la vie du P. Maunoir, cet apôtre de la Bretagne au dix-septième siècle, si humble et si doux, à l'exemple du divin Maître. C'est à elle qu'on

doit la remarquable *préface* qui accompagna la réimpression de cette vie en 1848. Elle y joignit de courtes et intéressantes notices sur les divers personnages nommés dans la vie du P. Maunoir. Il était d'ailleurs dans ses habitudes de ne laisser à l'oubli que ce qu'il lui était impossible d'y soustraire. Elle confiait au papier les moindres souvenirs et les faits édifiants dont elle avait été témoin ou qui étaient venus à sa connaissance, mais sans aucune idée de rien livrer à la publicité. Aussi la seule pensée de se faire imprimer fut-elle alors une vraie difficulté, très-sérieusement pesée et discutée dans plusieurs de ses lettres, et que de sages conseils l'aidèrent à surmonter; mais il lui en coûta plus qu'on ne saurait croire. Elle écrivait plus tard à l'un des coopérateurs de cette bonne œuvre : « Je ne vois plus d'*écrit* à venir sous ma plume, même à l'abri de la vôtre. Pour me prêter à un travail destiné à l'impression, songez qu'il a fallu presque un miracle du P. Maunoir, et mon affection pour ses vénérables souvenirs et pour ceux de nos missionnaires de Bretagne. J'espère que petit à petit ce livre fera quelque bien en ranimant le souvenir presque éteint de cette renaissance religieuse. Ces saints exemples, vivant quelques années de plus, seront peut-être pour une ou deux âmes l'occasion de quelques actes de zèle ou d'amour de Dieu; nous n'aurons donc pas tout à fait perdu notre temps. » — Et nous, nous engageons donc tous ceux qui ont conservé le souvenir de notre chère Mère Marie-Anne à lire cette édifiante vie du P. Maunoir, qui était l'un de ses saints de prédilection, et qui sut reconnaître en plus d'une occasion les peines qu'elle s'était données pour remettre ses prédications et ses vertus en lumière. Citons ici les dernières lignes de la préface qu'elle se décida enfin à écrire. C'est un élan du cœur qui fera connaître les sentiments les plus intimes de cette âme si zélée pour la gloire de Dieu, pour le maintien de la foi en son cher pays de Bretagne et pour ses bons amis les pauvres.

Après avoir raconté la formation de ce corps de zélés missionnaires à l'aide desquels le P. Maunoir renouvela la Bretagne, elle s'écrie :

« O sainte union des cœurs fidèles et des ministres d'un Dieu de paix!
Sceau véritable apposé par Jésus-Christ sur ceux qui sont réellement ses

disciples, qui viendra encore établir votre règne sur la terre pour y préparer celui de Dieu!...

» Tel a paru dans la Bretagne, il y a deux siècles, le P. Julien Maunoir. Les Bretons crurent à des enseignements qu'accompagnaient tant de vertus jointes à tant de miracles, et ils le témoignèrent par leur retour à une vie pure et chrétienne. Puisse la nouvelle publication des prodiges opérés autrefois par le P. Maunoir ranimer le souvenir de ses travaux dans notre province, et puisse ce souvenir n'être pas stérile ! Que ses traces bénies, suivies toujours par les enfants de saint Ignace, excitent leur zèle en même temps que leur admiration ! Cette terre de Bretagne, arrosée par les sueurs de leurs pères dans la foi, n'a pas été ingrate, et elle a protesté plus d'une fois par sa reconnaissance contre l'injustice de leurs persécuteurs. Que les pasteurs des nombreuses paroisses où le saint missionnaire fit revivre la foi et la vertu resserrent de plus en plus, à l'exemple de leurs prédécesseurs, témoins ou coopérateurs de son zèle, les liens sacrés de la charité pour arrêter par une digue vivante l'envahissement des mauvaises doctrines, plus funestes encore que l'ignorance.

» Après tant de révolutions et au milieu de tant de débris épars, il subsistera toujours pour certaines familles un magnifique privilège : celui de pouvoir reconnaître dans l'histoire les noms de leurs ancêtres illustrés par les œuvres de la foi et de la piété non moins que par la magistrature ou dans la guerre. L'ouvrage que nous réimprimons renferme un grand nombre de ces noms. Plaise à Dieu qu'en parcourant ces pages, plusieurs retrouvent dans les souvenirs qui sont pour eux un héritage non sans gloire, une bonne pensée et une inspiration généreuse !

» Mais en réimprimant ce livre nous avons surtout pensé à ceux que le P. Maunoir préférerait à tous les autres, comme les membres les plus aimés de Jésus-Christ ; à ceux qui, plus riches des dons de la foi que de ceux de la fortune, ont le mieux conservé la mémoire vénérée de leurs missionnaires. Notre nouvelle édition ne sera ni richement ornée ni volumineuse, afin qu'elle puisse facilement trouver sa place dans la demeure des pauvres, et que sa lecture, plus générale, contribue mieux à renouer la chaîne des innombrables prodiges opérés autrefois à Plévin aux prodiges que la confiance peut y obtenir encore de nos jours. »

Maria s'était activement occupée aussi de contrebalancer les tristes ravages causés par l'inondation toujours croissante des mauvais livres ; et l'un des moyens les plus efficaces était sans contredit de substituer les bons livres aux mauvais. Non contente d'établir des bibliothèques publiques partout où il était

possible d'en organiser, elle se donna la peine de lire tous les livres dont elles furent composées, et d'indiquer par écrit, au fur et à mesure, avec son appréciation, le genre de lecteurs auquel il convenait de confier tel ou tel ouvrage. C'était un immense travail, mais d'une utilité incontestable, et qui est probablement resté comme index dans les bibliothèques en faveur desquelles notre infatigable apôtre l'entreprit. Ces lectures ainsi annotées, jointes à celles que chaque jour elle faisait à M. le comte de la Fruglaye, ne furent point inutiles : il lui en resta comme fruit, auquel, malgré son esprit investigateur, elle n'avait point prétendu, une variété de connaissances prodigieuse sur toute espèce de sujets, de telle sorte que plus tard ses sœurs du noviciat aux Oiseaux l'appelaient leur *encyclopédie* vivante et recouraient à elle en toute circonstance.

En fait de livres, ses prédilections étaient pour ceux du dix-septième siècle ; et dans ses appréciations des écrits du jour, elle montrait une sûreté de jugement et de goût, avec une indépendance d'esprit que l'opinion ne parvenait point à dominer. Elle écrivait à un pieux ecclésiastique, après la mort de quelques-uns de ses émules dans le saint ministère :

« A votre tour de faire des *saints*. Soyez donc saint tout simplement, jetez de bonnes semences de sainteté sur tout notre cher sol breton, pendant qu'il conserve encore un peu de foi. L'essentiel est de ranimer cette étincelle sacrée, la foi, mais la foi pieuse et éclairée par l'étude solide de la religion. Prêchez bien cela à nos bons couvents, et surtout aux mères de famille esclaves d'une certaine *mode* dans la piété comme dans le reste, cherchant toujours des *livres nouveaux*, et oubliant que ceux qui existent dans pres-que toutes nos bibliothèques de grand'mères valent encore mieux, pour former et l'esprit et la conscience, que tant de livres actuels légers comme la vapeur de nos paquebots. »

CHAPITRE VIII.

VIE INTÉRIEURE.

Caractère de la vertu de Maria. — Différents vœux. — Vœu au Sacre Cœur de Jésus. — Vœu de faire en chaque chose ce qu'il y a de plus parfait. — Le Recteur de Ploujean, sa mort. — Quelques pages du journal de Maria. — Médaille de l'église des Oiseaux : *Dieu en moy, moy en Dieu*. — Le R. P. Renault. — Sa direction.

En voyant Maria, on n'était peut-être pas tout d'abord ébloui, charmé, subjugué ; il n'y avait pas en elle de qualité assez dominante, assez brillante pour attirer comme invinciblement l'admiration ; mais quand on l'avait suivie quelque temps, on s'expliquait cette nature tout à la fois heureusement douée et constamment domptée. Son trait caractéristique, c'était l'intelligence et la fermeté de volonté. A quelque sujet qu'elle appliquât son esprit attentif et perspicace : histoire, littérature, sciences, affaires, religion, vertu surtout, il saisissait le côté vrai et pratique, s'en pénétrait, le retournait sous toutes ses faces, et oubliait rarement ce qu'il avait ainsi acquis beaucoup plus par le raisonnement, la réflexion, l'expérience, par des recherches consciencieuses, que par la mémoire, faculté précieuse qui n'avait peut-être pas été assez cultivée chez elle dans son enfance. La mémoire cependant était loin de lui faire défaut, surtout lorsqu'il s'agissait de retracer les faits auxquels elle avait pris part, ou qui lui étaient venus par des témoins oculaires.

Maria aimait aussi à rappeler la solidité proverbiale du crâne breton. Elle avait raison d'en faire honneur à son pays, car la volonté c'est tout l'homme. Quand elle est bien dirigée, elle triomphe des obstacles les plus insurmontables ; et dans les voies

intérieures elle mène haut et loin, assurant la perfection et la persévérance, plus encore peut-être que les dons sublimes. Ces dons ne manquèrent pas à Maria non plus, et ils furent versés dans une âme éminemment reconnaissante et d'une constance rare à poursuivre ce qu'elle avait une fois résolu.

Son but fut arrêté et clair dès l'entrée de la route : *faire en chaque chose ce qu'elle croirait le plus parfait, le mieux, le meilleur*, afin de procurer à Dieu une gloire toujours plus grande. De là découlait comme naturellement le sacrifice de son corps par une constante mortification, le sacrifice de son âme par l'assujettissement aux volontés divines, le mépris de tous les biens périssables, l'amour de chaque âme rachetée au prix du sang de Jésus-Christ, et tous ces saints excès qui sont folie aux mondains ignorants des mystères divins, et sagesse au chrétien éclairé des célestes lumières. Mais par quelles inspirations secrètes Dieu conduisit-il Maria, et l'amena-t-il à la perfection ? Quels échelons lui aidèrent à monter ainsi de vertu en vertu ? Voilà ce qui intéresse autant et plus que les faits. Oui, l'histoire de l'âme, les illuminations de l'esprit, les mouvements du cœur, c'est là ce qu'on cherche, c'est là ce qu'on aimerait à découvrir dans la vie des amis de Dieu ; c'est ce qui donne tant de charme à ces écrits que leur imposa quelquefois l'obéissance, et dans lesquels ils nous révèlent leurs plus intimes sentiments.

« Je n'imagine pas, écrit un auteur célèbre, un plus beau sujet que l'histoire de la prière, c'est-à-dire l'histoire de ce que la créature a dit à son Créateur : le récit qui nous apprendrait quand, et pourquoi, et comment elle s'y est prise pour raconter à Dieu ses misères et ses joies, ses craintes et ses désirs (1). »

Cette histoire, Maria nous l'a laissée en d'édifiantes pages tracées, on le sent, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, dans ses retraites, à quelques-unes des époques décisives de sa vie, ou bien même dans le courant de l'année, quand il y avait lieu, et quand elle pouvait, car sa vie si occupée ne lui laissait pas toujours le temps d'écrire.

Ces communications édifieront d'autant plus que, chez Maria,

(1) Montalembert, préface, *Hist. des Moines d'Occident*.

les sentiments et les résolutions se traduisaient toujours en actes généreux ; et ce qu'il y eut toujours en elle de bien plus admirable que les dons divins, ce qu'on remarquait avec édification dans sa conduite, c'était cette union à Dieu toujours plus intime, cette foi vive, ce sentiment du devoir que rien ne faisait fléchir, ce zèle toujours croissant de l'honneur de Dieu et du salut des âmes. Nous ne donnerons ici du journal de notre chère Maria que certains passages, la discrétion ne nous permettant pas de tout publier maintenant.

Ceux que nous citerons, rappelant directement ou indirectement des vœux que Maria sembla multiplier comme autant de liens pour s'enchaîner, et ne plus même se laisser la facilité d'un retour vers une manière d'agir moins parfaite, nous allons d'abord les placer ici. On les trouvera bien multipliés peut-être, mais chaque âme a son attrait, ses moyens de sanctification, Dieu lui-même daignant avoir égard dans la distribution de ses faveurs à notre naturel, qu'il perfectionne sans le détruire. Le grand point pour chacun est donc d'arriver au but en saisissant les secours qui lui sont offerts.

*Résumé de mes Obligations envers Notre-Seigneur
et divin Maître.*

1^o ENGAGEMENTS DE MON BAPTÊME : — « Renoncer à Satan, à ses œuvres par la pureté du cœur ; à ses pompes, par le mépris du monde, non en rien d'extraordinaire extérieurement, mais par une vie simple et commune, suivant l'exemple de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère.

2^o VŒUX. 21 novembre 1817. — Détachement des créatures par le vœu de *chasteté*, pour ne rechercher que Dieu dans mes affections ;

» 16 juin 1826. — VŒU DE DÉVOUEMENT de toutes mes facultés à la gloire du *Sacré Cœur de Jésus* et de la propagation de son culte.

» 15 août 1827. — VŒU DE DÉPENDANCE A LA VOLONTÉ DIVINE, pour entrer en Religion dès qu'elle me sera manifestée.

» 26 mars 1832. — VŒU DE DÉVOUEMENT *aux membres souffrants* de Jésus-Christ pour servir les *cholériques*.

» 21 novembre 1833. — *Rénovation spéciale du vœu de chasteté* devant le Saint-Sacrement, et entre les mains de M. Haireaux.

» 8 décembre 1833. — *VOEU DE PERFECTION dans mes actions*, pour ne les faire jamais avec délibération qu'en vue de la gloire de Dieu, et comme je les connaîtrai *les plus parfaites* à ses yeux, — présenté à Notre-Seigneur au saint autel par M. Haireaux à sa dernière messe.

28 mai 1833. — *Acte de dévouement à toutes les souffrances et peines* intérieures, en union à celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et *pour le salut des âmes pécheresses et tentées*, m'offrant à souffrir et prier pour elles, tant qu'il plaira à Notre-Seigneur. — Renouvelé cet acte d'une manière spéciale le 1^{er} janvier 1838, pour les âmes les plus aimées de Dieu, ou pour celles qui sont destinées à lui procurer une plus grande gloire.»

Tous ces engagements, on le sent, peuvent se résumer en deux mots : *Amour et fidélité*.

En effet, Maria elle-même considérait son vœu de consécration aux Sacrés Cœurs comme un vœu de *pur amour*, qui entraînait pour elle toute perfection, qui appelait tous les dévouements; et c'est ainsi qu'elle formula, nous l'avons vu, comme une conséquence de son vœu du Sacré-Cœur, cet autre vœu de soigner les cholériques, accompli d'un cœur si généreux.

A mesure qu'elle se montrait fidèle aux inspirations divines, Dieu élargissait devant elle le champ de la perfection et la poussait à de plus généreux sacrifices, à un dépouillement plus complet, et nous devons nous arrêter un moment sur ce vœu du *plus parfait* qu'on admire avec raison dans quelques-uns des plus grands saints. Elle avait à peine 26 ans quand elle sollicita du Père Ronsin la permission de le prononcer. Elle appuya sa demande de si bonnes raisons, et d'ailleurs elle avait déjà si bien fait ses preuves, que cet habile directeur n'hésita pas à reconnaître ici, et à sanctionner l'attrait de la grâce. Il répondit :

« Paris, 23 novembre 1833.

» Oui, ma chère fille, je me rends à vos instances, et je vous autorise, autant qu'il est en moi à faire le vœu en question, mais *à la condition expresse, écrite de votre main*, que vous ne vous croirez obligée, sous peine

de péché, que dans le cas où il serait de toute évidence que, sur deux partis à prendre, la plus grande gloire de Dieu se trouvera dans l'un plus que dans l'autre, et que dans le cas tant soit peu douteux vous serez libre de choisir en sûreté de conscience; de plus, quelque absolu, quelque illimité pour le temps et pour la matière que soit ce vœu de votre part, il pourra toujours au besoin être modifié, suspendu et même annulé par votre confesseur, auquel il appartiendra de juger.

» Je vous ferai observer que dans ces restrictions il n'y a point de votre côté de réserve dans le sacrifice, ni de rapine dans l'holocauste. Ceci, ma chère fille, pour votre consolation, qui serait incomplète s'il vous restait quelque chose à donner.

» Votre soumission à la volonté de Dieu et à toutes les dispositions de sa providence est un effet de sa grâce, et tournera infailliblement au bien de votre âme en procurant sa gloire. Dieu seul! Dieu seul! Il est le seul nécessaire, le seul suffisant, le seul capable de remplir le vide immense des cœurs.

» Le 8 décembre sera un beau jour pour vous, j'en retiens ma part d'avance; faites-la moi bonne. »

Telle fut la fidélité de Maria dans l'engagement si parfait qu'elle contracta avec Dieu, sous la protection de Marie immaculée, le 8 décembre 1833, que, malgré la délicatesse de sa conscience, elle avoua, sur la fin de sa vie, que jamais ce vœu n'avait été pour elle un sujet de trouble ou d'inquiétude. Elle l'accomplit sous la direction de M. Haireaux, ce saint recteur de Ploujean, qui l'avait si bien secondée dans ses œuvres de zèle pendant le choléra. Bien que cet engagement fût secret, le confesseur et la pénitente étaient convenus de lui donner la plus haute des solennités, la présence de Jésus caché sous les voiles eucharistiques. Ce fut à la sainte Table qu'elle le prononça devant le prêtre tenant la sainte Hostie.

M. Haireaux, qui l'avait guidée dans les saints élans de la ferveur, et qui l'avait soutenue aussi dans de rudes combats, analogues à ceux auxquels voulut bien être soumis dans le désert le Maître et le Modèle des chrétiens, lui fut enlevé en 1834. Un fait entre tant d'autres donnera idée de la trempe d'âme de ce vertueux prêtre. Maria l'assista dans ses derniers moments. A cette heure-là même, M. Haireaux, conservant l'autorité de son caractère et la sagesse de sa direction, ne voulut pas permettre

que sa pieuse pénitente dérogeât en rien à ses habitudes de ponctualité. Entré en agonie à l'heure ordinaire du déjeuner de M. de la Fruglaye, il s'aperçoit que Maria reste en prières. — Allez, lui dit-il, où le devoir vous appelle. — On ne meurt pas tous les jours, et pour cette fois, mon père me saura gré de mon absence. — Non, non, allez et soyez tranquille ; moi, je vous attendrai. — La pénitente obéit, et Dieu, qui sans doute avait inspiré la hardie promesse du mourant, prolongea sa lutte en ce monde jusqu'au retour de Maria. Elle eut aussi la consolation d'assister jusqu'à la fin celui qui l'avait elle-même si charitablement assistée, et d'être la première à prier pour le repos de son âme.

Cette épreuve la trouva prête, et voici les simples lignes qui la rappellent dans son journal, bien que jusqu'à la fin de sa vie elle n'ait oublié ce saint directeur, ni manqué de le recommander aux prières :

« 1834. En retirant à lui l'âme avec qui il m'avait donné une intimité si grande par la conformité de nos sentiments et de nos pensées, le Seigneur me montre de plus en plus qu'il doit être mon *unique* bien ; et pour entrer dans ses vues, pour apprendre à y conformer ma vie, je me retire dans la solitude pour étudier ses volontés et lui demander la grâce de l'accomplir. » (7 février 1834.)

La retraite de 1835, placée au jour anniversaire de sa première communion, offre plusieurs passages vraiment dignes d'être cités. Elle commença ainsi :

« 14 septembre, *Exaltation de la sainte Croix*.

» Encore une fois, mon Sauveur, ce jour chéri sera pour moi celui d'une grâce spéciale ! Je vous en remercie, et j'accepte, dans toute son étendue pratique, ces divins auspices de *la Croix*, sous lesquels il vous plaît de placer les marques de votre prédilection sur mon âme. Qu'elle soit à jamais, cette Croix sacrée, le sceau de vos grâces et de mon dévouement ! Mon Sauveur, je n'oublie pas l'avoir choisie pour mon appui, alors que je pris pour unique guide, pour unique science et amour : *Jésus, et Jésus crucifié* !

» BUT DE MA RETRAITE. — Ranimer dans mon âme l'esprit d'oraison, pour mieux étudier, connaître et imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour unir plus intimement mon cœur au sien, afin que l'esprit intérieur, qui est l'esprit de Jésus-Christ, règle toutes mes actions.

» ATTRAIT DE GRACE. — *Objet constant*, depuis que je me suis donnée à Dieu pour la pratique : *humilité* intérieure et extérieure. Depuis trois ou

quatre années, l'attrait pour les humiliations se porte beaucoup plus sur l'intérieur que sur les actes extérieurs.

OBJET D'ORAISON. — Souvent varié, le plus habituel depuis deux ans : *Jésus crucifié*; — le plus sensible : *ses cinq plates*; — le plus constant : *son intérieur*.

» MANIÈRE DONT L'ATTRAIT NOUS PORTE A L'OBJET. — Pendant plusieurs années, par le don de piété et les fruits qui en découlent; depuis trois ans surtout, par esprit de foi et de dévouement.

» MOT DÉCISIF. — Dans mon enfance, c'était celui de saint Louis de Gonzague : *Quid hoc ad æternitatem?* Plus tard : *Ad majorem Dei gloriam*. Depuis dix-huit mois surtout : *Dieu seul*; et ce mot me semble devoir régler, par son étendue pratique, toutes mes actions et affections. »

Au 17 septembre, la fête des Stigmates de saint François lui dicte ces pieuses réflexions et cette courageuse prière :

« Seigneur, vous êtes toujours admirable dans vos saints; mais dans cette faveur insigne que vous avez faite à votre serviteur, n'y a-t-il pas un caractère encore plus imitable que dans les grâces extraordinaires dont vous comblez souvent vos saints? Mon Sauveur, si, pour chacun de nous, un ange ne vient pas imprimer sur nos corps les marques apparentes de vos souffrances, votre sainte volonté est cependant que nous portions dans nos âmes et dans nos corps une conformité aussi parfaite que possible avec Jésus crucifié!... Et comment recevons-nous les peines intérieures et extérieures par lesquelles vous voulez cependant aussi imprimer en nous les stigmates de Jésus crucifié? O Seigneur, que votre croix nous paraît brillante, quand nous la considérons sur nos autels, empourprée de votre sang! Mais que nous frémissons et reculons avec effroi, quand il s'agit de nous en approcher par la souffrance!

» O mon Sauveur, si je vous demande de ranimer mon attrait pour votre sainte Passion, je comprends que cet attrait divin ne peut m'élever jusqu'à vous, sans que le poids de votre Croix imprime dans mon cœur le mystère sacré de vos souffrances : *fiat !* Seigneur, je ne rétracte pas ma demande. Tout mon être vous est dévoué; frappez, Seigneur, corps, âme, cœur; que Jésus et sa croix règnent sur toutes mes facultés; qu'elles tendent toutes à me conformer à votre divin modèle. Stigmatisez, mon Dieu, cette créature incapable de tout bien, pour que du moins vous reconnaissiez en elle le sceau de votre divin ouvrage!... Qu'en chaque peine, chaque souffrance, je dise avec saint André, en reconnaissant la croix de Jésus sous toute espèce de peine : *O bona Crux!* Que je la reconnaisse aussi, mon Sauveur, que je la bénisse également lorsque vous l'imprimerez sur ce qui m'est cher... Plus je

les aime, plus je dois désirer leur salut et leur perfection. Si, dans les doux épanchements de leur cœur, une sœur, une amie me confiait avoir reçu une faveur céleste, du genre de celle de saint François, malgré l'aveu de la souffrance physique qu'elle en éprouverait, pourrais-je ne pas en être heureuse, ne pas rendre à Dieu de vives actions de grâces ? Quand donc je vois souffrir mes parents, mes amis, surmontant la nature par les vues de la foi, je dois accepter et aimer la croix de Jésus en eux, et les aider à répondre aux vues de Dieu sur eux dans la conformité de leur âme à Jésus crucifié. »

Dans la retraite qui suivit de près le départ de Zéphirine pour les Oiseaux, elle écrit à ce souvenir, et immédiatement après les lignes précédentes :

« Béni soyez-vous, Seigneur, de cette vue par laquelle vous prépariez mon âme à compatir aux peines de mon amie, à la soutenir dans la douloureuse consommation de son sacrifice... Que la diversité de vos voies est grande, et que les démarches inspirées par votre esprit à vos saints sont belles et dignes d'admiration ! La nature frémit ; mais, par votre grâce, nous ne cessons pas de dire ce que vous faites répéter à mon âme depuis deux jours : *Trahe me post te*. Tirez-moi, Seigneur Jésus, je ne puis aller vers vous sans votre tout-puissant secours ; non, je ne puis méconnaître vos vues, *liée par vous à la pratique, non pas d'un seul conseil, mais de tout ce qui peut complaire davantage à votre Sacré Cœur*, je reconnais l'obligation où je suis d'agir par une entière pureté d'intention, suivant l'esprit et la lettre de vos conseils. Je vous suivrai donc, mon doux Sauveur, mais tirez-moi, sans vous je ne puis rien. *Tirez-moi* dans la voie de la plus parfaite chasteté, dans celle d'une humble obéissance et d'une véritable pauvreté spirituelle par le détachement de toute affection aux biens créés. *Trahe me*, dépouillez-moi de ce qui m'arrête, brisez, mon Dieu, les liens qui me peuvent arrêter. *Trahe me*, tirez-moi de toute la force de votre amour : tout cèdera sous une si douce violence. *Tirez-moi, et je vous suivrai*, quelque pénible que soit la route ; ne marchez-vous pas devant moi ? Vos saints ne m'y ont-ils pas précédée ? *Tirez-moi après vous* par les humiliations : je vous suivrai dans les rues de Jérusalem, j'y rencontrerai peut-être avec vous quelques instants de triomphe ; mais combien plus de blâme, de mépris du monde et des créatures, des gens même qui veulent le bien ! *Tirez-moi après vous*, je rendrai avec vous témoignage à la vérité devant Pilate, mais plus souvent je me tairai devant Hérode, et là je vous suivrai encore... *Tirez-moi*, dans les souffrances du corps, sur les traces de votre sainte Passion ; dans celles du cœur, au pied de votre croix, entre Marie, Jean et votre sainte amante. Jésus ! que je ne vous quitte pas non plus dans votre délaissement !

Trahe me post te. Mon Sauveur, que je vous suive, coûte que coûte, dans cet incompréhensible acquiescement de votre volonté à celle de Dieu, que je dise avec vous : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonnée ? Mon Père, je remets mon âme entre vos mains !* Que je le répète sans cesse dans toutes les peines intérieures : *Trahe me post te, usque ad mortem, mortem autem crucis.* »

A sa retraite de 1836, elle fait, en méditant sur la grande vérité fondamentale de tous nos devoirs, *la fin de l'homme*, ce retour sur la vocation religieuse à laquelle Dieu l'avait appelée, et sur les grâces de choix qui avaient accompagné son enfance et sa jeunesse.

« Louer Dieu et honorer Dieu, principe de notre être, telle est la fin de tous les hommes ; mais, comme dans l'harmonie de la nature, chaque être procure sa fin par des moyens différents, dans l'humanité, tous les membres ne sont pas appelés aux mêmes fonctions, quoiqu'ils soient tous destinés à une même fin : la gloire de leur Créateur dans l'immolation de la nature corrompue par le péché. *C'est le poids de notre baptême.* Tout chrétien est obligé de sacrifier au Seigneur tout son être par la pratique des commandements qui régissent et immolent sous le joug de la loi divine l'homme intérieur et extérieur. Dans l'ancienne loi, on offrait au Seigneur des *sacrifices* sanglants dont les restes servaient ensuite aux usages de la vie ; mais il exigeait aussi des *holocaustes*, qui étaient entièrement consumés devant le Seigneur. Mon Dieu, n'est-ce point l'image des voies diverses par lesquelles il vous plaît que vos enfants vous glorifient ? Vous destinez les uns au sacrifice méritoire de la vie commune ; vous exigez d'eux un dévouement cordial sans bornes ; et il entre toutefois dans vos divines vues qu'en vous donnant leur cœur, dont vous êtes jaloux, leur être demeure assujetti, employé aux nécessités et aux misères de la vie humaine. Mais ce ne serait point assez pour votre gloire, et vous choisissez dans la multitude des fidèles un petit nombre de serviteurs particuliers, pour les appliquer spécialement aux œuvres de votre service. Vous les dégagez des liens de la famille, pour qu'ils puissent s'occuper de Dieu et des choses de Dieu. Grâce précieuse, inappréciable, digne de toute reconnaissance ; mais *dont le poids, en proportion de celui de notre baptême, est d'être des hosties vivantes, de véritables holocaustes* consumés sans réserve par le feu sacré de l'amour divin, au service et à la gloire du Seigneur.

» O fin sublime ! ô grâce infinie ! ô don gratuit !... est-ce acheter à trop haut prix votre incomparable faveur ? Cette vue qui transporte mon âme ne serait-elle point, Seigneur, un attrait illusoire ? Qu'ai-je fait au Seigneur,

pour qu'il m'ait choisie pour une aussi noble fin, et quels garants puis-je en avoir? Qu'ai-je fait au Seigneur?... Que répondre, sinon que ses desseins sont adorables et incompréhensibles? Pourquoi sur trois âmes dévouées à son service (1) a-t-il choisi la moindre pour en faire sa part? Qui sait si je ne le dois pas aux vœux de ma mère, au nom de Marie, qu'elle me destinait longtemps avant ma naissance, à la protection de l'aimable saint (2) qu'une pieuse âme me fit choisir pour patron spécial, au zèle du grand apôtre sous les auspices duquel je reçus le saint baptême? Ma reconnaissance remonte par eux vers mon Créateur, et se répand en actions de grâces pour un si grand bienfait. Mais qu'osé-je prétendre? Un don si élevé peut-il être accordé à ma bassesse? N'est-ce point une orgueilleuse illusion?

» Seigneur, je ne vous ai point choisi, c'est vous qui m'avez privilégiée dès le sein de ma mère, lorsque vous m'avez appelée par mon nom, sans aucun mérite de ma part. Quand vous m'avez fait entendre encore plus fortement votre voix, comme à Samuel, je suis accourue vers Héli, jusqu'à ce qu'il m'ait été ordonné d'écouter la voix qui m'appelait, comme celle du Seigneur. Mais si, par impossible, l'obéissance m'avait trompée, ne trouverai-je pas encore dans votre conduite immédiate sur mon âme de suffisantes preuves de votre volonté? Pourquoi, depuis ma plus petite enfance, cet attrait pour la virginité, cet instinct de mortification corporelle, tant de facilité pour la prière? Et plus tard, était-ce sans but qu'au milieu des joies les plus douces de ce monde, vous faisiez briller à mes yeux les lumières de la mort qui déchiraient pour moi tous les voiles des illusions de la vie? Lorsque ces illusions entouraient mes sœurs chéries, vous me faisiez voir le néant des plus belles destinées de ce monde, la fragilité de tout bonheur terrestre, et je répétais sans cesse, comme involontairement : *Toute à vous, Seigneur, car la figure de ce monde passe!*... Tel fut le premier trait vainqueur de votre amour sur mon âme, alors que mon guide me disait : « Dieu vous veut toute à lui, c'est clair. Par quelle voie, par quels moyens? » je ne le vois pas, je ne le préjuge même pas. Dites oui d'avance à ses desseins, quels qu'ils soient. Ecoutez sa voix à mesure que la grâce vous la fera entendre; mais ne devancez pas l'appel divin. Si vous vouliez marcher avant d'être tirée, vous feriez fausse route. Il faut toujours suivre la grâce, mais jamais la devancer. » Qu'elle fut puissante et douce, Seigneur, cette divine grâce qui me conduisit d'abord à renoncer à toutes les vanités du monde par le vœu de chasteté! Mais bientôt elle fit comprendre

(1) Elle veut parler de ses deux sœurs et d'elle-même.

(2) Saint Louis de Gonzague, auquel Maria eut toujours une si grande dévotion, d'après les insinuations de sa tante de Boissard.

à mon cœur les dangers de l'indépendance d'une volonté sujette à mille égarements. Pour fixer son inconstance, je vous promis de vous offrir, dès que vous m'appelleriez, l'arbre et les fruits par les vœux de religion. Voyant s'éloigner l'époque de mon sacrifice, vous daignâtes cependant travailler à sa consommation, et ouvrant mes yeux à la plus douce lumière, vous me fîtes comprendre la nécessité de suivre Jésus au Calvaire, avant de mourir de la mort mystique de la religion. O mon Sauveur ! loin de regretter les souffrances de cette pénible carrière, je vous bénis d'avoir vous-même pris en main le couteau sacré de ma circoncision spirituelle ! Vous avez d'abord accepté et béni le sacrifice de ma vie ; puis, en m'arrachant des biens trop aimés, vous avez fait comprendre à mon faible cœur la nécessité d'agir en esprit de pauvreté dans l'abondance des biens de la terre. La séparation des miens m'habitue, d'une manière pratique, à les quitter un jour. — Mon Sauveur, il existait une autre attache en moi, plus forte que toute autre, ma propre estime. Oh ! merci mille fois ! Année de douleurs et de souffrances, que ton souvenir m'est précieux, maintenant que tu as si bien rempli les promesses du Seigneur, que je recevais avec un saint effroi dans ce même lieu où sa bonté me visite en ce moment ! Humiliations intérieures, manne sacrée du désert de l'aridité, que vous avez éclairé mon âme sur son néant et sur la nécessité d'obéir ! Vous me vouliez à ce point, Seigneur, et vous m'y avez amenée par l'expérience de mes innombrables misères ; que je vous en bénisse à jamais, et ne démente pas la grâce par laquelle vous m'avez conduite à dire avec vous : *Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonnée...* Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! O Seigneur ! quoiqu'il m'en ait coûté, je répète cet acte en union avec vous sur votre croix. *Je remets mon âme entre vos mains* ; je l'abandonne à votre infinie miséricorde ; je la perds dans une confiance sans bornes en votre amour, pour que vous la sauviez éternellement ; et *puisque'il a fallu que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans la gloire*, que je sois, ô mon Dieu, de plus en plus conforme à ce divin modèle ! Après m'avoir convaincue de la nécessité d'obéir, ô mon divin amour ! il faut encore davantage. *Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix* ; et sur la croix où il s'est anéanti lui-même, vous voulez que je m'anéantisse autant que possible avec Lui ; que m'oubliant presque entièrement moi-même, je prie avec Lui pour les autres pauvres pécheurs plus dénués de secours que moi dans les mêmes tentations ; que je vous dise sans cesse : *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !...*

Vos voies se découvrent et m'entraînent dans une suite non interrompue d'œuvres utiles à votre gloire. *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*. Je n'ai plus d'autres affaires que les vôtres, mon divin Maître.

tre. Je suis à vous, sauvez-moi. Mais je ne puis dire : *Consummatus est*. Il est encore bien des dépouillements à opérer dans mon âme avant que je puisse unir mon offrande à celle que vous avez faite volontairement à votre Père céleste sur l'arbre de la croix, les mains étendues et le corps dépouillé presque de sa peau sacrée par la flagellation, en sorte qu'il n'est rien demeuré en vous qui n'ait servi au sacrifice de notre réconciliation. Je sais maintenant, mon divin Maître, qu'à vous seul il appartient de consommer mon immolation. *Hic ure, hic seca.*

Qu'importe la souffrance ! N'épargnez pas ce qui est à vous. Il faudra toujours en venir à cette fin sacrée, d'anéantir parfaitement l'holocauste que vous avez choisi ; que la consommation soit prompte ou lente, peu importe, sinon que vous y trouviez plus ou moins votre gloire, et vous seul pouvez en juger. Pour moi, je n'aurai, par votre grâce, qu'un seul cri jusqu'à la mort : Je suis à vous. *Hic ure, hic seca, dummodo in æternum parcas.* Pour vous prouver mon dévouement, si je connaissais un moyen de vous le prouver plus étendu, je l'embrasserais de toute mon âme ; du moins renouvellerais-je à vos pieds les engagements qui me lient à vous aussi étroitement que je l'ai pu faire. »

Après avoir repassé par un tendre et douloureux coup d'œil tout l'ensemble de la vie de Notre-Seigneur, Maria termine ainsi :

« O profondeur de vos mystères, Seigneur ! vous êtes mort... Quelle fin de la carrière d'un Dieu ! Était-ce donc là le but de votre Incarnation?... Vous deviez sauver le monde, et le monde vous a crucifié... Plus de vie ni d'action en votre humanité. Le tombeau va en couvrir les restes. — *Si le grain de froment ne meurt, il ne rapporte point de fruit.* — Telle est votre réponse à mon étonnement, mon Seigneur... Et en effet, de votre cœur ouvert par la lance je vois naître l'Eglise, dont les rameaux sacrés vont couvrir le monde. O Seigneur ! là est le type ; toute œuvre vraiment divine en est l'image ; toutes naissent de vos plaies, qui seules les rendent méritoires ; toutes s'opèrent par la mort des âmes que vous y destinez, en ce sens qu'elles y perdent la vie de la nature pour produire et communiquer la vie de la grâce. *Amen, amen,* dans la pratique. Fidèle jusqu'au trépas, Magdeleine viendra, Seigneur, gémir près de votre tombeau. Sa foi chancelle, mais l'amour la sauve et touche votre cœur. Hélas ! Seigneur, dans la nuit des peines intérieures, alors que vous semblez tout-à-fait perdu pour l'âme éprouvée, sa foi est bien combattue ; trop heureuse si, comme Magdeleine, elle agit toujours par amour, ne pouvant croire d'une manière sensible. *Où l'avez-vous mis ? et je l'em-*

porterai. Où donc trouvez-vous des forces, Marie, pour emporter ce fardeau sacré, sinon dans votre amour? Eh bien! mon Dieu, et moi aussi je vous *emporterai*; soutenue de votre grâce, je ne succomberai pas sous ce précieux fardeau.

» Quand je ne pourrai plus sentir votre vie en moi-même, je tâcherai de vous *porter* dans les cœurs où je croirai que vous serez dédommagé de mes froideurs. Je ferai en sorte que d'autres vous aiment; si je ne le puis, si vos saintes rigueurs me conduisent jusqu'à cette extrémité, je vous dirai avec saint François de Sales : — Si je suis condamnée à vous haïr éternellement, du moins je vous aimerai toute ma vie, et je vous ferai connaître et aimer autant que je le pourrai.

» Mélange admirable d'amour et de rigueur, vous consolez Magdeleine d'un seul mot, et, vous opposant au transport de sa tendresse, vous lui dites ce *Noti me tangere* si rempli de mystère, tandis qu'un moment après vous la laissez se prosterner à vos pieds avec ses compagnes. O Jésus! si vos faveurs duraient toujours, qu'aurions-nous besoin du Ciel en quelque sorte? Comme les apôtres, nous attachant naturellement à votre sainte humanité, dont les attraites sont si ravissants, nous n'aurions plus pour votre invisible divinité les désirs enflammés de la foi. Vos voies sont admirables en toutes choses et pleines de miséricorde. Si vous fortifiez la foi de Magdeleine, quand elle vous cherche par la voie de l'amour, à peine si vous laissez un instant aux témoignages de sa tendresse. *Allez à mes frères*, lui dites-vous; et Marie, docile à toutes les voies du Seigneur, vient annoncer ces volontés aux Apôtres encore désolés. Souvent, mon Dieu, vous voulez faire arriver à ceux que vous nous aviez données pour maîtres une lumière pieuse par un faible moyen. Vous la communiquez à une pauvre femme dans l'oraison, et puis vous lui dites d'*aller trouver vos frères*. Que de fois il est dit, comme par les disciples d'Emmaüs : Il est vrai que *quelques femmes de celles qui sont avec nous...* Peu importe le mépris, il faut vous obéir, Seigneur, vous qui *révélez ces choses aux petits et aux humbles...* et un peu plus tard vous vous ferez voir *sur la montagne de Galilée*, et vous direz : *Beati qui non viderunt, etc.*

» Enfin le moment arrive, mon Sauveur, où votre carrière miraculeuse s'achève; votre amour pour nous vous avait attiré sur la terre, il vous élève au Ciel pour nous envoyer l'Esprit Créateur *qui renouvellera la face de la terre*. Envoyez-le, divin Sauveur; qu'il nous *fasse souvenir de tout ce que vous avez dit, qu'il nous enseigne toutes choses*, afin que nous soyons baptisés et renouvelés dans le Saint-Esprit, que nous chréissions tout ce que vous avez aimé : la souffrance, l'humiliation, la pauvreté; que nous vous suivions partout où vous avez été sur la terre, afin de vous être

éternellement réunis dans le ciel, dans la consommation d'un amour sans fin. *Amen, amen.*

» Telle est la fin ; mais par quels moyens pratiques dois-je, Seigneur, m'avancer vers elle pendant les jours que vous me destinez encore pour travailler à mon salut ? — Parlez, votre servante écoute :

1^o Immolation, sans aucune réserve, à la consommation d'une victime entièrement dévouée au Seigneur. Donc, renouvellement des actes de dévouement au salut des pécheurs et des âmes tentées.

2^o Acceptation de toutes tentations, *scrupules*, humiliations intérieures et extérieures tant de la part de Dieu que des créatures.

3^o Désir de l'humiliation, surtout dans le souvenir de mes péchés ; prière quotidienne de ne laisser échapper aucune occasion de m'humilier intérieurement.

4^o Purifier mes intentions, surtout dans les œuvres de charité, en agissant dans une grande dépendance de l'esprit de Dieu, et une simple obéissance aux supérieurs ecclésiastiques et naturels.

5^o En résumé, pratique constante de ces mots si pleins de sens de Marguerite-Marie : — Pureté dans l'intention, simplicité dans l'affection, unité dans la prétention.

6^o *Communion journalière, comme il m'a été prescrit.* Dans la nuit ténébreuse des tentations et aridités, il n'est pas de moyen plus puissant que la sainte communion pour conduire les âmes à travers le dédale de leur propre cœur jusqu'à Jésus. Donc, *j'irai à Jésus*, quel que soit mon trouble et mon angoisse ; *j'irai à Jésus*, avec d'autant plus de confiance que deux fois déjà j'ai dû la victoire, et peut-être mon salut, à l'obéissance aveugle sur ce point. Oui, dût l'effort pour me traîner à la Table sainte me coûter encore plus, moralement et physiquement, qu'alors, *j'irai à Jésus*. Mon saint Ange, je vous le demande et je l'espère, vous me porterez plutôt entre vos mains que de laisser mon pied heurter contre la pierre d'aucun obstacle volontaire pour aller à Jésus. Amen. »

De 1836 à 1840, se trouve une lacune dans le journal de Maria. Nous sûmes que ces années furent particulièrement pour elle un temps de luttes difficiles et de tentations généreusement supportées et victorieusement combattues. La vie de l'homme sur la terre, c'est une milice, nous dit la Vérité même. — Et la tentation, qu'est-elle autre chose, sinon le champ clos dans lequel l'âme surmonte les ennemis de cette guerre, dont la vie éternelle est le prix ? Si être attaqué n'est pas être vaincu, cependant l'âme pieuse, laissant à Dieu le secret de l'issue de la

lutte, s'humilie souvent d'un combat comme d'une défaite; et c'est pourquoi les directeurs de Maria, craignant les saintes indignations de son humilité, lui firent défense de rien confier au papier pendant ces années pénibles.

A la retraite de 1840 se rattachent les pages si édifiantes précédées de ce titre : *Dispositions intérieures que Dieu semble vouloir de moi.*

« Abandon absolu à sa sainte Providence dans une entière confiance qu'elle disposera de tout mon être et des circonstances de ma vie à la plus grande gloire du Sacré Cœur de Jésus, auquel je me suis dévouée et consacrée autant qu'il m'a été possible. Désir de souffrir et d'être humiliée pour expier mes péchés, car je ne puis savoir jusqu'à quel point je suis redevable à la justice divine; je sais seulement que j'ai beaucoup péché et fait bien peu pénitence. Lors même que, par l'infinie miséricorde de Dieu et les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, j'aurais satisfait pour mes offenses, je serais encore redevable à sa justice pour les pauvres âmes pécheresses et tentées pour l'amour desquelles il a voulu que je payasse; et enfin, plus je souffrirai, plus je serai méprisée, anéantie, plus aussi je serai conforme à Jésus-Christ. Donc, préférer dans la pratique, et cependant avec une entière dépendance de la volonté de Dieu, la souffrance au soulagement, le mépris des créatures à leur estime, leur oubli à leur affection.

» Amour de la Croix et de l'humiliation, qui avez enivré le cœur de Jésus, par amour pour les hommes, soyez désormais pour moi l'objet d'une sainte envie. Partage de Celui qui est pour nous *voie, vie et vérité*, soyez le mien autant que mes forces peuvent vous supporter; car si je vous fuyais, vous me diriez, Seigneur, *de me retirer de vous comme Satan...* Et *où irais-je, Seigneur?* Les paroles de la vie éternelle ne sont-elles pas renfermées par vous dans les divins mystères du Calvaire, où je dois vous suivre pour en connaître l'esprit et la divine pratique : *O Domine! pati et contemni pro te!* »

La retraite de 1841 est remplie de sentiments de la plus vive componction. Elle termine ainsi :

« *Résolution pratique.* Confiance simplicité dans mes communications avec Notre-Seigneur; zèle, dévouement pour toutes les œuvres auxquelles la Providence m'appelle à participer; condescendance pour tous, sans acception de personne, comme enfants du Père éternel, frères, cohéritiers de Jésus-Christ; amour de mère, pour les rendre dignes de Notre-Seigneur. A eux ma vie, mon temps, ma santé, mes plaisirs, *tout*, après le temps exigé par

mon Dieu. A Lui les prémices, à Lui l'oraison du matin, à Lui le repos de la nuit, sans lequel mon oraison tronquée ne suffit ni aux besoins de mon âme ni aux effusions de son amour.

» Hélas ! combien de fois, infidèle à sa sainte présence, n'en ai-je pas détourné pendant de longues heures mon esprit et mon cœur ! S'il se cache quand je le cherche, du moins trouverai-je toujours sa divine Croix et les instruments de sa sainte Passion. La dépendance de sa volonté me clouera sur sa sainte Croix. Les pensées importunes et les pénibles efforts pour les combattre feront participer ma tête à sa sainte couronne d'épines ; les souffrances du cœur à la plaie du sien ; la fatigue de mon corps, les distractions qui pleuvent sur moi comme des fléaux m'uniront à sa flagellation ; et confuse de ma froideur, je me couvrirai du manteau d'écarlate, vêtement d'opprobre de mon Sauveur. Ce sont là mes livrées... Quand je n'aurai que peu ou point de moments libres dans la journée pour me retrouver près de Notre-Seigneur, accepter cette privation comme une partie essentielle des devoirs de mon état et de la pénitence nécessaire pour tous mes péchés, et surtout pour mon défaut d'union avec Dieu.

» *Examen particulier.* — C'est ici un des diamants que je dois *sauver du naufrage*. — Ne jamais l'omettre sans nécessité, le reprendre comme un repas omis, aussitôt qu'il se présente un moment libre.

» 7 mai 1843. — *Retraite à Saint-François.*

» Ne permittas me separari à te.

» Ab hoste maligno defende me.

» Inspice et fac secundum exemplar ! »

Nous ne citerons de cette retraite que la paraphrase de ces dernières paroles.

« *Inspice et fac !* Oui, je regarderai, dans un abandon sans bornes à votre amour et à ses opérations crucifiantes, je regarderai le Calvaire quand il faudra souffrir, pour souffrir comme vous ; je regarderai l'autel quand il faudra agir dans une vie tout anéantie, cachée pour moi-même et dévouée à votre gloire. N'y renouvez-vous pas toutes les merveilleuses et adorables vertus de votre vie sur la terre, en vous faisant tout à tous et tout à notre usage ? *Je regarderai* votre divine image dans l'humanité tout entière, et je me trouverai heureuse de l'y glorifier et de l'y chérir, souillée dans les pécheurs, souffrante dans les malades, crucifiée dans les affligés, pure encore dans l'enfance, — me portant avec amour à la servir dans chacun d'eux pour y préserver, ou restaurer ou nettoyer cette divine représentation de mon Sauveur fait homme.

» *Et fac. Et je ferai* votre volonté telle que votre sainte Providence me

la fera connaître, sans aucune recherche de moi-même, autant que je pourrai par votre grâce ; chaque fois que vous m'appellerez, je me lèverai avec Magdeleine de mon néant souillé par le péché, appuyant ma faiblesse sur votre Croix par la confiance en votre amour.

» *Résolutions.* — Je n'en puis former d'autre, mon Sauveur, que celle de me relever, par le secours de votre grâce divine, du centre de ma misère. Je me lève donc, ô Jésus ! pour répondre à votre voix toute puissante qui m'invite à resserrer autant qu'il est en moi les liens sacrés qui me lient à vous. *Plutôt mourir* par votre grâce que de les relâcher volontairement ; *plutôt mourir* que d'ouvrir mon cœur à aucun témoignage d'affection trop vive ; *plutôt mourir* que cesser de pratiquer et de propager avec amour la dévotion aux Sacrés Cœurs et à l'Immaculée Conception de Marie. — *Plutôt mourir* que manquer volontairement à l'obligation de faire ce que je connaîtrai le plus parfait. *Plutôt mourir* que me refuser à la souffrance pour les âmes pécheresses et tentées, pour lesquelles, dans une mystérieuse vue de son amour, Notre-Seigneur a daigné confier à mon indignité une sorte de participation au mystère de son adorable Rédemption, en me destinant à appeler sa miséricorde sur ces âmes qui ne savent pas la réclamer, soumises qu'elles sont à la tyrannie de leurs passions, aveuglées par leur entraînement.

» *Plutôt mourir* que manquer dans la pratique aux vues de perfection que Dieu me donnerait pour moi ou pour les autres. — *Plutôt mourir* enfin que de nuire en quoi que ce soit à l'extension de votre gloire, ô mon Jésus ! Mais *plutôt vivre* tous les jours, et de longues années, sous les opérations les plus crucifiantes de votre grâce sur mon cœur, mon âme et mon corps ; *plutôt vivre* au risque de vous déplaire encore par mes infidélités, de souffrir plus longtemps dans le purgatoire, que de manquer à l'accomplissement total de vos vues sur moi pour la sanctification de votre *saint Nom*. Amen, amen. »

Le cahier contenant les années 1843, 44, 45, 46, ne se compose guère que des directions du R. P. Renault (1). Ces avis ont été recueillis sur l'heure même, on le sent, avec une exactitude scrupuleuse. Ils sont simples comme la vérité, sages, nets, fermes, répondant aux besoins de Maria ; ils achèveront de nous faire pénétrer dans le sanctuaire de son âme. Nous citerons sans commentaire ces intéressantes lignes telles qu'elles sont placées,

(1) *Renault*, telle est l'orthographe de ce nom, d'après les lettres signées du Révérend Père lui-même. C'est par erreur qu'il a été jusqu'ici écrit *Renaut*.

avec leur date et leur année, dans le journal de Maria, et quelquefois aussi sans indication de temps (1).

C'était de loin et dès son enfance, nous l'avons vu, que s'étaient en quelque sorte préparées les relations qu'il lui fut donné d'entretenir avec le R. P. Renault. Depuis, leurs rapports furent rares et sans suite. Quand le P. Renault fut nommé supérieur de la résidence de Quimper, il donna une retraite à Morlaix. A la fin des exercices, Maria, n'ayant pu aborder son curé, entre dans le confessionnal du prédicateur; jamais celui-ci ne l'avait entendue au saint tribunal, et cette fois même il ne savait pas qui était cette nouvelle pénitente. Quel n'est pas l'étonnement de celle-ci, lorsqu'elle entend le bon Père lui développer ces paroles, *Dieu en moi, moi en Dieu*, et l'exhorter à ouvrir son âme aux divines influences du soleil de justice, et à en boire en quelque sorte les rayons comme la fleur s'ouvre et se développe sous le feu du soleil qui nous éclaire. — *Dieu en vous* par sa présence et par son amour, lui dit-il, *vous en Dieu* par la simplicité de votre cœur d'enfant en sa sainte présence. La simplicité exclut tout retour sur nous-mêmes, sur nos intérêts, nos vues propres. *Dieu en vous, vous en Dieu!* Lisez et écoutez ce qu'il vous dit lui-même sur ce point au dix-huitième chapitre de saint Jean : « Moi, je ne puis vous dire que ces deux mots : *Dieu en vous, vous en Dieu.* »

Or, Maria venait précisément de recevoir des Oiseaux la médaille sur laquelle sont gravés ces mots : *Dieu en moi, moi en Dieu*, médaille si providentiellement trouvée dans les fondations de cette église qui, selon toutes les probabilités, devait un jour recevoir ses vœux (2). Maria reconnut dans ces paroles du

(1) Le P. Renault mourut le 8 décembre 1860, un an et demi seulement avant Maria, et l'on demanda à celle-ci sur la vie du R. Père quelques souvenirs propres à édifier. On ne sera donc pas étonné de retrouver ces directions, précédées d'un titre qui en indique le sujet, à la fin de la vie du R. Père Renault, par le P. Achille Guidée. La Mère Marie-Anne, pensant qu'elles pourraient être utiles à d'autres âmes, n'avait pas hésité à les envoyer, avec demande de taire son nom. Elle y avait joint d'intéressants détails qui sont reproduits à peu près textuellement dans cette édifiante vie.

(2) Le 20 mai 1837, l'un des terrassiers qui creusaient l'église des Oiseaux

Père une inspiration d'en haut ; elle en fut extrêmement touchée, et dès lors elle s'abandonna aux conseils de ce saint religieux. Voici comme elle nous peint cette direction dans ses notes rédigées pour servir à la vie du P. Renault après sa mort.

« Toute la conduite des âmes dirigées par le R. P. Renault roulait sur ces quatre points : *Esprit de foi*, — *Obéissance de foi*, — *Union de la vie active à la vie contemplative*, — *Simplicité d'esprit et de cœur*. Il appuyait toujours ces principes sur les vertus solides et pratiques, les vertus théologales ou cardinales ; avant tout et surtout *la divine Charité*. Qui l'a entendu prononcer ce mot, ne l'oubliera jamais ; *l'humilité pratique*, non pas spéculative, *l'humilité de cœur*, vertu par laquelle, se connaissant bien devant Dieu, on est vil à ses propres yeux, et l'on accepte comme vous étant dus l'oubli, le mépris et la peine, partout où ils se présentent. *L'oubli !* A rien, au néant que doit-on ? — *L'oubli !* A rien, rien n'est dû. — Au néant, pécheur, que doit-on ? — *Le mépris !* Au néant, pécheur, que faut-il pour le salut ? — *La peine !* Acceptez, prenez ce qui vous est dû, partout où il se présente à vous ; cela vous appartient : oubli, mépris, peine.

» Il se répétait, disait-il, et cependant il ne présentait jamais

trouva, entre quatre et cinq pieds de profondeur, une petite médaille de cuivre en forme de cœur, portant d'un côté l'effigie du Sacré Cœur de Jésus, de l'autre celle du saint Cœur de Marie. Sur le Sacré Cœur même étaient gravées ces paroles : *Dieu en moy* ; sur le Cœur de Marie, ces autres : *Moy en Dieu*. Les *u* remplacés par des *v* et les *i* par des *y* attestaient que cette médaille n'était pas de notre siècle. Les connaisseurs lui donnèrent de cent cinquante à deux cents ans d'ancienneté. Une médaille des Sacrés Cœurs, trouvée dans les fondations d'une église qu'on élevait à leur gloire et qui devait être placée sous leur vocable, excita l'attention générale. Ne semblait-il pas, d'ailleurs, qu'un si petit objet eût dû rester inaperçu dans les terres qu'on enlevait alors trop promptement pour qu'il fût remarqué ? Le métal même de cette médaille semblait peu propre à attirer les regards de l'ouvrier, il parut cependant enchanté de sa découverte, et remit la petite médaille de cuivre à la Mère Joseph, chargée de l'inspection des travaux. La Révérende Mère Sophie, supérieure de la Communauté, se plut à voir dans ce fait un signe sensible de la protection des Sacrés Cœurs et un présage des grâces qu'ils s'apprétaient à répandre sur ce lieu qu'ils semblaient avoir ainsi marqué eux-mêmes pour leur être consacré, et dont Jésus paraissait si bien dire : *Mon cœur demeurera ici jusqu'à la consommation des siècles : Cor meum ibi cunctis diebus*.

les choses de la même manière. Que de fois il a redit ce mot de Notre-Seigneur : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai placés là afin que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure.* Toujours il commentait cette parole divine sous un aspect nouveau. »

Écoutez Maria encore, et lisons les avis inspirés de Dieu pour son âme au R. Père, dont elle savait si bien apprécier la sagesse, les lumières et la vertu.

« *Direction.* — 30 novembre 1843. — Mon bon Sauveur, j'ai cherché dans l'autorité de votre ministre la confirmation de vos divines paroles en mon âme, et votre divin Cœur n'en reçoit pas avec moins de bonté le confiant aveu que vous eussiez pu me suffire. Sans aucune connaissance préliminaire de vos voies envers mon âme, toutes les paroles du P. Renault correspondent à celles qui ont résonné depuis six mois au fond de mon cœur : Dieu seul ! — Vous seul ! seule avec Dieu, seule devant Dieu. — Pour la vie intérieure, Dieu seul suffit.

» Tendez à Dieu en toutes choses, tendez-y comme la pierre à son centre, comme le fleuve à la mer, ou plutôt comme la fleur au soleil, dont elle reçoit tout sans quitter sa place providentielle ; couleur, parfum, vie, *tout* lui vient du soleil auquel elle ouvre son calice ; et puis voilà tout de sa part...

» Pourquoi varier ? Notre devoir est toujours le même, d'une manière universelle, en toutes choses. — Faire tout en vue de Dieu, c'est y tendre toujours. — Tendez-y dans l'oraison, dans l'action, en tout et toujours enfin. *C'est là votre vote.* Marchez-y, ne vous en détourniez pas pour d'autres pratiques, et remerciez Dieu de ses miséricordes sur vous. — Ne craignez point de vous livrer à sa conduite et à son amour. — Dans l'oraison, suivant l'esprit de l'Eglise, prenez un mot qui vous frappera dans l'évangile ou dans l'office ; puis arrêtez-vous là, ne courez point ailleurs. Puisque ce mot vous dit *tout*, pourquoi chercher autre chose ?

» C'est tout ce que le bon Dieu me donne pour vous... Allez à lui simplement, doucement, avec confiance. — Moins vous aurez d'appui, plus il vous assistera, oui, jusqu'au miracle, s'il est nécessaire. Ne vous détourniez de votre voie pour rien au monde, tendez toujours en tout à Dieu seul.

» 11 mai. — Sur l'état général de votre âme, je n'ai qu'un mot à vous dire. — Votre âme est droite et simple par grâce et par nature. — Bannissez en cette sorte de crainte qui est entre Dieu et vous. — La prudence est dans votre caractère. Il n'y a point à craindre que vous passiez les bornes de la convenance par les actes en dehors de vos devoirs de position sociale. Soyez donc toujours ce que Dieu veut que vous soyez, mais soyez-le bonnement.

Une simple élévation du cœur vers Dieu, et puis agissez comme vous le croirez bon dans le moment, sans retour ni regret, à moins de faute. Je ne pense pas que vous en fassiez dans ces moments où Dieu agira plus en vous que vous-même, *si vous êtes fidèle* à cette voie de simplicité qui est très-particulièrement la vôtre.

» *Lundi de Carême.* — Quand Dieu nous appelle, répondre à sa voix pour lui obéir, sans tant nous mirer pour voir si notre toilette spirituelle est en bon ordre. — Aller où il veut, parce qu'il le veut, et sans préoccupation de nous-mêmes, qui ne sommes rien; nous nous sommes donnés à Dieu, soyons donc à Lui pour qu'il dispose de tout en nous à sa volonté. — *L'esprit du vœu du plus parfait est un esprit filial.* — Je ne puis vous dire autre chose, et vous ne pouvez manquer de le comprendre. — Ne vous suffit-il pas de connaître ce qui est plus agréable à votre Père pour le faire simplement et joyeusement sans délai? Ainsi, comme enfant d'adoption de Dieu, nous faisons ce que nous croyons devoir lui plaire davantage, au moins chaque fois que nous agissons avec délibération.

» Après un certain temps passé dans l'état de grâce, Notre-Seigneur nous le dit, il daigne habiter nos âmes, *il demeure en nous, et nous demeurons en Lui*; il faut le laisser faire en nous et par nous, et agir nous-mêmes par une sorte de doux instinct de grâce, qui est la docilité à l'inspiration du moment... Dans l'incertitude, nous retirer doucement en Dieu un moment, puis suivre son impulsion pour faire ce qu'il veut de nous.

» Un directeur ne doit que nous aider à connaître et à suivre la grâce, quand Dieu nous parle lui-même de cette voix qu'on reconnaît bien quand on l'a entendue une fois...

» Simplicité et cordialité dans les amitiés pures et saintes. Notre-Seigneur a aimé tendrement ses amis; il n'est pas nécessaire d'être plus parfait que Lui. Il leur en a donné de tendres témoignages; voyez saint Jean sur son cœur, ses pleurs sur Lazare. Je n'aime pas la spiritualité qui étouffe nos sentiments, mais celle qui les épure en Dieu et les rend éternels en Lui. Livrez-vous donc sans scrupule dans l'intimité, non par réflexion, mais quasi sans y penser; laissez couler de votre âme ce qui s'y trouve, et recevez ce qu'on vous rend, comme le doux confluent venant d'une même source par des canaux différents, et tendant à se perdre dans l'union de tout bien, qui est Dieu. — Vous concévez de quelles amitiés saintes je vous parle!

» Vous êtes où Dieu vous veut; faites le bien quand il se présente, mais ne recherchez rien qui vous tire au-dehors. *Il y a assez d'âmes pour agir, il y en a peu pour souffrir et pour prier en union avec le Cœur de Jésus.* Menez votre ménage, recevez, rendez les devoirs de famille et de société. Cela, en vue de Dieu, sous ses yeux, est bon. Ce sont les consé-

quences de votre position ; et puis, devant Dieu, soyez ce que vous êtes, *religieuse de cœur et d'esprit, pour aimer, prier et souffrir*, et particulièrement dans la vue que vous m'avez dite ; car c'est une des grandes plaies de l'Eglise, et ses maux doivent nous toucher comme ses enfants. Cette vue, conservez-la soigneusement, repassez-la souvent en votre âme devant Dieu. — Offrez-lui vos sentiments à cet égard en esprit d'amende honorable pour cette douloureuse plaie sur laquelle l'expérience de mon ministère m'a donné les mêmes sentiments que Dieu vous a inspirés dans votre vie cachée. »

Nous trouvons au 8 décembre 1846 quelques lignes de Maria qui semblent expliquer ceci :

« Je viens à toi pour me consoler, partager les amertumes de mon cœur en remplissant le tien de l'affliction douloureuse causée par le défaut d'unité de ceux qui doivent être *un en moi comme je suis un avec mon Père*. Leur désunion blesse mon cœur, arrête mes grâces, déchire le sein de leur mère l'Eglise, mon épouse. — O divin Sauveur, combien faut-il que vous soyez délaissé, pour vous consoler avec une si misérable créature, indigne même de souffrir pour vous. »

Les directions suivantes sont sans date.

« Les penchants du cœur, ils sont bien clairs. — De l'orgueil, il faut faire le mépris des choses de ce monde et de soi-même, mais aussi une certaine élévation de sentiments qui mène à la générosité en tout. — De l'attache à son sens, la constance dans le bien ; une volonté ardente est le germe du zèle. — De la tendresse excessive, doit venir l'amour qui peut être sans mesure, celui de Dieu et du prochain en Dieu. La voie et le moyen de transformer tout cela, c'est l'attrait de la grâce sur l'âme. Pour vous, c'est ordinairement l'amour du Cœur de Notre-Seigneur, centre d'humilité, de douceur, de dévouement. Que l'union au Cœur sacré soit donc votre voie. Que ces mots : *Je suis doux et humble de cœur, apprenez à l'être*, soient sans cesse sur vos lèvres et dans votre cœur ; tout est là pour vous.

» Faites oraison tant que vous pourrez ; mais surtout tenez-vous unie à la volonté de Dieu, présent en vous par la grâce. *Voir tout venir de Dieu et aller de tout à Dieu*, c'est le grand point. Cherchez cela dans les deux admirables pages de Bossuet sur l'*Oraison en soi* ; agir ainsi devant Dieu, dans une liberté filiale qui n'exclut pas le respect, comme les Apôtres le faisaient pendant sa vie mortelle et après sa résurrection, comme vous le feriez en présence de votre père.

» Il faut préférer le vrai en tout, car Dieu est la Vérité ; ce qui est vrai

est de Lui et y mène. Je vous conseille plus, à cause de cela, Bossuet que Fénelon, si parfait pourtant à coup sûr; mais il a presque toujours un peu d'exagération dans les idées, il va souvent au-delà du vrai, non par l'intention, mais par l'expression; Bossuet est toujours exact et précis; on peut le croire sur parole en spiritualité, et méditer ses conseils sans y trouver un sens douteux; au contraire, la même phrase renferme souvent une plénitude d'idées admirables qui peut nourrir l'âme bien longtemps. Le défaut de connaissance *du vrai* éloigne beaucoup d'âmes de Dieu et de la pratique aussi. Il faut être dans le vrai; — ne pas croire défendu ce qui est permis, ou toléré ce qui est défendu; et dans le doute, pencher vers l'indulgence avec une droite intention. S'habituer à agir dans le doute fausse la conscience.

» Mon enfant, nulle grâce ne peut nuire à notre humilité, si nous sommes fidèles. — L'action de Dieu est en nous, elle n'est pas de nous. Voyez comme tout se concilie en Marie : *son âme glorifie le Seigneur* de l'union sacrée de la divinité et de l'humanité qui s'accomplit en elle : et cependant elle n'en reconnaît pas moins sa bassesse comme *servante du Seigneur*; elle n'est appelée *Bienheureuse* que parce que le Seigneur l'a regardée dans sa miséricorde.

» ... Que pouvons-nous, nous autres, serviteurs des âmes? Les préparer à l'union céleste, quasi comme vos gens préparent le salon, y introduisent les élus, et se retirent dans leur humble position, et quelquefois sans goûter jamais aux délices que leurs soins ont préparées à d'autres.

29 juillet. — Dieu vous fait une grâce bien précieuse en vous mettant sous les yeux ce tableau. Mais que puis-je? Rien, dites-vous, que d'inutiles gémissements devant Dieu. Dites-moi, que pouvaient les Apôtres à qui le divin Maître disait : *Mon âme est triste jusqu'à la mort, venez et priez avec moi...* Priez, ma fille, et gémissiez devant Dieu; non, ce n'est pas inutile, car il est écrit : *J'ai attendu que quelqu'un vint s'attrister avec moi, et nul ne l'a fait; que quelqu'un me consolât, et je n'ai trouvé personne.*

» Octobre 1846. — Allez vivement, puisque c'est votre nature d'aller vivement. Vous n'en irez pas moins *sagement* quand vous ne suivrez que le mouvement de la grâce, seulement vous y obéirez plus vite qu'un autre, sinon plus parfaitement. Il a fallu une grâce spéciale et bien évidente pour accoiser à l'intérieur toute cette vivacité, et faire en vous deux personnes si différentes, que peu de gens peuvent s'en douter. Remerciez-en le bon Dieu, et allez comme il vous mène, activement pour l'extérieur, passivement pour l'intérieur. On ne peut méconnaître *sa touche* dans cet attrait, puisque tout en vous, corps et esprit, y serait contraire.

» Vous pouvez lire les œuvres de sainte Thérèse... Je ne vous en donne-

rais pas le conseil si je trouvais en vous une certaine ambition spirituelle, trop commune parmi les personnes pieuses. Au lieu de voir dans les saints à voies extraordinaires *ce qui est d'eux*, leurs vertus solides, leur fidélité à la grâce, elles n'y considèrent précisément que ce qui est inimitable, les grâces merveilleuses, extases, révélations, etc.; c'est à la fois ignorance et présomption. Présomption, car nous ne devons aspirer en rien à ce qui est grand : nous sommes déjà *indignes* des grâces ordinaires; nous en abusons tous les jours et nous aspirons à celles plus particulières que notre amour-propre saurait si bien tourner en poison ! Contentons-nous de *notre voie*, mais soyons-y fidèles; ce que nous avons de grâces nous suffit pour faire notre petite partie dans la grande harmonie du chœur sacré de l'Église.

Non, la diversité des voies de la grâce pour chaque âme n'est pas moins grande que celle des physionomies extérieures. Ne cherchez donc point à faire *comme les autres*, mais *comme Dieu vous l'inspire*, par sa grâce, et nous le commande *par sa loi et par vos devoirs d'état*. De plus, voyez-vous, en allant au fond des choses, ce n'est pas ce qui paraît à l'extérieur de toutes ces choses extraordinaires qui est désirable... Non, c'est l'effet de ces grâces dans l'âme, l'empreinte qu'elles y laissent, comme un sceau appliqué là, en un instant, par l'action de Dieu sur sa créature, et qui parfois en une seconde bouleverse toute sa nature, la rend tout autre, comme saint Paul sur le chemin de Damas... L'extase même qui accompagne souvent cette action divine est une démonstration du peu qu'il y entre de notre part, puisque nous sommes instantanément privés de nos facultés, afin de nous mieux convaincre de l'action de Dieu et de notre impuissance... Nous sommes si disposés à nous attribuer ce qu'il fait en nous, que force Lui est en quelque sorte de nous retirer momentanément l'exercice de nos propres facultés pour faire ce qu'il veut en nous sans nous. »

En 1847, Maria reprend ses notes et ses impressions personnelles par cette réflexion bien digne d'elle :

« Pouvoir souffrir pour les pécheurs, c'est plus que ne peuvent leurs bons anges pour leur salut... »

» Si je veux souffrir en toi, ne peux-tu vivre et agir en moi par l'union à mon cœur ?

» O Seigneur, *fat!* retirez à vous cette vie propre, faites-moi sentir son impuissance en soustrayant un moment votre action divine en moi. Comme l'oiseau privé d'air semble mourir, et renaît quand on le lui rend, votre souffle divin reviendra sur mon être anéanti. — Votre grâce, c'est l'air pour nos âmes; sans elle, nous pouvons à peine vivre. Quand il reviendra, ne pourrai-je pas dire : Ce n'est plus moi qui vis, ô Jésus ! ce sera votre vie; vivez donc en moi, et que je ne vive plus ! »

Au 24 novembre (saint Jean de la Croix), Maria s'adresse ainsi à sa chère Zéphirine :

« Amie bien-aimée, c'est toi sans doute qui m'obtiens pour ta fête cette lumière si convenable à mes besoins, si conforme au conseil que tu me donnerais si je t'avais près de moi ! J'écoute et je recueille comme venant de Dieu par toi cette utile pensée. *Pati et contemni pro te ! Pati !* non plus par des souffrances volontaires, mais par les souffrances non choisies d'un mal qui semble si propre à faire mourir en moi plusieurs fibres, bien vivantes encore, par la privation de témoignages extérieurs d'amitié, de charité active, etc., par le doute si je dois ou non appeler secours et soulagement dans mes souffrances. Être et paraître fréquemment occupée de moi, après une si longue étude pour m'oublier ! Là se trouve aussi la part du *contemni*, quand le devoir seul inspire ma conduite sur ce point. Il faut aussi accepter en esprit d'humiliation et de punition la privation du secret plaisir de vivre pour les autres. *Contemni* par l'acquiescement à la volonté de Dieu dans ses conséquences les plus opposées à mes désirs ! Point de réserve dans une offrande si entière ; qui dit *tout* n'excep^te *rien* , pas même ce bien intime que j'achèterais au prix de ma vie, mais que son amour a droit d'exiger, puisque c'est en cela qu'il veut pousser jusque dans ses derniers retranchements ma soumission à son bon plaisir.

» 8 décembre. — Grâce de la Conception Immaculée de Marie, base de son humilité !... Source de sa compassion pour les pécheurs ! — Le souvenir des bienfaits reçus par nos âmes doit produire un effet analogue. »

Ici finit la partie du journal de Maria qui a trait à sa vie du monde. Nous intercalerons dans sa vie religieuse les écrits qui s'y rapportent dans les années suivantes.

CHAPITRE IX.

MORT DE SON PÈRE.

**Dernière maladie de M. le comte de la Fruglaye. — Sa mort. —
Ses obsèques.**

Une des préoccupations constantes de Maria, c'était la crainte de mourir avant son père, et la délicatesse de sa santé ne venait que trop justifier cette appréhension. Déjà en juillet 1837, Zéphirine lui écrivait, en réponse sans doute de quelque inquiétude de ce genre :

« Pour ce qui est de l'idée de notre fin prochaine, mon amie, ne vous y arrêtez pas plus qu'à toute autre pensée qui passe par l'esprit, et surtout ne vous tourmentez pas de celle qui s'y joint si douloureusement, de l'isolement de votre bon père. Abandonnez tout à Dieu, et lui et vous, pour la vie et pour la mort. Il sait ce qui nous est le plus avantageux. Je vois seulement ici une disposition de la Providence, qui veut votre âme bien détachée de tout; oui, et même des moyens qu'elle pense devoir procurer sa gloire. »

En 1844, une maladie grave faillit, en effet, enlever Maria; son larynx était excessivement fatigué par les longues et régulières lectures qu'elle faisait à M. de la Fruglaye; une fièvre continue, un affaiblissement général minait ses forces, et tout semblait annoncer que bientôt elle serait appelée à la récompense. Mais Dieu lui envoya son ange, à elle aussi, pour lui dire : — *Levez-vous et marchez, car il vous reste encore un grand chemin à parcourir.* — C'est elle-même qui raconte le fait sous le voile de l'anonyme, dans les notes qu'elle écrivit pour la vie du P. Renault.

« Dieu écoutait son serviteur, on a pu le croire, jusqu'à changer les événements probables. Sa confiance allait au point de le demander. En arrivant près d'un malade qu'il aimait : — Je suis entré dans la chapelle avant de vous saluer, lui dit-il ; là je me suis souvenu de la réponse que fit Notre-Seigneur à la prière de saint François de Borgia pour sa femme : — Je la guérirai si vous voulez, mais il vaut mieux pour vous qu'elle meure. — Voyez la bonté de Dieu et la puissance de la prière ! — *Si vous voulez, je la guérirai.* — Il y a des choses qui ne se feront pas, si on ne le prie ; et si on le prie, il ne résiste pas. Eh bien, je lui ai dit : — Seigneur, vous voyez bien que vous ne pouvez pas prendre cette enfant ; que deviendrait ce pauvre vieillard de quatre-vingt-un ans, car elle est bien la lumière de ses yeux et la vie de son cœur ? Après lui, vous en ferez ce que vous voudrez. — Plus tard, il pouvait lui dire, continue Maria, parlant toujours d'elle-même : — On prononçait le danger, il fallait vous avertir ; mais il me semblait que vous ne deviez pas mourir. »

Et en effet, elle ne mourut point ; elle vécut pour de nouveaux sacrifices, pour une immolation d'elle-même plus entière, plus complète. En 1847, cependant, et tandis que M. de la Fruglaye lui-même était fort souffrant, la maladie de Maria prit un caractère plus alarmant encore ; la fièvre et des spasmes violents la réduisirent à une telle extrémité, qu'il lui devint même impossible de se traîner à la chapelle du château pour recevoir la sainte Eucharistie, son unique consolation. A ses souffrances venait encore se joindre la crainte d'inquiéter son père. Pour lui laisser ignorer son état et les fréquentes visites de Notre-Seigneur qu'on lui apportait dans sa chambre située au-dessus de celle de M. de la Fruglaye, Maria imagina de descendre au salon ; là, elle se jetait sur un canapé et y attendait le divin Hôte ; puis elle trouvait dans sa piété filiale la force de retourner chez elle sans que le cher malade se doutât de rien ; car, indépendamment de la peine qu'il eût ressentie, jamais il n'eût souffert que le saint Sacrement passât devant sa chambre sans l'accompagner.

Si Dieu protégeait, en quelque sorte, contre toute espérance, la vie de Maria, c'était pour la mener toujours plus avant dans la route du Calvaire. La première croix qui lui fut présentée dans cette voie, ce fut la mort de ce père bien-aimé, à qui, après Dieu et pour Dieu, elle avait donné jusque-là sa vie et suspendu

l'accomplissement du plus cher désir de son cœur, celui de se consacrer à Dieu par les vœux solennels de la Religion.

Ici nous laisserons parler d'abord M^{me} de Champagny.

« Ce fut vers le 9 décembre 1848 que commencèrent les crises violentes de la maladie qui nous enleva mon père. Dès lors Maria ne se fit pas d'illusion, et pendant six mois cette pensée de la séparation déchira son cœur, lui offrant l'occasion de renouveler cent fois le jour son sacrifice. On peut voir écrit par elle le récit de ces derniers mois de la vie de notre père chéri. Mais ce qu'elle ne dit pas, c'est le dévouement avec lequel elle lui prodigua les soins de la fille la plus tendre, de la garde-malade la plus soigneuse, de la chrétienne la plus énergique, lui suggérant jusqu'au dernier soupir de pieuses pensées, et lui faisant offrir avec ses souffrances le sacrifice de sa vie, afin qu'il ne perdît aucun des mérites attachés à ces actes suprêmes. Les souffrances de mon père étaient si grandes, que j'étais quelquefois obligée de sortir de sa chambre pour aller respirer un peu dans un autre appartement. Quant à Maria, elle ne perdait pas une de ces angoisses ; elle était toujours là, ne quittant le bord de ce lit de douleur que pour aller à la chapelle recevoir la sainte Communion, et elle revenait aussitôt assister et fortifier mon pauvre père. »

La mort de M. le comte de la Fruglaye, si pieuse, si ferme, nous dirions presque si digne d'un autre âge, est à la fois un haut enseignement et comme un fruit des sacrifices et des persévérantes vertus de Maria ; elle se placera donc ici tout naturellement comme un complément de la vie de notre chère sœur, et comme une suite du fait déjà si remarquable de la conversion de M. de la Fruglaye rapportée plus haut. Et puis, c'est Maria elle-même qui agit ici ; c'est elle que nous laisserons parler, et le récit dans sa bouche doublera d'intérêt. Nous n'y changerons rien absolument, nous nous permettrons seulement de retrancher quelques particularités d'un intérêt moins général. On verra combien cette âme, que la grâce avait rendue si intelligente sur les douleurs et sur les souffrances du pauvre, le fut aussi en récompense sur celles de son père bien-aimé.

M. de la Fruglaye, retiré chez lui depuis la révolution de 1830, avait coutume de noter chaque jour ses impressions et les faits divers de sa paisible existence. Ce journal, terminé de sa main au 9 janvier 1849, est repris par Maria elle-même le 18 mars de cette même année en ces termes :

« Réveillée en sursaut par le bruit de la sonnette de mon père, j'arrivai en toute hâte à cinq heures du matin, et je le trouvai dans une crise de suffocation comparable à l'agonie, tant elle était effrayante. — Te voilà ! ô pauvre enfant, que je te craignais ! J'aurais voulu t'éviter le triste spectacle d'une agonie ! Enfin, que la volonté de Dieu soit faite ! J'ai demandé le médecin, fais venir le recteur, M. Moal (1) est trop loin. Ouvre le rideau, que je voie ma mère, ma bonne mère ; je vais la rejoindre, si je n'en suis pas trouvé indigne. Je te donne son portrait, soigne-le bien ; je l'aime tendrement, ma bonne mère ; je lui dois tout ce que j'ai de bien. — Avec une présence d'esprit parfaite, il me recommanda plusieurs affaires importantes ; me dit qu'il voulait être enterré comme un pauvre, sans aucune pompe militaire ni autre. — Je fus frappée alors de la pensée que le convoi du pauvre différerait surtout de celui du riche en ce que chaque chose y était dans sa simplicité, les prières de l'Église sans pompe extérieure, la douleur des parents sans affectation, le nombre des assistants restreint aux seuls parents et vrais amis, sans mélange d'indifférents, augmenté seulement de quelques personnes charitables qui font aux pauvres morts l'aumône de leurs prières. Je désirai dès lors, pour me conformer à l'intention de mon père, que ses obsèques eussent ce caractère de vraie simplicité : la Providence a conduit les choses pour qu'il en fût ainsi.

» Chaque minute était précieuse pour arrêter les progrès du mal. J'essayai aussi promptement que possible les remèdes connus, en attendant le médecin ; et, tristement assise près de mon père, je recueillais chacune de ses touchantes et judicieuses paroles avec la douloureuse crainte qu'elles fussent les dernières. Il me bénit, bénit ma sœur et ses chers enfants ; nous dit que nous quitter était son unique regret : — essaya de me consoler en me faisant considérer combien, dans l'état de souffrance et de vieillesse où il était, la mort lui était *un gain* ; que pour moi seulement il regrettait de mourir. Le spasme cessa au bout de trois longues heures ; mais il avait porté dans son esprit et dans

(1) Recteur d'une des paroisses voisines et confesseur de M. de la Fruglaye.

le mien, l'inébranlable conviction d'une fin prochaine. Depuis le 18 mars, chacune des journées de mon père se présentait à moi comme pouvant être la dernière ; après l'état où je l'avais vu, il m'était impossible de partager l'illusion de tout ce qui se laissait abuser par les efforts extraordinaires de son énergique volonté.

» Le 4 juin eut lieu la dernière crise de suffocation analogue à celle du 18 mars, et les médecins, réunis en consultation, ne laissèrent aucun espoir. Dès lors, mes désirs se portèrent uniquement vers la sanctification du peu de temps qui restait encore à mon père pour couronner son honorable vie par une sainte mort. J'espérais beaucoup d'une âme si humble et si dévouée à ses devoirs envers Dieu ! Déjà, aux premières crises, il avait demandé avec instances les sacrements ; à la dernière, il dit à la sœur Thaïs (1) et à moi de juger nous-mêmes du moment opportun pour le faire administrer, *qu'il se confiait à nous et remettait son âme entre nos mains*. Le samedi matin, il revint encore sur ses dernières dispositions, et exigea que je prisse connaissance de son testament, me déclarant, comme il l'avait fait la veille, devant ma sœur, qu'il ne voulait d'autre garantie de l'exécution de ses désirs que notre générosité et notre respect pour lui. Sur mon instance de les exprimer du moins devant un ami sûr : « Non, répondit-il avec force, personne entre mes filles et moi ; je ne puis me confier à rien de mieux qu'à leurs cœurs ; et c'est parce que je les connais, mes enfants, que je ne veux leur imposer aucune obligation absolue par mon testament ; dans un temps comme celui-ci, où tout est compromis, vous pouvez vous trouver sans ressources suffisantes pour les charges que je vous imposerais ; et, pour faire le bien des autres, je vous mettrais dans la gêne, et peut-être plus ; car, je vous connais, vous seriez capables de vous priver de tout, de manger du pain sec pour remplir mes intentions, si vous les croyiez obligatoires ! Je ne veux d'autre garantie que votre bonne volonté et la délicatesse de Champagny, qui m'est bien connue aussi. » Le 15, après une courte sieste dans la journée, mon père monta à cheval ; la veille, il l'avait fait encore pendant assez longtemps —

(1) Supérieure des Sœurs de Ploujean

ayant, je crois, voulu revoir ainsi sous ses différents aspects, et pour la dernière fois, cette habitation que ses soins avaient si bien su embellir. Il s'approcha de la fenêtre de la pauvre infirme Victoire (1), pour lui dire un bienveillant bonjour. Il entra à la chapelle plus tôt qu'à son ordinaire, sentant probablement la fin de ses forces ; à quatre heures, elles étaient si épuisées, qu'il céda enfin au mal contre lequel il luttait courageusement depuis si longtemps ; il se coucha pour ne plus se relever.

» Le dimanche 17, à nos anxiétés croissantes se joignit la douleur d'apprendre la fin subite de notre respectable ami, M. de Kergariou (le père de Zéphirine) ; nous convînmes que nous épargnerions à mon père l'impression de nos tristes regrets. Ces deux belles âmes, si noblement esclaves du devoir pendant toute leur existence, se seront trouvées réunies en Dieu, sans avoir déploré mutuellement leur perte ici-bas.

» Le 18, l'annonce du saint Viatique, parfois objet d'une sorte d'épouvante, même en des maisons chrétiennes, fut accueillie par mon père comme un nouveau bienfait ; il voulait aussi recevoir l'extrême-onction ; le médecin ne le crut pas nécessaire, et il s'opposa aux désirs du malade, qui aurait voulu se lever pour communier. Avant l'arrivée du bon Dieu, mon père me demanda mon crucifix, qu'il baisa affectueusement et tint constamment entre ses mains. Quand le saint ciboire fut posé sur le petit autel de sa chambre, il demanda s'il pouvait parler ; et, sur la réponse affirmative de M. Moal, il prononça à peu près ces paroles : « Mes chers enfants, mes bons serviteurs, mes respectables amis, qui m'entourez en ce moment de vos soins et de vos prières, je vous remercie tous. Je vous demande pardon de ne vous avoir pas toujours donné de bons exemples pendant ma vie ; je vous prie d'en demander pardon à Dieu, de prier pour moi, afin que je meure mieux que je n'ai vécu. Je remercie le Seigneur de m'avoir donné de bons enfants, de bons serviteurs, de bons amis, et je le prie de les bénir comme je les bénis de tout mon cœur. Je voudrais en dire davantage, je ne puis pas ; le reste est dans mon cœur. » Depuis ce moment, les progrès effrayants du mal

(1) Concierge de Kéranroux.

s'augmentèrent à chaque instant, et, mieux que tout autre, mon père en jugeait le danger imminent. Il ne témoignait qu'un regret, celui de quitter ses enfants chéris, de leur coûter tant de soins et de larmes, et de ne pas laisser la France heureuse ! Il souffrait plus de notre douleur que de son mal ; si grand qu'il fût, il ne s'en plaignit pas une seule fois. Fidèle jusqu'à la fin à tout ce qu'il avait aimé sur la terre, il eut un souvenir pour le Roi qu'il avait si bien servi. Un soir que, par un effet de lumière assez singulier, un rayon de soleil était venu frapper le portrait de Charles X, de manière à éclairer particulièrement son beau front et ses yeux : « Vois donc, me dit mon père, il m'appelle. O mon Roi, je viens, je suis prêt ; pauvre prince ! je n'aurai pas encore autant souffert que lui ! Ah ! je voudrais laisser ma patrie plus heureuse ! Pauvre France ! pauvre société ! Mon Dieu, ayez pitié de la France ! »

» Le 20, il reçut les saintes onctions avec recueillement et piété, mais sans avoir une conscience entière de ce qui se passait autour de lui. Cette réunion dans sa chambre, au milieu de la nuit, la vue des prêtres, des flambeaux, troublèrent ses sens et ses pensées ; il répondit à plusieurs prières, se prêta à toutes les cérémonies avec une sorte d'étonnement qui ne diminuait en rien sa bonne volonté simplement exprimée par le regard qu'il m'adressa avec ces paroles, quand le prêtre se retira : « Y a-t-il encore quelque chose à faire ? Je veux faire tout ce qui est bien. »

» La journée du 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, fut une journée de paix et de grâces sensibles. A peine minuit avait sonné qu'il demanda : « — Est-ce l'aurore ? — Non, pas encore, mon père. — Enfin, c'est toujours l'aurore d'un beau jour ! » Nous pensâmes qu'il regardait ce jour comme devant être le dernier de sa vie, et dîmes quelques prières pour en sanctifier les prémices. De bonne heure, l'abbé de Kermenguy ayant paru dans sa chambre, il l'appela avec affection, écouta pieusement ses quelques paroles d'édification, y répondit en le nommant mon père, baisa son crucifix et parut prier avec recueillement. Assez longtemps après, il demanda à mi-voix : « Il ne revient pas ? — Qui ? — L'abbé. — Non, il est parti. — Oh ! je croyais qu'il allait venir avec le bon Dieu. — Non, mon père ; mais le

bon Dieu, vous l'avez reçu, et l'extrême-onction aussi...» Quelque temps après, il dit le *Confiteor*, se frappa la poitrine, et tenant son crucifix entre ses mains jointes, il le contemplait et le baisait avec piété. Puis il ajouta, toujours préoccupé de la sainte communion : « — Dis de se dépêcher, ma fille ; si on tarde encore, je ne pourrai plus. — Quoi, mon père ? — Recevoir le bon Dieu. — Le bon Dieu, mon père chéri, vous désirez le recevoir encore ? — Oui, on avait dit qu'on l'apporterait. — Cher père, Dieu entend votre bon désir et vous accordera les mêmes grâces que si vous le receviez encore ; mais c'est seulement la communion spirituelle que vous pouvez faire ; dites encore : Mon Dieu, je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime de tout mon cœur ; je crois votre présence réelle dans le saint Sacrement, et je désire m'y unir à vous. » Il répétait comme un enfant, avec une humble simplicité, ces différents actes, les adressant à son crucifix de la manière la plus touchante. J'ajoutai : « Faites maintenant votre action de grâces comme si vous aviez communiqué. » Il entra dans un profond recueillement où il murmurait à plusieurs reprises l'acte de reconnaissance des prières du soir : *Quelles actions de grâces vous rendrai-je, ô mon Dieu*, etc. ; puis : *Répandez, Seigneur, vos bénédictions*, etc. Cette prière, d'un calme admirable et d'une profonde piété, durait depuis longtemps, quand le Recteur s'assit doucement au pied de son lit. Lorsqu'il le vit : « On n'est pas venu assez tôt, on a trop attendu, je ne peux plus. — Quoi ? répondit le Recteur. — C'est le bon Dieu qu'il désire, lui dis-je, et il croit qu'on doit le lui apporter chaque fois qu'il voit un prêtre. — Vous désirez le bon Dieu, Monsieur ? — Oui, mais il ne faut pas aller au-delà de ce qu'on nous permet, s'exciter soi-même à des dévotions extraordinaires ; il faut se contenter de ce qu'on nous donne. — Vous l'aurez, s'écria notre bon Recteur, en s'élançant de son fauteuil vers la chapelle ; préparez tout, dans un instant je serai ici avec le bon Dieu ; on ne peut pas refuser à un mourant une telle consolation. — Oh ! mon Dieu, ce fut bien une réception filiale que nous vous fîmes ce jour-là ! Vous veniez en consolateur ; nous vous reçûmes comme l'ami des affligés. Une petite table préparée à la hâte, un crucifix, un cierge et nos larmes furent toute la préparation

extérieure. Celle de mon père se passait en silence; mais à peine le saint Sacrement entra-t-il dans sa chambre, qu'élevant la voix d'une force étonnante : « Pardon encore de toutes mes fautes, des scandales que j'ai donnés; priez pour moi, que Dieu me fasse miséricorde; je vous bénis tous, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Je ne regrette pas la vie, je ne regrette que de quitter mes enfants. Je voudrais laisser mon pays et ma famille dans des circonstances meilleures. Je bénis mes enfants, mes parents, mes amis, mes serviteurs, vous, mon bon frère, nos chères sœurs, de tout le bien que vous faites et que vous continuerez à Ploujean... Je ne puis en dire davantage. » Après qu'il eut reçu le saint Viatique, nous nous approchâmes de lui, ma sœur et moi. « Allez reconduire le bon Dieu, nous dit-il avec un accent d'autorité solennelle, allez reconduire le bon Dieu... et le remercier. » Nous accomplîmes ce juste devoir d'actions de grâces sous l'empire d'une émotion inexprimable, qui fut partagée par les personnes présentes. Toutes exprimaient la même impression, en bénissant Dieu d'avoir été témoins d'un spectacle si touchant. Pendant une heure à peu près continua cet état d'actions de grâces dont le recueillement profond isolait mon père de tout ce qui l'entourait : son crucifix l'occupait seul. Pénétrées nous-mêmes de sa pieuse extase, nous priions dans un profond silence, respirant à peine, de crainte de troubler cette paix céleste, avant-goût de sa récompense éternelle. Je voulus lui offrir à boire, il me montra le crucifix, faisant signe qu'il n'avait pas encore achevé ses dévotions. Enfin, il dit avec force : « Allons, c'est fini, donnez-moi de l'eau de la Victoire, désignant ainsi, d'une manière toute nouvelle, l'eau de la Salette. Oh ! c'est assez, on n'y pourrait pas résister... — Je compris plus tard le sens de cette phrase : — « Et dis-moi, Cilliart, Lamigon, Cazin étaient là ? — Non, mon père ; mais sans doute vous avez pensé à eux, puisque vous avez cru les voir ? — Oui, à eux, à tous mes amis, à tous les miens ; je les bénis tous, ajouta-t-il en étendant les mains, ils me sont tous présents, et je leur souhaite à tous le même bonheur qu'à moi, je les remercie du bonheur que m'a donné leur amitié. » — Ses petites-filles revenant de Saint-François, où elles avaient été entendre la messe pour lui à la chapelle

•

de Notre-Dame de la Salette : « Mes bonnes petites filles, leur dit-il en les embrassant, vous n'étiez pas là, je vous ai regrettées ; mais vous y étiez de cœur... je vous bénis aussi ; ne pleurez pas, c'est aujourd'hui un jour de réjouissance, un jour de bonheur. Souvenez-vous bien qu'il n'y en a que dans la religion... »

» Toute la journée sa bouche ne s'ouvrait que pour bénir ; sa tendresse pour ma sœur et pour moi s'exhalait dans les expressions les plus touchantes, les regards les plus affectueux : « Je vous remercie de votre tendresse, jamais père ne fut plus heureux que moi par ses enfants ; mon unique regret est de vous quitter, de vous faire de la peine. Du courage, il faut bien finir. »

» Cette fête de saint Louis de Gonzague, de si douce mémoire, était le vingt-troisième anniversaire de celle où nous avions commencé, sous la protection de l'aimable patron de la jeunesse, la neuvaine indiquée par le prince de Hohenlohe, pour obtenir que mon père revînt à la pratique des sacrements, seul point où sa vie nous laissât alors à désirer. Ainsi ce jour, dont mon père saluait l'aurore avec tant de bonheur, correspondait à celui où il fut rappelé par la grâce à mieux connaître le don de Dieu par excellence dans la sainte Eucharistie ; et j'aimai à penser que ce désir ardent de recevoir le saint Viatique réparait aux yeux de Notre-Seigneur la négligence qu'il avait mise précédemment à s'approcher de la sainte Table. Ce souvenir et cette pensée vinrent, comme un trait de lumière et d'espérance, consoler notre âme à ma sœur et à moi, pendant ces moments d'ineffables consolations pour mon père et pour nous.

» Nous voyant, Caroline et moi, près de lui la nuit suivante, et se sentant fort mal, il nous dit : — Mes pauvres enfants, retirez-vous à présent ; vous voyez, c'est fini. Je désirerais vous éviter le spectacle d'une agonie... Que la volonté de Dieu soit faite ! Laissez-moi à présent, vous avez fait tout ce que vous devez, et bien plus ; merci, mes enfants. Jamais on ne fut plus heureux père que moi. Adieu, mes filles chéries, adieu ! — Oh ! mon père, nous vous quitterons toujours trop tôt ! Ne nous obligez pas à nous retirer avant que le bon Dieu l'exige. — Comme

vous voudrez, mes enfants, je ne vous défends pas de rester. Et cependant, si vous me faites du bien, vous me faites aussi bien du mal. Enfin, quand votre vue me sera trop pénible, je fermerai les yeux !... — Il les tint en effet assez longtemps fermés.

» Le 23, on lui avait dit les prières des agonisants. Je récitai à haute voix : *O Domina mea*. Se tournant vers moi : — Est-ce toi qui as dit le chant à la Vierge ? — Oui, mon père ; vous m'avez donc entendue ? — Oui, c'était bien beau ! Je lui donnai de l'eau de la Salette. Quand il l'eut bue : — C'est de l'eau de la Salette, je m'en suis bien aperçu ; c'est toujours un bienfait ! — A peine revenu à lui, il dit : — C'est samedi. Mes pauvres ouvriers ! reprit-il en se tournant vers la sœur Thais, qu'on les paye. C'est aujourd'hui la fin de la semaine, puis demain *dimanche* ; et après, qu'est-ce qu'ils deviendront ? Enfin, ma Sœur, je vous les recommande toujours. — Quand ces braves gens furent payés : — Bien, me dit-il, va maintenant porter la clef à Champagny ; c'est lui qui est le maître ici. Qu'il règle et dispose tout ; à présent c'est fini ! — Dès lors il ne s'occupa plus d'aucune affaire. Dans ses agitations, ses regards se portaient sans cesse sur les portraits de sa mère, de Charles X, de Pauline, et retombaient avec une indicible affection alternativement sur Caroline et sur moi. Souvent il me dit en se tournant vers le portrait de sa mère : — Elle me regarde, elle m'appelle... Ils m'appellent tous !... — Et les noms de ses amis venaient sur ses lèvres..... Dans un de ces moments de doux appel à ses meilleures amitiés du ciel, je lui dis : — Mon père, je me reproche de n'avoir pensé qu'hier à prier pour vous une de vos patronnes, sainte Emilie. Elle a été martyre, priez-la de vous aider dans vos souffrances. — Oh ! elle y a bien pensé, elle, me dit-il. Il s'écria ensuite : — Et Caroline aussi ! — Il avait prononcé ce nom de manière à nous convaincre qu'il l'appliquait à notre mère. Ma sœur courut chercher son portrait, et sans rien dire ouvrit la boîte à portée de sa vue. Mon père le prit vivement, regardant le portrait quelques instants avec tendresse, et le lui rendit en disant : — Soignez-le bien ! Parfaite créature, ajouta-t-il en tendant les mains vers le ciel, digne d'être la mère de tels enfants !

» Plus tard, il me dit à voix basse, en plaçant ma main sur

son cœur : — Tu sais, là-bas, désignant des yeux saint François. Oui, si elles veulent bien, ces bonnes Dames, si elles ne m'en trouvent pas indigne ; mais quand cela ne les gênera pas. Je ne veux pas les déranger dans leurs saints exercices ; elles ne sont occupées que du bien, il faut les laisser faire. — Ces paroles, incohérentes pour les autres, avaient pour moi leur signification. Je comprenais qu'il s'agissait d'un désir plus d'une fois exprimé : le transport de son cœur à la petite chapelle dite de la Salette. — Oui, cher père, lui dis-je, nous irons pour vous, nous irons tous prier la sainte Vierge pour vous ; elle est si bonne. Disons-lui encore : *Souvenez-vous, ô très-pieuse vierge Marie, etc.* Alors son recueillement devint extrême ; ses yeux, fixés sur le pied de son lit, contemplaient un objet qui semblait le ravir. Son silence ne s'interrompait que par des mots dont le sens nous donnait à comprendre sa reconnaissance pour Marie, sa volonté de lui donner son cœur. Nous partagions ses sentiments à demi exprimés. Cette heure fut pour nous comme pour lui celle d'une délicieuse consolation. Je compris que Marie répondait à son dernier désir d'aller visiter son sanctuaire et d'y déposer son cœur, en daignant venir elle-même recevoir son offrande et consoler son agonie. Mes sentiments à cet égard furent bientôt confirmés par les propres paroles de mon père, et par les vives impressions de reconnaissance qu'excita en lui jusqu'à la fin, dès ce moment, le nom de Marie. — « Oh ! que c'était beau ! Avez-vous vu ? Qu'elle est bonne, Marie ! C'est trop beau, on n'y peut résister, il faut partir ! C'est trop beau pour ce monde ; reviendront-elles encore ces bonnes Dames qui ont passé là avec elle ? — Je ne pense pas, mon père, c'est fini, lui dis-je, essayant d'entrer dans sa pensée. — Oh ! c'est déjà beaucoup ; et qui était-elle, cette belle Dame qui emmenait le petit Ludovic (Ludovic de Trogoff, un petit enfant qui venait de mourir, et dont il était fort préoccupé) ? — La bonne Vierge, je pense. — Ah ! oui ; *Ave, Maria.* — A compter de ce moment, chaque fois que nous dîmes la prière : *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur*, il y avait de sa part un élan comme pour le donner ; il disait même souvent : — Oui, prenez-le. — Et ce mouvement, si déchirant pour notre sensibilité alors, n'est-il pas maintenant un souvenir

consolant? Dans la nuit, avant de réciter une prière à la sainte Vierge, je lui dis : Mon père, prions la bonne Vierge, puisque vous l'aimez tant. — *Oh ! sûrement, elle est trop bonne d'être venue me chercher !*

» Lorsqu'il parut complètement revenir à lui, je lui dis : — Avez-vous au moins demandé au bon Dieu de vous guérir ? — *Oh ! non, ma fille, laisse-moi aller.* Comme il avait pressenti son agonie la nuit précédente, il jugea que celle-ci devait être la dernière de son existence ; et quelle douloureuse tendresse dans ce dernier bonsoir : — Adieu, mes enfants..... adieu, à revoir ! — Il mêla deux mots au bonsoir qu'il adressa à chacun de nous ; puis, quand nous fûmes seules, ma sœur et moi, oh ! quelle tendre expression dans ces derniers baisers tant de fois répétés, accompagnés de ces mêmes mots : — Adieu, mes enfants, à revoir ! — Hélas ! il faut avoir perdu le père le plus tendre qui fût jamais, pour comprendre ce que ressent un cœur filial dans ce baiser et dans ce regard paternels ; il les multipliait, pauvre père, à ce dernier moment, comme pour nous dédommager par avance de ce qui nous manquerait toujours désormais sur la terre. Dieu versait cependant les plus abondantes consolations de la foi sur notre immense douleur. Notre père mourait, mais il mourait en saint, et nos âmes trouvaient une force invincible dans cette profonde conviction. Les amis les plus fidèles, les plus pieux, entouraient avec nous son lit d'angoisses, et partageaient notre édification comme notre douleur. Reconnaisant le frère Polycarpe, mon père semblait obéir à son impulsion avec une douce bienveillance, quand il lui suggérait une prière ou une bonne pensée. L'abbé de Kermenguy nous communia vers deux heures, ma sœur et moi, afin que, venant faire notre action de grâces autour du lit de mort de mon père, Notre-Seigneur fût présent en nous à son agonie. Suprême consolation due à la pieuse affection d'un saint ami ! Fallait-il moins, en effet, que la force de Notre-Seigneur en nous pour pouvoir supporter jusqu'à la fin les inexprimables souffrances du moment qui allait nous ravir un père si tendre, si aimé, si digne de l'être ? La sainte messe dite pour lui à la chapelle pendant son agonie fut encore une nouvelle grâce ; et pendant qu'elle se célébrait à

Ploujean, le jour de la fête du saint patron de la paroisse où il avait fait tant de bien, sa belle âme s'envola vers Dieu, purifiée, j'espère, de tous ses péchés, par tant de douleurs, de vertus et de grâces. Il était dix heures et demie du matin, le 24 juin 1849, jour de saint Jean-Baptiste, fête qu'il aimait de prédilection. Il nous avait encore la veille recommandé d'envoyer du bois et du monde à la cérémonie du feu de la Saint-Jean. Une de ses dernières pensées fut aussi une pensée d'utilité publique. — Enfin, s'écria-t-il avec un soupir de satisfaction, c'est une des jouissances de ma vie d'avoir vu arriver cette eau (l'eau du lavoir de Ploujean). J'aurais désiré finir cela ; mais à présent, tout le monde peut terminer. — Le samedi, veille de son dernier jour, mon père croyant être au dimanche, s'était préoccupé de la messe pour nous. Il m'avait dit : — Je regrette de te faire manquer la messe ; enfin tu es à ton poste, et tu pourras peut-être l'avoir après. Ces paroles m'avaient frappée ; aussi, en recevant son dernier soupir, je regardai s'il était encore temps pour moi d'avoir la messe : il était un peu trop tard. J'avais été seule à la manquer, mes parents l'ayant eue à la chapelle à sept heures.»

Interrompons ici un instant le récit de Maria pour écouter l'un des témoins de cette fin si chrétienne.

Après avoir respectueusement fermé les yeux de son père, M^{lle} Maria monta dans sa chambre, conduite par la Supérieure des sœurs de Ploujean. En y entrant elle prit dans ses bras un grand crucifix qu'elle arrosa d'abondantes larmes, disant : — Maintenant, ô mon Sauveur ! vous êtes tout mon partage, rien ne me retient plus dans le monde, je suis toute à vous ; oui, toute à vous. Je ne suis plus à Kéranroux, je suis toute à vous, mon Jésus, et pour toujours ; divin Jésus, vous êtes tout mon bien, je ne désire plus que vous. Vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une hostie de louanges. — En répétant ces élans d'amour, elle baisait si amoureusement le crucifix qu'elle serrait entre ses bras, que la Sœur dit n'avoir jamais vu de scène si touchante et si édifiante.

Ces pieuses effusions, échappées comme malgré elle dans le premier moment de sa douleur, étaient bien le secret de son cœur et l'expression du plus ardent de ses désirs depuis si long-

temps comprimé. Avant qu'il lui fût donné d'en voir la réalisation, il lui restait encore de bien douloureux devoirs à remplir. Dieu la revêtit de tant de forces, qu'elle sut présider à tout jusqu'à la fin, sans qu'il fût pour ainsi dire besoin qu'on la consolât. Bien au contraire, c'était elle qui s'occupait de tout et de tous. Pendant les quatre jours que le corps de son père demeura exposé, car il ne fut inhumé que le 28, elle passa la plus grande partie de ce temps en prières près de sa couche funèbre. Elle récitait avec les assistants l'office des morts, l'office de la sainte Vierge pour le repos de cette chère âme. Chaque fois qu'elle entraînait ou sortait, elle baisait avec une affection respectueuse le front glacé de ce père chéri.

C'est Maria qui nous expliquera par quel motif la dernière cérémonie avait pu être si longtemps différée. Elle écrit sous la date du 28 juin, continuant son journal : « L'accomplissement du désir de mon père d'être réuni dans une même tombe avec les restes de son père, de sa mère et avec le cœur de sa femme, nécessitait un grand retard dans l'inhumation, et nous valut la consolation de conserver plus longtemps son corps au milieu de nous. Il fut entouré de respect et de prières continuelles pendant quatre jours, et enterré le 28 juin à 9 heures du matin, dans la chapelle de Kéranroux, avec l'urne où repose le cœur de ma mère. On déposa alors dans le même caveau une bière en plomb contenant les ossements de mon grand-père et de ma grand-mère de la Fruglaye ; et une troisième renfermant ceux de nos respectables et bonnes servantes Anne Villeroy, Thérèse Gaubert et Marguerite Gravot (1), exhumées la veille, en même temps que nos grands parents, aux pieds desquels leur fidélité

(1) *Anne Villeroy*, digne émule de Gaubert en affection et en dévouement pour ses maîtres, avait sauvé la vie de mon père, au péril de la sienne, à Caen, pendant la révolution, écrit Maria sans autre détail.

Sur *Marguerite Gravot*, elle a laissé ces quelques lignes, qui donnent idée des rapports établis dans cette famille entre les maîtres et les serviteurs : « Peu de jours avant sa mort, la bonne Marguerite s'inquiétait de notre prochain départ pour Paris, et s'affligeait dans la prévision de mourir en notre absence ; je la consolais de mon mieux. — Enfin, dit-elle, comme le bon Dieu voudra ! Si je ne vous revois pas avant de mourir, je trouverai mes bons maîtres et votre sœur dans le ciel pour me recevoir ; et vous autres, vous prierez tous pour moi sur la terre, je le sais bien.

avait assigné leur place de repos dans le cimetière de Ploujean. Le même catafalque reçut pendant douze heures ces trois cercueils et le cœur de ma mère. — Les tristes restes d'êtres chéris à tant de titres divers, réunis par notre affection, étaient ainsi l'image de la sainte union qui règne dans le ciel entre les âmes qui se sont mutuellement aidées dans la vie à servir Dieu, et à remplir sur la terre tous les devoirs sacrés qui sont la cause méritoire de l'éternelle félicité. »

Ce que Maria ne nous dit pas ici, et ce que racontent des témoins oculaires, c'est la nombreuse assistance qui unissait sa douleur à la sienne, à celle de sa famille ; et cette assistance ne comptait guère que des amis ou des obligés : prêtres, frères des écoles chrétiennes de la paroisse et de la ville, sœurs du Saint-Esprit, notables du lieu, fermiers, domestiques.

Cependant il restait encore une autre cérémonie funèbre à accomplir. Maria continue : « Le 30 juin, jour de saint Paul, premier samedi après la mort de mon père, octave de la douce visite de Marie, et vers la même heure, la mer nous permit d'aller en famille déposer aux pieds de Notre-Dame de la Salette (1) son cœur si humble, si droit, si tendre et si reconnaissant envers Dieu. La supérieure des Dames Hospitalières reçut de nos mains ce dépôt infiniment précieux pour notre piété filiale, et pour la reconnaissance de cette chère communauté. Il est enfermé dans une boîte de plomb recouverte d'argent, sur laquelle est gravée l'inscription suivante, d'un côté, après le nom et la date de sa mort : *Qu'il repose en paix aux pieds de Marie, entouré des pauvres de Jésus-Christ, et de leurs pieuses servantes, les Hospitalières de la Miséricorde de Jésus* ; de l'autre, ces deux textes en latin et en français : *Le Seigneur a conduit le juste par des voies droites et lui a montré le royaume de Dieu. O Marie, vous êtes toute ma confiance !*

Ce texte de l'Ecclésiaste nous avait semblé d'une heureuse application au caractère de droiture et d'inflexible dévouement

(1) C'était M. l'abbé de Kermenguy qui avait fait élever, sous le vocable de Notre-Dame de la Salette, cette pieuse chapelle qui devint doublement chère à la famille de la Fruglaye depuis que le cœur de son chef bien-aimé eut été confié à sa garde.

qui avait particulièrement conduit mon père dans l'accomplissement de ses devoirs religieux et sociaux. Ah ! disons-le donc avec une abondante consolation : *Le Seigneur l'a conduit par les voies droites et simples* de la foi, de l'humilité, de la charité, de la confiance en Marie ; en est-il de plus sûres pour nous inspirer une juste et sainte espérance que le Seigneur *lui a montré le royaume de Dieu, et qu'il lui a donné la clarté éternelle ?*

Maria rendait ainsi compte à d'intimes amis des sentiments de son âme après cette grande perte :

« J'ai mieux supporté que je ne m'y attendais ce douloureux départ, mon excellent ami. Revenons toujours à cette pensée de foi que me suggérait ce matin avec tant de conviction mon humble père nourricier : — La vie n'est qu'un passage ; quand il a été long et heureux, il ne mène pas à un autre but que celui qui a été plus court et plus éprouvé. — Une fois passées, la vie de quatre-vingts ans et celle de douze ne laissent d'autre trace qu'un peu de vertu unie aux seuls mérites efficaces de notre Rédempteur. Donc faisons le bien chaque jour autant qu'il nous est possible dans l'ordre de la Providence. C'est en fournissant ainsi journellement son étape qu'on atteint le but du voyage. Allons droit et constamment, sans nous effrayer d'une distance inconnue et peut-être moindre que nos prévisions.

» Adieu, priez un peu, chers amis, pour que l'amour de Dieu comble le vide immense dans lequel mon pauvre cœur est noyé depuis un mois. Je l'avais prévu, mais non senti. La grâce est grande en cette circonstance comme toujours ; il faut correspondre ; c'est pourquoi j'ai besoin des prières de mes amis, et vous savez si Victoire et vous comptez au nombre de ceux que j'affectionne, et sur qui je me fie le plus en toutes choses. »

CHAPITRE X.

SÉJOUR A PAU.

Départ de Bretagne. — Maria s'arrête quelques jours au couvent des Oiseaux. — Arrivée à Bordeaux, — A Pau. — Caroline de M^{...}. — Lettres à ses amis, — A sa sœur. — Vénération qu'elle inspire. — Sa vertu. — Entrée au couvent.

Écoutons maintenant Madame de Champagny ; elle nous racontera les derniers mois du séjour de Maria en Bretagne :

« Après avoir passé tout le premier mois de sa douleur à Kérarroux, près de la tombe de mon père ; après y avoir fait célébrer la messe tous les jours pour le repos de sa chère âme, Maria vint au mois d'août se réunir à nous à Kerduël. Le Père Renault, consulté à Saint-Brieuc sur l'opportunité de son départ pour aller faire de suite l'essai de la vie religieuse, lui conseilla d'attendre qu'elle se fût un peu remise et fortifiée, vu l'état de sa santé, que les dernières émotions avaient encore ébranlée. Il fut convenu, d'après l'avis des médecins, qu'elle passerait l'hiver à Pau. En allant à Saint-Brieuc, elle s'arrêta à la Grand'Ville ; elle voulait y revoir notre beau-frère de Kergariou, et surtout elle voulait prier au tombeau de notre chère Pauline pour la dernière fois. Là, elle avait trouvé tous les cœurs affligés, mais résignés et forts comme toujours, car un nouveau malheur, qui en rappelait tant d'autres, venait d'enlever aussi le chef de la famille. Sans en rien avouer, elle prenait toutes ses mesures, dans la prévision qu'elle ne reviendrait peut-être plus en Bretagne, et tous ces adieux brisaient son cœur ; mais la vivacité de sa foi et sa force d'âme ne laissaient pas soupçonner ce qu'elle

souffrait, surtout à moi, qu'elle ne voulait pas trop affliger. Elle nous laissa à Kerduël, où mon mari avait des affaires, et quitta le 1^{er} septembre ce lieu où elle était née et qu'elle aimait de préférence, ce lieu dont pourtant elle s'était volontairement déposée pour nous le donner 17 ans auparavant. Elle m'écrivait encore l'année dernière :

1862. — « Aujourd'hui 12 ans que j'ai quitté Kerduël. Oh ! comme l'évangile du jour me fut d'un puissant secours et me donna courage ! il disait : Celui qui abandonne pour moi son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses biens, sa maison, sa famille, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. »

On voit que la douleur avait gravé cette date profondément dans son cœur. Elle n'oublia jamais non plus celle du 6 novembre, jour de son triste départ de Kéranroux, car elle avait voulu y revenir et occuper là précisément la chambre où mon père était mort ; elle s'y établit avec le courage qu'elle mettait à tout. Elle travailla énormément pendant ces deux mois de septembre et d'octobre, afin de terminer tout ce qu'elle voulait laisser en ordre avant de s'éloigner. Ce fut pendant ce temps aussi qu'elle rangea et étiqueta la collection de minéralogie de mon père ; elle en tira plusieurs petites collections d'échantillons de pierres de Bretagne dont elle fit hommage aux villes de Saint-Brieuc, Quimper, Morlaix, etc., pour leurs musées de département ou leurs bibliothèques municipales.

De la veille de son départ 5 novembre, et encore datée de Kéranroux, fut écrite cette lettre si digne d'être adressée à ma tante, pour qui Maria avait été l'ange consolateur à travers mille épreuves :

« Kéranroux, ce 5 novembre 1849.

» Que je suis peinée de vous quitter souffrante et loin de votre fille ! je crois voir la volonté de Dieu dans ce voyage qui me coûte horriblement, sans quoi certes je ne partirais pas, dans la crainte du choléra où je vois nos environs (1). Prions, c'est le remède par excellence à tout mal. Ma

(1) En 1849, le choléra reparut en France, et comme on n'avait pu oublier encore les ravages de 1832, il y eut un moment d'appréhension ; mais le mal s'apaisa promptement, surtout en Bretagne. Maria toutefois eut un moment d'hésitation ; son vœu de dévouement en faveur de cholériques l'obligeait-il à demeurer

tante chérie, j'ai cru devoir faire le sacrifice de vous dire adieu, craignant qu'il ne fût bien pénible pour nous deux de nous adresser ce mot, toujours imposant quand on le dit pour longtemps.

» Dieu et son immensité présents en tous lieux, son cœur adorable au Saint-Sacrement seront toujours notre centre de réunion. Unies à Notre-Seigneur par la sainte communion, prosternées à ses pieds dans l'adoration, nous serons près l'une de l'autre malgré notre éloignement. Ma bonne tante, plus souvent nous nous approcherons ainsi de Dieu, moins nous serons séparées. La sainte Providence vous prive de la présence des êtres auxquels votre cœur si aimant tient davantage pour vous faire de plus en plus sentir le besoin que votre âme a de s'attacher à lui sans mesure. *Quittez tout et vous trouverez tout*, voilà la parole divine qui m'aide à partir. Je veux vous laisser celle-ci pour consolation : *Mon Dieu et mon tout !* Qu'il soit *votre tout*, ma bien chère tante, et voyez-le en toutes choses. Qu'il soit *le tout* de vos intentions, *le tout* de vos actions, *le tout* de vos désirs si ardents. *Fidélité à la volonté sainte de Dieu*. Puisqu'il est toujours le même, ce bon Maître, pourquoi changerions-nous toujours dans son saint service ? C'est si peu que la fidélité de toute notre courte vie à son service, pour mériter la récompense éternelle qu'il daigne promettre. »

» Enfin, continue Madame de Champagny, vint le moment de la séparation ; moment si douloureux pour Maria, pour nous, pour ses amis, pour les pauvres ; je dirais presque pour tout le pays, car les regrets furent unanimes, et cependant tout le monde croyait qu'elle reviendrait. Le jour de son départ elle alla une dernière fois à la chapelle de la Salette, prier auprès du cœur de notre père bien-aimé, et dire un dernier adieu à ses chères religieuses de Saint-François ; puis elle s'arracha par un effort violent de la chapelle de Kéránroux, du tombeau de mon père, et monta en voiture avec le sentiment d'une amère douleur. J'allai avec elle jusqu'à Morlaix ; à chaque instant elle avait des

au milieu d'eux ou devait-elle poursuivre son voyage ? Le révérend Père Renault, consulté, avait répondu : « Vous convenez que ce vœu ne vous obligerait point si vous étiez au couvent ; or pour y entrer, l'épreuve que vous tentez dans ce moment est jugée nécessaire ; il faut donc penser de l'épreuve comme du noviciat lui-même. L'obligation de *votre vœu demeure suspendue jusqu'à voir.....* En attendant, je ne puis rien vous prescrire pour compenser l'obligation, puisque l'obligation n'existe pas ; mais il y aurait opportunité à donner maintenant à Plou-jean ce que vous lui destinez, et à prendre de là occasion pour exciter le zèle des âmes. Donner à propos, c'est donner deux et trois fois. »

mouvements nerveux si forts, que je craignais un spasme ou une crise, comme elle en avait eu l'année précédente dans la grave maladie qui nous avait tant inquiété. Sa volonté et son courage soutinrent son corps si faible et si épuisé de fatigues et de douleurs. Elle supporta bien le voyage jusqu'à Paris.

Là, sa première visite fut à la rue de Sèvres pour le couvent des Oiseaux qui l'avait suivie et aidée de ses prières dans toutes ses dernières angoisses, comme dans les délais que la Providence elle-même avait placés entre sa résolution d'abandonner le monde et l'exécution. L'entrevue fut tout ce qu'on peut imaginer de plus cordial ; on était heureux de se revoir, on avait tant à se dire ! Maria ne resta que quelques jours. Elle aurait voulu commencer de suite son noviciat ; mais la Révérende Mère Sophie appuya fortement l'avis renouvelé du Père Renault, de mettre les chances de son côté, en donnant quelques mois au soin de sa santé, puisqu'en essayant alors, c'était compromettre le succès.

Elle continua donc son voyage vers Pau, et voici ce qu'elle mandait à sa sœur, le 30 novembre, fête de saint André, frère de Pierre, son émule dans l'apostolat et dans la mort de la croix, qu'il accueillait de ce salut, répété par toute la sainte Eglise au jour de son triomphe :

O bona Crux, diù desiderata ! O bonne Croix, si longtemps désirée !

Maria, partant de ce texte, continue :

« Pouvons-nous en dire autant, chère amie ? Non ; je le dis avec la même humiliation pour toi et pour moi, nous n'avons pas désiré la croix. L'avons-nous même assez aimée quand la Providence nous l'a présentée sous plus d'une forme dans cette malheureuse année ? Du moins à présent qu'un peu de temps a pu diminuer la vivacité de nos impressions naturelles, mettons notre vertu à aimer cette croix, qui, pour être la nôtre, n'en est pas moins la croix de Notre-Seigneur en nous, puisqu'il daigne vouloir souffrir en nous, et se tenir pour fait à lui-même ce que nous éprouvons. Ecoute comme la Providence me gâte sur les choses essentielles dont j'avais besoin pour l'âme et pour le corps. A Bordeaux un accueil de famille bretonne, une petite chapelle de Jésuites dans ma poche ; je frappe au premier confessionnal venu ; je trouve le bon Dieu caché dans un homme d'une sévère douceur, qui me demande au nom de ce Dieu, ce qu'est la vertu, si ce n'est la force pour agir,

souffrir, sacrifier ? si la perfection n'est pas l'amour de Dieu ? et cet **amour**, la conformité à la volonté de l'objet aimé pour les désirs, l'action et **les sacrifices ?** Pouvais-je être mieux rappelée à mes devoirs du moment ? **Ce fut le coup de fouet qui me releva de l'excessif abattement du voyage. »**

Ce départ et l'isolement dans lequel il jeta Maria, jusque-là **mêlée à tous les intérêts de son pays et de ses amis, fut en effet pour elle si pénible, qu'elle écrivait à M^{***} :**

« Que j'ai donc souffert dans ce douloureux voyage ! Pas moins je crois **qu'en perdant mon bien-aimé père. O cher ami, que le ciel nous sera bon ! à nous dont les cœurs sont plus faits pour souffrir en ce monde que pour jouir !** La réunion sans séparation à craindre, sécurité dans la possession **du bien suprême. Eternité pour avenir dans le bonheur !** Que la vie paraîtra **courte à nos regards sur le passé, et nos croix fécondes dans leur proportion avec leur poids de gloire !**

» Oui, parlez-moi quelquefois, *voire même assez souvent*, de tout ce qui nous intéresse, de nos amis, et des pauvres, qui sont les amis de notre souverain Maître. »

Cependant Maria se trouva bien à Pau, autant qu'elle y pouvait être dans sa situation d'esprit et de cœur. Elle fut même bientôt, dans ce pays étranger, l'objet d'une bienveillance particulière de la part de toutes les personnes avec qui elle eut quelques relations. Elle avait été recommandée aux sœurs de la charité du lieu par la Supérieure d'une des maisons de cet ordre, à Bordeaux, une compatriote, la sœur Rose de T^{***} ; de sorte que ces saintes filles la mirent à même d'exercer quelques-unes des œuvres qui avaient rempli sa vie jusque-là. Et puis la Providence amena à Pau une famille bretonne composée d'une jeune femme qui se mourait de la poitrine, de son mari et de trois jeunes enfants. Elle n'eut pas de peine à se mettre en relation avec eux, quoiqu'ils ne la connussent auparavant que de réputation ; d'ailleurs il y avait des liens de parenté entre les deux familles ; de plus c'était une ancienne élève des Oiseaux, et il était doux à Maria de continuer près d'elle l'apostolat commencé en cette chère maison, où elle comptait consommer sa course. Aussi écrivait-elle à la Révérende Mère Sophie :

« Le bon Dieu a pris une grande part de mon temps depuis quinze jours près du lit de mort de cette pauvre petite Caroline de M..., Madame de L...,

qui est venue finir ici dans un complet isolement des siens, mais entourée, grâce à la bonne Providence, de tous les soins utiles pour la disposer à bien mourir. Elle a eu, pauvre enfant, bien du mérite à se résigner. — Si jeune, disait-elle, et avec trois enfants ! — Le nom de la sainte Vierge la ranimait ; elle se rappelait les exemples de la dévotion à Marie, reçus aux Oiseaux et vos bontés pour elle, chère Mère. Ces souvenirs ont été un dernier moyen d'entrer dans sa pauvre âme ; puis la mort si récente de son père rapprochait nos positions. Elle expira elle-même avec foi et courage. Vraiment, chère Mère, Dieu mit là un sceau de bénédiction à votre œuvre dans sa bonne éducation. Elle laisse deux filles de dix et de six ans, et un fils de sept. C'est bien triste. Son pauvre mari est attré.... Un petit souvenir devant Dieu pour l'âme de la morte et pour celles des restants, ce sera grande bonté. »

Ce ne fut pas là l'unique occasion que rencontra Maria de se courir les affligés ; ses amis les pauvres eurent aussi leur part de ses soins empressés. Indépendamment de ces œuvres de miséricorde qui allaient à son cœur et à ses habitudes, Maria travailla énormément à Pau, prit des notes sur le pays, en étudia la géologie, et écrivit à tous ses amis de Bretagne. Eux aussi, ils voulurent savoir de ses nouvelles, et leurs lettres arrivaient si nombreuses à Pau, que la poste s'en préoccupa, dit-on, et crut un moment à une entente politique, ce qui ne doit pas surprendre en des jours si troublés, si incertains. En tout cas, si cette correspondance fut ouverte, les inquiétudes durent vite tomber. Maria donc avait fort à faire pour satisfaire son monde, car elle voulait donner à tous et à chacun les derniers témoignages de sa constante affection. Aux uns, elle recommandait ses œuvres, qui devaient être continuées ; aux autres, elle donnait ses conseils ; avec tous elle ouvrait et répandait son cœur, selon la mesure de l'intimité ou la nature des rapports qui les avait liés jusque-là. Quelques-uns de ces derniers épanchements trouveront naturellement ici leur place. Elle rend ainsi compte de l'emploi de son temps à l'une de ses tantes :

« Ne vous-êtes-vous pas demandé ce que je peux faire ici dans mon isolement ? Le voici, pour que votre amitié sache un peu où me prendre quand elle me cherche, car je sens que vous pensez à votre Maria. Je fais des nuits plus longues, cela diminue le jour, mais c'est obéir au roi prophète. *Levez-vous après vous être reposés, vous qui mangez le pain de*

Amateur. Mon ménage ne m'occupant guère, je puis donner à la sainte messe et à Notre-Seigneur jusqu'au déjeuner de neuf heures. Puis la correspondance, mettre en ordre bien des papiers, expédier bien des affaires pour moi et pour les autres qui trouvent le chemin pour m'arriver. Travailler, lire un peu, surtout me promener beaucoup, puisque je suis ici *pour cela*. Et vraiment nulle part ce ne peut être une plus douce tâche. Rien de plus charmant que ces promenades de Pau, sans cesse bornées à l'horizon par l'aspect toujours varié des Pyrénées. Dans le vallon, des paysages délicieux, une vraie féerie de points de vue, où le beau château d'Henri IV prend toujours sa place avec un charme de structure et de souvenirs ravissants. Une partie de l'intérieur a été merveilleusement restaurée par Louis-Philippe. Ce beau château serait devenu dans sa pensée un point de rendez-vous pour sa famille d'Espagne. L'homme propose, et Dieu dispose, des châteaux comme des couronnes...

» Quel changement dans ce Béarn que les Sarrazins ont ravagé, où l'hérésie défendait sous peine de mort l'assistance à la sainte Messe sous Jeanne d'Albret, que Montgomery brûlait et pillait pour détruire reliques et hosties ! A Pau, il n'y a plus aujourd'hui un protestant indigène ; le saint Sacrifice se célèbre par un clergé édifiant, le peuple paraît très-pieux. Le Christ règne avec sa sainte Eglise là où tant de fois on crut avoir détruit son empire ; et sa croix se relève radieuse chaque fois qu'on l'abat. Confiance donc, espérons toujours, pourvu que nous établissions notre confiance en Dieu et sa sainte Mère, et non dans tels et tels hommes... »

A un autre elle dit :

« J'avais entendu beaucoup louer ce pays ; j'avoue qu'il dépasse tout ce que je croyais, d'aspects ravissants, de ressources de tous genres, sans compter l'accueil tout à fait cordial de ses habitants. Rien d'obligeant et de gracieux comme tout ce bon peuple. Le fond de l'air est doux et pur, à faire grand plaisir au larynx, et à permettre de sortir un peu chaque jour et souvent toute la journée par un soleil brillant et un air embaumé comme nos belles journées de février. Le château est dans une des situations les plus *plaisantes* que j'aie vues, et certes les *Marguerites* si célèbres ici devaient s'y plaire *admirablement*, comme disent les chroniques.

» Mais tout cela est bien vide pour le cœur, penserez-vous. Oui et non. Oui, les tours, donjons, belles salles d'armes, etc. Non, ces magnifiques spectacles de la nature où se peint le reflet de la puissance et de la bonté de Dieu. L'âme et le cœur jouissent là... J'y pense à chacun de vous... J'avais grand besoin de repos physique et moral, oui, plus qu'on ne

peut croire, car il faut être en moi pour savoir ce qu'il y a de déchirement dans ce pauvre cœur ; il me fallait un peu de temps pour mettre chaque lambeau à sa place, un peu de diachylum dessus, et attendre sans qu'on y touche que le tout se cicatrisât. En somme, cette vie régulière et calme, où la prière et le travail se mêlent à l'exercice en présence de ces admirables beautés de la nature célébrant leur auteur, va à mon âme affligée. J'y écoute plus attentivement la sainte voix de la foi exhortant le pauvre cœur à mettre sa paix et son unique consolation dans la soumission à la sainte volonté de Dieu. Si jamais fille souffrit autant que je le fais de la perte de mon père, dont la vertu, la tendresse, et jusqu'à notre conformité de caractère, rendait l'existence si chère pour moi, je dois le reconnaître aussi, j'ai reçu plus de consolations et de grâces que bien d'autres en le perdant. Je puis avec confiance me répéter : Il est plus heureux qu'avec moi, je l'espère.

» Ah ! pensons-y bien, en présence de tant d'événements qui nous avertissent de l'incertitude et de la brièveté de notre vie, il faut tâcher de la rendre le moins vide possible aux yeux de Celui qui aspire à nous voir accroître nos mérites pour avoir plus de récompenses à donner...

» Adieu, ma tante chérie, je vous quitte à regret ; il y a tant de choses qu'on n'a pas dites et qu'on voudrait dire ! A Dieu ! Que de sens renfermé dans ce mot, quand on le comprend comme il faut ! Etre à Dieu comporte bien des sacrifices, bien des vertus, bien de saints désirs et bien des espérances éternelles. A Dieu donc, *nunc et semper*, et en Lui toute à vous avec le respect le plus tendre. »

« Vous trouverez avec mes notes sur Pau, écrit-elle à un ami, un livre assez mauvais et pas toujours exact. Après lecture, veuillez l'envoyer à Ernest de R***, son père désirant que je lui rapporte des renseignements sur le Béarn. Vous y trouverez quelques plantes desséchées, cueillies à ce château d'Henri IV, où, dans son éducation rustique, la bonne Suzanne de Miossens entra en lutte avec sa robuste foi catholique, dans l'éducation de son pupille, contre les instituteurs hérétiques de sa mère Jeanne, et couvrait de son crédit le culte catholique autour d'elle pendant la persécution protestante. J'ai pensé que Madame L*** et Victoire aimeront ces petits souvenirs de la fidélité du mien à penser à tous mes amis partout où j'avais jouissance. »

L'occupation du cœur de Maria, c'était toujours, de loin même, ses chers pauvres laissés en Bretagne. Il lui venait à l'esprit, pour les secourir, des idées vraiment uniques. On en jugera par cette lettre adressée à l'un de ses émules de zèle dans l'assistance des malheureux.

« Venons à mes demandes de service.

» Vous allez peut-être rire de la première. Nous desserrer un peu le cœur ne fera de mal ni à vous ni à moi, d'autant que ce ne sera aux *dépens* de personne, mais au *profit* de quelqu'un, je l'espère. Or j'ai appris à Pau qu'on peut se croire d'une honnête *aisance* comme *artiste décrotteur*, industrie peu usitée à Morlaix, il me semble. De là nous avons conçu l'idée, Mademoiselle Guillemot et moi, des ressources que F*** pourrait tirer de ce métier, lui qui a déjà quelques notions de la partie en sa qualité de *savetier*. Donc nous avons pris tous les renseignements nécessaires pour le mettre en possession de la boîte garnie des ustensiles nécessaires à cette profession. Je vous adresse un *modèle* de cette boîte. Le cirage pour souliers et caoutchouc sera apporté de Paris par ma sœur, afin qu'il ait un nouveau lustre par son origine. Mais je ne crois pas F*** *capable* de devenir *décrotteur* de renom sans l'assistance de vos bons conseils aidés de l'exemple de votre domestique pour l'enseignement pratique. Il faudrait lui faire comprendre qu'il devrait se trouver à la descente des voitures publiques, à la porte de la chambre littéraire à l'heure où on y va, enfin partout où l'on peut trouver chance d'emploi ; et de plus, ici ils se font des *pratiques* dans les maisons où il y a peu ou point de domestiques. Ils vont au moins chaque matin *décrotter* et cirer les souliers et sabots. Ils ont de plus une brosse à habit, dont moyennant un sou ou deux liards, ils *brossent* ceux qui veulent être *brossés*. L'abonnement est, suivant le nombre de chaussures, de trente à quarante francs par mois. Ne croyez-vous pas qu'il y aurait pour F*** une fortune à faire d'être le premier *décrotteur* de Morlaix ? Mais il ne faut pas éterniser son projet d'industrie jusqu'à son *établissement* ; la concurrence ne viendra que trop vite. »

Le choléra, déclaré en Bretagne peu après son départ, comme nous l'avons dit, était aussi l'une de ses charitables préoccupations, et elle n'épargnait pas les paroles pour consoler, encourager ses amis et les rappeler à la confiance absolue en Dieu.

Elle écrivait à ce sujet le 26 novembre :

« Je reçois votre lettre, mon excellent ami, au moment où j'allais vous écrire ; vous répondez d'avance à mon extrême désir de savoir des nouvelles de notre pauvre pays. Oh ! que je souffre davantage de l'éloignement de nos amis, les sachant exposés ! Mais que ferais-je près d'eux, pour leur être utile, avec si peu de forces à ma disposition ? Le sacrifice si grand de les avoir quittés, la prière où je puis donner ici plus de temps qu'ailleurs, sont les moyens dont la volonté de Dieu a voulu que je fisse pour eux l'offrande à sa miséricorde ; il m'en coûterait moins de les soigner, si j'étais près de

ceux qui souffrent : quinze jours plus tôt, l'épidémie m'aurait retenue, je crois. Sans doute la Providence avait d'autres desseins sur moi, et ses *pensées ne sont pas toujours nos pensées*.

» Où aller, mon ami, pour fuir ce fléau de Dieu ? Il faisait encore des victimes à Paris quand j'y ai passé ; à Rennes, Nantes, à Bordeaux de même ; Mont-de-Marsan, Bayonne, la Provence ; le Languedoc, la Bretagne, il est partout, et partout le Seigneur protège les uns, enlève les autres, et sa volonté est toujours conduite par son amour pour ses élus. De trois cents personnes aux Oiseaux, pas une atteinte, quand à côté leurs pieuses voisines de Saint-Vincent-de-Paul mouraient dans leur maison principale onze dans une semaine. Abandon à la Providence, chers amis, abandon filial de nous et de *ce qui est à nous* ; faisons humainement et prudemment, bien qu'avec modération, ce qu'il est raisonnable de faire en précautions, et pour cela suivons encore le précepte de saint Paul : *Soyons sages avec sobriété*, car l'excès de précaution pourrait appeler le mal. Envoyez souvent vos enfants à Kéranroux ou de ce côté, puisque le mal n'y est pas ; qu'ils y passent les belles journées ; ils y trouveront du pain, du beurre, du lait, des fruits pour leur collation, du feu pour les chauffer, et s'abriteront sous ce toit où ils seront toujours aimés.

» Samedi, j'irai à Bétharam, et n'oublierai ni N*** ni vous tous, bien chers amis, depuis le grand-père jusqu'à Ludovic. CONFIANCE, CONFIANCE, mon ami ; votre dette a été si largement payée aux douleurs de la vie ! CONFIANCE, il ne tombera *pas un cheveu de votre tête* sans la permission du Père céleste. Si votre tendre sollicitude pour vos enfants bien-aimés vous porte à rechercher toujours ce qui leur vaut le mieux, suivant vos vues humaines si incertaines, *croyez par votre cœur paternel à la paternelle direction de la Providence sur la race de l'homme juste et de la femme qui craint le Seigneur*. Au reste, comme personne n'y peut rien, que le propre de ce mal est de déjouer toutes les prévisions de la science humaine, jetons en Dieu toutes nos espérances, mettons chaque jour notre famille sous la protection de Marie par un bon *Sub tuum*, et ne nous préoccupons pas de manière à nous troubler, car la liberté d'esprit, comme la paix de l'âme, sont au nombre des meilleurs préservatifs. Il nous arrive souvent de nous dire : Ce n'est pas pour moi que je me tourmente, *mais les miens ! Les nôtres* sont comme nous les enfants de Dieu ; nous ne sommes pas moins obligés de croire à sa sainte Providence sur eux que sur nous, à espérer qu'il ne leur *arrivera rien* que pour leur plus grand bien. Chers amis, quand vos enfants se jettent avec tendresse dans vos bras, ils vous donnent une leçon d'abandon à la Providence du Dieu qui a daigné dire : — Une mère oubliera le fruit de ses entrailles avant que je délaisse celui qui met sa confiance en

moi. — Quand notre sort dépend d'un père chéri, d'un ami dévoué, sommes-nous inquiets et troublés ?

» Quant à Pau, il a toujours été jusqu'à présent exempt du choléra ; mais sur cinq jours depuis notre arrivée, nous en avons eu trois de pluie, y compris un de tempête. Mais une heure de ce beau temps si ravissant ici fait oublier l'ouragan ; c'est comme un sourire d'enfant après ses petites crises de pleurs. Nous sommes fort bien installées pour nos modestes habitudes. Soyez assez bon pour le dire à l'occasion, avec mes souvenirs affectueux et aimables, à nos amies, et aussi à mon bon docteur, qui sera bien aise de sentir sa responsabilité dégagée de l'entreprise de ce voyage que plusieurs blâmeraient. Il me procure ce dont j'ai un extrême besoin, un repos physique et moral que j'aurais vainement demandé à ma chère Bretagne et à Paris. Et cependant, vous ne le présumez que trop, il y a au fond de mon âme une douleur constante et égale en soi ; mais certains jours ravivent nos souvenirs et nos regrets d'une manière plus poignante, malgré tous les efforts de notre pauvre raison ; la prière seule alors est un soulagement. Merci, merci, chers amis, de vos vœux pour moi ; vous savez si les miens peuvent être moins affectueux, inspirés par une amitié égale. Les épreuves de notre vie ne permettent pas que nous les entourions de beaucoup d'espérances illusoire de bonheur humain. Cependant la foi aussi, qui est la substance, l'élément de notre espérance chrétienne, dit saint Paul, nous permet d'espérer pour nous et pour nos amis tous les biens terrestres utiles à notre famille dans l'ordre providentiel, comme Notre-Seigneur nous ordonne de lui demander notre pain quotidien nécessaire à sa subsistance. J'embrasse ma chère Victoire et tous vos enfants. En 1832, nous portâmes *tous* à Kéranroux la médaille miraculeuse, et Dieu nous préserva. Que Dieu vous bénisse et vous protège, chers amis, suivant l'étendue des vœux de ma tendre amitié. »

Bien que Maria eût à peu près gardé avec tout le monde le secret de son entrée au couvent, tous s'en doutaient. Si l'on ne pouvait espérer de l'ébranler quant à sa résolution arrêtée de se consacrer à Dieu, on tenta du moins, et on le comprend bien, de la retenir dans sa chère Bretagne, qui tant l'aimait et la vénérât. On essaya de lui faire abandonner Paris par la perspective des révolutions qui s'y trament et qui s'y exécutent. Si près de 1848, on avait beau jeu. Mais Maria ne s'effarouchait pas pour si peu... Elle répond de Pau à l'un des amis qui l'avait pressée sur ce sujet :

« J trouve une preuve de ma vocation dans les engagements précédents

que j'avais contractés avec les Oiseaux, si jamais je pouvais être religieuse; car assurément, si ces engagements n'avaient pas existé dès lors comme un indice de la volonté de Dieu sur moi, j'aurais cru voir ma place là où mon père avait marqué celle du repos de son cœur. Mais, grâces à Dieu, c'est à Marie qu'il l'a donné; et pouvais-je le laisser en plus sûre et sainte garde que celle de notre Mère? Quant aux chances d'avenir général, il faut entrer dans les vues de Dieu; il veut sans doute qu'une âme de plus prie et adore sa miséricorde dans la ville qui excite si souvent sa justice à punir. Grâces à Dieu, la peur n'est pas mon défaut dominant, et la crainte des événements en ce qui me touche ne peut en rien m'enflammer. N'ai-je pas l'assurance que la parole évangélique reçoit son accomplissement à Paris comme ailleurs? *Il ne tombera pas un cheveu de votre tête sans la permission du Père céleste.* Ne craignez donc pas pour moi le séjour de Paris. G*** vous dira si nous n'avons pas lieu de compter sur un petit coin spécial sous le manteau de la sainte Vierge... En cas d'alarme, Amédée nous donnerait un bon avis; notre Paul est là pour venir en aide de son petit mieux à notre maison, et nous sommes très-voisins; ce qui est beaucoup en cas de barricades. Plus que cela, croyez-vous que mon bon Ange ne me vint aussi en aide au besoin pour soutenir le courage naturel et la confiance que je tiens de mon bon Dieu et de mon bon père? Ne pensez donc pas à craindre pour moi, *quoi qu'il advienne.* Vous m'aimez bien, n'est-ce pas? La sainte Vierge et Notre-Seigneur m'aiment cependant encore davantage, et ils sont tout-puissants. Mal peut m'arriver partout, il n'y a pas besoin d'une révolution pour écraser une mouche comme moi; et Dieu cependant daigne me conserver, me conduire avec une bienveillance toute paternelle, même dans les menus détails de mes voyages, etc. Comment ne me confierai-je pas en Lui avec abandon? En fin de compte, ne serais-je pas plus heureuse, si je devais attraper quelque éclaboussure de *société*, de la recevoir comme épouse de Jésus-Christ et pour son amour, que pour les souvenirs même les plus honorables de mon nom? Si vous y tenez, je ferai demander l'avis du père de Ravignan; mais d'abord faudrait-il qu'il me prêchât d'exemple en fuyant la *société*, lui, bien plus utile que moi en ce monde; et je vois qu'il ne s'y soustrait pas autrement qu'il ne fuyait le choléra l'année dernière, enfermé à la Salpêtrière, confessant les cholériques, rebuts de la population féminine de Paris, du matin au soir, en sa qualité de supérieur de la maison. »

Maria écrivait à un autre, toujours au sujet de cette vocation qui l'éloignait de toutes ses relations :

« Être morte pour vivre cachée en Dieu avec Jésus-Christ, voilà, mon

digne ami, l'attrait que m'a toujours offert cette Communauté des Oiseaux, si nombreuse, si humblement dévouée au salut des âmes. Quitter la Bretagne, ma famille, mes amis, si parfaits pour moi, dites-vous ? Mais où pourrait-il exister maintenant le sacrifice de ma part, si je n'avais celui-là à faire, et comment mettre des réserves de ma part, quand nous croyons à l'appel du divin Maître ? Ce sera le 24 avril que j'entrerai ; c'est l'anniversaire de notre premier séjour dans cette maison, circonstance que nous avons toujours regardée, mes sœurs et moi, comme une grâce spéciale. C'est en ce lieu où notre jeunesse reçut tant de bons conseils et de pieux exemples, que je crois devoir consacrer au bon Dieu le reste de ma vie, probablement bien avancée vers son terme. C'est si peu de chose que cela à offrir à Dieu, de qui j'ai tout reçu ! Et cependant, cher ami, je sens le sacrifice bien au-delà de ce que je l'avais prévu !

» Oui, mon bon frère, il fallait à ma juste reconnaissance envers Dieu de tant de grâces reçues, à mon désir d'imiter, autant que le permet ma faiblesse, la vie pénitente, cachée, humiliée et dépendante de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il me fallait la vie religieuse. J'aurais toujours craint, si j'avais été libre, d'en faire trop ou trop peu pour plaire au bon Dieu, soit en excédant mes forces et sa volonté dans les œuvres extérieures, soit en ne faisant pas tout ce qu'il demandait de moi. L'obéissance et la règle seront là pour me le signifier ; en m'y conformant, je pourrai avoir la confiance de dire avec Notre-Seigneur : *Mon Père ne me laissera pas seul, car je fais toujours ce qui lui plaît.* Cette sainte parole, et puis : *Quittez tout, et vous trouverez tout ; — Vous avez rompu mes liens, Seigneur, je vous sacrifierai une hostie de louange au milieu de votre temple :* voilà, mon ami, la voix sainte qui retentit sans cesse à mon âme depuis le mois de juin, et je vais demander à l'épreuve de la vie religieuse la manifestation de la volonté divine. Il y aura peut-être obstacle extérieur dans ma santé. Si Dieu m'appelle, il me donnera la force nécessaire pour *agir* et pour *souffrir*. Là, comme ailleurs, je redoute moins cette dernière difficulté que la peine qu'il y aura peut-être, malgré la bonne volonté, à se plier à une vie nouvelle après quarante ans. Dieu aidera et donnera ce qu'il commande, je l'espère... Je n'oublie point tout ce que votre amitié m'a donné de bons moments dans le passé, de pieuses espérances pour l'avenir par le secours de vos prières et de cette sainte et précieuse *communion des saints*, article du Symbole auquel j'ai beaucoup de dévotion. Comme Notre-Seigneur connaissait bien nos cœurs en répandant sur toutes les vérités de la Religion ces douces pensées d'union des âmes en Lui pour le temps et pour l'éternité ! On l'aimerait bien mieux, notre bon Sauveur, si on s'appliquait ainsi à l'étudier, à le regarder comme il s'est réellement montré, le docteur et le modèle de la loi divine et de la

charité mutuelle. Remercions-le pour notre part de nous avoir appris par son exemple à aimer cordialement et constamment nos amis. Sur ce, je vous quitte, non cependant sans embrasser vos enfants et vous charger d'un mot de bien affectueux intérêt pour le bon docteur L***.»

Avec quelle aimable ironie Maria s'accuse du soin vraiment indispensable encore accordé au décorum dans sa mise. Nous qui avons vu son costume de Pau, nous pouvons dire que, s'il méritait blâme, c'était bien par excès de *pauvreté*, et le mot n'est que juste.

« Je suis établie ici dans un logement commode, fort ignorée de tout le monde, et cependant entourée d'une sorte de bienveillance dont je suis étonnée. Notre-Seigneur ne m'a pas trouvée digne ni capable du mépris que vous espériez pour moi. Je dis capable, et à bon droit, car vous ne sauriez croire combien souvent je retrouve mes manières de *femme comme il faut* à la moindre occasion où l'amour-propre s'alarme de la crainte éloignée d'une méprise. Oui, en vérité, ce bonnet, dont je m'inquiétais peu que le devant fût par derrière, quand il n'y avait pas à craindre qu'on méconnût la châtelaine dans son salon, je le mets droit, je vous l'assure, avant de sortir pour la messe matinale... Voyez où en est votre sœur sur l'amour du mépris, malgré son admiration pour saint Jean-de-la-Croix, demandant à Notre-Seigneur pour récompense de ses travaux *Pati et contemni pro te.* »

Avec ceux pour qui son âme n'avait point de secret, elle ne craignait pas d'avouer ses combats intérieurs au sujet de sa vocation, qui était là, dans cette profonde solitude, l'objet presque constant de ses pensées. Et nous, nous n'hésiterons pas à retracer ces luttes mystérieuses ; elles n'étonneront que ceux-là seulement qui jamais n'ont étudié leur propre cœur ; et peut-être pourront-elles porter lumière dans quelque âme éprouvée de la même sorte. La répugnance surmontée, n'est-ce pas un enseignement trop souvent demandé en vain à la vie des saints ? On y raconte la vertu pratiquée, et on y supprime l'effort ; d'où nous concluons que, les saints n'étant pas faits comme nous, il est impossible de les imiter.

Donc, Maria écrivait à un Religieux, qui depuis longtemps savait toute son âme :

« Mon révérend Père, vous m'aidâtes en 1849 à accepter la mort, à me résigner à celle de mon père quand Dieu l'ordonnerait. Je sentais que cette

époque commençait pour moi une *ère nouvelle* de souffrance, et vous en paraissiez avoir aussi le pressentiment. Depuis, j'ai beaucoup souffert, en effet, plus du cœur que du corps, et la perte de mon père dépasse en douleur tout ce que je pouvais prévoir pour ma nature, malgré l'abondance des consolations spirituelles. Ma peine est plus amère maintenant que pendant les premières semaines ; je la surmonte de mon mieux, et extérieurement, il n'y paraît plus guère. Mais par moments, c'est comme un soulèvement de sanglots et de regrets dans tout mon être ; je n'ai pas encore le moindre *sentiment* de son bonheur, et l'idée du purgatoire me fait frémir jusqu'à la moelle des os. J'adore les desseins de Dieu, sa justice ; je bénis sa bonté de ne me laisser du moins *aucun doute* sur le salut de ce père chéri. Et puis, quand je jette les yeux sur la vie religieuse, que j'ai tant désirée comme consolation à mon isolement, toute ma nature ne se bouleverse pas moins, le croiriez-vous ? J'y aspire de *toute ma volonté*, mais je n'y vois qu'une mort prompte et presque assurée, avec le sacrifice du bien que j'aurais pu faire à mon pauvre Saint-François et à quelques œuvres de Bretagne, en m'y fixant dans une vie mixte. Et c'est alors que, pour ne pas me croire tout-à-fait loin de Dieu, je me rappelle que Notre-Seigneur ressentait des angoisses du même genre au moment d'accepter le calice, et n'en disait pas moins FIAT, et n'en marchait pas moins au-devant du sacrifice. Je vous avoue même que ces soulèvements de la nature me semblent une marque de la volonté de Dieu, car c'est après en avoir triomphé par des actes d'abandon et d'offrande à cette volonté sainte *coûte que coûte*, que je retrouve paix à l'intérieur et sérénité à l'extérieur. Ces combats sembleraient étranges à d'autres qu'à vous ; il est tant de choses que le monde ne comprend pas dans les voies de la purification de nos pauvres âmes... Et cependant j'embrasse la vie religieuse avec un bonheur intime, comme le moyen le plus sûr et le plus efficace de mourir à moi-même pour vivre en Dieu et pour Dieu. Ce bon Sauveur me fait la grâce de *sentir* ou de *pressentir* tous les points du cœur, de l'esprit, du corps et de l'âme, qui doivent être atteints de cette mort, et je le bénis avec amour de soutenir ma volonté sans hésitation devant cette vue anticipée que j'unis de tout mon cœur à son état au jardin des Oliviers. J'ai souvent éprouvé que le plus difficile dans les sacrifices de la vie intérieure est cette acceptation anticipée que Dieu demande à notre volonté, Lui qui ne veut jamais contraindre notre liberté et n'admet que des victimes volontaires. Et puis, quand l'heure de la consommation arrive, la grâce nous soutient, nous conforte, et nous sentons mieux qu'elle *est en nous*, mais qu'elle *n'est pas de nous*. Ainsi donc, à Pâques, la vie nouvelle pour celle que votre charité traite en sœur et en fille. Portez souvent d'ici là, je vous en prie, au saint autel

le souvenir de l'étendue du sacrifice auquel son désir est de ne porter *null*
réserve.

» Seule avec toutes mes misères physiques et morales, appuyée sur la seule confiance en la bonté de Dieu, voilà tout ce qui peut m'accompagner dans la retraite où la vie cachée de Notre-Seigneur est mon *aimant*. Mais ajoutez à la charité de votre bon conseil celle de me développer un peu la manière dont je dois le mettre en pratique, car les vertus spéculatives sont encore moins utiles en religion qu'ailleurs. En raison de votre droit d'aïnesse en vie religieuse et de votre expérience en direction, dites-moi un peu par le *mer* et par *écrit* comment il vous semble en particulier que je doive ainsi revenir à mes *quinze ans*, déjà bien éloignés, oublier ces affections si vives aux souvenirs et aux besoins spirituels de ma famille. Mon combat du moment est la pensée que ma sœur malade ou mourante n'aura pas une amie pour léguer ses filles ; que si Paul ou Henri étaient malades de corps ou d'âme, la distance du 83 au 86 de la rue de Sèvres serait pour moi infranchissable ; et le *reste* que je vous épargne et dont vous pouvez énumérer la liste.... A tout cela je réponds : *Dieu le veut*, et je ne balance plus ; oui, quoique je souffre extrêmement, *je crois et je sens que Dieu le veut*. Ma santé décidera par l'organe de mes supérieurs, et moi je serais encore bien heureuse si l'épreuve hâtait le moment où je dois posséder la *trop grande, l'éternelle récompense* d'efforts, qui ne sont grands que par ma faiblesse. Votre amitié comme les autres se retrouvera dans le cœur de Notre-Seigneur, aux pieds de Marie, si aimée dans la chère Maison où je demande asile. Je prie Dieu de bénir votre station ; en retour, bénissez votre respectueuse fille, sœur et servante. »

Ajoutons à cette lettre, qui nous a fait connaître les dispositions si courageuses de Maria, cette courte page de son journal pendant son séjour à Pau ; elle nous aidera à entrer dans son cœur, et nous y lirons ses impressions de grâce les plus intimes ; quelques-unes semblent la conséquence des exhortations entendues au saint tribunal, bien que rien ne l'indique formellement.

« 13 novembre 1849. — Te cacher dans mon cœur, afin que le feu dont il brûle te pénètre comme le fer dans la fournaise, et te rende plus malléable pour la forme que je sais et veux pour toi.

» 17 novembre, Bordeaux. — Vous communiez tous les jours. Pour cela, il faut aimer le bon Dieu ; l'aimez-vous ? — Si vous l'aimez bien, vous devez vouloir tout ce qu'il veut, faire ce qu'il veut, aimer et souffrir pour Lui.... Ce sont les caractères de l'amour..... Tous les autres exercices pieux, si parfaits qu'ils soient, oraisons, sacrements, communions, sont des

moyens pour arriver à notre fin. Cette fin, cette perfection à laquelle ces moyens nous mènent, c'est l'amour de Dieu.

» 29 novembre. — *Il a bien fait toutes choses, et rien n'a été fait sans Lui.* — Rappelez-vous ces textes de l'Evangile, dites-les souvent en acquiescement à la sainte volonté de Dieu dans tous les événements douloureux, et rappelez-vous qu'après chacune de ses œuvres, *Dieu dit qu'elles étaient bonnes.* Il en est encore de même pour les événements que dirige sa sainte Providence en nous et autour de nous.

» 17 décembre. — *Je vis en Jésus-Christ, et la mort m'est un gain... Aimer à être inconnue et à n'être comptée pour rien, c'est le secret d'être toujours à sa place.....* Inconnue partout, même au confessionnal, évitant toute singularité... Perdue dans la foule, on n'y est distinguée par rien.

» DIMANCHE DE LA PASSION, 1850. — *Vexilla Regis prodeunt, fulget crucis mysterium...* Voilà les insignes de Notre-Seigneur... Je ne t'ai jamais promis d'autres gages de mon amour que ma croix, mes opprobres, mes épines et mes clous. — Tu disais que tu m'aimerais toujours ainsi ; maintenant que je t'appelle à les partager, tu frémis ; il y a de quoi. — Tu peux te sauver sans cela. — Je pouvais aussi te sauver sans ces excès ; mais mon amour a voulu souffrir sans mesure, pour adoucir les souffrances des âmes généreuses qui s'offriraient à mon Père pour m'imiter jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. »

Ainsi finissent ces quelques souvenirs de Pau ; et nous, qui avons vu la chère Maria à l'œuvre, nous pouvons dire combien fidèlement elle suivit cette route de croix et d'abnégation, cette voie des parfaits qui lui fut présentée.

Citons encore quelques lignes de ses adieux à ses neveux et à ses nièces, puis nous terminerons sa vie du monde par l'explication détaillée de sa vocation adressée, après la fête du saint Nom de Jésus et sous la même inspiration, à un saint prêtre et à sa sœur, M^{me} de Champagny, au moment qui précéda l'entrée au couvent des Oiseaux.

A ses chers neveux et nièces, Maria adresse ces consolantes et affectueuses paroles :

« Il m'en coûte bien, croyez-le, de quitter tous les souvenirs de ma famille ; cependant, mes chers enfants, c'est pour moi une grande consolation de vous avoir vus recueillir les plus précieux enseignements puisés au sein des familles chrétiennes, dans un âge où l'on n'oublie plus, et d'empor-

ter l'espoir que par votre conduite vous serez dignes de la foi et de la vertu de vos parents et des miens. Je puis bien vous dire un peu, bien que sans comparaison, comme la mère des Machabées : — Ah ! si j'ai partagé avec tant de tendresse la sollicitude maternelle de votre mère pour vous, si je vous ai tant aimés que vous ne le serez jamais plus, si ce n'est de votre mère, *souvenez-vous de moi*, en vous montrant bons chrétiens et tendres enfants. Vous pouvez le comprendre, ma plus grande peine est de me séparer de ma sœur, de penser qu'en rentrant en Bretagne elle n'y retrouvera plus aucun des deux êtres qui la chérissaient tant. Eh bien, mes enfants, si vous m'aimez, aimez-la encore un peu davantage ; soyez d'autant plus tendres pour elle, que votre affection doit lui remplacer celle de son père et de sa sœur désormais sous ce toit paternel devenu le vôtre. Entourez votre père et votre mère de tendresse ; la tombe de mes parents, de respects. Chérissez-vous entre frères et sœurs comme des amis donnés à chacun de vous par le Ciel. Je demanderai cela au bon Dieu tous les jours ; il m'exaucera, si vous voulez faire tout ce qui dépend de vous pour accomplir ces vœux les plus chers de mon cœur... Je ne suis plus guère capable que de prier ; je le ferai là où Dieu m'appelle bien plus tranquillement qu'ailleurs. Je ne pourrais jamais être aussi perdue en Bretagne qu'en cette chère maison, où cependant vous saurez bien, vous autres, mes enfants, me trouver quand votre cœur aura besoin du mien. »

A M. l'abbé de *** Maria ajoute, après s'être étendue sur un texte qui lui allait aussi, les merveilles de la nature :

« 1850, Pau, 23 janvier.

« Mon bon frère, après avoir parlé pierre, parlons âme ; parlons de cette âme, but de toute la création terrestre, et qui trop souvent, hélas ! oubliant qu'elle est l'objet aimé du Créateur de toutes choses, s'attache à ce qui n'est fait que pour l'aider à connaître le principe souverain, unique fin de sa propre existence... Ma dernière lettre vous disait que la Providence, par sa conduite intérieure, me mettait dans une entière égalité de volonté en présence du double sacrifice qui m'était offert pour réunir l'anéantissement à la croix de Notre-Seigneur ; et je l'avoue, à mesure que le nuage s'éclaircit, comme le rideau de vapeur qui s'étend ici chaque soir entre les magnifiques Pyrénées et nous, laissant insensiblement apercevoir leurs formes dessinées à l'horizon sous un beau rayon de soleil, j'aspire plus fortement vers Dieu, dans le détachement de toutes choses. La vie religieuse attire de plus en plus mes désirs, comme le moyen le plus parfait de dépouillement de soi-même et de toutes choses. L'Evangile, l'exemple des saints, la crise actuelle de l'Eglise, tout mène là celui qui veut être *parfait*. C'est la voie du dé-

chement, et c'est la voie de l'amour de Dieu : *Audi, filia, et vide...* Pourquoi cette voix divine aurait-elle retenti depuis mon enfance à mon cœur, si je ne devais ni l'entendre ni la suivre?

» Je vous dirai donc qu'il a plu à Notre-Seigneur dans sa divine bonté, le jour du saint Nom de Jésus, de tirer tout à fait le voile devant mes yeux, et de me faire comprendre si clairement sa conduite providentielle sur mon âme, que je n'ai plus aucun doute de la voie que je dois prendre. Si vous étiez ici, je vous ferais repasser avec moi ces détails intimes de ma vie intérieure qui m'ont été représentés en un instant pour m'en faire tirer cette conséquence, savoir : que l'esprit de Dieu est un et ne se contredit pas lui-même. N'attribuez pas à l'imagination ce que je vous dis ; je la connais et, grâce à Dieu, j'ai souvent eu lieu de distinguer la couleur de ses œuvres de celles qui portent l'empreinte de la véritable lumière. Au reste, je n'en suis pas moins disposée à soumettre la connaissance qu'elle a porté dans mon âme à la sanction de l'obéissance. Son effet en moi est la résolution d'entrer au noviciat aussitôt que le temps me permettra de retourner dans le Nord... Je m'y suis engagée de la manière la plus formelle avec Dieu et avec la communauté où j'entendis son appel. Je ne l'ai fait qu'après une délibération longue, sincère et sans regrets depuis vingt-deux ans. Pour ne pas accomplir cette résolution de toute ma vie, suivie de bien des épreuves diverses, il faudrait une nouvelle manifestation de la volonté de Dieu par un empêchement grave ; il n'existe pas de la part de ma famille, ni de mon évêque, ni de mon directeur... »

« (3 mars). Quant à vous, j'espérais bien cependant que votre âme comprendrait le sentiment qui me porte à choisir de préférence la voie où je trouve, dans l'abnégation de la pauvreté et dans l'oubli des créatures, plus de chances d'imiter Notre-Seigneur, ou du moins plus de conformité avec sa vie cachée... Que l'intérieur ne manque pas de se conformer aux saintes humiliations extérieures de la vie religieuse, voilà ce que je vous prie de solliciter pour moi maintenant, cher Frère. Plus l'Eglise nous rappelle au souvenir de la Passion de Notre-Seigneur, plus je sens se fortifier en moi le désir d'imiter sa vie souffrante, humble et pénitente par la vie commune, de manière à être perdue dans la foule des bonnes âmes qui veulent bien m'admettre parmi elles.

» Sans doute j'aurais désiré écrire toute la vie de ce père chéri dont j'ai raconté la mort. Mieux vaut l'imiter, lui aussi, en accomplissant le plus tôt et le mieux possible le devoir d'amour et de dévouement que m'impose maintenant l'appel du Seigneur. Mon père, lui, il ne reculait jamais devant le devoir connu, quelle que fût la difficulté pour le remplir. O mon bon Frère ! vous en viendrez, je pense, à remercier Dieu de m'avoir choisie pour ces œu-

vres cachées d'un amour dévoué à la gloire de Dieu et de son Eglise. J'ai reconnu l'action de Dieu dans mon pénible voyage; il me fallait vivre à Pau pour comprendre à quel point je tiens à ma Bretagne, à ma famille défunte et vivante, aux lieux où ont vécu ces chers morts, où ils reposent; à vous tous, amis si chers, à ces œuvres que Dieu faisait par moi, et qu'il peut mieux faire par d'autres; et c'est pour cela qu'il me faut tout quitter. — En quoi voulez-vous que je l'éprouve, disait le père Balthazar de Madame Dias, sinon dans les choses auxquelles elle tient? — Ce n'est pas apparemment mes pierreries et dentelles qui peuvent être pour moi matière à sacrifice en me faisant religieuse? J'en conviens donc, mon cœur souffre, et beaucoup; mais l'âme trouve cependant un bonheur intime à cette pensée de tout quitter pour suivre Jésus-Christ dans sa vie cachée, inconnue, pauvre, mortifiée, utile aux âmes cependant... N'être comptée pour rien, mourir par anticipation à tout ce qu'il faudrait quitter avec effort au dernier jour; enfin n'avoir plus à penser qu'à Dieu en mourant, quel repos! Je faisais hier une observation qui n'est pas sans portée sur cet article de la mort. A l'époque de celle de ma sœur Pauline en 1830, je fis mon testament, et j'y portais les œuvres que je désirais qui fussent accomplies après moi. Il n'y avait aucune probabilité de réalisation à plusieurs; eh bien, toutes ont été successivement exécutées, sinon dans leur forme, du moins en substance. Ah! cher ami, si ma mission de vingt ans est finie pour notre Bretagne par l'accomplissement des œuvres que le Père céleste m'y avait donné à faire, comprenez et ajoutez pour votre consolation la douceur que me présente maintenant l'espoir de *cacher ma vie en Dieu* avec Jésus-Christ, si tard qu'il soit, pour y attendre le moment de l'appel du divin Epoux. »

Il fallait enfin arrêter ses dernières dispositions, et voici ce qu'écrivit Maria à sa sœur, M^{me} de Champagny. Cette intéressante lettre, qui revient sur l'origine d'une vocation si longtemps éprouvée, et qui répond à toutes les difficultés alléguées par l'amitié et par le monde, nous dispensera de toute explication et commentaire sur la grande détermination qui en fait le sujet :

« Pau, 29 janvier 1850, fête de saint François de Sales.

» Ma bonne sœur, ce n'est pas mon jour de t'écrire, mais ce jour-ci me semble plus convenable qu'un autre pour te parler de la résolution que j'ai prise sous les auspices du saint que tu aimes de prédilection, et dont l'âme si tendre soutint celle de sa sainte amie dans un sacrifice bien plus grand que le nôtre en réalité, bien que moindre peut-être, comparé à ses forces et aux nôtres. Ma lettre t'arrivera pour la fête où la bonne Vierge accepta les desseins de Dieu sur son Fils, et nous la prierons ensemble, toi à Paris, moi

à Pau, dans l'union de nos cœurs à Notre-Seigneur par la sainte communion, de faire agréer au bon Dieu notre ferme volonté de lui être soumises avec courage et plénitude de cœur, comme le méritent tant de grâces spéciales reçues dans notre vie. Je suis décidée, ma sœur chérie, à entrer au noviciat des Oiseaux en revenant de Pau, ne voyant pas de nécessité pour retourner en Bretagne auparavant. Le service anniversaire de mon père serait un motif grave, cependant je ne crois pas qu'il y ait pour moi obligation d'y assister; certes je n'en prierai pas moins pour lui. Si j'ai tant souffert de quitter ma famille et la Bretagne, dans l'incertitude encore si c'était pour la dernière fois, serait-il sage de m'exposer à la même épreuve en me disant : — C'est pour toujours, — et à l'effort voulu pour soutenir l'opposition que rencontreraient mes vœux par la vive affection de quelques amis et de mes pauvres gens, qui croiraient que j'emporte la Providence dans ma poche, comme si elle n'avait pas existé de tout temps? De plus, chère amie, je demande quelquefois à mon âme si mon entrée en religion, le dernier sacrifice de mes affections de ce monde, ou du moins de leur satisfaction, car les affections resteront toujours, ne sera pas l'acte le plus efficace et le plus souverain pour le bien de l'âme chérie qui fut longtemps l'obstacle de ma consécration à Dieu? Donc le plus tôt sera le mieux, si cette chère âme a besoin de secours. Puisqu'il m'était si doux de soulager ses souffrances en ce monde, que ne ferais-je pas pour hâter son bonheur? Dieu a entendu le premier cri de ma reconnaissance et de mon dévouement à ce moment suprême de douleur et d'actions de grâces... Je lui ai dit : — *Vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une hostie de louange, en ne vivant plus que pour vous.* — Voilà, chère sœur, mes motifs pour ne plus différer mon entrée au noviciat. La diversité de nos vocations amenait une sorte de réserve dans notre intimité sur ce point. Je n'ai plus lieu d'en mettre aucune; ainsi je vais te dire avec tout l'abandon de notre amitié, de ma confiance en ta discrétion et ta piété, tout ce que j'en sais moi-même.

» Depuis mon enfance, et surtout depuis ma première communion, j'ai toujours eu de l'attrait pour la vie religieuse, et un éloignement invincible pour le mariage, pour le monde... Tu le sais, n'est-ce pas? Cependant le bon M. Le Pennec m'avait mise fort en garde contre les engagements prématurés en vocation religieuse. Je n'étais donc pas décidée encore en 1827, à autre chose qu'à ne pas me marier, quand je tombai malade aux Oiseaux. Je devais ce jour-là consulter le Père Ronsin sur mon désir d'être religieuse, je l'avais écrit sur mes notes de confession. J'ai plus tard revu ces lignes avec leur date, conservée par la Providence, pour m'éclairer apparemment. Tu sais ce que fut pour moi cette maladie : une crise encore plus morale que physique, où Dieu se plut à éclairer ma jeune âme de vœux telles, que

les choses de ce monde ne furent plus rien désormais à mes yeux. Est-ce donc cette nuit si doucement gravée dans ma mémoire, où Notre-Seigneur me semblait avoir par l'Extrême-Onction pris possession de la vie de mes sens comme de celle de mon cœur et de mon esprit, qui me déterminait ? Je n'en sais rien ; mais enfin à dater de ce jour-là je n'ai jamais douté que je dusse être religieuse. Ce n'était pas toujours dans la même paix ni dans les consolations de ma maladie. Le monde ne me semblait pas plus aimable, mais les douceurs de la vie de famille et la possibilité de la partager avec mes sœurs me paraissaient bien séduisantes. En deux circonstances je craignis de ne pas être assez forte contre moi-même, et je fis le *vœu d'être religieuse aussitôt que la volonté de Dieu* me serait manifestée, soit par les événements, soit *par la volonté de mon directeur*. J'ai cru à plusieurs reprises voir la première de ces manifestations. Ainsi, quelque temps après ton mariage, je demandai le consentement de mon père ; il s'y refusa, non cependant d'une manière absolue, et je l'aurais obtenu, mais le Père Ronsin m'arrêtait toujours après une première démarche. Quand vous revîntes en Bretagne, je crus le moment favorable et voulus partir, puisque je te laissais fixée près de mon père. Lorsque je reconnus le désir de mon frère de quitter Kéranroux, je souhaitai encore m'en aller pour vous laisser un plus impérieux devoir de vous consacrer au moins un certain temps chaque année à mon père. Le Père Ronsin m'arrêta en ces diverses circonstances, me disant : — Votre position est claire, il faut rester pour achever l'œuvre de Dieu dans la sanctification de votre père. *Après lui*, vous retrouverez intacte votre vocation et vos droits de vieille inscription au catalogue de la Volière, car depuis le mois de septembre 1827 j'avais demandé à la Mère Sophie si elle voulait de moi, et elle m'avait acceptée. Le Père Ronsin ajouta qu'il me regardait depuis lors comme religieuse. Souvent tu as pu voir dans ses lettres qu'il m'appelait *Marie-Anne*, pensant que ce serait mon nom de religion, car sans abandonner celui que j'aurais trop perdu à changer, je tenais à garder quelque chose de ma Bretagne dans le nom de sa patronne. Cette vocation n'a point été pour moi depuis vingt-trois ans l'objet d'inquiétudes ni de regrets... de désirs, je ne puis le dire, car je voyais trop la voie douloureuse qui pouvait seule m'y conduire. Maintenant que l'heure semble venue de l'accomplir, chère amie, que dois-je faire ? Faut-il croire à une si longue erreur malgré la droiture de mes intentions, la franchise de ses ouvertures, la prière, les réflexions de ma part, la sagesse du cher guide de notre jeunesse ?

» Cependant, diras-tu, Dieu a pu permettre cette vocation réelle sans que son intention fût autre que de séparer mon esprit et mon cœur du monde où il me retenait pour faire le bien, et mon imagination *revêtir*, comme dit

Bossuet, la vérité de la vocation à la perfection, de l'habit religieux qui avait mes affections. Mais alors il me donna *une marque* pour me tirer d'illusion, car il ne veut pas l'erreur de l'âme qui le cherche avec une entière droiture ; cette marque serait un empêchement, une sorte d'impossibilité, soit que l'obstacle vint de ma santé, de ma famille ou d'un plus grand bien à faire dans le monde.

» 1° *De ma santé.* Au lieu de succomber à l'extrême fatigue et douleur de l'année passée, elle est moins mauvaise. Je ne veux pas cependant en être seule juge. J'ai consulté M. de Kergaradec, il me répond : Comme ami, comme homme du monde, je déplorerais de vous voir entrer aux Oiseaux, croyant que vous pouvez beaucoup plus pour Dieu dans le monde. Comme médecin, ma conscience m'oblige à vous dire que des santés déplorables dans le monde se soutiennent, et parfois se fortifient dans le cloître, et que la vôtre peut être de ce nombre.

» 2° Pour *ma famille*, ma présence a été douce, *je le crois*, mes chers amis, et vivre avec vous pouvait seul réaliser pour moi quelque bonheur en ce monde. Je vous le dis dans toute la sincérité d'un cœur qui ne vous a jamais trompés... Mais évidemment cette présence n'est nécessaire à aucun de vous. Vous êtes là pour le bonheur de vos enfants, ils sont là pour le vôtre, et votre affection mutuelle, cher frère et chère sœur, n'a point marqué ma place auprès de vous comme elle aurait pu l'être si Dieu avait appelé à lui l'un de vous. Mon amitié dévouée aura toujours à votre disposition sa tendresse, ses prières et ses conseils quand vous en aurez besoin.

» 3° Restait la question *d'un plus grand bien* ; elle était, il me semble, du ressort de mon évêque plus que de tout autre, et surtout de mes amis. Je l'ai consulté, bien que la question fût à mes yeux toute tranchée par l'émission d'un vœu par lequel Dieu n'a pas en vain, je pense, permis que je fusse liée d'avance. Monseigneur Graveran m'a répondu : — Je crois qu'à votre âge, votre santé, vos habitudes de longue date, la vie religieuse vous sera difficile à embrasser pleinement. Je regretterai beaucoup que vous ne choisissiez pas votre retraite en Bretagne. Toutefois, en matière de vocation, il faut une connaissance des voies intérieures d'une âme plus ample que je ne puis en avoir de la vôtre. Je ne puis donc que vous donner l'avis de vous adresser à ceux qui vous connaissent, et vous *ferez sagement* de vous en rapporter à leur décision en cette matière si importante pour votre avenir.

» Ainsi donc, ma bonne sœur, la décision de mon guide restait la marque à laquelle je pouvais reconnaître la volonté de Dieu ; et certes elle m'eût été bien suffisante, ayant toujours eu plus de confiance en l'obéissance qu'en toute autre lumière pour la vie spirituelle, après avoir choisi son guide le mieux qu'on a pu. Cependant je puis dire qu'après le Père Ronsin Dieu m'a

plutôt *donné* le Père Renault que je ne l'ai choisi. J'ai trouvé en lui depuis six ans autant de sagesse raisonnable et d'esprit de Dieu que j'en ai jamais trouvé réuni. Quand je lui ai fait connaître ma position, que pouvait-il me dire ? Ma vocation n'est pas à examiner, je la crois fixée depuis vingt-trois ans. Ma santé n'y serait-elle pas un obstacle insurmontable ? — Peut-être ; faites en sorte de rétablir votre santé par les moyens qu'indiquera la médecine. — Voilà ce qu'il me dit à Saint-Briec. Quand, arrivée à Paris, j'aurais voulu rester, il me demanda pourquoi alors j'avais d'abord pris des mesures pour Pau ? — Parce que je croyais y voir un moyen conseillé et raisonnable pour retrouver un peu de santé. — Vous aviez bien examiné la chose avant de prendre ce parti ; s'il était raisonnable il y a quinze jours, il l'est encore à présent, beaucoup plus que de commencer un noviciat dans toutes les pires conditions pour le soutenir. — C'est exactement ce que tu me mandais aussi, ma bonne sœur, le mois dernier.

» Eh bien, je me trouve certainement mieux que depuis longtemps, et mieux que je ne l'étais en maintes circonstances où j'ai mené une vie plus fatigante que celle de communauté.

» Ainsi donc, chère amie, après avoir prié, fait prier, réfléchi, demandé conseil à chacun sur le point spécial où il pouvait m'éclairer, je crois devoir agir. Ma sœur chérie seule m'a refusé son conseil, dans la crainte sans doute de trouver sa foi en désaccord avec son cœur ; mais mon frère, malgré son affection, est convenu lui-même avec moi qu'il est difficile, quand on veut être conséquent avec soi-même, de ne pas accorder du moins un essai aux vues invariables de toute sa vie pour une carrière quelconque ; je craindrais d'ailleurs de laisser peser sur ma vie le regret, qui serait un remords, de ne pas avoir poussé l'épreuve jusqu'au bout, et de ne pas avoir été *fidèle* à la voix de Dieu, dont l'amour a été si *fidèle* à toutes les promesses de sa miséricorde sur moi et sur les miens. Tu sais qu'il n'est pas de ma nature de reculer longtemps devant un parti pris, mais aussi de ne pas être trop *rigoriste* dans le service du bon Dieu. Je crois donc qu'il ne m'impose pas du tout l'obligation de renoncer au bonheur de vous embrasser avant d'entrer aux Oiseaux. Ce sera donc vous qui fixerez mon départ de Pau ; je veux être à Paris quelque temps avant que vous le quittiez. Ainsi, fais-moi connaître le plus tôt que tu pourras non pas le jour, mais l'époque probable de votre retour en Bretagne, afin que je prenne ici mes mesures en conséquence.

» Ma résolution est donc un essai. L'Eglise le donne pour la vie religieuse et le divise en deux parties. Si le postulat suffit pour prouver que je ne puis supporter la règle, je ne prendrai point l'habit ; si au contraire je soutiens cet essai jusqu'à la profession, l'épreuve aura montré que Dieu me veut, et alors, chère amie, pouvons-nous ne pas lui donner de bon cœur si peu de

chose que mon pauvre être, si chétif en lui-même, de plus si usé de toutes les façons ? Ah ! suivons donc l'avis de Tobie : si vous avez beaucoup à donner, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez-le du moins de bon cœur... Puissé-je, ma sœur chérie, n'avoir pas perdu mon temps, et te laisser quelque consolation en achevant cette longue lettre ! Je crois que notre sensibilité naturelle ne nous eût jamais permis de traiter verbalement à fond cette question grave pour moi, et pour toi par contre-coup. Tu comprends que ceci serait pour mon frère comme pour toi, s'il pouvait le lire ; il a été si bon, si affectueux, que mon amitié lui doit toute ma confiance assurément, et je vous parle ici avec tout l'abandon que je souhaite voir à vos enfants pour vous en pareille circonstance. Je recevrai vos observations avec toute déférence. Mes chers amis, espérons que Dieu nous tiendra fidèle compte de la peine que nous avons à nous séparer pour l'amour de lui. »

La réponse à cette lettre fut telle qu'on devait l'attendre de Madame la vicomtesse de Champagny, modèle des femmes chrétiennes dans le monde, et digne émule de sa vertueuse sœur. Aussi, peu de jours après, le 6 février 1850, Maria put-elle lui écrire :

« C'est avec une vraie consolation que j'ai reçu ta réponse, si conforme aux vœux que je fais pour que tu sois, en ce qui me touche comme en toutes choses, généreuse envers le bon Dieu et reconnaissante des grâces qu'il nous fait, même sous la rude apparence de la croix. Je remercie la bonne Vierge de t'avoir un peu adouci la peine par l'exemple de son saint courage, et vous, mes chers amis, de m'aider par l'acquiescement de votre piété, à l'accomplissement de la volonté divine. Oui, ma bonne sœur, je le vois comme toi, il m'en coûtera beaucoup plus à présent qu'à dix-huit ans de plier, non pas mes habitudes, car notre régularité est une grande disposition à la vie religieuse, mais bien mes *affections* de tout genre, de zèle, de charité, comme de famille, sous la dépendance religieuse. Je souffrirai, nul doute ; aussi est-ce bien Jésus crucifié qui m'a toujours semblé le modèle et l'appui de la vie religieuse. Cependant, chère amie, ne considérons jamais la croix sans la grâce. Que de fois nous l'avons dit et éprouvé ! les grâces d'état, de circonstances, arrivent toujours à point pour nous faire porter les fardeaux que de loin nous aurions cru ne pouvoir jamais soulever. Embrassons donc sans réserve toute l'étendue du sacrifice que Dieu nous demande, mais embrassons-le en général et sans détails, parce que ceux qui sont *prévus* ne seront peut-être pas du tout ceux qui nous seront demandés... Allons, courage et confiance ! va quelquefois, d'ici mon arrivée, demander aux pieds

de la *Vierge fidèle* (1) de la chapelle des Oiseaux, que nous le soyons toujours l'une et l'autre à toutes les grâces de Dieu par l'accomplissement de cette offrande de tout nous-mêmes et des chers nôtres.

» Portez-vous bien, chers bons amis ; oh ! oui, aimons-nous toujours, sinon de plus en plus, faute d'y pouvoir ajouter, du moins de mieux en mieux, ne croyant pas que c'est éloigner nos cœurs de les coller le plus possible à Notre-Seigneur dès ce monde, puisque c'est en Lui que nous aspirons à être unies dans l'autre pour toujours. J'embrasse tout ton monde par toi ; et toi, par tes chères petites, à qui j'en donne la mission, croyant n'en pouvoir confier une plus douce à leurs excellents cœurs. »

« Maria revint donc au commencement d'avril, écrit Madame de Champagny dans ses notes sur sa sœur, et me donna à peu près une semaine, que nous passâmes bien tristement toutes deux. La présence du sacrifice si rapproché ne nous permettait pas de jouir du bonheur de nous revoir. Le Dieu jaloux voulut éprouver la fidélité de ma sœur, en permettant qu'une circonstance qui m'était personnelle vînt ajouter à son sacrifice : comme nous ne nous cachions rien mutuellement, je crus devoir lui faire part d'une inquiétude alors assez fondée ; car je croyais être menacée d'un cancer. Ce que ma pauvre sœur souffrit, en pensant qu'elle me quittait au moment où ses soins pouvaient m'être si utiles dans cette affreuse maladie, ne peut se dire ; mais elle surmonta ce moment de douleur et de tendresse naturelle, et Dieu, agréant son sacrifice, permit que ce mal ne s'aggravât pas, et même qu'il disparût tout à fait, presque sans remède, quelques années après. Au moment du départ, Maria ne se sentit pas la force de me dire adieu et craignit que je ne l'eusse pas non plus ; elle passa dans sa chambre, donna un dernier baiser au buste de mon père, que j'y avais fait mettre, et s'échappa par un escalier dérobé pour se rendre aux Oiseaux. Quelques jours après, je la conduisis au pied de l'autel pour l'y offrir à Dieu pendant qu'on chantait le *Veni Creator*. C'est la seule des céré-

(1) Cette statue, qui occupe dans l'abside de la chapelle une niche éclairée par le haut, était pour la famille de Maria un double souvenir : c'était Madame de Kergarion, mère de Zéphirine et belle-mère de Pauline de la Fruglaye, qui en avait fait don ; et son inscription : *Virgo fidelis*, avait été indiquée par Monseigneur de Quélen, leur allié.

monies de sa vie religieuse à laquelle j'aie pu assister ; les circonstances ne m'ont permis d'aller ni à sa prise d'habit, ni à sa profession, ni, hélas ! à son enterrement. Que la volonté de Dieu soit faite !

» Ici doivent s'arrêter mes souvenirs ; je n'ai plus été témoin des actes de vertu qui ont fait admirer ma sœur chérie des sœurs qu'elle s'était choisies, à qui elle s'était donnée. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle fut toujours la même pour moi, pour toute sa famille, pour tous ses amis, et qu'elle souffrit *autant*, mais *mieux* que moi de notre douloureuse séparation de douze ans. La dernière fois que je la quittai, à Issy, en juin 1860, j'avais été bien malade l'hiver précédent ; je sentais toute ma santé ébranlée, avec une sorte de pressentiment que je ne devais plus vivre longtemps. Je lui dis tout bas en l'embrassant : *Au revoir dans le Paradis !* Elle me répondit : « Oh ! non, non ! nous nous reverrons encore auparavant ! » Et par un effort sur elle-même, elle me quitta les yeux secs ; mais lorsque je fus montée en voiture, Louisa, qui me suivait, s'étant retournée sur le seuil de la porte de la cour, vit sa tante qui, en remontant le petit perron pour entrer dans la maison, était fondue en larmes ! Hélas ! en effet, cette séparation devait être pour toujours. Ah ! puissions-nous nous retrouver en Paradis ! »

C'était bien l'esprit de Dieu qui poussait ainsi Maria vers l'obscurité de la vie commune et loin des siens, loin de sa terre natale, loin des regards humains ; elle voulait rompre tous ses liens, elle fuyait la gloire. L'opinion de sainteté qu'elle avait laissée à Pau y était vivante plusieurs années encore après son départ ; partout où elle avait passé, elle avait produit la même impression. « Je fus à Nérès un an après le séjour qu'y avait fait Maria, écrit une de ses amies ; le curé m'en parla avec admiration, et combien je fus agréablement surprise en entendant le témoignage de la maîtresse de l'hôtel que j'habitais ! C'était une âme simple, franche, communicative. Elle me dit, sans savoir combien elle m'intéressait : — « Quel dommage, Mademoiselle, que vous ne soyez pas venue ici l'année dernière ! vous auriez vu une sainte. On l'appelait Mademoiselle Maria de la Fruglaye. Je ne saurais vous dire le bien qu'elle a fait à mon âme, les consolations, les

secours que j'en ai reçus. On se sentait comme renouvelé auprès d'elle. Et quelle industrielle charité ! Toute dévouée à son père, qu'elle entourait des soins les plus assidus, elle trouvait encore moyen de se rendre utile à plusieurs, dans un pays où elle ne connaissait personne. Ainsi, elle a fait placer plusieurs enfants infirmes ; d'autres malheureux ont trouvé, grâce à elle, une position et des ressources inespérées. Et puis, quand elle ne pouvait rien, il lui restait encore cette parole sympathique, ce regard d'affectueuse compassion qui vaut mieux à l'âme que des millions dans la main. »

Par une rare exception à l'oracle de la vérité même : *Nul n'est prophète en son pays*, on peut dire qu'elle était révérée en Bretagne, ainsi qu'ailleurs, comme une sainte. On en eut bien la preuve au moment de la révolution de 1830. Avec sa force d'âme accoutumée, elle avait voulu accompagner M. de la Fruglaye, qui s'était de suite dirigé vers Paris pour venir siéger à la Chambre des Pairs. Les événements les arrêtaient à Vitré. Ils revinrent donc passer l'hiver à Kerduël, puis à Kéranroux. Là, M. de la Fruglaye se trouvait en butte au mauvais vouloir des meneurs de Morlaix. A peine y était-il depuis deux jours, qu'on y vint faire une visite domiciliaire dont le résultat fut tout à fait infructueux et fort désagréable aux habitants. Pendant cette tracasserie inattendue, Maria était chez la pauvre Marie Manach. Quand elle revient, elle est fort étonnée de trouver le château entouré d'agents de police et les portes gardées par des gendarmes ; toutefois, ils la saluèrent respectueusement et la laissèrent entrer.

Si l'on était quelquefois injuste pour le père, toujours on s'inclinait devant la vertu de la fille. Un jour que, dans une réunion, on décriait M. de la Fruglaye, en prenant en mauvaise part jusqu'au bien qu'il faisait au pays, tandis qu'on exaltait la vertu de Maria : — Cependant, Mademoiselle de la Fruglaye ne fait-elle pas absolument les mêmes œuvres que son père ? reprit un des assistants indigné. — Oh ! fut-il répondu, c'est bien différent : M. de la Fruglaye fait le bien de la commune, à la vérité, mais c'est par politique ; au lieu que Mademoiselle Maria le fait par vertu ; et si quelquefois elle s'oppose à ce que nous voudrions, c'est parce qu'elle juge, en son âme et conscience, que

c'est pour le mieux. Elle est bien un peu aveugle aussi en certaines circonstances, mais c'est de bonne foi, et son dévouement est admirable.

» J'eus le bonheur, écrit une de ses amies, de passer quelques jours près d'elle en Bretagne, où je pus alors juger par moi-même de tout ce que j'avais oui dire de sa vie apostolique. J'eus lieu d'admirer bien des fois la bénédiction que Dieu accordait à toutes ses paroles, et comment son succès près des âmes vérifiait cette parole du père Renault, qui l'appelait l'apôtre de la Bretagne : « Elle reçoit si directement la lumière de Dieu, elle est si fidèle aux inspirations de l'Esprit-Saint, qu'elle s'est réellement rendue capable de tout entreprendre pour sa gloire. »

L'opinion conçue de sa vertu ne s'affaiblit pas avec les années; la vénération la suivit alors même que les murs du couvent déroberent aux yeux les actes plus héroïques encore qui signalèrent sa vie religieuse. Une fois, et ce ne fut pas la seule, il se présente aux Oiseaux une personne arrivant du fond de la Bretagne : elle demande Mademoiselle de la Fruglaye, et répète avec l'accent de la conviction : « Mademoiselle Maria ! Mademoiselle Maria ! savez-vous bien le trésor que vous possédez ? Elle est tellement révérée en Bretagne qu'on ne la nomme pas autrement que la *Sainte*. » M. le vicomte de Saint-P*** ne la désigna pas autrement en nous demandant pour sa fille qu'il nous confiait la protection de la Mère Marie-Anne ; et, lorsqu'il avait quitté la Bretagne : « Vous êtes bien heureux, lui avait-on dit, vous allez voir la sainte. »

Un vertueux ecclésiastique qui avait connu la famille des deux amies Zéphirine et Maria, réunissait ainsi les souvenirs qui lui en étaient restés : « Mademoiselle Maria et son angélique et intime amie, Mademoiselle Zéphirine de Kergariou, qui avait son esprit et son cœur, ont eu sur ma vie de jeune prêtre une influence que Dieu seul connaît... Depuis longtemps elle est au ciel, Mademoiselle Zéphirine, avec sa mère, avec son père, ses frères, ses sœurs... avec M. de la Fruglaye... et maintenant avec la Mère Marie-Anne ; je les ai connus, je les ai aimés ; et ce nécrologe d'amis communs est venu se placer sous mes yeux à la sainte messe et dans mon action de grâces. Mais, je puis bien le dire,

c'est la Mère Marie-Anne qui résume en sa personne cet esprit de piété qui a embaumé mon âme à son début dans la carrière sacerdotale, par cette abnégation, ce mépris de tout ce qui n'est pas Dieu ou ne conduit pas à Dieu, que j'avais admiré déjà dans la famille de Kergariou. Oh ! qu'elles sont salutaires ces reminiscences de tant d'années qui font revivre les pures jouissances d'un passé qui ne reviendra jamais plus ! Ceci explique l'empressement que je mettais à visiter la sainte Mère Marie-Anne chaque fois que j'allais à Paris. Quand je l'avais vue seulement cinq minutes, un apaisement salutaire se faisait dans mon âme, je m'en retournais édifié, et ce me semble meilleur. »

SUPPLÉMENT

NOTICE

SUR LA

MÈRE MARIE DE JÉSUS ⁽¹⁾

CHAPITRE I^{er}.

Enfance de la Mère Marie de Jésus. — Premières faveurs du ciel. — Elle perd ses parents. — Elle est adoptée par une pieuse femme du faubourg Saint-Germain, à Paris. — Vie intérieure. — Pratique des devoirs domestiques. — Charité. — Zèle. — Oraison. — Esprit de l'Eglise. — Catéchisme des Missions étrangères, sa parolise. — Remarquable modestie. — Esprit de pénitence. — Longue épreuve.

La Mère Marie de Jésus peut compter, nous le croyons, parmi les âmes les plus privilégiées du Sacré-Cœur de Jésus, et les plus vertueuses de ce siècle, dans lequel Dieu semble se plaire à tirer sa gloire de ce qu'il y a de plus humble et de plus obscur. Elle naquit le 15 mars 1797 à Bougival, dans les environs de Paris. Ses parents étaient d'honnêtes et pauvres jardiniers qui pourvoyaient laborieusement au soutien de leurs sept enfants qu'ils laissèrent trop tôt orphelins de père et de mère.

Dieu, dont la bénédiction est promise aux nombreuses familles, ne laissa cependant dans le besoin aucun de ces enfants. Il y en eut même qui s'établirent aussi avantageusement qu'honorablement. Quant à notre petite Laure, âgée seulement de huit ans, elle fut adoptée par une pauvre cardeuse de matelas du faubourg Saint-Germain, et par son mari, bon vieillard de soixante-dix ans; celui-

(1) Indiquée à la page 55, au sujet de la maladie de Maria, en 1826.

ci consentit d'autant plus volontiers à cette bonne œuvre qu'ils n'avaient pas d'enfants. Ils communiquèrent à la jeune Laure les véritables trésors qu'ils possédaient l'un et l'autre à un degré eminent : la foi, la piété, la crainte et l'amour de Dieu. Mais déjà le Seigneur avait pris soin d'instruire lui-même cette enfant de benédiction : car, d'après un récit de sa vie que l'obéissance l'obligea d'écrire plus tard, nous voyons qu'à l'âge de quatre à cinq ans elle avait reçu de Dieu l'une de ces faveurs qui font en un moment passer l'âme des ténèbres à la lumière. Le ciel s'était ouvert à ses yeux, pendant une promenade qu'elle faisait dans les champs avec sa sœur aînée, prodige qui la laissa longtemps comme hors d'elle-même, et dans un silence de joie et d'admiration qu'il lui était impossible de rompre ni d'expliquer. Aussi bien, nul autour d'elle n'eût-il compris cette opération extraordinaire de la grâce, présage de tant d'autres faveurs qui devaient suivre, et qui l'éleva bien au-dessus des faibles connaissances religieuses que comportait son âge. Depuis, elle cherchait partout, avec une inquiète impatience, le Dieu qui lui était apparu glorieux ; la solitude, ce besoin du cœur qui a goûté les choses du ciel, lui était si douce qu'on la voyait choisir de préférence les coins les plus retirés de la maison, ou bien s'enfuir à l'église. Là, seule enfin, et tout près du saint Tabernacle, elle répandait son âme devant Dieu, se sentant heureuse d'être en sa présence.

A cette piété précoce, Laure joignait une vraie tendresse pour les pauvres qu'elle traitait dès cet âge si tendre aussi bien et souvent mieux qu'elle-même. Plus d'une fois, il lui arriva de partager avec eux le pain nécessaire au soutien de sa vie. Une fois entr'autres, un pauvre s'étant présenté à la porte, lorsqu'elle était seule au logis, l'embarras de la pauvre enfant fut grand, car il ne lui restait qu'un petit morceau de pain pour toute sa journée. Le pauvre, pressé de la faim, insistait ; elle eut bientôt pris son parti ; et, non moins généreuse que le grand saint Martin, elle lui en donna la moitié. Si le Seigneur ne lui témoigna pas dans un songe merveilleux combien il était satisfait de sa charité et de la rude privation qu'elle s'était imposée, il daigna verser dans l'âme de cette enfant de si abondantes et de si douces consolations, qu'elle compta désormais ce jour mémorable parmi les plus beaux jours de sa vie.

Madame Denys, c'était le nom de la mère adoptive de Laure, était une femme intelligente, capable, énergique, l'un de ces types à part dont la dignité grave et austère, en même temps que bien-

veillante, se retrouvait encore au dernier siècle, comme un souvenir des âges meilleurs. Rien ne lui manquait pour seconder la grâce dans le cœur de la jeune enfant placée sous sa tutelle. Il ne lui fallut pas longtemps pour découvrir, du moins en partie, les dons divins versés dans ce jeune cœur. Elle mit donc tous ses soins à joindre l'instruction religieuse à cette piété native, et se chargea d'être le premier catéchiste de Laure. Toutes ses instructions tombaient dans ce cœur innocent, selon la parole de l'Écriture, comme la rosée sur le gazon, pour s'y reproduire en perles et en pierreries de saintes pensées et d'œuvres méritoires, car l'habile maîtresse s'appliquait surtout à bien pénétrer l'enfant de cette vérité, à savoir que tout ce qu'on apprend, tout ce qu'on sait de Dieu et de notre sainte Religion, doit se traduire en actes, et passer dans notre vie par une constante et courageuse pratique. Aussi ne laissait-elle passer aucune occasion de corriger les plus légers défauts de l'enfant, et de lui inspirer l'horreur du péché.

Admise de bonne heure au catéchisme des Missions étrangères, sa paroisse, Laure y fut le modèle des enfants de son âge. Aidée du maître intérieur qui lui continuait ses secrètes leçons, elle fit en peu de temps des progrès si rapides dans la connaissance de la Religion et dans la piété, qu'on crut devoir l'admettre à la première communion avant qu'elle eût atteint sa onzième année. De son côté, tels furent ses desirs, ses efforts, sa ferveur, que le grand jour, enfin arrivé, fut pour elle un avant-goût du ciel.

Depuis, elle ne laissa échapper aucune occasion de puiser dans le divin banquet la force et le soutien de son âme. Dès l'année de sa première communion, il lui fut permis d'en approcher régulièrement tous les mois ; puis tous les quinze jours, enfin plusieurs fois dans la semaine. Les fruits qu'elle en retirait étaient sensibles pour quiconque vivait avec elle. Elle était naturellement portée à deux défauts graves : l'orgueil et la colère ; mais celui qui est doux et humble imprimait dans son âme, en la visitant, l'amour et la pratique de ces deux vertus de son Cœur, la préparant ainsi de loin aux communications intimes dont ce divin Cœur devait être à la fois pour elle l'organe et le but. La guerre finit pour Laure sur ce terrain à l'âge de quatorze ans. Elle triompha plus facilement encore d'un reste de goût pour la parure, dernier des ennemis qu'elle eut à combattre. Alors, toutes choses étant en paix dans son âme, elle s'appliqua avec une constance inébranlable à la pratique des solides vertus. A l'humilité et à la douceur, objet de ses prédilec-

tions, elle joignit l'abnégation la plus complète d'elle-même, e surtout l'obéissance, se proposant pour modèle Jésus caché à Nazareth et soumis à Marie et à Joseph, en attendant qu'il le fût à se bourreaux sur le Calvaire. Suivre pas à pas ce divin modèle, sans le perdre de vue un seul instant, devint toute son étude.

Rien cependant n'était plus simple que sa vie. Conduite par l'esprit de sagesse, Laure fit toujours consister sa vertu dans l'accomplissement des devoirs de son état; elle croyait ne pouvoir contenter Dieu qu'en y apportant une inviolable fidélité. Le travail des mains, les soins du ménage et la prière partageaient tout son temps. Rien n'égalait ses soins pour le vénérable vieillard qui l'avait reçue dans sa maison. Elle l'accompagnait chaque jour dans ses promenades, et à l'église des Carmes où il aimait à faire son adoration dans la chapelle du Sacré-Cœur. Elle ne le quitta point pendant la courte maladie qui termina par la mort des justes sa longue et pieuse carrière de 86 ans, et contribua puissamment par ses prières et par ses consolations à lui faire franchir joyeux et calme ce terrible passage redouté des saints eux-mêmes.

Mais c'était sa bonne tante qui occupait après Dieu la première place dans son cœur. Elle se plaisait à reconnaître ses bienfaits : — Sans doute, disait-elle, je lui dois beaucoup pour avoir pourvu à mes besoins temporels, mais combien plus je lui suis redevable dans l'ordre spirituel ! C'est elle qui m'a appris à connaître Dieu et à me corriger de mes défauts, autant par ses exemples que par ses instructions et par ses réprimandes. Quand Laure parlait de M^{me} Denys, elle l'appelait sa tante; mais quand elle s'adressait à elle-même, elle substituait à ce nom celui de mère, avec le doux accent que peut inspirer la piété filiale. Aussi, rien n'égalait son respect et sa soumission envers sa mère d'adoption. L'obéissance religieuse dans toute sa perfection n'aurait pu aller plus loin. La charité, qu'elle avait exercée d'une manière en quelque sorte héroïque dans son enfance, avait pris de nouveaux accroissements dans son cœur; souvent on l'a vue se dépouiller de ses modestes vêtements pour en revêtir de jeunes personnes de son âge, et extorquer en quelque sorte la permission de sa tante pour donner un libre cours à ses aumônes, et pour se défaire en faveur des pauvres de ce qu'elle avait de meilleur. Le zèle du salut des âmes dont elle était dévorée, lui suggérait mille industries pour les gagner; et elle retira entre autres de l'abîme de la perdition une pauvre jeune fille qu'elle eut la consolation d'assister à ses derniers moments, et de

voir mourir dans les sentiments du plus vif repentir et de la plus tendre confiance.

Cette vie si active, loin de sortir d'elle-même la bonne Laure, était en quelque sorte le soulagement du feu intérieur qui la consumait; son cœur, comme invinciblement uni à Dieu, cherchait par ces actes extérieurs à lui prouver son amour. Les exercices de la piété chrétienne avaient cependant leur temps déterminé; mais toujours elle le trouvait trop court, et c'était alors sur son sommeil qu'elle se dédommageait, consacrant à l'oraison la plus grande partie des nuits à genoux, quand elle le pouvait sans être aperçue, ou bien au lit, dans une posture gênante, afin de ne pas succomber au sommeil.

Le sujet le plus ordinaire de ses méditations était la Passion de N.-S., et surtout son agonie au jardin des Olives. C'était là qu'il faisait bon pour elle, et que les réflexions et les sentiments abondaient.

« Son oraison, écrit le Père Ronsin, le dernier de ses directeurs, était tout ce qu'il y a de plus simple : affectueuse, sans grands raisonnements; plus du cœur que de l'esprit, plus de Dieu que d'elle-même. Le Seigneur agissait avec une suavité merveilleuse dans cette âme innocente qui, de son côté, s'abandonnait à lui avec une docilité d'enfant. C'était une oraison de recueillement, de silence, de présence de Dieu; douce contemplation qui avait pour objet, tantôt un mystère de la vie mortelle de J.-C., tantôt quelqu'un des attributs de Dieu; presque toujours sa bonté, sa miséricorde, son amour pour les hommes. »

Sa dévotion avait le caractère par excellence de la vérité, car elle consistait à suivre en toutes choses l'esprit et les rites de la sainte Eglise dans le cours de l'année ecclésiastique. Avec la communion, son grand appui était la sainte Messe, qu'elle entendait autant que possible tous les jours. Il lui aurait semblé qu'il manquait quelque chose à son âme si l'expiation non sanglante du Calvaire ne s'était pas renouvelée sous ses yeux. Assidue aux offices, aux instructions de la paroisse, et particulièrement au catéchisme, elle n'y manqua pas une seule fois jusqu'à l'époque de la maladie qui lui ouvrit les portes d'une vie plus parfaite encore dans le cloître. On l'interrogeait souvent, quelquefois même on lui faisait des questions captieuses, et elle répondait avec une lucidité, une élévation, une sagesse qu'on ne se lassait point d'admirer. Chaque année, elle suivait la retraite qui précède la première communion, et se faisait une

fête d'accompagner à la sainte Table les heureux enfants qui s'approchaient pour la première fois, les entourant de ses vœux ardents et sollicitant pour tous la persévérance. On lui avait confié la paroisse le soin de diriger le chœur des chanteuses, et elle s'acquittait de cette fonction avec un zèle et une modestie qui faisaient songer aux anges de Dieu redisant le sacré cantique entendu par le disciple bien-aimé dans la Jérusalem nouvelle. Un des prêtres qui présidait le catéchisme assurait ne lui avoir pas une seule fois vu lever les yeux pendant les deux années qu'il passa dans cette fonction. Ce profond recueillement était un charme qui édifiait et qui attirait non-seulement les regards de ses compagnes, mais de toutes les personnes qui fréquentaient la maison de Dieu. Une fois entrée dans l'église, soit qu'elle priât, soit qu'elle chantât, son attitude, son immobilité, son respect révélaient le Dieu vivant dans son cœur. On sentait que tout avait disparu pour elle, et qu'elle ne voyait plus, ne sentait plus que Jésus seul.

Au reste, ce n'était pas seulement dans le lieu saint, ni dans les actes de religion proprement dits, qu'elle se montrait si appliquée, si absorbée en Dieu. Cet attrait de grâce l'accompagnait partout : à la maison, dans le détail des soins du ménage, au dehors, dans ses courses multipliées, et dans son travail habituel, d'autant plus dissipant qu'il était pour l'ordinaire au-dessus de ses forces, et qu'elle s'y livrait en plein air, exposée aux injures du temps, dans des lieux ouverts à tout le monde. Mais indifférente et insensible à tout ce qui l'incommodait, comme à ce qui se passait autour d'elle, Laure ne perdait pas un instant la présence de Dieu, et profitait de tout pour fonder et affermir en elle le règne divin que le Seigneur Jésus a dit être au dedans de nous.

Ce recueillement habituel et cette union intime avec Dieu étaient le fruit et comme la récompense de sa parfaite abnégation et de son application infatigable à se mortifier en toutes choses. Elle eût voulu ajouter à sa vie déjà si pénible les mortifications corporelles les plus rudes, et soulager ainsi la soif de souffrances que lui inspirait la contemplation de Jésus crucifié. Il lui était d'autant plus difficile de se satisfaire pleinement à cet égard, qu'elle se trouvait rarement seule.

Mais Notre-Seigneur, qui lui avait inspiré ce désir, et qui voulait en faire une épouse digne de son cœur, en imprimant en elle les traits de sa vie souffrante, se chargea de suppléer à ce qui pouvait lui manquer de ce côté. Il le fit surabondamment par les peines

Intérieures auxquelles il la livra en proie durant cinq années entières : ténèbres, aridités, distractions, délaissements, désolations, tentations violentes qui la tenaient suspendue comme par un fil sur l'abîme du désespoir; voilà une partie des épreuves par lesquelles il acheva de la purifier et de perfectionner sa vertu. Il semblait que tout l'enfer était déchainé contre elle. Elle appelait son Dieu, il ne lui répondait pas; elle le cherchait partout, et elle ne le trouvait pas; non qu'il fût loin d'elle, il était au fond de son cœur, mais si profondément caché, qu'elle ne pouvait ni le voir, ni l'entendre. Dans ce pénible état, où le démon s'efforçait de lui persuader qu'il n'y avait plus de salut possible, parce qu'elle avait abusé de toutes les grâces de Dieu, son unique ressource était de se jeter aux pieds du crucifix, de l'inonder de ses larmes, de le presser sur ses lèvres, contre son cœur, en criant : *Pardon, mon Dieu, pardon, ne m'abandonnez pas; vous ne m'avez pas créée pour me perdre.* Paroles qu'elle répétait sans cesse, dans un esprit de foi, mais sans aucune consolation sensible. Cependant, loin d'abandonner l'oraison et ses exercices de piété, elle y donnait plus de temps et d'application, et par cette constance généreuse, elle mérita de retrouver enfin le Dieu qu'elle cherchait toute désolée depuis si longtemps.

Ce Dieu de bonté, vaincu par la persévérance de sa servante, ou plutôt ne pouvant résister plus longtemps aux désirs de son propre cœur, la tira du désert pour l'introduire dans la terre promise. Il fit succéder le calme à l'orage, il lui donna sa paix, la paix des élus de Dieu, paix intime, profonde, ineffable, qui surpasse tout sentiment et toute consolation, et qui est comme un avant-goût du bonheur du ciel.

CHAPITRE II.

Longue maladie de Laure. — Grâces extraordinaires. — Extases rendues publiques. — Jésus et Marie se montrent à elle. — Prédications vérifiées. — Communications au sujet de la dévotion au sacré Cœur. — Sorte d'agonie. — Abandon à la divine volonté. — Nuit de Noël. — Jésus, Marie, Joseph. — Neuvaine à sainte Geneviève. — Guérison.

Ce fut au sortir de cette longue épreuve, que Dieu se plut à renouveler et à manifester au dehors les grâces extraordinaires dont il avait autrefois favorisé dans le secret cette âme ardente et

pure. Il se servit pour cela d'une longue et douloureuse maladie de poitrine, une hydropisie accompagnée de douleurs d'estomac et de défaillances qui la conduisirent plus d'une fois jusqu'aux portes de la mort. Alors il lui fut impossible de se soustraire aux regards comme elle avait fait jusque-là. Déjà bien des fois, en effet, elle avait presque entièrement perdu l'usage des sens dans l'oraison, surtout à l'église, où tout favorisait son recueillement, et où la seule vue du saint Tabernacle la mettait hors d'elle, au penser de Celui que l'amour y tient caché pour nous. Souvent elle avait vu Notre-Seigneur tout rayonnant de gloire dans la sainte Hostie, et les saints dans la gloire; mais personne, pas même son confesseur, alors le saint abbé Desjardins (1), n'avait reçu confidence de ces grâces, qu'elle croyait être faites à tous, et qu'elle ne pensait pas devoir entrer dans son compte de conscience. Il lui fallut bien cependant les avouer quand elles éclatèrent au dehors, et qu'elle fut interrogée sur sa vie précédente. La maladie la retint donc plus d'un an sur le lit de douleur qui devint pour elle un Thabor. Tant qu'il lui fut possible de s'occuper, elle employa le jour à prier, à lire, à

(1) L'abbé Desjardins, docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Paris, était l'un des types exquis du clergé français avant la révolution. Obligé d'émigrer en Angleterre en 1792, il y trouva cet accueil généreux accordé à tous les Français, qui retombe aujourd'hui en torrents de grâces sur l'île hospitalière. L'abbé Desjardins fut apprécié du célèbre Burke, qui lui fit donner une mission du gouvernement anglais pour le Canada. — Il y resta, visita le pays, y exerça le saint ministère, et s'y fit estimer autant qu'aimer par les rares vertus qui s'accordèrent en lui jusqu'à la fin, avec la noblesse des sentiments, l'élégance des manières, l'urbanité et un désintéressement à toute épreuve. La liberté rendue à la religion dans sa patrie en 1802, l'y rappela. — Le cardinal Caprara l'attacha à sa légation, et le cardinal de Belloy le nomma peu après curé des Missions-Etrangères. — Une lettre du duc de Kent, qu'il avait connu à Québec, tombée entre les mains de la police, rendit le pieux curé suspect à Napoléon, qui le fit enfermer comme prisonnier, pendant deux ans, dans le séminaire de Verceil (Piémont). — La Restauration (1814), le rendit à sa paroisse. En 1819 le cardinal de Périgord, archevêque de Paris, le nomma grand-vicaire. Devenu archidiacre de Sainte-Geneviève, il fonda les sœurs *Gardes-Malades*, institution qui a pris un si grand accroissement, et qui rend de si incontestables services à l'humanité souffrante. L'abbé Desjardins refusa successivement les évêchés de Blois en 1817, et de Châlons en 1823. Il mourut en 1833, entre les bras de son archevêque et de son ami, monseigneur de Quélen, dont il avait partagé les épreuves et les sollicitudes, vivement regretté et vénéré de tous ceux qui l'avaient connu.

méditer, et la nuit presque entière dans son exercice de prédilection, la contemplation des mystères de la Passion de Jésus-Christ. La sainte communion lui était apportée en viatique de dix en dix jours ; et tel fut son état, le mercredi de Pâques (1822), qu'on crut devoir se rendre à ses désirs, et lui administrer l'Extrême-Onction. La joie brillait dans ses yeux, elle se croyait au port tant désiré, et déjà tournait ses regards avides vers la patrie, laissant derrière elle avec allégresse ce qui avait précédé. Tout semblait concourir à seconder son attente, et les derniers symptômes de la destruction furent même suivis d'une défaillance totale, qui la laissa plusieurs heures sans connaissance, sans pouls et presque sans vie. Mais tandis qu'on la pleurait comme morte, elle revint à l'état pénible qui avait précédé cette crise ; puis le mal reprit son intensité et alla toujours croissant jusqu'à l'époque où Dieu daigna la rappeler miraculeusement des portes de la mort, pour la faire entrer dans une vie nouvelle.

Ce fut à partir du 3 mai (1822), et sous les auspices de la sainte Croix, en la fête de son Invention, que se manifestèrent au dehors les miséricordes divines à son égard. Le jour de cette fête, elle entra immédiatement après la communion dans une extase qui dura environ deux heures et demie. Ses yeux étaient ouverts, sans qu'elle vit rien autour d'elle. Son visage radieux et enflammé respirait la joie la plus vive ; son corps semblait faire effort pour s'élan- cer vers l'objet divin qui l'attirait. Elle étendait les bras comme pour le saisir, s'écriant : « Oh ! qu'il est beau ! qu'il est ravissant ! » — Puis, un moment après : Oh ! qu'elle est belle ! ô ma bonne Mère ! — Jésus et Marie s'étaient montrés aux yeux de son âme. — Un torrent de paroles entre-coupées de soupirs sortaient de sa bouche ; c'étaient comme autant de traits de flamme qui partaient de son cœur. — La pauvre tante donna, sans le vouloir, toute la publicité qu'elle aurait tant voulu éviter dans la suite, à l'état de l'édifiante malade. La voyant dans ces saints transports, et n'en comprenant pas le sujet, elle crut à un accès de folie ou de fièvre chaude. Elle appelle à haute voix : *Laure ! Laure !* Point de réponse. Elle la secoue avec violence, c'est en vain ; Laure ne voyait, n'entendait, ne sentait rien ; elle n'était plus sur la terre. Sa tante, au désespoir, court chez les autres locataires, fondant en larmes : « Hélas ! dit-elle, Laure est folle ; venez, venez la voir, et » aidez-moi. » A cet appel, la chambre de la malade est bientôt remplie de spectateurs, dont les uns, partageant les craintes de

l'excellente femme, cherchent à la consoler; et les autres, suspendant leur jugement, attendent en silence le dénouement de cette scène extraordinaire.

Cependant le prêtre qui avait apporté la sainte Communion à la malade, était resté là en prières. L'apercevant au pied de son lit quand elle revint de cette extase : « Ah ! mon père, s'écria Laure, ne sachant ce qu'elle disait, non plus que Pierre sur le Thabor ! Quel doux sommeil ! »

Depuis cet heureux jour, toutes les fois qu'elle communiait, et même dans l'intervalle, au milieu d'une lecture, d'une méditation, surtout les jours des fêtes les plus chères à sa piété, Laure recevait des grâces analogues, c'est-à-dire que Notre-Seigneur l'unissait à Lui dans une suspension totale des sens. Ces extases prirent toutefois un caractère plus calme, plus paisible, et une marche plus régulière; sans doute parce que, sans rien perdre de la vivacité de ses jouissances, son âme en était moins étonnée. Elles suspendaient le sentiment de ses souffrances habituelles, non-seulement tout le temps de leur durée, mais pendant plusieurs heures, et quelquefois pendant un ou deux jours. Rien ne pourrait donner idée du profond recueillement, de la sérénité et de la douceur de son visage, immédiatement avant la communion; puis, quelques minutes après avoir reçu Notre-Seigneur, ses yeux s'ouvraient subitement et demeuraient fixés au ciel, jusqu'à la fin de l'extase. Ce regard d'ineffable béatitude était comme le signal du départ de l'âme qui semblait abandonner le corps, tandis qu'elle s'appliquait dans une vision intellectuelle à l'objet divin qui saisissait et captivait par un doux ravissement toutes ses puissances. Durant tout ce temps, les sens extérieurs se fermaient aux choses visibles; et son sourire tout céleste, ses yeux inondés de larmes, son teint animé des plus vives couleurs, faisaient en quelque sorte partager aux témoins de ces merveilles les délices de cette âme ravie. Tantôt elle chantait de sa belle voix, plus mélodieuse que dans l'état ordinaire, des cantiques analogues aux sentiments de reconnaissance et d'amour dont elle était pénétrée, les terminant presque toujours par un motet au Saint-Sacrement; tantôt sa joie se manifestait par de vives exclamations : « O amour ! amour ! O mon doux Jésus !... Toujours vous aimer ! toujours dans votre divin Cœur ! oui, toujours ! Ah ! quel bonheur !... O divin Cœur de mon Jésus ! qu'il est doux d'habiter en vous... pour toujours !... O ma Mère ! ô ma tendre Mère ! c'est à vous que je dois mon bonheur. »

Avant qu'elle eût recouvré ses sens, on avait eu soin de faire retirer les témoins si nombreux de ces merveilles que vinrent bientôt admirer en foule plusieurs prélats, grand nombre d'ecclésiastiques éclairés et de personnages les plus distingués.

Ce qui paraissait au dehors n'était qu'un signe bien imparfait des opérations divines dans cette âme privilégiée... Voici, d'après ce qu'elle en put dire à son confesseur, ce qui se passait dans le saint commerce entre le Dieu caché et son humble servante. Dès que Notre-Seigneur était entré dans son cœur par la sainte Communion, elle se précipitait en esprit à ses pieds, dans un sentiment profond de sa bassesse; et là, anéantie en présence de la divine Majesté, elle se considérait, disait-elle, comme un petit atôme enseveli dans la poussière de ses imperfections, comme le rien devant le tout. Alors le Dieu de bonté, qui se plaît à révéler aux humbles le secret de son royaume, se montrait à son âme tout rayonnant de gloire. Elle le voyait au milieu d'une lumière éblouissante, qui ne lui permettait d'apercevoir que son divin visage, plein de douceur et de majesté; et, dans sa poitrine, son Cœur adorable, environné de flammes ardentes et tout brûlant d'amour. Elle voyait aussi de la même manière, mais dans une lumière moins éblouissante, la sainte Vierge, sa bonne Mère, à laquelle elle avait toujours été fort dévouée.

Dans les premières visites du ciel après la communion, c'était d'abord la sainte Vierge qui, lui ouvrant son cœur maternel, l'y renfermait et l'y tenait cachée quelque temps. Puis, Notre-Seigneur, regardant sa Mère avec un doux sourire, et lui indiquant son divin Cœur, comme s'il eût été impatient de jouir à son tour de sa créature tant aimée, la faisait passer subitement du cœur de Marie dans son propre Cœur, mais d'une manière si réelle, si sensible, qu'il lui semblait sortir, selon son expression, d'un appartement pour entrer dans un autre. Quand la pieuse Laure se fut consacrée par un vœu spécial au Cœur adorable de Jésus, elle y fut admise constamment après la sainte communion, sans passer par le cœur de Marie qu'elle voyait néanmoins, et avec qui elle conversait comme auparavant.

Dans les heureux moments où elle pouvait tout sur le Cœur de Dieu, elle lui recommandait avec les plus vives instances les affaires et les démarches tendant à sa gloire. Plus d'une fois il lui fut répondu très-distinctement que ses prières étaient exaucées. Sans la moindre hésitation sur la promesse divine, elle la communiquait aux personnes intéressées, et toujours l'événement justifiait la prédiction;

ainsi qu'il arriva entr'autres pour la donation du Calvaire aux missionnaires de France, qu'elle avait annoncée formellement avant même que la demande en eût été faite au Roi.

La dévotion toute particulière de cette âme privilégiée au Cœur de Jésus avait crû avec les années, et bientôt elle en reçut des communications toutes particulières. Ce fut en 1814 que son zèle s'enflamma envers ce divin Cœur par la lecture d'une prière aujourd'hui répandue partout, et intitulée : *Consécration de la France au sacré Cœur de Jésus*. Elle continua de la réciter chaque jour avec une ardeur toujours croissante, et avec un désir toujours plus vif d'en obtenir de Dieu l'accomplissement.

Quelques années après, ayant entendu lire en chaire le mandement et les autres pièces relatives à la consécration de la ville de Poitiers au sacré Cœur de Jésus. « Ah ! dit-elle, en soupirant, si la France entière pouvait jouir du même bonheur ! » — Et ce fut vers ce but que se dirigèrent désormais tous les desirs de son âme, toutes les intentions de ses communions, tous les sacrifices dont sa vie fut semée. Ce fut aussi à partir du moment où elle entra dans la confrérie du Sacré-Cœur, pendant sa maladie, au mois d'août 1822, qu'elle redoubla ses instances pour fléchir le divin Maître. Alors aussi se multiplièrent les faveurs plus singulières qu'elle reçut du divin Cœur et dans le divin Cœur de Jésus. « Abîmée dans cet océan de lumières, écrit le Père Ronsin, sous la conduite duquel notre malade fut alors placée, elle y voyait clairement les desirs de ce Cœur adorable tout embrasé d'amour pour les hommes, et les desseins particuliers de sa miséricorde sur la France. Il lui fut dit et répété souvent par Jésus-Christ même dans ses extases, que le vœu de consécration de la France au sacré Cœur, attribué à Louis XVI, était bien véritablement de lui ; que c'était lui-même qui l'avait composé et prononcé. Le divin Sauveur avait ajouté qu'il désirait ardemment que ce vœu fût exécuté ; c'est-à-dire que le Roi consacra sa famille et tout son royaume à son divin Cœur, comme autrefois Louis XIII à la sainte Vierge ; qu'il en fit célébrer la fête solennellement et universellement, tous les ans, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, et qu'enfin il fit bâtir une chapelle et ériger un autel en son honneur. » — C'est en ces propres termes que Jésus-Christ s'en expliquait, et toutes ses paroles étaient si bien articulées, qu'elles s'imprimaient profondément dans l'âme de sa servante. A cette condition, le divin Sauveur promettait pour le Roi, la famille royale et la France entière, les plus abondantes bénédictions ;

Notre-Seigneur lui donna même la confiance que ce vœu serait en effet exécuté un jour avec ses principales dispositions. Tel était l'objet dont Notre-Seigneur l'occupait principalement dans les heureux moments où, l'unissant à Lui dans son divin Sacrement, il se rendait le maître absolu de son âme. — Cet hommage solennel au sacré Cœur de Jésus, le salut de la France, et le triomphe de la foi semblaient en effet la fin principale que Notre-Seigneur se proposait dans les grâces insignes qu'il accordait à cette âme choisie.

Au milieu de tant de faveurs, la vertu qui charmait le plus en elle, c'était une simplicité toute évangélique. Elle traitait familièrement et respectueusement avec Dieu, comme un enfant avec son père, lui exposant ses besoins, ses désirs, avec une douce et sainte assurance d'être écoutée et exaucée. Dans ses relations avec le prochain, tout le monde était ravi de sa candeur. Souvent visitée par les personnages les plus remarquables de l'époque, qui prenaient plaisir à l'entretenir des choses de Dieu, elle satisfaisait sans trouble et sans retour aucun sur ce qui lui avait été dit, à toutes les questions qui ne regardaient point son intérieur ou les grâces qu'elle recevait de Dieu. Sur ce point, elle ne répondait qu'à ceux qui avaient droit de l'interroger, et elle le faisait toujours dans les termes les plus humbles, ordinairement avec ces périphrases : Il me semble, — il se pourrait, — j'ai cru entendre, etc. Un jour qu'au sortir d'une de ses extases, quelqu'un cherchait à lui suggérer des inquiétudes sur ce qui se passait en elle, Laure fit cette réplique ingénue, qui rappelle les réponses inspirées de la Vierge de Vaucouleurs : — Je ne sais ce que c'est; Dieu le sait, puisque c'est Lui qui le fait; je ne l'ai ni demandé ni désiré, je ne puis pas l'empêcher; tout ce que je sais, c'est que Dieu est bon, et que je suis bien heureuse dans ce moment-là. — Elle eût bien souhaité qu'on la laissât dans son obscurité, seule avec Dieu seul; mais comme elle ne pouvait rien non plus à ce concours qui avait Dieu pour motif et pour objet, elle savait, selon le conseil de ses directeurs, faire céder alors l'humilité à la charité. Egale ment insensible aux blâmes et aux éloges, la paix de son cœur semblait inaltérable. La patience qu'elle déployait dans les souffrances physiques ne l'abandonna pas une seule fois dans les contradictions, les importunités, dans les injures mêmes et les mauvais traitements qu'elle eut quelquefois à subir, car tous les visiteurs n'étaient pas toujours des croyants et des admirateurs. — Parmi ces derniers, eux aussi, quelques-uns se permettaient de la mettre à l'épreuve. Pour s'as-

sur que ses sens étaient bien réellement aliénés dans l'extase, comme ils le paraissaient au dehors, plusieurs médecins lui firent subir des expériences capables de vaincre l'incrédulité la plus opiniâtre, mais à tous elle paraissait impassible. Le silence et un sourire gracieux étaient sa seule défense.

Cependant, sa santé allait toujours déclinant; ses défaillances étaient plus fréquentes et plus prolongées.

Le 21 décembre 1822, vers le soir, croyant toucher à la fin de son exil, elle fit appeler son confesseur, et lui témoigna le désir d'être assistée par lui jusqu'à son dernier soupir. En effet, l'oppression, la sueur froide et le râle de la mort semblèrent annoncer sa dernière agonie, et le ministre du Seigneur commença, avec les assistants, les prières de la recommandation de l'âme, qu'on ne croyait pas même avoir le temps d'achever. — Tout mouvement cessa, et après une demi-heure, on allait réciter le *De profundis*, quand un léger soupir annonça qu'elle existait encore.

Elle revint donc insensiblement à la vie, mais ce fut pour souffrir toutes les angoisses d'une mort vivante. Ses yeux demeurèrent fermés, sans possibilité de les ouvrir, pendant cinq jours entiers; les conduits alimentaires se contractèrent de telle sorte, qu'il lui fut impossible d'avaler une goutte d'eau; et, fait surprenant, ils s'ouvrirent seulement pour la sainte Communion, qui lui fut apportée cinq fois pendant les dix jours de cette agonie prolongée, par une permission particulière obtenue de l'archevêché à la demande du Curé des Missions étrangères.

Que se passait-il alors dans son âme en quelque sorte absente de la terre? — La joie l'inondait au milieu d'insupportables douleurs; et le bonheur de souffrir avec Jésus-Christ surpassait celui de jouir avec Jésus-Christ dans la gloire dont elle croyait déjà voir s'ouvrir les portes devant elle. Sa conformité à la volonté de Dieu ne lui permettait pas de formuler un désir. — Voulez-vous aller au ciel aujourd'hui? lui demandait son confesseur, qui, pour suppléer à la parole perdue, lui avait dit de s'exprimer en serrant la main. — Nul mouvement. — Voulez-vous communier demain? — Même immobilité. — Vous aimez donc mieux être privée de ce double bonheur, si telle est la volonté de Dieu? — Alors elle lui serra la main vivement et à plusieurs reprises. Au reste, Notre-Seigneur lui-même ne l'avait pas laissée seule dans ce terrible combat. Elle eut la consolation d'assister, dans une vision intellectuelle, à la naissance du Sauveur, à l'heure où s'offrait pour elle la messe de minuit. Elle vit,

au milieu d'une lumière éblouissante, le divin Enfant-Jésus sur les genoux de la très-sainte Vierge, et à côté d'elle le glorieux saint Joseph qui, debout, contemplait ce ravissant spectacle.

Pénétrée de la plus vive reconnaissance des communions si fréquentes qui lui avaient été accordées : — O mon Dieu, dit-elle quand la parole lui fut rendue, qu'il fait bon s'abandonner à vous; non, plus rien demander, plus rien refuser, plus rien désirer que la volonté de Dieu! — C'était depuis longtemps son attrait, sa devise pratique. Et elle eut bientôt l'occasion d'en faire l'application la plus généreuse quand, ayant pour ainsi dire déjà un pied dans le ciel, elle en descendit de si bonne grâce pour revenir dans cet exil de la terre, si triste pour tous, mais bien plus difficile à supporter pour l'âme qui a déjà fait quelque expérience des joies de la patrie.

Voici le fait : Le 6 janvier, fête de l'Épiphanie, sa tante lui dit : Laure, je vais faire bénir du linge pour toi à la patronne de Paris, la bonne sainte Geneviève, que tu as toujours tant aimée et vénérée; puis nous commencerons une neuvaine; il faut t'y unir. — La malade comprit parfaitement la pensée de M^{me} Denys. Elle sourit sans y répondre, et entrant dans le sanctuaire de son cœur, elle se contenta de dire intérieurement à Dieu : — Vous le savez, je ne veux que ce que vous voulez; la maladie ou la santé, la vie ou la mort; tout m'est indifférent. Elle porta le linge béni avec foi et respect, disant à sainte Geneviève, dans sa simplicité : — Sur-tout, ma bonne sainte, gardez-vous bien d'aller contre les des-seins de Dieu, en me rendant la vie.

Depuis, les douleurs cessèrent, l'appétit, le sommeil revinrent, et la malade se trouva guérie, sans autre trace d'une si longue et si terrible maladie qu'une faiblesse extrême, qui disparut graduellement jusqu'au 24 janvier, époque à laquelle elle se trouva en état de suivre le train ordinaire de la vie.

Ce retour à l'existence fut une surprise pour tout le monde, sur-tout pour les médecins qui avouèrent n'y rien comprendre.

CHAPITRE III.

Entrée de Laure à la Congrégation de Notre-Dame. — Retraite. — On l'admet dans la Communauté sous le nom de sœur Marie de Jésus. — Faveurs divines. — Vie commune. — Simplicité, humilité. — Épreuve. — Visites du dehors. — Retraite. — Frise d'habit. — Journal. — Fête du Sacré-Cœur, 21 juin. — Nouvelles grâces. — Saint Louis de Gonzague. — Notre-Seigneur demande réparation des outrages reçus dans le Très-Saint-Sacrement.

Les desseins de Dieu paraissaient accomplis sur sa servante qui était parfaite dans sa voie ; le tableau semblait achevé, disait le pieux abbé Desjardins, qui ne l'avait pas perdue de vue depuis son enfance ; cette âme était comme un clair miroir qui réfléchissait, autant que le permet la faiblesse humaine, tous les traits de la vie cachée et de la vie souffrante de Jésus-Christ, toutes les vertus de son Cœur adorable. Déjà on parlait d'elle comme on parlerait d'une personne morte en odeur de sainteté ; l'on se proposait d'écrire sa vie et de la donner pour modèle à la paroisse qu'elle avait tant édifiée, quand Dieu la rappela à la vie. Que lui restait-il donc à faire sur la terre ? Il lui restait à obtenir, par une vie plus cachée encore, plus pénitente, et toute livrée à Dieu par les vœux de la sainte Religion, l'extension de la dévotion au Cœur de Jésus, la consécration de la France à ce divin Cœur. Et Dieu l'amena dans une maison déjà si dévouée aux Cœurs de Jésus et de Marie, que ses membres y ajoutent par surcroît le vœu de dévouement à ces divins Cœurs ; dans une maison dont la chapelle leur était dédiée, qui devait élever la première église bâtie à leur honneur, et propager partout, par l'établissement du mois du Sacré-Cœur, cette dévotion que Monseigneur de Quélen appelait *le salut de la France*. On conçoit d'ailleurs tout ce que la présence, la parole si modeste et si embrasée tout à la fois de cette âme, devait ajouter de flammes aux flammes déjà si ardentes de ce foyer. Et si toutes les œuvres de zèle sorties de la maison à la gloire du Cœur de Jésus ne furent pas le fait propre de la nouvelle sœur, on peut dire, sans se tromper, qu'elle en fut l'inspiratrice ; qu'elle fut le Moïse élevant les mains sur la montagne, et faisant descendre l'esprit d'ardeur et de sacrifice par lequel s'accomplissent les œuvres de Dieu.

Au reste, dès sa plus tendre enfance, Laure avait soupiré pour la vie religieuse ; et cet attrait, fortifié par une vie si exemplaire et par

l'oraison de présence de Dieu qui lui était familière, n'avait fait que croître avec l'âge. Mais la reconnaissance et la piété filiale, jointes à l'autorité de ses directeurs, l'avaient retenue jusque-là.

Désormais, tout semblait pousser cette âme dans la solitude. D'ailleurs, ne lui était-il pas impossible de se présenter à la paroisse sans attirer plus que jamais les regards du public? Assurer le sort de M^{me} Denys et placer Laure dans l'ordre le plus approprié aux desseins de Dieu sur elle, était donc tout ce qui restait à faire. A la demande du Père Ronsin, notre communauté procura à la bonne tante un abri pour la fin de ses jours. Quant à Laure, avant de prendre un parti définitif, il fallait consulter Dieu dans la retraite et la prière. Le Père Ronsin proposa à notre Révérende Mère Sophie de recevoir sa sainte pénitente pendant quelques jours.

Ce fut le 27 janvier 1823 qu'elle mit le pied sur le seuil de ce monastère qui allait devenir le témoin des nouvelles libéralités de Dieu envers sa servante, et de ses constantes et héroïques vertus. Il serait difficile de peindre la joie de Laure lorsqu'elle se vit enfin à l'abri des regards du monde. Accablée sous le poids de son bonheur, elle ne pouvait l'exprimer que par des acclamations entre-coupées : — Que Dieu est bon ! Oh ! qu'il est bon ! Ses yeux élevés au ciel semblaient deux flambeaux étincelants, et leur expression achevait sa pensée. Un portrait tiré pendant ses extases par l'attention d'une amie de la maison, peut seul donner quelque idée de cette physionomie céleste. Pour achever son bonheur, on lui assigna une cellule qui donnait sur le sanctuaire, et qui s'adossait à l'autel de Celui qui vit avec nous caché dans le saint Tabernacle. On la traita saintement, mais non magnifiquement, car c'était un petit réduit ou grenier plafonné auquel on ne pouvait monter que par une sorte d'échelle. Il devint un ciel anticipé par les faveurs qu'elle y reçut ; et plus tard, quand elle fut retenue par ses fonctions à la sacristie, ses sœurs regardèrent comme un privilège de passer leur retraite du mois dans ce lieu béni dont elle leur cédait volontiers l'habitation momentanée, sans soupçonner le moins du monde le double attrait qui leur en faisait solliciter l'entrée.

Il y avait plusieurs jours que Laure n'avait communie quand elle nous arriva, sa convalescence, qui avait tous les caractères d'une guérison parfaite, n'ayant plus permis de lui apporter le Saint-Sacrement. Ce fut donc un bonheur pour elle de pouvoir approcher de la Table eucharistique. Elle s'y présenta avant la messe de

communauté, et se retira immédiatement derrière l'autel, pour dérober aux regards les faveurs du divin Époux qui se montra plus libéral encore qu'à l'ordinaire. Quelques religieuses et un petit nombre de personnes choisies furent les seuls témoins de ses transports extatiques, et se retirèrent discrètement avant qu'elle fût en quelque sorte redescendue sur la terre.

Cependant les lumières répandues dans son âme l'éclairaient de plus en plus sur l'excellence de l'état religieux, et en particuliersur la vertu d'obéissance. Quant au lieu qui devait fixer son choix, rien ne fut plus sage que la conduite du Père Rohsin. Il se contenta d'exposer à sa pénitente le but et la règle de chacun des ordres religieux les plus accrédités dans l'Église; puis, la mettant par la solitude sous l'inspiration de Celui qui s'était fait son maître et son guide, il lui dit simplement de se décider entre Dieu et elle. — Après deux semaines d'examen, de réflexions, de pénitences et de prières, Laure demanda son entrée dans notre Communauté. — Ce fut le 10 février 1823, qu'avec le costume des postulantes, elle changea son nom contre celui de sœur *Marie de Jésus*, nom choisi entre mille, nom qui lui rappelait sans cesse les deux objets de son amour; nom doux à prononcer pour ses sœurs, qui virent toujours en elle la copie fidèle de la divine Mère et de son adorable Fils.

Admise depuis ce jour aux exercices de la communauté, elle s'appliqua avant toutes choses à mener la vie commune et à ne se singulariser en rien. Elle venait donc se présenter à son rang, la dernière de toutes les religieuses, à la Table Sainte, puis retournait à sa stalle. Aussitôt elle perdait l'usage de ses sens et jouissait comme à l'ordinaire des faveurs divines sans qu'on pût rien remarquer au dehors, sinon que, ne s'apercevant pas de la fin du saint Sacrifice, elle ne se levait pas au dernier évangile. Au bout de quelques jours et pour éprouver de plus en plus l'esprit qui la conduisait, la Supérieure lui enjoignit de se lever comme tout le monde à l'évangile Saint-Jean. Cet ordre l'embarrassa un peu, sans toutefois la troubler. — Mon bon Jésus, dit-elle simplement à Notre-Seigneur, comment allons-nous faire? Vous m'avez amenée dans la maison d'obéissance, vous savez que j'y suis venue pour obéir; mais je ne puis sans vous. Laissez-moi donc faire ce que ma Supérieure me commande. — Sa prière fut exaucée. Et depuis ce jour l'usage de ses sens lui fut rendu, précisément à la fin de la messe, et juste le temps nécessaire pour exécuter l'ordre reçu. Du reste, elle jouissait avec plus de douceur et d'intensité de la vue intellectuelle et des

divines instructions de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et de sa sainte Mère. Toutes ses puissances demeurant liées et enchaînées par la force du divin amour, de telle sorte qu'elle ressemblait, pour ainsi parler, à un corps inanimé, mû par une force étrangère. Elle communiait à peu près tous les jours, et ressentait même dans la communion spirituelle de semblables effets de grâce. Ordinairement, elle conservait, durant quelques heures après la messe, une impression visible, mais décroissante, de la présence de Jésus-Christ en elle, qui tenait dans le silence et dans le respect toutes les personnes qui avaient affaire à elle. D'autres fois, elle revenait subitement à son état naturel, et demeurait plongée dans une profonde obscurité, le divin Sauveur voulant sans doute lui prouver qu'il est le maître de ses dons et la tenir dans une humble dépendance de la grâce, en lui faisant toucher au doigt son néant.

A peine fut-elle entrée au noviciat, que déjà on admirait en elle, plus encore que les effets extraordinaires de la grâce, tous les traits qui caractérisent les religieuses consommées dans les pratiques et dans les vertus de leur saint état; mais par-dessus tout, une simplicité ravissante et une humilité profonde. Le sentiment sincère de son néant lui dérobaient la vue de ce qu'il y avait de bon en elle, pour ne lui laisser apercevoir que ses défauts, lui inspirait un tel mépris d'elle-même, qu'elle ne pouvait s'empêcher de témoigner sa surprise quand on lui donnait quelque marque d'attention. Toujours la sérénité sur le front, le sourire sur les lèvres, elle faisait en quelque sorte partager à toute la communauté le bonheur dont elle jouissait. Aussi était-elle également chérie et révérée de ses nouvelles mères et sœurs. Disons cependant qu'une jeune religieuse, quelque peu incroyante, malgré le témoignage de ses yeux, voulut en venir aux preuves pour bien s'assurer qu'elle ne prodiguait pas sans sujet sa vénération. La pierre de touche de la sainteté, se dit-elle, c'est l'humilité; donc, prenons le soin d'humilier en toute occurrence cette nouvelle sainte. L'expérience ne se fit pas à demi; mais aussi le témoignage n'en eut que plus de valeur, et on pouvait en croire la M. S. I., quand elle disait: — Je suis convaincue; décidément la sœur Marie de Jésus est une sainte; voilà plus d'un an que je m'y prends de toutes les façons, et je n'ai encore pu découvrir en elle ni un signe d'orgueil ni une marque de surprise quand on l'humilie; bien au contraire, c'est la joie et l'action de grâces.

Les merveilles de Dieu en la jeune Laure avaient été, comme on l'a

vu, rendues publiques par la naïve surprise de sa bonne tante. Tout le Paris chrétien avait obtenu des entrées de faveur dans l'humble réduit de cette âme privilégiée, au moment où elle recevait la communion. Lorsqu'on la sut en Religion, ce furent de continuelles demandes de voir la sainte au parloir. Mais notre Mère Supérieure, comme bien l'on pense, ne voulut pas exposer la pauvre enfant à pareille épreuve. Lorsqu'elle était à bout d'expédients pour congédier son monde, et que la qualité des sollicitateurs lui faisait une obligation de ne point les éconduire, elle avait trouvé un moyen assez naturel de se tirer de peine. Les gens recevaient leur leçon, et il fallait bien qu'ils s'y conformassent. Ils ne devaient pas dire à la sœur Marie de Jésus un seul mot qui touchât ses communications avec Dieu. On les conduisait à la sacristie, dont elle partageait le soin avec l'officière, et là ils devaient simplement demander à voir les ornements ou les vases sacrés. La sœur Marie de Jésus exposait ces objets avec notre Mère ou avec la Mère Marie-Thérèse, chef d'obédience, qui avait le mot pour couper court à toute question indiscrete. Bien que le faux-fuyant eût été souvent employé, jamais la sœur Marie de Jésus ne se douta qu'elle fût elle-même l'objet de la pieuse curiosité des visiteurs. M. Magnin, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, ce vénérable prêtre qui risqua sa vie pour porter secrètement la sainte Communion à l'infortunée Marie-Antoinette, ayant une fois demandé à parler à notre chère sœur, on ne crut pas devoir user à son égard des mêmes précautions. La Mère Marie de Jésus sortit du parloir vivement contrariée, et pria notre Mère de ne jamais plus lui permettre de voir aucun des ecclésiastiques qu'elle n'aurait pas connus avant son entrée dans la maison. — Mais c'est un saint, qu'a-t-il donc pu vous dire qui vous ait déplu? — Il m'a fait des questions inutiles. — Jamais, en effet, il n'arriva à la sœur Marie de Jésus de dire le moindre mot qui pût rappeler les faveurs qu'elle avait reçues de Dieu. Une fois seulement, à la récréation, quelques années plus tard, une novice ayant dit que les exercices de la plus courageuse vertu devaient coûter peu à quiconque avait eu le bonheur de voir une fois seulement Notre-Seigneur ou la sainte Vierge, la Mère Marie de Jésus, qui était alors en proie aux épreuves les plus crucifiantes, répondit : — Quand Dieu le veut, il sait bien faire perdre jusqu'au souvenir de ses faveurs, et alors on retrouve toute sa faiblesse. — Ce fut la seule allusion qui lui échappa pendant près de trente années de vie religieuse; encore était-elle si indirecte, qu'il fallait savoir ce qui s'était passé en elle pour la comprendre.

Cinq mois après son entrée dans la maison, la sœur Marie de Jésus fut admise à la prise d'habit. Elle s'y prépara par une retraite dont l'époque ne pouvait être mieux placée; elle la fit de l'Ascension à la Pentecôte, avec Marie, mère de Jésus, dans le Cénacle, et avec le Collège apostolique, attendant la descente du Saint-Esprit. Elle avait reçu ordre du Père Ronsin de jeter sur le papier ses dispositions et ses pensées, ce qui explique les détails suivants que nous abrégeons, vu quelques redites, sans rien changer ni au style ni aux expressions.

En entrant dans cette chère solitude, dont le seul nom faisaitressaillir son âme, elle entendit Notre-Seigneur lui dire : « Je veux que tu sois une victime continuellement offerte par l'amour et prête à être immolée en la manière qu'il me plaira, surtout par l'humilité la plus profonde et par la plus parfaite simplicité. » — « Et aussitôt, écrit-elle, je m'offris à mon divin Maître pour être toute immolée à son bon plaisir, pour son amour et pour le salut de mes frères. »

Notre-Seigneur, pour tenir dans l'humilité cette âme qui lui était si chère, lui fit voir un jour l'abîme insondable de la misère humaine, au-dessus duquel son âme était comme suspendue par un fil toujours près de se rompre; et elle entendit la voix divine lui dire : — « Regarde, et vois combien est petite la distance qui sépare de cet abîme profond la place que tu occupes dans mon Cœur. »

A la méditation sur la mort, il lui échappe ce retour qui fait connaître les sentiments présents de son âme, et ceux qui l'avaient occupée pendant sa maladie : « Mourir, mourir d'amour ! O mort précieuse, que de bonheur on goûte à ton approche ! J'en ai fait la douce expérience quand vous me conduisîtes, Seigneur, aux portes du tombeau ! Ah ! je n'aurais jamais pu croire qu'il fût si doux de mourir ! De quelle joie pure vous enivriez mon âme dans ces moments où tout semblait annoncer qu'elle allait paraître devant vous, son Dieu, son juge ! Mais mon âme ne vous voyait que comme un Dieu et un juge plein de miséricorde ; car avec votre amour vous aviez mis dans mon cœur le désir ardent de mourir d'amour, et je ne pouvais m'empêcher de vous crier souvent : Mon Dieu, mourir d'amour, oui, mourir d'amour ! — Mais aujourd'hui, Seigneur, par votre grâce, il me semble que ce désir n'est pas diminué en moi. Non, il me semble que plus mon cœur vous aime, plus il désire de vous aimer encore, et de mourir de cet amour. O mort, de quel prix n'es-tu pas à mes yeux ! — Mais j'entends au

fond de mon cœur votre voix qui me dit : — « Pour mourir d'amour, il faut vivre dans l'amour, et de l'amour le plus fort et le plus généreux. — O Dieu ! pour arriver là, je ne veux plus que la nature puisse reprendre vie ; non, mon Dieu, plus jamais de nature, plus jamais de moi-même ; mon Dieu seul en tout et partout. »

« Mourir d'amour, reprend-elle, mourir de la mort de ma tendre mère ! Oui, mère du bel amour, c'est ce glaive précieux qui trancha le fil de vos jours. O Marie ! ô ma mère ! obtenez-moi cet amour que je dois à mon Dieu. Si l'amour ne met fin à ma vie, faites du moins que je puisse mourir dans l'amour. O mort d'amour, que tu me fais envie ! tu excites toute mon ambition ! O amour de l'abnégation, amour de la Croix ! ô amour de l'humiliation, amour de la pénitence et de la mortification ! ô amour de la mort à tout moi-même, sois si bien gravé dans mon cœur que tu me procures cette précieuse mort d'amour ! Ainsi soit-il. »

La pensée de son bonheur lui fait faire ce retour charitable sur les âmes peu soucieuses de leur salut :

« Ah ! je ne cesserai de plaindre ces malheureux qui ne vous aiment pas ; plus vous me faites goûter le bonheur de vous aimer, plus mon cœur souffre et gémit sur le malheur de mes frères. Ah ! je ne me lasserai pas de vous conjurer de toucher leur cœur, et de les forcer à vous aimer, ô Dieu de miséricorde, qui ne voulez pas la mort des pécheurs, mais bien plutôt qu'ils se convertissent et qu'ils vivent. O Dieu, oui, qu'ils vivent dans votre amour, pour y mourir et pour y vivre éternellement ! »

Le quatrième jour de sa retraite, cette pensée l'occupait encore ; elle écrit : — « Je fis une première méditation sur le *bonheur d'une âme qui aime Dieu*, et je passai tout le temps de mon oraison à gémir sur le malheur de ces âmes qui ne l'aiment point, à supplier le Dieu des miséricordes de les toucher, de les éclairer ; à conjurer mon doux Jésus de leur ouvrir son divin Cœur, ce sanctuaire d'amour, cette fournaise de charité. »

Toujours les âmes perdues étaient le tourment de son cœur ; elle y revenait à propos de tout. A la méditation du ciel, elle écrit encore : « La possession du paradis nous met dans l'assurance, dans l'heureuse impossibilité d'offenser Dieu. Quelle joie ! toujours aimer, plus jamais de péché ! Mais *l'amour n'est pas aimé* ! Ah ! cette pensée afflige mon cœur, et je ne puis me lasser de répéter douloureusement : *L'amour n'est pas aimé* ! Que n'ai-je une voix de tonnerre qui puisse retentir dans l'univers, et je ne cesserais de

crier : Amour, amour ! L'amour n'est pas aimé ! On me demanderait peut-être quel est cet amour ? Et je répondrais : — C'est mon Dieu, le Dieu tout amour. »

Notre-Seigneur, qui voulait de cette âme un détachement en quelque sorte proportionné aux faveurs dont il la comblait, ne lui souffrait pas la moindre infidélité. Voici comment il lui fit découvrir, au plus intime de son cœur, une de ces imperfections jusqu'à cachée à ses yeux, qui semblerait bien excusable à qui ne songe pas combien la divine jalousie est inexorable aux âmes privilégiées. Elle écrit : « Dans ma considération du cinquième jour, sur plusieurs reproches que Dieu faisait à une âme gratifiée de ses plus signalés bienfaits, je fus obligée de quitter tout de suite ma lecture, parce qu'aussitôt Dieu, parlant à mon cœur, lui reprocha vivement ses infidélités, et surtout une attache secrète restée au fond de mon cœur pour une de mes parentes. Il me fit voir clairement que, par cette réserve, mon cœur n'était pas pleinement à lui. Et je fus saisie d'une douleur si vive à la vue de mon ingratitude, qu'il semblait que mon cœur fût comme transpercé par un glaive, à chaque fois que mon Dieu me renouvelait ce trop juste reproche; ce qui dura près d'une heure et demie. Durant ce temps, prosternée aux pieds de mon crucifix et de ma bonne mère, je les arrosais de mes larmes; et plus ma douleur redoublait, plus il me semblait aussi que mon Dieu prit plaisir à me faire sentir l'amertume de ses reproches. Il ne cessait de me redire : — Toi que j'ai comblée de tant de grâces, de tant de bienfaits; quoi, je ne possèderais pas seul ce cœur que je n'ai fait que pour moi et qui a joui de mes tendres caresses ! — Il semblait qu'il me repoussait, ce Dieu de bonté. — Eh bien, Seigneur, lui dis-je, je ne quitterai pas vos pieds que ma Supérieure ne soit venue, et que je ne lui aie découvert les fautes dont je me suis rendue coupable envers un Dieu si bon. »

L'aveu fait à celle qui lui tenait la place de Dieu rendit en effet la tranquillité à son âme.

Notre-Seigneur lui en donna le gage dans la communion du lendemain.

« Enfin, dit-elle, je vis que mon Dieu ne me rebutait pas, puisque je reçus, dans le banquet eucharistique, les faveurs accoutumées du divin Cœur de mon Jésus; et lorsque je fus revenue à moi, je ne fus pas privée plus de cinq minutes des effets de sa présence qu'il m'avait retirés, une heure chaque jour, pendant la

quinzaine précédente. Alors il me sembla que Dieu s'emparait de moi d'une façon toute nouvelle.

» Par la grâce de mon Jésus, ajoute-t-elle, je n'ai plus d'amour que pour Lui seul, et n'en veux plus avoir d'autre. Éclairez-moi de plus en plus, enlevez de mon cœur tout ce qui peut vous déplaire. N'y souffrez rien, ô mon Dieu ! ôtez-en tout le rien, afin que vous seul, qui êtes tout, y soyez seul, tout seul ; que je vous aime comme les justes qui sont sur la terre ; que je vous aime comme les saints et les anges qui sont dans le ciel ; mais surtout que je vous aime par le cœur si pur de Marie, ma tendre Mère. »

Après la confession générale qui précède la vêtue, elle écrit : « Grâce ineffable qui me rétablit dans l'amitié de mon Dieu ! Au moment où le sang divin coula sur mon âme pour laver les péchés de toute ma vie, qui sont sans nombre, je ne puis exprimer ce qui se passa en moi. O miséricorde infinie de mon Dieu, que lui rendrai-je ? Ah ! pour expier mes infidélités, Seigneur, je ne puis que renouveler la donation entière de tout moi-même que je vous ai faite tant de fois. O Dieu, rendez-moi fidèle à cet attrait que votre grâce a formé dans mon cœur pour la mortification et la pénitence ; surtout pour la mort continuelle à moi-même, par cet état d'abandon complet dans lequel vous m'avez établie, me plaçant dans l'impossibilité de former un seul désir, si ce n'est celui d'augmenter dans votre saint amour ; de le voir régner dans toutes les âmes, et de savoir votre divin Cœur aimé et glorifié sans mesure. »

« Le septième jour, » continue le journal, « je fis ma première méditation sur l'amour de Jésus pour les hommes dans l'Eucharistie. Mon cœur se dilate en pensant jusqu'à quel excès a été l'amour de notre Dieu Sauveur. Ah ! c'est surtout dans ce sacrement que j'aime à considérer son divin Cœur.... O mon âme, qui le reçois tous les jours, quels ne devraient pas être les transports de ta reconnaissance, quelle ne devrait pas être ta pureté, ta confusion, au souvenir de tes péchés sans nombre ! »

» Mon divin Jésus, quand je vous considère exposé sur nos autels à tous les outrages des impies et des mauvais chrétiens, je demande mille et mille fois pardon à votre amour méprisé. Pardonnez surtout les irrévérences que j'ai eu moi-même le malheur de commettre en votre présence. Ah ! puissent mes yeux devenir deux fontaines de larmes pour les pleurer. O Jésus, il faut bien que vous soyez ce que vous êtes, la bonté même, pour m'avoir soufferte sans respect devant votre divine Majesté, moi surtout que

vous aviez bien voulu recevoir comme une victime, et une victime d'amour ! O mon âme, pourrais-tu encore être infidèle ? Mêleras-tu encore ton ingratitude à celle de tant de milliers d'âmes ?

» Mon divin Epoux, pour vous dédommager, je veux vous tenir toujours fidèle compagnie dans ce sacrement ; mon esprit et mon cœur ne vous quitteront plus jamais, lors même que mon corps sera absent, puisque tout indigne que j'en suis, votre attrait puissant me porte sans cesse vers ce divin sanctuaire d'amour, me sentant fortement pressée d'y solliciter grâce et miséricorde pour tant de pécheurs qui ne vous aiment pas. Mon aimable Jésus, faites-vous donc connaître, et ils vous aimeront ! S'ils ne vous aiment pas, c'est qu'ils ne vous connaissent pas. Faites-leur voir, faites-leur savoir combien vous êtes aimable. O amour, ô amabilités du cœur de mon Jésus, serait-il possible de vous connaître et de vivre sans vous aimer ! Mille et mille fois la mort plutôt, non-seulement que de vivre sans vous aimer, mais que de vivre un seul instant le cœur partagé ! Non, mon Dieu, plus de partage, plutôt la mort !

» Le même jour, à la messe, me perdant dans la pensée de mon néant et de mon indignité, Notre-Seigneur daigna s'abaisser jusqu'à moi et me placer dans son divin Cœur, où je goûtai des délices et un bonheur qui ne se peuvent rendre. En ce jour, mon Jésus ne me laissa pas un seul instant privée de sa divine présence après que je fus revenue à moi. Et ce que je ne puis comprendre, c'est que mon âme ne se distille pas en cette divine présence comme la cire se fond devant le feu. »

Le septième jour de sa retraite, voulant préparer à l'Esprit-Saint dans son cœur une demeure moins indigne de ce divin hôte, elle essaie de le purifier par un examen approfondi et fait ce retour de conscience, non précisément sur ses fautes, mais sur ses dispositions intérieures ; retour qui fait connaître la pureté et la perfection de sa vie :

« Pressée, dit-elle, de jeter un regard sur les dispositions habituelles de mon âme, je conjurai le divin Esprit de m'éclairer et de m'aider à découvrir ce qu'il y aurait encore en moi qui pût tant soit peu lui déplaire, le suppliant de tirer le rideau funeste qui me le cacherait, et ouvrant de tout mon pouvoir les oreilles de mon âme pour écouter la voix de ma conscience et de mon Dieu. Oui, Seigneur, vous daignerez me faire entendre votre voix pendant le cours de cet examen que je fais en votre divine présence.

» Il me semble, ô mon Dieu, que mes dispositions habituelles sont de me tenir toujours en votre sainte présence, reportant sans cesse mes pensées, élevant à tous les instants mon cœur vers vous. Quelque chose que je fasse, il me semble que vous me regardez, Seigneur, et, par cette pensée, je suis avertie de vous renouveler l'offrande de chacune de mes actions.

» Mais où mon attrait particulier me porte sans cesse, c'est aux pieds de mon Jésus, dans le très-saint Sacrement de son amour. Je m'y tiens anéantie, pénétrée de la plus vive reconnaissance ; là, plus je sens ma misère, plus la force et la confiance prennent une nouvelle vigueur en mon âme....

» Maintenant j'examine la pureté de mes intentions dans toutes mes actions, les plus petites comme les plus grandes.... entendant par les plus grandes celles qui me rapprochent le plus du bon Dieu.

» Quant à mes dispositions habituelles sur l'obéissance, je vois devant mon Dieu que, par sa grâce, la seule pensée de l'obéissance me donne de la joie et un vrai bonheur, parce qu'en obéissant je suis assurée d'accomplir la volonté de Dieu. — Pour l'humilité, je vois aussi devant mon Dieu que, lorsqu'il permet que j'en puisse faire des actes, j'éprouve le même bonheur que dans l'obéissance. Si le bon Dieu ne m'eût pas mise dans l'impossibilité de rien demander, comme aussi de rien refuser, ah ! je lui demanderais deux choses : la croix et la faveur d'être bien humiliée. »

Le huitième jour de sa retraite, « fut un jour rempli de bonheur et d'une consolation si grande, écrit-elle, que je ne les saurais dire. Dans la communion, je goûtai, comme la veille, la faveur accoutumée dans le Cœur de mon Jésus, mais avec de telles délices qu'il me resta, après être revenue à moi, une vive impression de la présence de Dieu qui me dura toute la journée. Mon cœur en était si fort ému, qu'il s'élançait sans repos vers son Dieu. Je n'étais pas maîtresse de moi-même. En récitant mon office et mon chapelet, je fus souvent obligée de m'arrêter, et je restais là immobile, sans pouvoir rien dire, si ce n'est : Mon Dieu, vous savez tout ce que mon cœur voudrait vous dire ! »

« Voici, ô mon Dieu, le dernier jour de ma retraite, écrit-elle la veille de la Pentecôte ; mais je me trompe, non, ce n'est pas le dernier jour ; s'il l'est quant à la solitude extérieure, il ne le sera pas pour mon cœur. Je veux, dans ce cœur même, établir une retraite continuelle pour me préparer sans cesse à recevoir mon Bien-

Aimé. O mon Dieu, je vous demande cette grâce de me tenir toujours dans le plus profond recueillement intérieur. — Que mon Âme, toujours unie à son Dieu, ne cesse de s'élever vers Lui, et qu'en me livrant aux occupations que m'imposera l'obéissance, je ne perde jamais sa sainte présence. »

Le jour de la Pentecôte, son Âme si bien préparée fut comblée de nouvelles grâces. « Pendant le saint sacrifice, dit son journal, je sentis mon cœur se mouvoir d'une manière toute particulière : il s'enflammait graduellement pendant qu'on chantait le *Veni Creator*. Au moment de la communion, il semblait qu'il était devenu tout en feu. Me reposant dans le Cœur de mon Jésus, ce divin Sauveur me dit : — Comme j'ai voulu que tu me sois une victime offerte par l'amour, je veux que mon amour règne en toi, je veux qu'il te consume. — Et en effet, il semblait que mon cœur ne pouvait plus tenir dans ma poitrine, s'élançant sans cesse vers Notre-Seigneur. Et, tout le jour, j'eus peine à contenir en moi-même le grand feu qui me dévorait. »

C'était le jour de sa prise d'habit, 15 juin 1823. Voici quelques-unes des pensées qui l'occupaient pendant la cérémonie : « J'allais donc être fiancée avec le divin Époux ; mon Âme surabondait de joie, surtout quand notre Mère me donna la croix, en disant : — *Ma fille, la fin de votre entrée en ce monastère doit être d'y porter la croix de Notre-Seigneur par une continuelle mortification de vous-même.* — Je la saisis bien vite, cette chère croix, et de bien bon cœur. Tout le temps qu'elle reposa entre mes mains, mes yeux restèrent attachés sur mon Sauveur. Il me sembla qu'il me disait : — Eh bien, ma fille, mon épouse, pourrais-tu ne pas l'embrasser de bon cœur, cette croix sur laquelle tu me vois cloué pour ton amour ? Je veux, non-seulement que tu la portes toute ta vie, mais encore qu'elle fasse seule désormais ton bonheur et ta joie. S'il me plaît de t'y attacher fortement, je ne veux pas que tu hésites un seul instant. — Et je répondis en pressant cette divine croix : — O mon doux Sauveur, vous savez toutes choses ; oui, je veux la porter de tout mon cœur, cette croix, quelque pesante qu'il vous plaise de me la donner. Oui, mon Dieu, la croix, avec toutes ses humiliations, tous ses opprobres, toutes ses amertumes, s'il vous plaît ; par votre grâce, mon Dieu, je serai toujours prête à la recevoir. Je ne vous demanderai rien, mon Jésus, que l'accomplissement de votre sainte volonté, tout étant renfermé dans l'abandon entier que je vous ai fait de moi-même. Soutenue de

vosre grâce, non, jamais je ne vous refuserai rien. Tout pour tout, mon Jésus, si je puis m'exprimer ainsi ! car, quelle disproportion entre ce que je vous donne et ce que vous m'avez donné ! Mais je ne puis rien vous offrir ni vous donner davantage que tout moi-même. Pour toujours, oui, mon Dieu, pour toujours !

» Et alors, mon cœur pouvait à peine contenir les sentiments de bonheur si grand dont il était rempli. Oh ! que j'eusse voulu que tout le monde qui était présent pût le sentir !

» Pendant que notre Mère me revêtait du saint habit, je ne cessais de conjurer Notre-Seigneur de me revêtir de toutes les vertus qui doivent parer les âmes, surtout de l'humilité ; et non-seulement de l'humilité, mais encore de l'amour ardent des humiliations ; car mon Dieu me faisait comprendre qu'il n'y a que l'humilité la plus profonde qui puisse plaire à son divin Cœur. »

Le lendemain, parmi les effusions de son âme, rentrée dans la solitude, remarquons ces paroles dites par Notre-Seigneur à l'oreille de son âme, pendant qu'elle cherchait en vain que lui rendre pour tous ses bienfaits : — Tes dettes, jamais tu ne pourras les acquitter. Tout ce que je te demande, c'est toi-même, c'est ton cœur, ton esprit, tes pensées. Et comme tu m'en as fait le don tout entier, je demande seulement que tu le renouvelles, et que tu me laisses le maître absolu de toutes tes puissances, en sorte que je puisse faire ma demeure paisible en toi, sans y trouver jamais aucun obstacle. Je veux te voir anéantie en ma divine présence, dans mon divin Cœur, et dans le sacrement de mon amour, où je veux que tu m'adores continuellement. — « Alors, écrit-elle, je renouvelai ma donation dans toute la plénitude de mon cœur, et tout le jour, ravie en la présence de mon Dieu, il me fut impossible, même dans mes oraisons, de dire autre chose que ce mot : Amour, amour ! »

Avec son amour, et comme contre-poids de ses faveurs, Dieu lui découvrait aussi toujours davantage deux choses : — Le fond de corruption caché dans son âme, et la facilité avec laquelle il lui était possible de déchoir. La pensée que l'infidélité pourrait un jour entrer dans son cœur, et qu'elle pourrait payer par l'ingratitude les libéralités divines, lui était un supplice si intolérable que, pour ne pas perdre la confiance, elle conjurait ainsi l'amour de la mettre à l'abri de la vanité sous la sauvegarde de l'humilité. « O mon Dieu ! afin de garder ma confiance, apposez sur mon âme, je vous en conjure, le sceau de l'humilité, afin qu'elle ne puisse jamais

se démentir de l'amour pur et sans partage qu'elle vous a juré et qu'elle vous jure en ce moment. Oh donc, que ma vie ne soit qu'une mort continuelle à tout moi-même, pour ne vivre que de l'amour du divin Cœur de mon Jésus ! Oui, amour des humiliations, amour des croix, amour de la pauvreté et de la pénitence, de la mortification ; amour conduit et dirigé par la plus parfaite obéissance, feront à jamais les délices de mon cœur, puisque vous m'avez choisie, divin Jésus, toute indigne que j'en suis, pour être une victime sans cesse offerte par l'amour.

Après quelques résolutions pratiques, elle écrit au sujet de la mortification et de la vie cachée : « Pour suivre l'attrait fort et puissant qui me presse, je n'épargnerai mon corps en rien, avec permission, et je ne tarderai jamais à faire connaître à mes Supérieures ce que le bon Dieu demandera de moi pour réduire mon corps en servitude. Je m'attacherai plus fortement encore à la mortification intérieure, aimant du plus profond de mon cœur d'être inconnue et oubliée. Que tout le monde m'oublie ! quelle joie ! c'est l'un des désirs les plus ardents de mon cœur, et il va toujours croissant. »

Après d'instantes prières pour les âmes en général, pour les élèves, pour la communauté, la sœur Marie de Jésus termine par cette invocation : — O amour divin, ô Jésus ! embrassez-moi, consommez moi, faites de nous toutes autant de victimes immolées à votre divin Cœur !

Peu de jours après sa prise d'habit, le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, qui tombait cette année-là le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, nous célébrions, avec toute la solennité possible, la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Ce fut un jour de grâces précieuses pour la nouvelle novice. Non-seulement elle vit le jeune saint dans la gloire, comme elle y avait déjà vu l'aimable saint Stanislas, qu'elle n'appelait que son *bon petit saint*, mais Notre-Seigneur renouvela ses anciennes communications sur la consécration de la France à son sacré Cœur. Il lui répéta distinctement les mêmes paroles et les mêmes promesses qu'il lui avait fait entendre si longtemps et sans interruption, avec ordre de les communiquer à N*** pour en parler au Roi, ce qu'elle fit en effet. Il lui fut encore dit en termes formels : « La France est toujours bien chère à mon divin Cœur, et elle lui sera consacrée. Mais il faut que ce soit le Roi lui-même qui consacre sa personne, sa famille, et tout son royaume à mon divin Cœur ; et qu'il lui fasse, comme je te l'ai déjà dit, élever

un autel comme on en a élevé un en l'honneur de la France de la sainte Vierge. Je prépare à la France un déluge de grâces, lorsqu'elle sera consacrée à mon divin Cœur. — Eh quoi, reprit Notre-Seigneur, les outrages faits à la majesté royale ont été réparés publiquement, et les outrages sans nombre que j'ai reçus dans le sacrement de mon amour n'ont pas encore été réparés! On craint de parler au Roi; on craint qu'il ne soit pas disposé à entendre parler de ce double bonheur pour lui, aussi bien que pour sa famille et pour son royaume! Ah! je tiens tous les cœurs dans ma main, et celui du Roi est disposé à faire tout ce qu'on lui demandera pour ma gloire. Tous les jours il en donne des preuves. La demande qui lui a été faite de travailler à la béatification de la Mère Marguerite-Marie Alacoque n'en est-elle pas la preuve, puisqu'il n'a pas mieux demandé? Que N *** parle et il verra. Je prépare toutes choses; la France sera consacrée à mon divin Cœur; et toute la terre se ressentira des bénédictions que j'en répandrai sur elle. La Foi et la Religion reflleuriront en France par la dévotion à mon divin Cœur. — Il lui fut dit aussi que les heureux succès de la guerre d'Espagne étaient dus à la véritable dévotion, et aux hommages rendus par le duc d'Angoulême au sacré Cœur.

Le Père Ronsin fut vivement frappé de cette communication, car il savait qu'en effet Louis XVIII avait ordonné à Monseigneur le grand aumônier de France, de s'entendre au sujet de la béatification de Marguerite-Marie avec le ministre des affaires étrangères, et la sœur Marie de Jésus n'en pouvait absolument rien savoir par une voie naturelle.

Quelques jours après, le 9 juillet, elle eut sur le même sujet de nouvelles lumières. « Etant à l'oraison, le troisième jour de l'octave de la fête de notre bienheureux Père, écrit notre chère sœur elle-même, le sujet qu'on avait lu développait ces paroles: *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* Je commençai bien à faire mon oraison sur ce sujet, l'esprit nullement occupé d'autre chose. Mais tout de suite, je perdis l'usage de mes sens, et je vis, comme de coutume, mon bon Jésus et son divin Cœur, avec ma bonne Mère la très-sainte Vierge. Je n'eus cette vue que quelques minutes. Après, je me trouvai dans une espèce de temple qui semblait tout triste et tout sombre; j'aperçus devant moi, et quoi? mon Dieu, quelle abomination! une déesse assise sur l'autel, et une foule de peuple malheureux qui lui rendait ses hommages.

» Le cœur saisi de la plus vive douleur, je m'abîmai dans le plus

profond de mon âme, en réparation. Mais que vois-je de plus affreux encore ! tout le pavé de ce temple couvert de vases sacrés, de saintes hosties, d'ornements d'église, qui étaient là par terre. Mon Dieu, de quelle profonde tristesse, et dans quelle amertume ne fut pas plongé mon cœur et tout moi-même ! En ce moment, j'entends très-distinctement ces paroles de Jésus, le bien-aimé de mon âme : — « Regarde, vois combien d'outrages j'ai reçus dans le sacrement de mon amour, et tous ces outrages n'ont pas été réparés ! — Pour moi, je ne puis dire ce que je ressentis de douleur et d'amertume, en voyant combien l'amour de mon Jésus avait été outragé, et son divin Cœur blessé. — O amour du Cœur de mon Jésus, puissent tous les hommes ressentir vos attrait vainqueurs ! Alors, tous ces outrages seront réparés ; du moins, chacun s'empressera de consoler ce Cœur divin, et de lui rendre un hommage pur. »

A la suite de cette vision, la sœur Marie de Jésus demeura plusieurs jours abîmée dans la plus profonde tristesse, ne cessant de s'offrir comme victime au divin Cœur. Mais ce n'était là encore qu'une goutte du calice d'amertume qu'elle allait boire à longs traits, selon ses fervents et généreux désirs.

Peu de temps après, ayant appris un scandale qui plaçait des âmes jusque-là fidèles à Dieu sur la route de la perdition, elle fit généreusement à Dieu le sacrifice de toutes les consolations qu'elle goûtait à son service, le conjurant avec tant d'instances de les lui garder pour le ciel et de les remplacer par la croix sur la terre, qu'elle fut exaucée.

Il faut ici l'écouter encore, puisqu'elle reçut ordre de raconter par écrit comment le Seigneur répondit à cette généreuse demande :

« Je vais donc, par obéissance, ô mon Jésus ! écrire, toujours sous votre dictée, ce qu'il vous a plu de faire éprouver à mon âme d'amertumes et de douleurs. Je vous le demandais, il est vrai, m'étant offerte en sacrifice comme une victime d'amour, disant et redisant sans cesse : — O mon Jésus ! plongez mon cœur et mon âme dans la tristesse la plus profonde, et dans la douleur la plus vive ; que je porte sur moi toute l'indignation que méritent les âmes qui vous ont abandonné. Puisque, malgré mon extrême indignité, vous m'avez demandé que je me consacrasse à vous comme victime, me voici. Eh bien ! mon Dieu, traitez-moi comme votre victime ; que je vous sois sacrifiée tout entière ; trop

heureuse mille fois si je puis adoucir la douleur, et fermer la plaie de votre divin Cœur. »

« Ce ne fut pas en vain, continue-t-elle, que je fis cette demande à notre bon Sauveur ; car à dater de ce jour je fus privée de toute consolation, surtout dans l'oraison, et après la sainte communion. L'amertume semble s'accroître tous les jours. Sans cesse mon cœur s'élance vers Dieu ; il semblerait qu'il dût par ses efforts sortir de ma poitrine, surtout dans les moments qui l'unissent le plus à Notre-Seigneur ; mais il semble qu'une main invisible le repousse. Cependant j'avouerai, en toute simplicité, que je sens bien que ce n'est pas par indignation que mon Dieu me repousse, et que ce ne sont pas mes propres péchés qui m'ont attiré cet état de peine. Toutefois, il est tel, et fait à mon cœur une plaie si vive, que je suis par moments sur le point de me trouver mal, car il semble que Dieu se joue pour ainsi dire de la situation de mon cœur, y allumant lui-même le feu de son amour, et repoussant les témoignages que je veux lui en donner. Les élans de mon cœur sont alors si violents, que je ne puis presque plus les soutenir. Cependant, le tout se passe dans le calme le plus profond de mon âme, et aucune inquiétude ne vient troubler la paix dont je jouis. Je conserve la même facilité pour faire mon oraison, et pour m'unir à mon bien-aimé, me tenant toujours en sa divine présence, par l'offrande continuelle de toutes mes actions et de tout moi-même, ne voulant jamais avoir d'autre volonté que la sienne. O divin Cœur de mon Jésus ! dit-elle en finissant, que je demeure toujours en vous. Non, point d'autre demeure ! Quel bonheur de pouvoir vous offrir quelque chose ! Ah ! la Croix, vous le savez, sera toujours bien plus chère à mon cœur que toutes les consolations... Elle ajoute : Je dois vous dire aussi, mon Père, que je sens bien s'accroître le désir, et, il me semble, l'amour des humiliations ; mais je n'en suis pas digne, et je n'ose les demander.

« Voilà, autant que je peux l'expliquer, la situation et les sentiments de mon âme et de mon cœur. Vivent à jamais les divins et sacrés Cœurs de Jésus et de Marie !! »

A l'extérieur, nul ne se serait douté des rudes épreuves de cette âme ; toujours même calme, même sérénité ; on eût cru qu'elle continuait à nager au sein des délices.

Ainsi se passa l'année de son noviciat. Au reste, ce qui faisait l'objet de l'admiration générale en la sœur Marie de Jésus, bien plus que les faits merveilleux opérés en sa faveur, c'était sa constance à

garder ce qu'elle avait une fois résolu ; et, entre toutes les vertus religieuses extérieures, la *modestie* ; cette modestie qui, à elle seule, est une prédication, et que l'apôtre a signalée en Notre-Seigneur, comme l'un des attraitaux auxquels il était impossible de se soustraire en sa présence. Hors le temps de la récréation, et même alors, nulle ne saurait dire lui avoir vu lever les yeux, et toutes celles qui ont connu la Mère Marie de Jésus ont conservé le souvenir de ce recueillement inviolable.

Une occasion se présenta de mettre cette rare vertu à une épreuve qui, pour toute autre, eût été héroïque. Leurs Altesses Royales : Madame, Duchesse d'Angoulême, et Madame la Duchesse de Berry avaient tant entendu parler de la sainte du faubourg Saint-Germain, qu'elles souhaitèrent la voir. Les Princesses se firent donc annoncer pour le 2 novembre 1823. — Et votre malade, avait dit Madame à notre Mère, dès qu'elle fut descendue de voiture, où est-elle ? — Mais nous n'avons point de malade, répondit notre Mère. — Vous savez bien, votre sainte, — répartit la Princesse. Or, on avait réuni dans les classes, convenablement ornées et tendues de draperies, les religieuses et les élèves, et l'on avait eu soin de placer la sœur Marie de Jésus derrière une jeune enfant dont Leurs Altesses connaissaient les parents. Averties à l'avance, les Princesses, après avoir fait le tour des salles, purent s'arrêter à considérer à leur aise la chère sœur, en prolongeant leurs questions à l'élève. Depuis ce moment, Madame surtout, ne la perdit point de vue ; elle lui adressa même plusieurs fois la parole. La sœur Marie de Jésus, comme aurait fait en pareille circonstance saint Louis de Gonzague ou saint Stanislas, n'avait point cru que la présence des Princesses fût une cause légitime d'enfreindre les règles de la modestie, et elle avait constamment tenu les yeux baissés. Madame s'en aperçut bien, et s'approchant une dernière fois : — « Ma sœur, lui dit-elle, vous ne devez pas voir clair, vous tenez toujours les yeux baissés. — Un simple sourire fut la réponse ; et la sœur Marie de Jésus sut résister au désir si légitime, non-seulement de voir une princesse, mais dans cette princesse l'auguste prisonnière du Temple, la fille du Roi martyr, la fille de ce Roi qui en mourant n'eut pas de vœu plus cher que la consécration de la France au sacré Cœur ; consécration pour l'accomplissement de laquelle la sœur Marie de Jésus semblait avoir été comblée de tant de grâces, et fut dans la suite abreuvée de tant d'amertumes.

CHAPITRE IV.

Profession de la sœur Marie de Jésus. — Ses admirables dispositions. — Le Thabor et le Calvaire. — Épreuves morales. — Souffrances physiques. — Le Père Roncin. — Extension de la dévotion au sacré Cœur. — Mort du Père Roncin. — Fie IX. — La Mère Marie de Jésus dirige les personnes en retraite. — Impression produite sur les enfants. — La Mère Marie de Jésus au Noviciat de Corbeil en 1829. — Sacristaine. — Placée près des Orphelines. — Maladie. — Mort de la Mère Marie de Jésus.

La fête de la Pentecôte avait amené la sœur Marie de Jésus au pied des autels pour être fiancée au divin Epoux, dans la joie et l'allégresse du Thabor; la fête du Sacré-Cœur de Jésus, qui était en même temps, cette année, celle du saint Précurseur, 24 juin, reçut ses engagements définitifs, engagements accomplis dans les amertumes du Calvaire; car Jésus-Christ en voulait faire une victime digne de ce cœur dont toute la vie *s'écoula dans l'amour et dans la privation, dans l'occupation et dans le silence; enfin dans le sacrifice, jusqu'à la consommation* (1). C'était par beaucoup de tribulations, que nous n'entreprendrons point de raconter, que cette âme devait mériter de concourir au grand but de sa mission.

Ecoutons-la une fois encore, ce sera la dernière. Car depuis la profession de la Mère Marie de Jésus, le Père Ronsin, cédant enfin au désir qui la pressait de couler désormais sa vie dans l'oubli le plus complet des créatures, lui accorda la grâce tant sollicitée de ne plus rien écrire. La Mère Marie de Jésus ne traça donc plus une ligne qui eût quelque rapport même éloigné à son intérieur, et toute la beauté de cette âme résida désormais entre elle et Dieu dans un secret que l'Eternité seule viendra dévoiler. Mais ses actions nous restent comme le témoignage non équivoque du progrès toujours ascendant de cette âme choisie dans les voies de Dieu.

La sœur Marie de Jésus commence ainsi le compte de conscience qui lui avait été demandé : « C'est sous la dictée de mon bien-aimé, et par la sainte obéissance que je vais rapporter ici la situation de mon âme pendant les jours qui ont précédé, accompagné et suivi le jour si beau et mille fois heureux de ma profession.

Je passai les premiers jours de retraite dans un état d'anéantisse-

(1) Vie de Marguerite-Marie.

ment continu, ne pouvant comprendre comment mon Dieu daignait me choisir pour son épouse. La pensée de mon indignité, de l'abîme de corruption qui est en moi, de mon impuissance à tout bien sans le secours de la grâce me confondait. Mais aussi l'assurance que la foi me donne que *je puis tout par mon Dieu*, venait aussitôt relever mon âme, et je ne pourrais dépeindre le bonheur intime et profond dont elle jouissait en se voyant si véritablement rien en la présence de Dieu. Ce bonheur est si grand, que si mon Dieu lui-même me demandait auquel des deux je donnerais la préférence, de cet état, ou des jouissances d'une dévotion sensible, je lui répondrais bien vite : — Mon Dieu, anéantissez-moi de plus en plus, et que cette pensée : Je ne suis rien, mais mon Dieu est tout; je ne puis rien, mais mon Dieu peut tout, reste toujours présente à mon esprit. — Quant à l'état de mon âme, je ne puis exactement le dépeindre, car mon cœur resserré semble être noyé dans un océan d'amertume.

Mais l'avant-veille et la veille du jour fortuné de ma profession, je les passai dans un état que je ne puis mieux rendre que par la comparaison d'un famélique qui n'aurait pas pris de nourriture depuis longtemps, et à qui l'on viendrait présenter les mets qu'on saurait être les plus à son goût, mais auquel on les retirerait aussitôt. Voilà l'état presque habituel de mon âme à présent; à chaque moment du jour, mon pauvre et très-misérable cœur est comme transpercé par mille traits enflammés qui sembleraient devoir le consumer, et au moment où il croit pouvoir exhaler toute son ardeur, et s'élancer vers le seul objet de tous ses désirs, il en est aussitôt repoussé par une violence si grande, que mon cœur se sent défaillir et ne trouve presque plus de force pour me soutenir. O amour ! mais, mon Dieu, que dis-je ? O désir de l'amour, que tu me fais souffrir ! Ah ! si l'amour est un martyre, le désir d'aimer en est un aussi ! O amour, quand te posséderai-je ? non pas amour sensible, mais amour effectif, qui anéantisse tellement la nature en moi, qu'elle ne revive plus jamais ! Car dans les moments où mon bien-aimé me met sur la croix, bien attachée, au milieu de la joie de mon cœur, je sens que la nature se révolte. Toutefois, je sens aussi s'accroître en moi le désir de souffrir encore davantage, et je suis bien souvent prête à dire à mon Dieu : — « Encore plus, Seigneur, encore plus. » — Mais la vue de mon indignité m'arrête, et je n'ose dire que ces paroles : « Mon bien-aimé, voici votre victime, frappez tant qu'il vous plaira, immolez-la, sacrifiez-la à votre amour ; ou du moins, que le désir véhément de cet amour me consume !... »

Mais qu'il est cruel de désirer d'aimer et de n'aimer pas ! Dans la défaillance continuelle de mes forces où me réduit ce désir, ma consolation est que ce Dieu de bonté a toujours permis que rien n'en paraisse au dehors, grâce dont je ne cesserai de demander la continuité. Oui, mon bien-aimé, toujours souffrir avec vous, mais dans le silence, de sorte que personne ne le sache, que ceux à qui je suis obligée de le dire.»

Dieu voulait en effet de cette âme un amour sans mélange. Un jour que la sœur Marie de Jésus s'animait au combat par l'espoir de la récompense, N.-S. lui dit : « Jusques à quand agiras-tu pour ton intérêt et non pour le mien ? Maintenant sache que je veux de toi plus de générosité et de courage. N'es-tu pas assurée par moi-même de la récompense ? Maintenant que tu vas être mon épouse, l'épouse de mon divin Cœur, je veux que le mobile de toutes tes actions soit l'amour seul, sans mélange d'aucun autre sentiment. — O mon Jésus, je me hâte de vous répondre, et de vous dire mes résolutions, quoique vous les sachiez bien, puisque c'est vous qui les formez dans mon cœur. Oui, Seigneur, j'ai résolu de tout faire et de tout souffrir par pur amour. Comme ce sera vous qui agirez en moi, je ne crains rien. Oui, je vous suivrai, quelque part que vous me conduisiez, mais surtout à la croix. Ah ! c'est là que vous m'avez reçue pour enfant, pour sœur, et plus encore pour épouse. Me contenterai-je de vous regarder ? Ne désirerai-je pas d'y souffrir avec mon bien-aimé ? Que je ne fasse donc plus qu'aimer votre croix, vos humiliations ; que je les savoure comme l'aliment le plus salubre à mon âme, comme les mets les plus exquis, puisque vous avez voulu que je vous sois une victime toute dévouée par la croix et par l'amour.

24 juin 1824. — *Profession.* — « Le jour mille fois désiré est enfin arrivé ! Le voilà qui paraît. O mon âme, oui, c'est aujourd'hui ! O mon Sauveur, c'est aujourd'hui que vous voulez bien me recevoir pour votre épouse, pour l'épouse de votre divin Cœur... Et cependant vous semblez me repousser. Mon cœur vous appelle et vous ne lui répondez pas ; ou bien si vous lui répondez, ce n'est que pour le rejeter et pour éteindre le feu que vous-même y allumez. Vous livrez à mon cœur des assauts si terribles et si douloureux que je n'ai plus de force pour les soutenir.

» En effet, je souffrais tellement de corps et d'âme que, même pendant l'auguste sacrifice, je fus bien des fois sur le point de perdre connaissance, et je ne pus m'empêcher de dire à mon bien-aimé :

— A présent, mon Jésus, je le vois bien, c'est sur la croix que vous voulez épouser mon âme. Mais au milieu de cette amertume dont j'étais inondée, le calme le plus profond régnait en moi. Un bonheur bien autre que celui que j'éprouvais autrefois, plus intime, plus réel, la remplissait. Pendant que je prononçai mes vœux, mon cœur se dilata enfin ; il était comme transpercé par mille traits enflammés qui retournaient à mon bien-aimé, s'élançant avec toute facilité et ne trouvant plus d'opposition. — De ce moment, anéantie plus que jamais dans le divin Cœur, je m'y reposai dans un calme si doux, que je ne croyais plus être sur la terre. Je passai ainsi tout le reste de ce beau jour, sans que le plus léger nuage vînt troubler tant soit peu ce bonheur si suave, si profond, si parfait ; et mon âme ne cessait de s'écrier : « C'est maintenant plus que jamais que je puis le dire : *Mon bien-aimé est tout à moi et je suis tout à mon bien-aimé* pour toujours, pour toujours ; je ne puis me lasser de le dire. Et maintenant, ce beau jour ne finira jamais... il durera toute l'Eternité. O Eternité, le grand mot qui dit Eternité, et Eternité d'amour ! Et au fond de mon âme j'entendais cette réponse : — Oui, c'est pour toujours que je suis ton époux ; mais aussi toi, c'est pour toujours que tu ne dois plus vivre absolument que pour moi, il faut que l'amour seul soit le mobile de toutes tes actions. Je ne te permettrai jamais d'envisager tant soit peu tes intérêts. En quelque état que je mette ton âme et ton corps, tu ne souffriras que dans l'amour, par l'amour et pour l'amour. — Ce que je promis de tout mon cœur, disant à Notre-Seigneur qu'il savait bien que tel était mon désir et la résolution que j'avais déjà prise. »

La Mère Marie de Jésus avait renouvelé à Dieu, à sa profession, cette héroïque prière qu'elle faisait depuis longtemps déjà : « Retirez vos délices, et remplacez-les, Seigneur Jésus, par des amertumes aussi profondes, aussi intimes que les consolations dont vous avez inondé mon âme. » — Elle fut exaucée. Cette âme généreuse fut en effet depuis enveloppée de ténèbres et enivrée d'absinthe, à tel point que son corps lui-même ne pouvait soutenir ni la lutte, ni les battements de son cœur ; et tombant en défaillance, elle maigrissait à vue d'œil, et les plus étranges maux accablèrent successivement jusqu'à la fin de sa vie son corps exténué. Mais les inexplicables joies de ce martyr le lui rendaient plus cher mille fois que toutes les consolations, et elle n'eût pas voulu changer cet état avec celui qui avait précédé.

Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui a consommé l'œuvre de notre sanctification, non sur le Thabor, mais sur le Calvaire, a toujours donné aux plus chers entre ses amis la croix et les souffrances, comme dernier gage de son amour. Il prit donc soin de satisfaire l'esprit de pénitence, et l'amour de la croix versé par sa main divine dans le cœur de sa servante. Sans parler de ses peines intérieures qui passent toute description, jamais on ne vit plus la Mère Marie de Jésus sans quelque souffrance physique. Mais, par moment, ses maux redoublaient de telle sorte qu'elle excitait la compassion de tous. Tantôt l'estomac s'ulcérait avec d'incroyables douleurs ; un dégoût insurmontable lui rendait impossible toute alimentation pendant un assez long temps ; ou bien des plaies se formaient à l'extérieur. Une fois, les nerfs du bras se retirèrent avec tant de violence que les os paraissaient déplacés, et qu'il lui fut impossible de fermer l'œil pendant plusieurs mois. Le cœur, la poitrine s'attaquaient successivement ; et d'ordinaire la guérison arrivait aussi subitement que le mal était venu, et sans cause apparente. Les médecins n'y comprenaient rien ; mais, pour quiconque observait, il était facile de reconnaître la main du Seigneur, car toujours ces souffrances redoublées arrivaient à point nommé, ou pendant le carnaval, ou à des époques auxquelles Notre-Seigneur avait à souffrir des siens, pour finir avec le carême ou après réparation. Quant à la malade, non-seulement elle était résignée, mais c'était alors que son âme surabondait de joie, et que sa physionomie, toujours calme et recueillie, prenait une expression de bonheur si céleste, si ravie, qu'on ne pouvait se lasser de la contempler. La Mère Marie de Jésus sous le poids de la croix était réellement dans son centre, et tout en elle disait sa jubilation. La patience, qui lui faisait quelquefois défaut dans le train ordinaire de la vie, ne lui manquait jamais dans la souffrance. Quelqu'un témoignant une fois sa surprise de ce fait remarquable à cette modeste Mère Félicité, notre assistante, dont l'esprit était si éclairé : — « Mais il n'y a rien là d'étonnant, répondit-elle, c'est qu'alors la sœur Marie de Jésus rentre dans la voie passive et crucifiée que Dieu semble lui avoir réservée par préférence. » Tant que la Mère Marie de Jésus pouvait endurer son mal en silence, elle continuait sa besogne accoutumée, sans affectation de courage ; elle réclamait cependant avec simplicité les soulagements qu'elle croyait propres à la remettre ; aussi pouvait-elle souffrir plus longtemps que beaucoup d'autres sous les seuls regards de Dieu. Ce

martyre prolongé et si joyeusement accueilli fut, nous avons lieu de le croire, la part que Notre-Seigneur donna à la Mère Marie de Jésus dans l'œuvre qu'il lui avait montrée comme le but de sa vie; et qui toujours occupa son cœur et sa pensée : la consécration de la France au sacré Cœur; celle du zèle extérieur et actif fut donnée au Père Ronsin (1); et ce sera compléter ce que nous avons raconté des communications divines à la Mère Marie de Jésus, que de dire comment ce saint religieux fut l'instrument choisi pour accomplir, au moins autant qu'il était en lui, cette promesse de Notre-Seigneur, savoir : « Que cette consécration serait un jour exécutée, au moins avec ses principales dispositions. »

L'extension de la dévotion au sacré Cœur devint en quelque sorte l'œuvre par excellence du Père Ronsin. Quand il voyait quelque Âme inflammable et susceptible de zèle, il lui proposait un vœu de dévouement à ces divins Cœurs, dont il avait lui-même éprouvé les plus salutaires effets. Alors il ne fallait plus vivre que pour l'extension du règne de Jésus-Christ, pour la gloire de son divin Cœur. Les Âmes conquises à ce grand but devaient en attirer d'autres; il leur en expliquait les moyens, tels qu'il les employait lui-même : la prière, l'exhortation, la distribution des images, des médailles, des livres, etc. — « Ensuite de préférence, gagnez d'abord au Cœur de Jésus, disait-il, les Âmes qui peuvent en entraîner d'autres; les ecclésiastiques, les grands vicaires; si vous le pouvez avec respect et discrétion, allez même plus haut encore... car il faut que non-seulement les personnes, mais les villages, les villes et les diocèses soient consacrés au Cœur de Jésus. » Dans cette mission, le Père Ronsin employait ordinairement des jeunes gens, des jeunes personnes, les âmes neuves et ferventes, qui, peu accoutumées à pressentir les difficultés, se lancent en vrais enfants perdus à la poursuite d'un noble but dès qu'il leur est indiqué. Et quels succès n'obtint-il pas ainsi!

Le Père Ronsin avait espéré arriver à l'accomplissement complet et solennel du vœu du Roi martyr par l'entremise de l'auguste fille de Louis XVI, et à qui pouvait-on mieux s'adresser? quand la révolution de 1830 lui ôta de ce côté tout espoir, sans ralentir ni son zèle, ni sa confiance. Et comme il arrive souvent dans les œuvres de Dieu, la réussite au moins partielle de ce projet vint précisément de l'obstacle qui semblait devoir le faire échouer. Toutes les âmes d'é-

(1) Voir sa vie par le R. P. Guidée.

lite qui se trouvaient confiées à la direction du Père Ronsin ayant été dispersées dans les provinces par la révolution, firent fructifier au loin la bonne semence emportée de Paris. Elles avaient presque toutes prononcé ce vœu de consécration au sacré Cœur, qui les engageait à ne plus vivre que d'amour et de dévouement; elles dirent donc à toutes les âmes qu'elles crurent capables d'entendre ce langage : « Louez le Seigneur avec nous, approchez avec nous du Cœur de Jésus, goûtez et voyez combien il est doux, combien il est bon d'habiter en frères dans ce cœur. » Le zèle les enhardit; elles osèrent même s'adresser à Nos Seigneurs les Evêques, et bientôt ceux d'entre eux qui ne l'avaient pas encore fait, furent heureux de consacrer non-seulement leur personne, mais encore leur diocèse au sacré Cœur. Le concours réuni de toutes ces tentatives amena la consécration d'un si grand nombre de diocèses de France au sacré Cœur, qu'aujourd'hui il est à peu près probable que tous, ou presque tous, sont placés sous ce divin patronage, en attendant l'heure d'une consécration plus solennelle.

Dans la résidence de Toulouse où il fut envoyé en 1834, le Père Ronsin ne respira que pour cette œuvre. Il lui consacrait, avec ses exhortations tous les jours renouvelées, quelque chose de plus efficace encore auprès de Celui qui nous a rachetés par la Croix : le support résigné, silencieux, bientôt joyeux, de la séparation de ces chères âmes dont la Providence l'avait rendu le père à Paris pendant de si longues années.

La Mère Marie de Jésus n'avait pas encore reçu la récompense de ses souffrances et de son amour, quand le Père Ronsin fut appelé aux joies éternelles. A cette heure dernière, la gloire du sacré Cœur lui faisait oublier ses souffrances jusque dans l'agonie. Il était pré-occupé de la réimpression d'un opuscule sur le sacré Cœur, et nous faisait écrire lettres sur lettres pour en hâter la publication. Toutes ses pensées se tournaient vers le Cœur de Jésus. « Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux, disait-il, de pouvoir transformer ses petites peines en mérites et ses maux en biens, en les unissant, en les offrant au sacré Cœur. » — Quand ses douleurs devenaient plus vives et plus aiguës, on le voyait, sans proférer la moindre plainte, jeter les yeux sur un tableau de Notre-Seigneur montrant son Cœur, sourire doucement, puis prendre son bréviaire et en lire quelques lignes avec une ferveur admirable. Il a souvent exprimé aussi combien il était heureux de souffrir un peu pour le salut des âmes. Cette dernière pensée, celle du sacré Cœur et de la sainte

Communion, qu'il avait le bonheur de recevoir tous les jours, ne l'ont guère quitté pendant sa maladie, même dans les moments où il paraissait en proie à une sorte de délire. Alors encore, pour le ranimer, il suffisait de prononcer devant lui le nom du sacré Cœur de Jésus, et ses lèvres presque glacées ne cessaient de le redire. Durant les quelques jours d'une fièvre ardente qui ont précédé sa mort, il s'échappait parfois de sa chambre et cherchait à sortir de la maison, en disant qu'il voulait aller à Rome, qu'on ne pouvait lui en refuser la permission, afin de rappeler au Souverain Pontife que la dévotion au sacré Cœur sauverait le monde entier, si une nouvelle bulle, de nouvelles faveurs émanées du Saint-Siège fixaient de nouveau, et plus particulièrement, l'attention des fidèles sur les trésors de grâce renfermés dans ce divin Cœur.

Ne semble-t-il pas que le Père Ronsin eût deviné tout ce que le cœur de Pie IX, à peine intronisé, offrirait de sainte conformité et de dévouement au Cœur de Notre-Seigneur? Et ce fut avec une douce émotion que les amis du bon Père firent, peu de mois après sa mort, le touchant rapprochement entre son pieux délire et la première allocution du Saint-Père à l'ouverture de la station quadragésimale. Entouré des prédicateurs du Carême, le Souverain Pontife donna l'essor aux pensées intimes de son âme, et déclara dans les termes les plus formels son dévouement sans bornes, et son imperturbable confiance dans le sacré Cœur, exhortant ceux qui l'écoutaient à se revêtir de Jésus-Christ, et surtout à entrer *dans les sentiments adorables de son divin Cœur*, sentiments que Sa Sainteté exposait avec l'ineffable charité de son âme à la fois si douce, si humble, si ferme, qui subjugué quiconque s'en laisse pénétrer, et enchaîne jusqu'au mauvais vouloir des ennemis les plus déclarés. Nous pouvons donc bien le penser : si le Père Ronsin n'a pas fait le voyage de Rome, son bon ange a pris soin de déposer dans l'âme du Souverain Pontife le dernier vœu de son cœur.

Esquissons maintenant en quelques traits ce qui nous reste à dire de l'âme d'élite qui avait pour ainsi dire été placée sous la direction du Père Ronsin pour s'enflammer au foyer qui brûlait dans l'âme du saint religieux, et pour allumer en même temps en lui de nouvelles ardeurs envers le Cœur de Jésus.

Quand les premiers empressements d'une vénération à laquelle se mêlait beaucoup de curiosité furent tombés, les supérieurs crurent devoir permettre aux personnes pieuses qui venaient faire ici des retraites, de consulter la Mère Marie de Jésus. C'était pour elle

une œuvre de zèle, et elle s'en acquittait avec autant de simplicité que de tact et de prudence. Dieu lui donnait alors comme par surcroît ce qu'on n'eût été en droit d'attendre que d'un esprit cultivé et d'une personne qui eût vécu dans un monde choisi. La plupart de ses dirigées appartenaient à la plus haute société, et toutes admiraient qu'elle possédât, comme d'instinct, avec la science de Dieu, celle du savoir-vivre : c'est que rien ne ressemble plus à l'exquise politesse que l'exquise humilité. Accoutumée à parler à ce qu'il y a de plus grand dans le ciel, Jésus et Marie, la Mère Marie de Jésus n'était embarrassée avec personne. Sa conversation était un composé de sainteté, de réserve et d'aisance qui n'appartenait qu'à elle. Dès que l'utilité et l'édification avaient rempli leur office, elle brisait là, et retournait à ses occupations. Jamais l'œil le plus clairvoyant n'aperçut, jusqu'au dernier jour de sa vie, l'ombre d'un abus dans ses rapports avec les personnes pieuses qui lui avaient donné leur confiance. Elle profita de son ascendant sur les âmes pour inspirer à toutes une ardente et solide dévotion envers le Cœur de Jésus dont elle avait reçu tant de faveurs. Pour y parvenir, elle disait peu, et se contentait d'incliner les âmes à la prière dans ce but. Il nous souvient d'une retraitante, avancée en âge, qui, tout d'abord, lui ferma la bouche, disant qu'il était trop tard pour elle, et que les nouveautés ne lui allaient point. C'était une infatigable diseuse de prières vocales; elle en était accablée, et bien que son âme succombât sous ce poids, toute la rhétorique de la Mère Marie de Jésus avait échoué, quand elle avait tenté la réforme sur ce point, et plaidé la cause de l'oraison mentale et du dévouement au sacré Cœur : — Au moins accordez-moi une grâce, dit la pauvre directrice : Sans rien ajouter, sans rien retrancher à vos dévotions, et seulement pendant les neuf jours de votre retraite, demandez à Notre-Seigneur, au moment de la consécration de la messe, de vous faire comprendre les avantages de la dévotion au sacré Cœur. — Ce point lui fut concédé, et, avant la fin des saints exercices, Madame de ***, toute changée, toute transformée par ce pieux artifice, ne pouvait assez remercier la bonne Mère qui avait persévéré à la faire entrer malgré elle dans la voie sûre, facile et miraculeuse ouverte par le Cœur de Jésus. Sa jeunesse fut réellement renouvelée comme celle de l'aigle; elle goûta désormais l'oraison et fit dans la vie intérieure des progrès admirables, vérifiant ainsi en sa personne les promesses de Jésus-Christ à ceux qui se consacrent à son Cœur.

Il est notoire que la Mère Marie de Jésus avait un don tout spécial pour guider les âmes, pour les consoler et pour leur rendre la paix. Parmi ses dirigées se trouva entre autres une aimable jeune personne, M. de K***, qui était en proie depuis assez longtemps à la plus cruelle des épreuves : le désespoir du salut. Rien ne semblait pouvoir la tirer de la morne tristesse qui s'était emparée de son âme. Le R. Père Varin et, avec lui, les plus habiles, les plus saints confesseurs avaient essayé vainement de la rassurer. Souvent la Mère Marie de Jésus, pour qui elle avait une grande vénération, était venue la consoler. Un jour enfin, après une longue conversation avec la pauvre affligée, elle remporta la victoire. M. de K*** recouvra subitement la confiance et la joie. Une personne qui l'aimait lui témoignait son bonheur et sa surprise d'un changement si subit. — Oui, répondit M. de K***, désormais je serai gaie et joyeuse comme les autres.

Ce qu'il y avait d'admirable dans la direction de la Mère Marie de Jésus, c'est que, sans avoir connu le monde, sans avoir été à même de se rendre compte des difficultés qui s'y présentent, surtout dans certaines positions élevées de la société, elle y appropriait admirablement ses conseils. Il semblait que Dieu lui mit sur les lèvres jusqu'aux expressions convenables. Si bien, qu'on se demandait involontairement : — Où donc a-t-elle puisé ces lumières, cette éloquence du cœur qui persuade ? — Pour se faire une idée de l'impression qu'elle produisait sur les gens du monde, il faudrait en avoir fait l'expérience, nous disait une personne qui avait été à même d'en juger. Et ce n'était pas seulement de la dévotion qu'elle s'attachait à nous inspirer ; avant tout, elle voulait qu'on s'attachât aux devoirs de son état, de sa position. Si Dieu bénissait ainsi les paroles de la Mère Marie de Jésus, c'est qu'elle lui laissait toute la gloire des œuvres de zèle qui lui étaient confiées, car il n'y avait point de place en son âme pour la moindre recherche personnelle.

Malgré une certaine vivacité de tempérament dont elle savait racheter les saillies au moment même qu'elles éclataient, et avec une générosité qui confondait, la conduite de la Mère Marie de Jésus, dans le cours ordinaire de la vie, était d'une parfaite édification. Ce qu'il y avait de plus pauvre, de moins commode, la dernière place partout, ou bien quelque lieu retiré où elle put demeurer cachée, sans affectation aucune cependant ; c'était toujours, à l'entendre, ce qui l'accommodait le mieux. Elle s'y prenait si bien pour le faire croire,

ou du moins cette manière d'envisager les choses était tellement passée chez elle en nature, qu'on eût craint de contrarier ses goûts en essayant de la mieux partager. Ainsi, à la récréation, durant les dernières années de sa vie encore, elle se plaçait d'ordinaire près des novices. Silencieuse, toute unie à Dieu, si ses jeunes voisines venaient à s'oublier dans le feu de la conversation, et lui faisaient excuse de leur gaieté bruyante : — Riez, riez, mes enfants, disait-elle ; vous me faites plaisir. — Lorsqu'on lui adressait la parole, elle était toute à vous, de l'air le plus gracieux et aussi longtemps qu'il vous plaisait ; mais il était rare qu'elle entamât la conversation. Lorsqu'elle parlait, c'était le plus souvent de Dieu ou de ce qui pouvait intéresser la communauté qu'elle aimait tendrement.

C'était par esprit d'humilité et d'obéissance à la règle que la Mère Marie de Jésus se livrait au travail avec une constante assiduité, non-seulement aux heures qui y sont consacrées, mais aux récréations. On ne lui vit jamais perdre une minute de temps, car à ses yeux toutes les heures du jour appartenaient à Dieu et à la communauté. Donnée en aide au travail des petites, elle fut pour les enfants une leçon muette que beaucoup emportèrent comme un des enseignements les plus pratiques qu'elles aient reçus dans la maison. — « Je l'ai connue deux ans entiers, dit une de ses sœurs, autrefois élève ; mes impressions d'enfant de onze à douze ans sont encore toutes vivantes. Je la vois encore retirée à l'extrémité de la salle d'ouvrage. On eût dit qu'elle cherchait à se mettre le plus bas possible. Là, elle raccommodait avec une activité silencieuse nos accrocs de chaque jour. Si elle avait un mot à nous dire, c'était toujours à demi-voix et avec de douces paroles. Sans gronder, elle savait nous faire rougir du désordre de notre toilette, et l'on craignait de se présenter le lendemain devant elle en pareil état. Pleine de déférence pour la maîtresse qui présidait, elle prenait rarement la parole, se contentant d'appuyer une réprimande générale ou de se faire caution pour les coupables. Elle m'édifiait, me faisait du bien ; j'aimais avoir affaire à elle ; et souvent, pendant les heures de travail, mes regards se portaient de son côté comme vers la personnification la plus fidèle de l'union d'une âme avec Dieu. L'imagination n'était pour rien dans cette impression, puisque j'ignorais complètement, dans ce temps-là, les faveurs qu'elle avait reçues. »

On ne sera point étonné de l'effet produit par la Mère Marie de Jésus sur les enfants, car elle portait le cachet de sainteté que Dieu

imprime sur le visage de ses saints. Parler de l'expression de paix et de bonheur qui éclatait sur sa physionomie ne serait pas assez ; son sourire ne ressemblait à aucun autre, et il restait habituellement dans son regard comme un rayon de cette lumière céleste qu'il lui avait été donné d'entrevoir. Tout en elle témoignait de la joie de son cœur. On aimait à la regarder, et en la contemplant on se disait : *Dieu est là, Dieu a passé par là*. Le R. P. Varin, dont la modestie religieuse était si remarquable, avait coutume de dire, en parlant de la Mère Marie de Jésus : « C'est sans comparaison comme » la sainte Vierge ; non-seulement on peut, mais on doit la regarder, car ce n'est pas une physionomie de la terre. »

On sentait que le silence même de cette sainte religieuse était un langage, qu'elle avait à qui parler dans son recueillement, et c'était un vrai plaisir de la rencontrer. Les novices, placées momentanément à Corbeil après la révolution de 1830, comptèrent parmi les privilèges dont elles furent gratifiées, la présence et l'exemple de la Mère Marie de Jésus. Elle voulut partager tous leurs exercices, surtout ceux qui entraînaient quelque fatigue. Refuser sa coopération eût été l'affliger. Elle savait même s'arranger de façon à devancer les novices, excitant ainsi par son assiduité l'émulation des plus humbles emplois, et des plus mâles vertus.

Revenue à Paris, elle fut encore placée à la sacristie, fonction qu'elle avait remplie à Corbeil et qu'elle ne quitta qu'un an avant sa mort. Elle savait apprécier son bonheur dans cet emploi qui nous assimile aux anges, et qui nous met en rapports non interrompus avec le Dieu caché. — Oh ! combien Notre-Seigneur est bon pour moi, disait-elle ; après la messe, quand je vois mes compagnes qui sont obligées de quitter Notre-Seigneur, et que moi, il me garde là pour remplir ma charge autour de lui, pour être sa petite servante, je ne sais comment le remercier ; et quand je lave les linges d'autel, que je presse entre mes mains le sang de Jésus-Christ, je suis si heureuse, que je n'ai point de paroles pour le lui exprimer. — Vraiment, il n'y a pas moyen de vous oublier ; quand on est à l'église, disait la Mère Marie-Anne à la Mère Marie de Jésus, dans la dernière maladie de celle-ci, on vous y voit toujours, vous y étiez comme un des meubles du lieu saint. — Oh oui, répondit la mourante ; c'est une grande grâce que Notre-Seigneur m'a faite, et je l'en remerciais encore ces jours-ci. Je lui disais : — Mon bon Maître, vous savez bien qu'autant qu'il a été en moi, je n'ai jamais mis de négligence à la parure de votre sanctuaire

aidez-moi donc à bien parer mon âme pour aller au-devant de vous.

Tout ce qui touchait à Notre-Seigneur, à son culte, à la Religion, animait son ardeur et sa foi. Parlait-on des triomphes de l'Église, sa figure devenait radieuse; de ses épreuves, la douleur se peignait dans tous ses traits. Elle pouvait dire à Dieu, elle aussi, avec vérité : *Le zèle de votre Maison me dévore, et les opprobres de ceux qui vous outragent retombent sur mon cœur.* Les accidents involontaires eux-mêmes, en ce qui touchait la divine Eucharistie, la trouvaient on ne peut plus sensible. Laissons-la parler elle-même : — « Un jour, quelle action de grâces je fis ! jamais je ne l'oublierai. Le prêtre, en donnant la sainte Communion, laissa tomber par terre une hostie. J'étais tout près et je m'en aperçus. Aussitôt j'allai me mettre à genoux devant cette sainte hostie, et j'y restai jusqu'à ce que toutes les personnes qui étaient dans la chapelle étant parties, le prêtre vint la remettre dans le saint ciboire. Pendant ce temps, je regardais Notre-Seigneur là, dans un coin, dans la poussière ! Puis, je le regardais dans mon cœur, ne sachant où il était le plus mal placé. »

La veille, le jour des solennités de l'Église, la jubilation éclatait dans tous les mouvements de la Mère Marie de Jésus ; mais de toutes les fêtes, c'étaient celles du Sacré-Cœur et du Saint-Sacrement qui parlaient le plus à son âme. Dans le monde, l'adoration perpétuelle avait été son grand attrait ; et pendant de longues années elle regretta que cette salutaire dévotion n'existât point dans les paroisses de Paris. Son établissement était un des objets habituels de ses vœux et de ses prières ; elle les redoublait surtout en présence des fléaux que subissait la France. Quand enfin M. l'abbé de la Bouillerie, aujourd'hui évêque de Moulins, eut obtenu du Saint-Siège cette faveur qu'elle avait tant souhaitée, la Mère Marie de Jésus fut au comble de la joie. Mais le Seigneur y mêla une épreuve véritable pour elle. L'époque fixée pour la première adoration dans notre chapelle fut précisément celle d'une crise violente de la maladie de cœur qu'elle portait constamment avec ses autres maux. Elle passa donc à l'infirmerie les trois jours pendant lesquels le divin Maître resta exposé sur cet autel, dont la parure eût été pour elle un soin si doux en ces jours de grâces signalées. Elle ne put ni visiter le Saint-Sacrement ni communier. Mais la soumission à la volonté de Dieu ne lui permit pas d'exprimer un regret, et l'on ne vit pas même un nuage sur sa figure. Une fois qu'on la plaisantait d'avoir si bien choisi son temps pour être malade, elle répondit,

le sourire sur les lèvres : — Le bon Maître sait bien ce qu'il fait ! Il faut convenir qu'il s'est joué de moi ; enfin, ici ou là, c'est toujours Lui.

Celui qui aime Dieu, comment n'aimerait-il pas son prochain ? Pour la Mère Marie de Jésus, ce prochain, c'étaient d'abord ses mères et ses sœurs. Elle eût voulu se multiplier pour les obliger toutes ; son dévouement ne connaissait point de bornes et ne faisait nulle acception des personnes. Le travail, la fatigue, la faiblesse de sa santé n'étaient point un obstacle pour elle quand il s'agissait de secourir les autres. Le corps et l'âme avaient part à son charitable zèle. Elle désirait, elle demandait à Dieu l'avancement spirituel, la perfection de ses sœurs comme la sienne propre ; souvent elle nous encourageait à ne négliger aucun effort, aucun sacrifice pour arriver à la perfection propre de notre sainte vocation, au degré de grâce et de gloire que Dieu daigne destiner à chacune dans sa miséricorde. Elle ne pouvait voir souffrir quelqu'un, de quelque façon que ce fût, sans lui venir en aide selon ses moyens. Rendre service était pour elle un besoin, un bonheur. Si quelqu'une de ses sœurs était indisposée, elle ne se laissait jamais devancer pour lui rendre les petits soins que réclamait la charité ; mais de si bonne grâce, avec des paroles si douces, qu'on ne pouvait douter que le cœur fût de la partie. Comme une malade entr'autres se plaignait des longues insomnies que lui causait son mal, la Mère Marie de Jésus lui promettait d'ordinaire de prier ses chères âmes du purgatoire, « expédient qui jamais ne manquait son effet, » dit la Mère R***.

Il ne mourait pas une religieuse que la Mère Marie de Jésus n'accourût à son chevet pour la consoler, l'encourager, l'exhorter, avec cette éloquence du cœur qui fait perdre jusqu'au sentiment de la souffrance, fonction de zèle dont hérita après sa mort l'excellente Mère Marie-Anne.

Tout ce qui était œuvre de charité trouvait la Mère Marie de Jésus toujours prête ; et la vivacité de sa foi venant en aide à son excellent cœur, jamais elle n'était à bout de ressources. En récompense de son active charité, Dieu lui faisait quelquefois part de ses desseins sur les âmes qu'elle assistait à l'extrémité, comme il fit, ainsi que nous l'avons dit dans la vie de Maria de la Fruglaye, au moment où elle fut administrée ici, n'étant encore que pensionnaire en chambre.

Un fait d'une autre nature nous frappa singulièrement : Un soir, au milieu du souper, la Mère Marie de Jésus, qui jamais ne trou-

avait qu'il y eût raison suffisante pour demander dispense d'un exercice général ou pour l'abrégé, se sent comme invinciblement pressée de quitter le réfectoire et d'aller à la chapelle. Elle expose le cas à notre Mère et part. A la porte de la chapelle et dans la petite cellule qui la précédait, elle trouve une religieuse qu'une hémorragie de poitrine avait saisie subitement, et qui, en l'apercevant, trouva la force de lui dire : — « Ah ! chère Mère, je priais mon bon ange de vous envoyer. »

Ce fut surtout auprès des orphelines élevées par la maison, que la Mère Marie de Jésus se trouva comme dans son centre. Aux vacances de 1852, notre Mère lui avait ôtée cette charge de sacristine qui lui était si chère et qu'elle occupait depuis le premier jour de son entrée dans la maison, et la plaça comme aide auprès de la Mère maîtresse des orphelines. La Mère Marie de Jésus ne parut ni surprise, ni affligée de cette disposition ; elle servait le maître, elle servait les enfants avec le même zèle. Cherchant à leur être utile pendant le travail manuel dont elle était chargée, elle préparait chaque jour avec soin les lectures, les réflexions précises dont elle pouvait accompagner cet exercice. Elle ne s'en fiait pas à elle seule, et venait demander conseil à la bibliothécaire avec la simplicité d'une novice. Aussi douce que ferme dans sa manière d'être avec ces chères enfants, elle avait gagné leur cœur d'autant plus facilement, qu'il leur était aisé de juger qu'elles possédaient le sien. Elle les soignait et leur parlait avec une affection qui ne permettait pas le doute sur son entier dévouement. Le jour, la nuit, en santé, en maladie, elle était toute à elles ; et cependant elle souffrait cruellement elle-même pendant cette année qui fut la dernière de sa vie.

Elle ne vivait à peu près que de lait et de fromage blanc, seul aliment que pût supporter son estomac. Elle maigrissait à vue d'œil, et ne pouvait plus se traîner, lorsqu'enfin il lui fallut céder au mal. Elle avait voulu attendre encore les prix de ses chères orphelines ; aussitôt qu'ils furent distribués : « Je viens me remettre entre vos mains, dit-elle à la Mère infirmière, car je n'en puis plus. — Elle comptait bien cependant ne pas demeurer oisive ; aussi apporta-t-elle son ouvrage, et tant que ses forces le lui permirent, elle continua de travailler. Unie à Dieu dans une paix profonde, souvent elle jetait les yeux sur une petite image du sacré Cœur brodée en soie, qu'elle avait placée près de son lit. C'était une précieuse relique ; car elle avait appartenu à l'un des prêtres mas-

sacrés aux Carmes et portait les traces du sang répandu par le martyr.

Cependant comme le Père Renault donnait cette année-là (1853) une retraite générale à la communauté, elle voulut en profiter, et se rendit comme elle put à l'aide d'un bras aux principaux exercices. Notre Mère, l'étant allée voir, lui avait dit : « Eh bien ! ma Sœur, puisque vous ne pouvez plus remplir votre obéissance, je vous donne une charge d'un genre nouveau, celle de souffrir pour toute la maison. — Cette idée la ravit, car la Mère Marie de Jésus aimait affectueusement la communauté, et toujours cette qualité de victime consumée à la gloire des divins Cœurs faisait sa joie dans ses épreuves. Elle disait à tout le monde sa bonne fortune : — « Voyez donc, quel bonheur ! souffrir par obéissance, et remplir un emploi sans rien faire. — Personne n'était plus facile à soigner que la Mère Marie de Jésus. Jamais elle ne se plaignait ; elle trouvait bon et bien tout ce qu'on faisait pour la soulager, et remerciait les infirmières avec effusion de cœur. — Oh ! comme je suis bien, comme vous me gâtez ! leur disait-elle. — Mais, ma Mère, ce n'est pas difficile, vous êtes contente de tout. — Comment ne le serais-je pas ? vous faites pour le mieux.

Sa maladie dura cinq mois. Dès le début, elle prévint, comme tout le monde, que ce serait la dernière. Cette pensée faisait sa joie. Elle arrivait donc enfin à ce port tant désiré, loin duquel sa guérison l'avait rejetée à la vingt-cinquième année de son âge. — Mais si le bon Dieu vous rendait la santé ? lui disait-on. — Il faudrait bien l'accepter ; mais il sait que le sacrifice serait immense. — Toujours elle avait désiré faire son purgatoire sur la terre. — Ne vaut-il pas mille fois mieux souffrir en ce monde que dans l'autre ? Après avoir vu Dieu, l'humanité de Notre-Seigneur, la sainte Vierge, mon bon Ange, notre bienheureux Père, en être éloigné pour une heure seulement, quel supplice ! — Aussi accueillait-elle les souffrances physiques et morales qui l'accablaient comme une déduction de ses dettes.

Ce fut le 8 décembre, fête chère à son cœur, et plus d'un mois avant sa mort, qu'elle reçut les derniers sacrements. La joie rayonnait sur son visage. Chacun s'empessa de la visiter, car on croyait que ce serait pour la dernière fois. — Vous êtes bien heureuse, lui disait-on. — Oh ! oui, répondit-elle, heureuse surtout de mourir religieuse, car c'est aux prières de mes Mères et Sœurs que je dois les grâces que Dieu me fait, et elles sont vraiment ineffa-

bles. Le ton, l'expression de sa voix ajoutait encore à ses paroles.

Quelques jours après, elle eut une crise si violente, que l'aumônier fut appelé à huit heures du soir pour lui donner l'indulgence de la bonne mort. La communauté était agenouillée autour d'elle. Il lui était impossible de prononcer une parole, mais elle eut un sourire gracieux pour chacune des religieuses qui s'approchèrent successivement de son lit avant de retourner à leurs différentes fonctions, et son visage radieux avait l'expression du portrait peint dans l'extase.

Elle se remit de cette secousse, pour souffrir plus d'un mois encore avec la même patience, mais non toujours avec la même joie sensible, Dieu voulant sans doute augmenter ses mérites et lui faire part de la douloureuse agonie de son divin Fils.

Cependant Madame la duchesse de Narbonne, un des témoins des faveurs reçues par la Mère Marie de Jésus, avait autrefois demandé avec instances qu'on lui cédât les restes de celle qu'elle vénérât comme une sainte ; elle se proposait de les réunir à la sépulture de sa famille. Bien des années écoulées depuis avaient fait oublier et la demande et l'espèce d'engagement pris à l'époque où l'on croyait que la jeune Laure n'avait plus que peu de jours à vivre, mais Madame la duchesse de Narbonne en avait gardé fidèle mémoire. Dès qu'elle avait su la maladie de la Mère Marie de Jésus, elle était venue par deux fois rappeler qu'à elle appartenait le corps après décès. Notre Mère ne craignit pas d'exposer plaisamment la difficulté à la Mère Marie de Jésus en présence de notre Supérieur. Ce fut pour l'une et pour l'autre un sujet d'hilarité. La malade trancha le différend. — Etant religieuse, personne n'avait plus de droits sur elle, et c'était bien justice qu'elle habitât même sépulture avec ses Mères et ses Sœurs tant aimées, et qu'elle se réveillât au dernier jour en leur compagnie. — Allons, je le vois bien, dit en riant M. l'abbé Surat, vous ne voulez aller dans le monde ni pendant votre vie, ni après votre mort.

La Mère Marie de Jésus avait été transportée dans une chambre séparée. Cette solitude qui lui donnait plus de facilité pour s'entretenir avec l'unique objet de son amour, fut pour elle un vrai bonheur. Elle conserva jusqu'au dernier soupir sa présence d'esprit, reconnaissant chacune de nous, et adressant encore à l'occasion un mot d'amitié et d'édification aux visiteurs. La bonne sœur Isidore, qui la soignait plus habituellement, ayant elle-même

gardé le lit pour une indisposition, la Mère Marie de Jésus s'informa avec intérêt de sa santé, et lorsqu'elle la vit reparaitre, elle lui fit signe de l'embrasser, et lui passa la main sur la tête, disant : « Oh ! ma chère petite sœur, que je suis contente de vous revoir, quel bonheur ! — Et vous, ma Mère, où en êtes-vous ? souffrez-vous toujours autant ? — Non, répondit-elle, voyez-vous, à présent je m'éteindrai comme cela, j'en ai bien pour la fin de la semaine. Ce sera pour samedi ou pour dimanche au plus tard. » En effet, le dimanche, à quatre heures, M. l'aumônier qui l'avait régulièrement visitée, fut appelé pour lui appliquer l'indulgence de la bonne mort, et elle expira après une douce et courte agonie, le 15 janvier 1854, trente-un ans après son entrée dans notre maison, la même année que Notre-Seigneur destinait à la glorification de sa divine Mère par la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception. Elle s'était employée à obtenir par ses prières ce triomphe de Marie ; elle devait en voir au ciel les fêtes dont celles de la terre ne sont qu'une pâle image. Puisse-t-elle obtenir de ce séjour deux gloires encore tant désirées de son cœur pendant l'exil : la canonisation de notre bienheureux Père Fourier, et la consécration solennelle de la France au sacré Cœur de Jésus, cette consécration qui fut le but de son existence.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

Préface.....	v
Introduction.....	vii

PREMIER VOLUME.

CHAPITRE I^{er}.

LES PARENTS DE MARIA.

Famille de Maria de la Fruglaye. — Enfance de sa mère et de sa tante, Caroline et Joséphine de Loz. — Thérèse Gaubert, leur bonne. — Révolution de 93. — Fin de la terreur. — Mariage de Caroline de Loz, mère de Maria. — Mort de Joséphine de Loz. — Madame la Comtesse de la Fruglaye meurt en donnant naissance à Maria.....	1
--	---

CHAPITRE II.

ENFANCE DE MARIA.

Maria nourrie par charité. — Séparée de ses sœurs et de son père, elle passe son enfance au château de Kerduël, près de ses grands parents. — Soins intelligents de Thérèse Gaubert. — M. Le Pennec. — Le Père Renault. — Première communion de Maria. — Première et dernière apparition dans le monde. — Mort de son grand-père. — Mort de sa grand-mère. — Le Père Leleu.....	16
---	----

CHAPITRE III.

JEUNESSE DE MARIA.

M. de la Fruglaye confie momentanément ses filles à leur tante, Madame de Boissard. — Fêtes du sacre de Charles X. — Premier séjour de Mesdemoiselles de la Fruglaye aux Oiseaux. — Le Père Ronsin. — Mort de Madame de Boissard. — M. de la Fruglaye re-	
---	--

vient à la pratique de ses devoirs religieux. — Maladie de Maria. — Grâce singulière qui accompagne le sacrement des mourants. — Mariage de Caroline et de Pauline de la Fruglaye. — Vœu de consécration et de dévouement au sacré Cœur de Jésus.	38
--	----

CHAPITRE IV.

RAPPORTS AVEC SES DOMESTIQUES.

Mort de Thérèse Gaubert. — Le vieux marin Jean-Marie. — Le catéchisme. — Prières pour les serviteurs trépassés.	64
--	----

CHAPITRE V.

VIE DE FAMILLE.

Kéranroux en 1833 et en 1844. — Mort de Pauline de la Fruglaye, Madame de Kergariou. — Zéphirine de Kergariou. — Don de Kerduel. — Neveux et nièces de Maria.	79
--	----

CHAPITRE VI.

PAUVRES ET CHOLÉRA.

Notes de Maria sur un projet d'enquête au sujet de la mendicité. — Charité de Maria envers les pauvres. — Le choléra en Bretagne en 1832. — Maria fait vœu de se dévouer et se dévoue à soigner les pauvres atteints du fléau. — Mémoire sur le choléra. — Jugement de la Faculté de médecine de Paris. — Paraphrase du <i>Pater</i>	112
--	-----

CHAPITRE VII.

OEUVRES DIVERSES.

Confrérie de l'Adoration perpétuelle. — Du Sacré-Cœur. — De l'Amour de Dieu. — Les Dames de la retraite à Lannion. — Maison de refuge à Morlaix. — Les Frères de l'instruction chrétienne de l'abbé Jean de la Mennais. — Les Religieuses hospitalières de la Miséricorde de Jésus. — L'Oratoire du cœur. — La vie du Père Maunoir. — Bibliothèques charitables.	144
---	-----

CHAPITRE VIII.

VIE INTÉRIEURE.

Caractère de la vertu de Maria. — Différents vœux. — Vœu au Sacré-Cœur de Jésus. — Vœu du plus parfait. — Le recteur de Ploujean. — Quelques pages du journal de Maria. — Médaille de l'église des Oiseaux : <i>Dieu en moy, moy en Dieu</i> . — Le R. P. Renault. — Sa direction.	169
---	-----

CHAPITRE IX.

MORT DE SON PÈRE.

Dernière maladie de M. le Comte de la Fruglaye. — Sa mort. — Ses obsèques.....	194
--	-----

CHAPITRE X.

SÉJOUR A PAU.

Départ de Bretagne. — Maria s'arrête quelques jours au monastère des Oiseaux. — Arrivée à Bordeaux. — A Pau. — Caroline de M ^{me} . — Lettre à ses amis. — A sa sœur. — Vénération qu'elle inspire. — Sa vertu.....	211
--	-----

SUPPLÉMENT.

Notice sur la vie de la R. Mère Marie de Jésus	241
--	-----

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

550637

